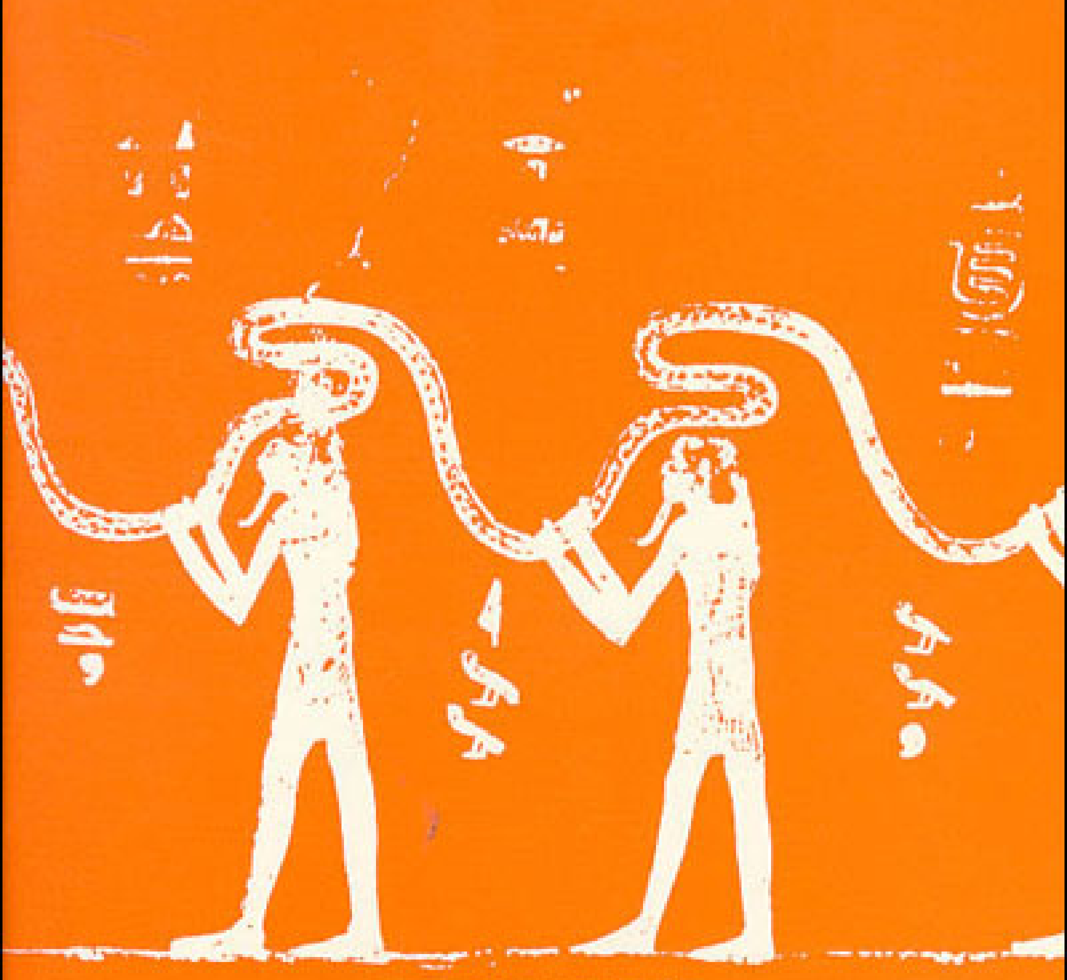
Satprem

PAR LE CORPS DE LA TERRE

ou

LE SANNYASIN



ROBERT LAFFONT



PAR LE CORPS DE LA TERRE

O Lecteur
Ce sont des imaginations, dit-on.
Je n'y contredirai point.
Mais si mes imaginations
Te rendent plus large
Et plus léger
Alors rêve avec moi
Et deviens ce que tu vois.

S.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Mère (1977)
1. Le matérialisme divin
2 L'espèce nouvelle
3 La mutation de la mort
Gringo (1980)
Sept jours en Inde avec Satprem (1981)
Le Mental des Cellules (1981)
La revolte de la Terre (1990)

Aux Éditions du Seuil

L'Orpailleur, *roman* (1960)

Aux Éditions Buchet-Chastel

Sri Aurobindo
ou
L'Aventure de la Conscience, *Essai* (1964)

Ashram Press, Pondichéry

Le Grand Sens, *Message* (1969)
La Genese du Surhomme, *Essai* (1971)

SATPREM

PAR LE CORPS DE LA TERRE

ou

LE SANNAYASIN

histoire perpétuelle



ROBERT LAFFONT

ISBN 2-221-00280-6

à Sri Aurobindo
à La Mère
à Batcha
à l'Inde
où je suis né
par le cœur

Une flamme qui annule la mort
dans les mortels

Sri Aurobindo, Savitri.

O Feu, tu es le fils du ciel
par le corps de la terre

Rig-Véda, III.25.1.



LA CHANSON DU PASSANT

O passant
Dans la grand-rue de cette petite planète
Tu te hâtes, tu te hâtes
Dans un avenir qui fut déjà
O passant qui ne sais plus
Tu es l'acteur de plus d'un acte
Vêtu de brun, de blanc
Vêtu d'ombre et de colifichets
Tu es le marcheur de plus d'une marche
En route vers un même point
Immobile
Et tu répètes le même geste
Sous les moussons ou les hivers
Sous les diables plus ou moins dieux
Les dieux plus ou moins blancs
Tu répètes la même histoire
Comme si de rien n'était
O passant qui n'as jamais passé
Ton histoire est perpétuelle
Sur ma route infaillible
D'un côté tu peines sans savoir
Et de l'autre tu es roi d'ancienne mémoire
Vêtu de flamme et de douceur
Il n'est que de choisir
O passant dans la grand-rue millénaire
Tu vas où je conduis
Esclave ou roi, pécheur ou somnambule

On ne change pas de route
On change de regard

Il n'est pas d'autre passage dans une vie
Pas d'autre moment
Qu'une histoire d'âge en âge

PREMIER CYCLE

(après d'autres)

LE VOYAGE HORS DU MOI

I

LA RUE

CEUX-LÀ marchaient vers un port dans la poussière de la saison qui brûle. Ils étaient brun doré, parce qu'ils avaient longtemps chauffé au soleil, leurs yeux étaient vivants comme la lumière au fond d'un puits. Ils marchaient en procession serrée, roulant leur farde et des songes, vêtus d'étoffes blanches tels des seigneurs, ou nus comme les bronzes de leurs temples ; ils allaient vers le port dans une odeur de bâtonnets d'encens et de buffles qui fientent. C'était en ce temps-ci, ou là, sous le vol courbe des milans, c'était en ce pays où le soleil fait éclater les âmes comme la cosse du tamarin.

The Eastern Traders
Shipping Company Limited

Il était blanc. Il s'appelait Nil. Ses mains palpaient ses poches ; il regardait à droite, à gauche, sans savoir où s'arrêter, comme les aveugles ou les singes. Elle était d'ici ; elle était belle et grave, vêtue d'un sari blanc, et le regardait sans bouger.

— Tu pars vraiment ?

Elle a porté sa main à son front comme pour écarter une mèche ; des bracelets d'or brillaient à son poignet.

— Demain matin, c'est arrangé. J'ai laissé mes bagages.

Il a palpé encore ses poches.

Or, dans la grand-rue du Temps, je suis entré en cet homme ; je suis entré dans ce rôle, une fois encore, oublieux des vieux gestes et d'anciens êtres aimés, d'anciennes paroles de bien, de mal, seulement porté par cette petite flamme inquiète, peut-être la même toujours, tiré par mille mémoires perdues — soif, toujours soif, je suis une soif, c'est tout ce qui reste en moi, c'est ma mémoire de feu. Faisons le point, où en sommes-nous ?... C'est simple. A n'importe quel endroit de la terre, n'importe quel point de la vieille histoire, je peux m'arrêter et dire : « Pas ça, ce n'est pas ça » — ce n'est jamais ça ! Non, je n'y suis pas et je n'y ai jamais été ; c'est toujours à peu près, toujours à côté ; je vis comme si j'allais y être, un jour, en plein, dans la catastrophe irréfutable. Et j'en aurai peut-être fini des rôles — là-bas, là-bas, il y a un frère de lumière, et je marche vers lui et je vais rentrer chez moi, je vais m'y retrouver enfin, dans ma vraie peau.

Alors ce sera *ça*, absolument. Plus de point à faire, j'y serai partout.

Quatre-vingt-dix-sept livres sur le pont ; reste à peine trois livres et de la monnaie. Mais qu'est-ce que ça peut faire, c'est toujours la même chose.

— Allons, viens.

Ils ont coulé dans la foule parmi les balles de coton et les poteries roses, séparés, rapprochés, emportés dans une débandade de paniers de mangues, de chèvres goulues, de limonades vertes et roses aux éventaires roulants.

— Mais pourquoi cours-tu comme cela, tu as encore jusqu'à demain. Tu cours pour aller où ?

Je me suis arrêté. J'ai plongé une seconde dans ces yeux, j'ai plongé toute une vie dans cette seconde et j'ai vu bien des yeux, mais ce n'était jamais le regard que je cherchais. Et je marche toujours. J'ai changé d'homme,

j'ai changé de vie et je me retrouve dans cette rue comme si j'avais fait le métier vingt fois.

— Nil, je t'en prie...

La sueur perlait à son front. Il y avait une telle beauté dans ce visage presque immobile ; l'émotion bougeait à peine, on aurait dit qu'il lui fallait traverser des siècles de douceur pour affleurer dans ces deux petites veines bronzées. Je la regardais, je regardais une calebasse rose, un corbeau, la tour du temple. Encore une fois, j'étais pris par cet absurde vertige : partir, pourquoi partir ? Tout ce monde qu'il fallait remuer, soulever à bout de bras, ces gestes à faire — ces millions de gestes pour rien. Cette épaisseur de temps comme un rideau de goémon, pourquoi ? Comme si l'on ne pouvait se saisir que dans la peine — sans drame, il n'y a plus rien à saisir.

— Ecoute, Nil, tu as bien arrangé ta folie. Moi, j'ai arrangé un peu de bonheur : un jour de bonheur. Un jour seulement, je te demande un jour. Après, tu pourras faire à ta guise.

Quel piège avait-elle encore inventé ? Ils sont tous à fabriquer des pièges pour vous garder et vous boulotter à leur aise. Moi, je ne veux pas être pris. Par rien, personne, je veux être libre. Je suis Nil = 0, pour aucune poche.

Et je voudrais bien m'asseoir là aussi et tout laisser couler entre mes doigts, comme un enfant pris d'absence, et qu'il n'y ait plus rien à vouloir. Quelquefois la porte s'ouvre sur une étrange douceur où l'on n'est plus rien, parce que l'on ne veut plus rien. Je connais bien ce vertige et je sais que l'heure est proche.

— Je te demande un jour, seulement un jour.

Mohini était toute droite au milieu des poteries roses, sur le trottoir du temple. Un enfant jouait avec des coquillages. Je revois encore le lieu, il m'a suivi longtemps.

On sentait l'odeur des guirlandes de jasmin dans les plateaux d'offrande.

— Ecoute, je connais une île...

Ils nous ont assaillis comme des mouches, accrochés à ma peau blanche — cette sale peau d'homme malade ! Partout le stigmate blanc, la marque de l'étranger, on ne pourra donc jamais se fondre comme l'air dans le vent ! Mohini a ouvert sa bourse et s'est mise à distribuer des pièces au milieu des hurlements.

— Viens, partons. Va-t'en !

Ils s'accrochaient à mes jambes. Et soudain, je me suis retourné, furieux, avec une envie de cogner.

— O étranger...

Un homme était là, vêtu d'une robe couleur de feu, qui me regardait. Un instant, il est resté silencieux, tenant son bol à aumônes dans la main. Je l'ai haï immédiatement ; il y avait un sourire dans ce regard... Pas même un sourire : un amusement énorme, comme si le rire allait tonitruer. Mais rien ne tonitruait, c'était pris dans la lumière des yeux.

— O étranger, te voilà revenu.

J'étais complètement sidéré. Puis, d'un ton tout à fait changé, tranquille, presque neutre, comme on récite une ritournelle, il a dit :

— Trois fois tu es venu, trois fois tu as tué.

Et avant que j'aie pu dire un mot, il a disparu.

— Nil, Nil, n'y va pas !

Je me suis jeté à sa poursuite. Il fallait absolument le rattraper, savoir, tout de suite savoir, en finir avant qu'il soit trop tard ; on aurait dit que quelque chose en moi était touché jusqu'au fond, brûlé au vif, réveillé soudain avec une envie de frapper, frapper cet homme, jusqu'à ce qu'il s'écroule dans la poussière. Et puis je cracherai dessus.

— Nil...

Mohini appelait. J'ai couru comme un fou, obliqué dans la ruelle, contourné le temple, renversé un enfant qui s'est mis à hurler. Il n'y avait personne. Des regards hostiles qui fixaient cette brute d'étranger sans rien dire. Et puis, tout d'un coup, un dieu a jailli des murs, armé d'une lance et monté sur paon *.

Je suis revenu en épongeant mon front, honteux de moi-même. Décidément, cette saison chaude finira par me taper sur les nerfs, il est temps de partir. Mohini était immobile au milieu des poteries roses, pâle comme une morte, les yeux fixés devant elle sans rien voir, sa natte ramenée sur sa poitrine.

— Ah ! Nil...

Elle me regardait comme si je revenais d'un long voyage, comme si elle revenait d'un autre monde ; sa voix était très douce, presque voilée :

— Je croyais que tu étais déjà parti.

Sa main a effleuré mon épaule. De nouveau, j'étais frappé par cet air d'autrefois autour d'elle : il n'y avait pas une expression, pas un battement de cils ; elle était là, très droite, dans son voile blanc de choéphore antique, comme quelqu'un qui sait et qui assiste une fois de plus au déroulement d'un même destin.

— Que t'a-t-il dit ? Que veut-il ?

— Un fou. Si je le retrouve... Tu le connais ?

— Un sannyasin. Je n'aime pas les sannyasin **.

— Moi non plus.

— Prends garde, Nil, ils savent ce que nous ne savons pas, ils sont dangereux.

---

* *Kartik*, le vainqueur des démons. Il est monté sur un paon, *Mayour*, symbole de la victoire sur les forces d'obscurité.

** Se prononce « sannyassine ».

— Quoi, dangereux ?

— Ils ont renié la terre. Ce sont des voleurs de ciel.

Elle a dit cela d'un tel ton ! J'en suis resté interdit. Puis elle s'est reprise aussitôt :

— Ils ne sont pas d'ici.

— Moi non plus... D'ailleurs, je ne sais pas d'où je suis. Allons, viens, filons, j'en ai assez de ces gargouilles peintes !

Alors elle a attrapé mon bras et m'a pincé jusqu'au sang, comme une petite fille.

— Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis.

Les dieux à la pistache et à l'oxyde de plomb guettaient le passant sur la haute tour, avec les singes ; les palmes dorées roulaient tranquilles au-dessus de la rue

— Ecoute, je connais une île. Ne dis pas non, je t'en prie. Je ne te retiendrai pas, je te demande un jour, seulement un jour pour la paix de mon cœur. Après tu seras libre.

Une sirène a déchiré l'air.

La bouilloire du marchand de thé éclatait dans le soleil.

— Le *Laurelbank* lève l'ancre demain à sept heures du matin pour la Nouvelle-Guinée, tu entends — ou le diable.

— J'ai tout arrangé, une barque nous attend.

II

L'ÎLE VERMEILLE

— Tu vois, c'est la plus petite des trois, on l'appelle « l'île Vermeille ».

J'ai regardé derrière moi, mon port avait sombré, fondu dans une brume étincelante. On voyait seulement la silhouette noire d'un cargo sur une lumière de glace.

— Ce n'est pas loin, tu sais, quarante-cinq minutes et tu es de retour.

— Pas loin... Et c'est pour voir ce caillou à singes que tu m'as amené jusqu'ici ?

— C'est pour voir jusqu'où tu peux aller.

D'un coup de tête, elle a rejeté sa natte derrière son dos :

— Quand la grâce descendra sur toi, tu t'apercevras peut-être que tu n'as pas vécu une minute de ton existence — tu as couru partout dans ta tête, avec des jambes par hasard. Et un cœur comme une goyave verte.

J'avais envie de la prendre dans mes bras, et puis j'étais furieux.

— Tiens, regarde, dit-elle.

On entendait des cris d'oiseaux. Un promontoire de roc flottait sur les eaux vertes, à pic, bruissant d'oiseaux, encordé par les racines d'un vieux banian tout en haut qui semblait haler l'île entière hors des eaux comme une épave fabuleuse, dans une liesse de perruches et de maca-

ques. Lentement, notre voile a changé d'amures, débordant le roc ; une anse est apparue. Et je suis resté saisi. Des milliers et des milliers de flamboyants en fleurs, rouges, éclatants, dévalaient vers la mer en touffes serrées, comme un raz de marée pourpre.

Elle me guettait du coin de l'œil, j'étais comme une pierre.

C'est très joli tout ça, mais où m'emmenait-elle ?... La colonie de pêcheurs était déserte, mon port avait disparu derrière le promontoire, un seul sentier débouchait sur la plage et s'enfonçait parmi les cactus, vers cette colline écarlate. J'essayais de répéter ma formule : « Laurel-bank-Vendredi-Sept-Heures », pour conjurer le maléfice, mais tout semblait flou, le monde avait perdu sa ligne de force et j'allais couler là-bas dans cette purée de miel exotique.

D'un coup de pied, j'ai envoyé balader un tas de moules et je me suis mis en route sans desserrer les dents.

— Ce n'est pas loin, tu sais, c'est tout petit.

Il y avait une telle détresse dans sa voix, comme si elle voulait s'excuser, m'apprivoiser, mais j'étais noué sur ce « non » tout au fond, et c'était comme le cri de ma liberté. Je sais, elle aurait voulu m'apporter le monde au creux de sa main, un joli petit monde bien gentil, bien propre, où elle aurait marché sur la pointe des pieds pour ne pas m'effaroucher.

— Si tu veux, je connais une autre île.

— Déjà ?

— Oh ! Nil...

Je suis une brute, c'est sûr, mais plus je fonds, plus je suis coriace. C'est ma dernière ligne de défense : si ça saute, tout saute.

Il faudra bien en venir au *fait*, un jour.

Et peut-être n'y a-t-il qu'un fait dans la vie, tout le

reste est une imitation, un faux-semblant — où est *le* Fait ? J'ai vu vingt pays et pas un, j'ai fait des dizaines de milliers de kilomètres et pas bougé d'un pouce, j'ai vécu des millions de secondes et c'est comme de la poussière — où est *la* chose, la seconde ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Les forêts du Brésil sont peintes à l'aniline par l'Agence Cook, à s'y méprendre — j'en viens. L'Himalaya est pendu sous le vingt-neuvième parallèle, gaufré, exact et parfaitement empesé. Tout est comme dans la géographie, pas de surprise ; les pécaris et les singes rouges nous attendent en A-8, c'est mathématique et quadrillé. La connaissance du monde a démoli le monde aussi sûrement que la photographie a démoli la peinture — il faut revoir le monde ou crever dans l'album.

Mais ce pays brûlant, au fond de mon cœur, auquel personne ne touche, voilà mon bien, le seul, tout le reste peut gargouiller au fond des eaux — et Mohini avec. Et pourtant, pourtant je voudrais crier oui — oui à tout, aux choses, aux êtres, et prendre ce monde dans mes bras et disparaître en lui. Plus une dureté nulle part. Il y a un point mortel, là, un oui-non insoluble qui fait un frottement de feu. C'est le lieu du Fait, c'est le Brésil pur, je le sens, j'approche de l'ultime redoute.

Il y avait une grille. Une grille, oui, comme dans un parc Louis XIV, ici, sous ce tropique cramoisi. Elle était toute seule, d'ailleurs, entre deux piliers croulants au milieu d'une jungle de yuccas. Mohini était silencieuse comme une morte. Et une plaque de marbre : *Salvaterra.*

— Nous y sommes.

J'ai pris sa main et j'ai poussé le vantail. Sa main était glacée. Il n'y avait pas un bruit, pas un souffle. C'était un autre monde. Un monde si totalement immobile qu'il en était dense, pétri d'odeurs et de silence. Et tout était rouge : une débauche de fleurs rouges qui crépitaient à

perte de vue sur des branches presque nues — un incendie immobile. Ou, peut-être, une fabuleuse volière d'oiseaux de feu, frappés de silence.

— Moni, elle est jolie, ton île.

Elle a esquissé un sourire et ramené un peu son sari sur sa poitrine.

Il y avait une allée, ou ce qui dut être une allée, qui dessinait une grande arche à travers la colline. Un écureuil a filé devant nous. Des graviers blancs transparaissaient encore sous l'humus.

— Moni, on dirait...

Elle s'est appuyée contre moi. Je me suis tu ; tout était figé. J'avais une étrange impression de déjà vu, déjà vécu. Et ça ne venait pas des fleurs ni du lieu, mais de cette main glacée dans la mienne. Nous allions tous les deux, nous marchions la main dans la main, elle était toute blanche sous cette extravagante pourpre nuptiale et j'avançais comme à tâtons, les yeux mi-clos, dans cette odeur de fleurs écrasées ; j'avançais vers une ancienne mémoire, un ancien pays peut-être, qui allait surgir tout d'un coup au détour de l'allée — toujours, il me semble me souvenir d'un « pays » à découvrir (peut-être est-ce pour cela que j'ai tant couru) et d'une « elle » qui conduit au pays. Et chaque fois j'ai fichu le camp. Je ne sais pourquoi. Ou plutôt si, je sais, toujours la même histoire — l'amour, le piège. Le piège et la clef ensemble. Un ancien pays où je sombrerai subitement dans une reconnaissance absolue : *ça*.

— Moni, dis-moi, si on oubliait tout, qu'est-ce qui resterait ?... Tout, oui, tout ce qu'on a appris. Tout ce qu'on a bourré dans nos têtes : les pays, les familles, les passeports, les religions. La fausse mémoire. Un souvenir pur, tu comprends, sans addition, une vraie pépite.

— Tu as déjà tout brûlé, Nil, d'un coup d'œil, et moi

avec cette île. Tu n'es pas là, tu n'es jamais là, Nil ! Tu prends toujours le prochain bateau. Et si tu brûlais ton bateau aussi, qu'est-ce qui resterait, dis-moi ?

Ma main a lâché la sienne. La rencontre avait duré trois minutes.

Elle m'a regardé :

— Moi, j'aime, et j'ai tout oublié.

J'aime, j'aime... ils ont tous ce mot-là dans la bouche — les prêtres, les femmes, les débiles — et puis, ils se retrouvent avec des tas de petits enfants sur les bras, bons pour la guerre, et l'amour c'était hier.

— Eh bien, moi, je n'aime pas.

— Tu es une brute.

— Oui, libre.

Elle était si blanche dans cet incendie ! Mais je n'avais pas d'yeux pour elle. J'étais dans mon absurde colère, comme devant ce Sannyasin. Une obscure poussée du fond comme si elle avait touché une vieille blessure. Oh ! il est des coins blessés dans l'homme, qui semblent porter le souvenir d'un millier de vies saccagées — ou peut-être d'une même défaite répétée — et qui sont lourds d'une électricité redoutable. En une seconde, ça fuse, plus rien n'existe ; comme si ça, c'était *le* souvenir.

— Tu souffres, Nil.

— Je ne souffre pas, je suis libre. Et j'ai horreur des sentiments : ça colle, et puis c'est fini, on est sous l'eau — je suis sorti des eaux, je suis né sous le signe du feu !

Elle s'est arrêtée au bord de l'allée et elle m'a regardé avec cette indicible douceur :

— Quand tu m'auras brûlée, moi aussi, tu comprendras.

Elle a dit cela tranquillement, sans un accent, sans l'ombre d'une émotion, comme si elle voyait d'un autre lieu.

J'ai fondu d'un coup.

— Laisse, Moni. Viens, courons. On recommence tout, tu vas voir : j'ouvre la grille du parc, tu entres...

Nous avons couru tous les deux comme des fous. Une immense terrasse ensoleillée s'ouvrait sur l'autre versant de l'île. On voyait encore des allées sous les herbes ; des massifs d'hibiscus rouges descendaient en pente douce vers la mer. Une maison était adossée à la colline, couverte de pampres ; on aurait dit une vieille résidence coloniale avec ses colonnades de stuc rongées par la mousson, un fronton triangulaire entre deux ailes de bâtiment, une véranda. Il n'y avait personne. L'endroit avait l'air complètement abandonné. On entendait seulement le cri des perruches dans les pampres.

— Eh ! Moni, on explore ?

Elle était toute rose sous son hâle, jamais je ne l'avais vue si éclatante de beauté.

— Pas maintenant, ce soir, tu verras. C'est une surprise.

J'ai couru jusqu'à l'aile de l'Ouest — un torrent de plumes vertes a jailli de tous les côtés avec des cris stridents. Puis le silence.

C'était vraiment un lieu étrange... Il y avait des paravents de laque rouge dans la véranda, un joueur de flûte sur un socle de bronze, des céramiques brisées, une gigantesque cage, vide, pour je ne sais quel oiseau. Les plantes grimpantes avaient quitté leur pot subrepticement et poussé jusqu'au plafond. Et des plumes partout, de la fiente d'oiseau — il y avait même une plume de paon. J'ai arraché machinalement une feuille près du joueur de flûte : ça sentait la menthe sauvage. Alors, j'ai entendu la petite voix douce de Mohini derrière les colonnades :

— Sais-tu, dans mon pays, on l'appelle « toulsi », c'est une plante de bon augure.

Je me suis approché de la haute porte, j'ai tiré la latte de bambou : un jet de soleil a fusé — un luminaire de cristal, tout le plafond s'est illuminé. Il y avait des cristaux partout, dans tous les coins : en appliques avec des trumeaux dédorés, en candélabres, en torchères chantournées ; une débauche scintillante, un ruissellement de verres de Venise pris d'une fête subite.

— Mais où sommes-nous ? Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Mohini ne disait rien. Puis mes yeux sont tombés sur un sitar indien, puis un autre, un autre ; puis sur la plus extraordinaire collection d'instruments de musique que j'aie jamais vue de ma vie : des sarod, des vina, des ektara... Il y en avait dans tous les coins, accrochés aux murs, sur des coffres, des divans bas : des esradj, des lyres, de hautes crosses sculptées comme d'anciens cistres, ou incrustées d'ivoire ; des ventres de bois roux ou de coloquinte vernie, de toutes les tailles, toutes les tournures, qui luisaient doucement ; et des instruments que je ne connaissais pas, semblables à des luths ou à des mandores.

— C'était la maison de ma mère. Ma mère était une grande musicienne.

J'ai regardé Mohini sans la voir. J'avais l'impression bizarre de perdre pied et de couler je ne sais où — mais sans violence, doucement. J'entrais à pas feutrés dans quelque chose d'autre, qui n'était pas le monde des rêves, mais qui changeait toutes les apparences, presque imperceptiblement, comme par mégarde : un léger déplacement des lignes, comme si les objets prenaient une profondeur subite au lieu d'être aplatis contre les murs et devenaient plus intenses, presque vivants ; ou peut-être était-ce simplement une glissade de l'œil qui soudain attrapait un autre dessin des choses dans le dessin, et en

même temps — c'était étrange —, l'air commençait à prendre une certaine odeur, qui correspondait à cet approfondissement subit ; une odeur qui n'était d'aucun parfum, mais comme d'un autre pays, très familier, sur lequel je n'arrivais pas à mettre un nom. C'était au bout de mes doigts, c'était au bord de mes lèvres, comme une mémoire très douce, un rêve qu'on vient de faire et qui est encore là, tout chaud, vibrant, mais dont les lignes sont parties, laissant seulement cette odeur de souvenir.

J'ai pris un ektara dans mes mains. Il était tout petit, avec une seule corde ; on aurait dit l'un de ces instruments que l'on voit encore dans les fresques d'Egypte. J'ai touché la corde... Un petit son grêle, métallique, qui a résonné à travers toute la salle, s'accrochant aux cristaux un à un.

Je ne sais pas ce que j'ai touché là, mais ça vibrait loin, loin, comme si ça allait s'ouvrir tout au fond de ma mémoire et j'allais subitement disparaître par une trappe.

— Viens. Pas maintenant. Ce soir, nous ferons une fête.

Elle m'a pris par le bras. J'ai lâché l'ektara. Il s'est brisé avec un petit bruit poignant. La trappe s'est refermée.

Tout était comme avant ; une fois de plus, j'avais perdu le fil.

— Et puis tu verras le trésor du Senhor portugais.

— Le trésor ?...

Elle m'a tiré dehors. La terrasse était éblouissante de soleil.

— Oui, dans l'aile de l'Est. Les trésors du Portugais, un armateur ; il a tout vendu à ma mère... Ma mère est morte ici.

Brusquement, je me suis secoué. J'étouffais là-dedans. J'ai attrapé Mohini par le bras et j'ai dévalé la terrasse

vers la mer. Les ronces nous déchiraient, une Vénus en marbre se déshabillait énergiquement sous les hibiscus. J'avais envie de saccager tout ça, botter le derrière de la Vénus, commettre je ne sais quelle incongruité, exorciser toute cette île, et moi avec. Mohini a poussé un cri ; en trois bonds, j'avais traversé la plage et je l'avais jetée à la mer, toute habillée. Puis j'ai plongé, nagé vers le large. Si j'avais pu, j'aurais nagé jusqu'au port — seul.

— Que dirait ton excellence de père s'il te voyait ici ?

— Moi, j'ai tout oublié.

— Et si je te prenais comme maîtresse ?

Elle a rougi jusqu'aux cheveux. Evidemment, on ne jette pas les filles à la mer, ici, on ne leur parle pas sur ce ton. D'ailleurs, ce ne sont pas des « filles », elles ont toujours l'air de sortir d'un temple et de promener avec elles trois siècles de contemplation.

— Alors, pourquoi m'as-tu entraîné ici ? Pour me mettre dans ta cage à perroquets, ou quoi ?

— Parce que tu pars demain, Nil, parce que je t'aime, parce que...

J'ai cru qu'elle allait se mettre à pleurer. Mais je ne savais pas encore de quelle trempe elle était faite.

— Parce que tu ne *peux pas* partir comme ça, Nil. Les choses ne sont pas accomplies.

— Quoi, accomplies ?

Elle était toute droite dans son sari trempé, avec une expression si immobile qu'elle était presque puissante, comme si elle rentrait dans le ventre des siècles.

— Dans ton pays, les choses arrivent peut-être par hasard. Pas dans le mien. Le hasard, ça veut dire qu'on ne connaît pas la loi des choses. Tu ne connais pas la loi, Nil.

Elle a ramassé une poignée de sable et l'a laissé couler entre ses doigts.

— Chez toi, même les atomes ne tournent pas par hasard. Chez nous, même les oiseaux ne passent pas par hasard... Seulement c'est une loi plus fine.

— Et alors ?

Alors elle a planté ses yeux dans les miens et elle a ajouté en détachant ses mots :

— Ce qui arrive aujourd'hui a été commencé il y a mille et mille ans, et continuera dans mille et mille ans.

— Tu es folle.

— Je ne suis pas folle, je vois. Il n'y a pas de trous.

— Des trous ?

— Tu ne comprends rien : les trous entre tes hasards. Il n'y a pas de trous. Si tu lances une volonté, elle va jusqu'au bout. Crois-tu qu'elle s'arrête parce que tu pars, ou que tu meurs ? Elle te rattrape mille ans et mille ans après.

— A condition que je revienne.

— C'est elle qui te fait revenir. On va jusqu'au bout, Nil. Rien n'est inachevé.

— Le bout ? La cage à perroquets avec toi ?

— La joie, justement. Quand on a la joie, tout est dissous. On part, on vient : on fait ce qu'on veut, on est libre. Et plus rien n'est séparé. Tu n'as pas la joie, Nil, tu n'as pas fini l'histoire. Tu peux partir demain, nous...

Je me suis penché sur elle et je l'ai embrassée sur la bouche.

L'air était comme une masse ardente. Elle s'est détendue, abandonnée. Son sari trempé collait à son corps. On aurait dit une apsara descendue d'un bas-relief de Konarak.

— Il y aura de l'orage ce soir, dit-elle.

Mais qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ! Il y avait des petites gouttes salées sur son visage rond doré, sa gorge sentait le santal. J'étais annulé, avachi, bon pour

la défaite — l'amour, c'est toujours la défaite. Elle s'est serrée contre moi. Quelque chose répétait encore : « Laurelbank-Laurelbank... » Qu'est-ce que j'allais donc faire là-bas ? N'avais-je pas tout ce que l'on pouvait espérer de la vie : la beauté, l'amour, la fortune si je voulais ? Quoi encore ? Elle avait vingt ans, j'en avais tout juste vingt-neuf. Lequel de mes frères ne courrait pas la moitié du monde pour tenir ça, mes frères au quatrième à gauche dans la pénombre ? Quoi d'autre ? Qu'est-ce que je cherchais encore, n'étais-je pas fou ?

On aurait dit qu'elle avait entendu ma pensée :

— Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

— Où ? En Nouvelle-Guinée ?

J'essayais de m'accrocher à quelque chose de solide ; tout me glissait des doigts.

— Il y a du chrome, dit-on, du cobalt.

— Du chrome ? A quoi ça sert, le chrome ?

Oui, je me le demande.

— Des aciers spéciaux pour la métallurgie.

— Métallurgie...

Elle a ouvert tout grands ses yeux, cherchant ce monstre parmi les palmes. J'étais excédé.

— Mais ça m'est égal, le chrome ! Tu ne comprends pas !

Mais moi, je n'y comprenais plus rien. J'allais débarquer là-bas sans un sou, courir les consulats, les polices d'immigration, les bureaux miniers, les quartiers nègres, les bouges pour affamés — les rien du tout pour personne — et je serai toujours de trop, ou de pas assez. Et quand j'aurai trouvé leur mine de chrome, ou de cacahuètes, je prendrai la fuite devant leur abominable réussite.

— Mais si tu veux partir vraiment, pourquoi ne retournes-tu pas dans ton pays, en Occident ?

L'Occident... Ça m'a ravigoté d'un coup.

— Je n'ai pas de pays.

— Mais tu as déjà cherché de l'or en Amérique du Sud ?...

— Oui, et du mica pour ton père, des terres à cacao au Brésil, des ruines gréco-bouddhiques en Afghanistan et des trésors qui n'existent pas — ce sont les meilleurs, on est sûr de ne pas être déçu. Et puis l'Egypte, la Côte-d'Ivoire... J'ai bouffé de la forêt vierge et des pays au galop — j'ai même bouffé de la prison.

— Alors, pourquoi...

— L'ennui, c'est qu'on trouve toujours la même chose ; les têtes bouddhiques ou les rivières aux « roches vertes », c'est bien, tant qu'on ne les a pas trouvées. Quand on a trouvé, c'est tout pareil : transparent et nul, comme le *Spécial X* des mines de ton père — pas une vraie trouvaille, on passe au travers.

Si... une fois, je me souviens, en Egypte, il y a des années. Là, je n'avais pas passé au travers (c'était lui, plutôt, ou elle, qui avait passé à travers moi), une drôle de tête, qui m'a regardé. Un regard... C'était dans un temple au bord du Nil, un minuscule temple tout noir, avec seulement un trou de lumière dans une voûte et deux yeux qui regardaient — qui regardaient. Ces yeux... Une paupière qui se lève sur des siècles, loin, loin, et, au bout là-bas, tout au bout, on est complètement autre. On a toujours vécu.

Ça m'a déshabillé, transpercé et je me suis retrouvé tout à fait ridicule, en peau de XXe siècle, avec une caméra à la main — j'étais subitement vidé, rapetissé, faux, devant cette... Je ne sais pas, mais avec toute ma « civilisation », j'étais comme un gnome dégénéré — dégénéré et falsifié, avec de faux vêtements, une fausse vie, une fausse science,

un faux moi, et un petit Kodak à la main pour titiller le Sphinx.

— Ecoute, Nil, je ne sais pas ce que tu cherches, mais je sens, parce que je t'aime. Tu vas finir dans le désespoir. Tu seras tout seul sur tes mines de chrome, qui ne valent pas mieux que mes mines de mica. Tu fuis.

— C'est faux.

— La mort est sur toi.

— C'est du chantage.

— Elle est sur nous, Nil. Le Destin est sur nous. Ce que tu fuis, tu le rencontreras dix fois, vingt fois, jusqu'à ce que tu aies le courage de dénouer le nœud. Et chaque fois ce sera plus difficile. Mais tu reviendras, je le jure, jusqu'à ce que les choses soient accomplies.

— Prends garde de ne pas m'acculer.

— Mais je ne veux rien pour moi, aveugle ! Je ne veux pas te garder pour moi. Oh ! tu n'y comprends rien, Nil, tu es comme une bête blessée. Qui t'a fait mal ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien, justement.

— Si. Et j'ai quelque chose à voir là-dedans, je le sens — je l'ai senti dès le premier jour. Quand tu as ramassé ces feuilles de toulsi à la porte, j'avais l'impression que je t'avais déjà dit cela. Quand tu as poussé la grille du parc, il me semblait qu'on avait déjà fait ce geste ensemble. On dirait que tout recommence. Qu'est-ce que tu vas faire là-bas, Nil ? Qu'est-ce que tu cherches ?

Elle serrait mon bras à me faire mal. Et je me sentais pris dans un piège, et je ne savais pas lequel.

— Oh ! Nil, la vie est si familière qu'on ne la reconnaît pas, on l'a déjà vécue si souvent. Et puis, il y a des petits points durs, concentrés, qui sont comme bourrés de passé... Tout ce qu'on cherche est là, Nil, à n'importe quelle seconde, sans déplacement, sans rien à ajouter ni à

retrancher — c'est *là*. Nil, il me semble qu'on est constamment au bord d'un miracle, sans le savoir, et qu'il suffirait de le heurter par mégarde, comme on heurte une pierre au bord du chemin, comme on ramasse une feuille de toulsi par hasard. Et si on attrape ça, tout change ! J'ai vu ça, une fois, on dirait un petit déclic dedans : toutes les couleurs changent — la vie change. Le miracle est partout, Nil, il est ici, en cette minute, si tu veux.

— Tu es trop belle, Moni.

— Oh ! que tu es vain ! Tu ne vois que mon corps.

— Et après ? Je sais très bien où il va ton petit miracle : chaque année, il y a soixante-trois millions de petits miracles qui n'ont pas lieu.

— Je te déteste.

Elle a lâché mon bras. Les palmiers dessinaient une ombre de crabe autour de nous.

Oui, qu'est-ce que je cherche ?... Parfois, j'ai l'impression qu'on ne « cherche » pas vraiment, on est tiré vers un certain point, tiré de plus en plus vite, comme un fétu dans l'entonnoir ; alors on dit qu'on « cherche » parce que ça tire, mais on n'y est pour rien : c'est le mouvement qui se précipite. Au fond, on sait. On dirait que chaque vie tend à retrouver un point ancien — un souvenir, un fait, un accident, une vieille défaite, je ne sais, un certain type de situation — qui contient le désastre et la clef de la vie nouvelle. Les deux ensemble. Il faut aller jusqu'au fond, et tordre le cou du Sphinx. C'est cela, l'entonnoir, et ça va de plus en plus vite. En somme, on va à reculons dans l'avenir. C'est comme cette ombre de crabe autour de nous : on ne sort pas de l'ombre, on va jusqu'au point où elle se résorbe en sa lumière.

— Nil, une dernière fois, réponds. Pourquoi pars-tu ?

— Mais je ne sais pas !... Où est le secret Moni ? Qui a le secret de la vraie vie ? Voilà dix mois que je suis

ici, je n'ai vu que des temples et encore des temples — vous êtes prisonniers des dieux et du destin. Et là-bas, ils sont prisonniers du temps et des machines, ils perdent leur vie à la gagner. Personne ne vit, Moni, où est la vie ? Elle est trahie partout, par les dieux ou par la Mécanique, ou par je ne sais quoi dans le ventre qui nous ramène toujours en bas : la petite famille, le négoce, le sexe. Une vraie vie, tu entends, une vie libre, sous le signe d'aucun crabe d'en haut ou d'en bas, voilà ce que je cherche. Personne n'a le secret ! Et plus je le cherche, plus j'arrive au contraire de ce que je cherche. C'est comme mon rêve des pôles : voilà dix ans que je rêve du Groenland, et plus je rêve du Groenland, plus je descends vers l'équateur.

Ainsi parlait Nil sur cette petite plage blanche, en ce temps-ci ou là, dans une île des pays clairs. Il était petit et comme vu à vol d'oiseau, sur cette plage, avec sa jolie compagne aux tresses noires. Il ne voyait pas, il ne comprenait pas, il n'entendait que le bruit de ses propres paroles ; mais moi, je le voyais bien, mon frère sous une ombre, j'avais porté son destin plus d'une fois. J'étais entré en lui, ici et là, j'avais suivi la longue procession des vies, comme les figurants des murs de Thèbes sous le grand serpent du Destin. Et chaque fois, j'étais entré dans son mal, entré dans une contradiction vivante, comme si les hommes prenaient un corps et un corps, seulement pour dénouer une impossibilité particulière.

O chercheur
En chaque chose, chaque être sur la terre
Il est un nœud de contradiction
Un point impossible.

Dur et compact comme la douleur
Ténu comme le dernier fil de la vie
Miraculeux
O chercheur
Il est mille visages des choses
Mille contradictions
Et c'est toujours la même
Il n'est qu'une douleur au monde
Qu'une seule peine par bien des yeux
Un seul lieu où tout se rencontre
Ou se sépare
Si tu trouves le point
Tu vis
Ou tu meurs

Si elle ne m'avait pas quitté à ce moment-là pour aller préparer cette soi-disant « fête », peut-être rien ne serait-il arrivé ? Quelquefois, la destinée semble tenir à un souffle, comme si elle était là aussi, dans ce regard distrait, ce pas qu'on pose ici plutôt que là, cette feuille de basilic arrachée par hasard ; et peut-être tout est-il là, déjà, dans les plus minuscules détails — cette grille qu'on pousse, le caillou qu'on heurte au bord du chemin — autant que dans les actes les plus formidables : ceux-ci sont seulement le grossissement de ceux-là. Chaque chose, chaque instant est la répétition subreptice et microscopique d'un grand éclatement qui nous saisira un jour, bouche bée. Seulement on ne voit pas le petit souffle, on n'a pas les yeux qu'il faut.

Et tout est infaillible, c'est cela qui me hante ! Chaque chose est d'une exactitude vertigineuse, à la seconde. Même les oiseaux ne passent pas par hasard !... Elle est folle — peut-être — mais si j'arrive là, ce soir, sur

cette plage, c'est que chaque pas me conduisait là, sans en sauter un seul — tous les trous, tous les détours faisaient partie du chemin — et tout est direct, par un million de crochets. A quel endroit de l'histoire faire sauter un pas sans que tout saute ? Où est-elle, la minute où j'aurais pu ne pas croiser cette ligne, cette rue, sans démolir l'énorme jeu ?... Un jour, l'œuf d'or a éclaté en un million d'univers, et cette petite cicatrice était déjà là sur mon front ! Ou bien, est-ce que je deviens fou ? Si de l'autre côté du monde aussi, tout est mathématique et quadrillé, où est ma liberté ? En A-8 d'une carte plus redoutable, j'ai déjà perdu la partie.

O Enfant
Tout est joué déjà
Et tout est libre
Selon que tu regardes ici
Ou là

— Nil, Nil, regarde !

Elle était grimpée sur la terrasse aux pampres et montrait quelque chose dans le ciel.

— Les oiseaux arrivent, les oiseaux arrivent ! La mousson arrive !

Un triangle noir dérivait dans le nord-est, le ciel était comme une buée étincelante. J'ai haussé les épaules et je suis parti au hasard sur la plage. Des petits crabes rouges et blancs filaient de tous les côtés, une bande de pluviers s'est envolée parmi les pierres. J'aurais voulu les fixer tous et chaque caillou et l'ombre crochue des palmes, les tenir tous sous le feu de mon regard jusqu'à ce que le minuscule secret éclate. Et toujours, cette impression lancinante d'une mémoire capitale que je n'arrivais pas à retrouver — qu'est-ce que j'avais donc oublié, quoi ?

Puis j'ai tout envoyé promener et je me suis remis en route.

Il y avait des roches au bout de la plage, un amoncellement de granit comme après une formidable explosion. J'ai escaladé la côte. L'air était immobile, étouffant. Déjà, le soleil baissait. Il y avait une plature au-dessus de la première. J'ai grimpé encore. Je commençais à être très intéressé, on aurait dit que j'étais venu dans cette île uniquement pour grimper sur ces cailloux — et Mohini, là-bas, ses dieux, son destin, ses oiseaux, tout cela me paraissait si ridicule, irréel, une espèce d'invention morbide — qu'est-ce que cela pouvait me fiche ! Moi, je riais dans ma barbe (d'ailleurs je n'avais pas de barbe, je l'avais rasée le matin même, pour l'occasion). J'ai escaladé la troisième plature... Et c'est là que quelque chose s'est produit. Quelque chose que je ne me suis jamais expliqué. Oh ! il doit bien y avoir une explication très simple, mais je me méfie des simplicités : plus c'est simple, plus c'est miraculeux ; c'est la dernière cachette du miraculeux. Ou peut-être est-ce l'affleurement du A-8 de là-bas dans le A-8 d'ici ? Une « coïncidence »... C'était comme une musique. J'aurais juré que c'était de la musique : une voix, je ne sais pas, un instrument très doux, comme des petites gouttes de notes, et très court — un appel, juste un appel. Deux petites notes qui montaient dans l'air, montaient, et c'était fini. Je me suis arrêté. Mon cœur battait comme si c'était moi qu'on appelait. Je me suis retourné ; la maison était cachée là-bas, derrière la colline de flamboyants, ça ne pouvait pas venir de là. Pourtant, c'était comme le son d'un ektara : une corde qu'on pince. Mais j'avais brisé cet ektara... Et puis qui ? J'ai grimpé encore. Rien ne bougeait, l'air était comme pétrifié de chaleur. Et tout d'un coup, j'ai entendu des cris stridents, j'ai levé les yeux : un énorme banian, une débandade

de perruches affolées et des macaques qui grincent des dents. Puis le silence.

J'étais sur le Promontoire.

Et la mer. La mer immense, scintillante, à perte de vue, sans un souffle, sans un frémissement, comme une nappe de mercure en fusion : un aveuglement blanc. Même le port avait disparu. Il n'y avait pas une ombre, nulle part, pas un être humain. On aurait dit un lac du commencement des mondes, une genèse blanche un jour où l'éternité se souriait à elle-même. Et puis, c'est monté : deux notes. Deux toutes petites notes, pures, pures, si pures, oh ! qui montaient entre les roches. J'ai fait le tour du banian : personne. Deux notes insupportablement pures, poignantes, comme si elles allaient se briser, mais rien ne se brisait : ça montait, montait — c'était moi qui allais me briser tout d'un coup. Et une troisième... Oh ! je ne sais pas, une faille subite, un trou de mémoire ; ça fondait, fondait — tout fondait : le passé, le présent, la mémoire, les idées, la beauté, les pays, les visages, tout ce qu'on a vécu, voulu, les milliers de fils qui tiennent — et ça ne tient plus. Ça fond, on n'y est plus. On n'y a jamais été, c'était un leurre ! Comme si on avait vécu des vies et des vies pour rien, à côté, complètement à côté, de tout : de soi, des êtres, des choses, et puis, tout d'un coup, ça s'écroule, on est dans un autre voyage. Juste le temps de dire oh ! et ça y est. Tout craque, on regarde par une autre fenêtre. Et rien d'extraordinaire, rien d'hallucinant, pas de théâtre, c'était le contraire même de l'hallucinant : une petite note pure, et c'était comme la vraie note du monde, la note juste — *la* note. Comme s'il n'y en avait qu'une. J'avais envie de crier oui, oui, c'est ça, ça y est ! Absolument ça. Ça que j'attends depuis des millions d'années ! Une douceur de reconnaissance absolue.

Une invasion de douceur.

Ça n'a duré que quelques secondes.

J'étais devant un vide éblouissant — était-ce devant moi, en moi ? Je regardais la mer, les catamarans qui rentraient, le dôme écarlate des flamboyants, et je ne comprenais plus. Je ne comprenais rien, c'était faux, vide, creux, un décor exotique plaqué là, sur cette réalité lumineuse. Mais qu'est-ce que je fabriquais ici, qu'est-ce que j'attendais donc ? Il fallait partir, tout de suite partir, bouger, se mettre en route, retrouver le fil — partir... Où, partir ? Un autre pays, mon pays, mon vrai pays d'où je viens. Ah ! je ne sais plus, ma mémoire est troublée et tous mes noms sont faux, je suis vêtu d'emprunt, ma vie est un mensonge ! Qui me dira d'où je suis, mon lieu, mon nom, ma place ? N'ai-je donc pas vécu autre chose, un jour, en des temps plus vrais, n'étais-je pas autre absolument ?... Parfois, je crois me souvenir d'un pays vaste, d'où je viens, et d'une musique, et de grandes neiges sous un soleil qui ne bouge pas. Où est ma route, mon fil d'argent ? Tout est brouillé, et je ne sais plus, j'ai perdu le mot. Il y a une brûlure dans le cœur de l'homme, c'est tout ce que je sais ; c'est ma latitude, ma longitude de feu, c'est mon point sans répit ; il y a quelque chose qui manque absolument dans le cœur de l'homme, qui n'est pas là et rien n'est là ; une toute petite note qui tire, qui tire, et si l'on rate sa note, le monde est faux et tout est faux.

— Oh ! Nil, j'ai eu tellement peur.

Elle était toute vêtue de rouge, la folle ! Rouge vif, sang-de-bœuf.

— Je t'ai cherché partout, qu'est-ce que tu faisais ? Quel air étrange tu as !

Ses tresses dénouées lui balayaient la figure, elle haletait. Alors, le monde a fondu sur moi comme un char-

roi grinçant : les perruches, les singes, la moiteur accablante, et cette femme qui m'enveloppait d'une vapeur écarlate.

— Viens, Nil, la maison est si belle ! J'ai allumé des flambeaux partout...

Tout s'est recouvert subitement, comme si j'avais passé dans le pays noir : j'ai rêvé.

— Des flambeaux dans toutes les salles. Les sitars brillent, les ektara, les sarod... Je jouerai pour toi.

J'ai rêvé, ou ai-je passé dans un autre rêve ?

— Oh ! Nil, Nil, où es-tu ? Que regardes-tu ? Ne vois-tu pas l'orage qui vient ?

Et on passe d'un rêve à l'autre, de pays en pays : des hauts, des bas, des légers à ravir, instantanés comme une odeur, ou comme un cri ; des rouges, des bleus, des gris qui n'en finissent jamais, avec personne dedans. Et on va, sans trêve, marcheur de plus d'un monde, sans un lieu sûr.

Et j'avais honte de mes coups de rêve. Mais celui-ci était-il plus vrai parce qu'il était rouge et qu'il me prenait au ventre ?

— L'orage vient de l'ouest, Nil, ne vois-tu pas ?

Un pays qui ne bouge pas, une demeure qui reste.

— Viens, Nil, partons, je n'aime pas cet endroit. Et puis c'est un endroit bon pour se tuer.

J'ai caressé ses cheveux. Le rocher brûlait.

— Viens, je t'en prie, rentrons, la maison est comme une fête.

Sa poitrine était douce contre la mienne, sa peau brune luisait au soleil. Oui, Moni, oui, j'aime que tu sois rouge et brune ; ce soir nous ferons une fête.

Brune, oui ; les femmes, c'était toujours le retour à la pénombre et à l'oubli.

— J'ai sorti les tapis du Cachemire, on marche sur une forêt de cèdres bleus.

Je me suis déjà perdu dans ta forêt.

— Nil, mon bien-aimé, tu vas vraiment partir ?

— Laisse, Moni, laisse, je ne sais plus.

Un souffle a couru sur la mer, des feuilles sèches sont tombées.

— Le soir, quand le vent souffle, la maison vibre comme un grand sitar.

— Oui, Moni...

— Sais-tu, quand j'étais toute petite, je venais ici. J'avais peur.

— De quoi ?

— J'avais toujours l'impression que j'allais tomber là, et puis un étranger blanc arrivait et il me sauvait. C'est drôle... Et puis tu es là.

Des grues ont passé à tire-d'aile. La mer s'est plombée.

— J'ai vu ça dans un rêve, toute petite : j'allais tomber, j'étais là, exactement où tu es, et puis... Nil, j'ai l'impression que le monde est plein d'images qui deviennent vraies. Elles sont là, elles existent, quelquefois on voit avant et puis l'accident arrive. Nil, Nil...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle s'est serrée contre moi. L'image du Sannyasin est brusquement passée devant mes yeux.

— Je ne sais pas, Nil, parfois j'ai peur.

— Tu es folle.

— Non ! Nil, je ne suis pas folle, le Destin est marqué.

— Ce sont des inventions.

Elle a levé son regard sur moi. Il y avait cette douceur presque insupportable.

— Mais regarde donc, ouvre les yeux !

Elle regardait derrière moi. Et je sentais que ça pesait,

qu'il y avait quelque chose dans l'air — il fallait que je fiche le camp, tout de suite filer. Et puis, ce regard qui me liait. Elle m'a pris par le bras.

— Tu ne vois pas... Le monde est plein d'images, Nil !

Je ne sais pas ce qu'elle regardait derrière moi, mais l'air était étouffant, je commençais à perdre mon sang-froid.

— Oh ! Nil, si tu voulais, on pourrait changer le destin, on pourrait tirer la belle image qui change la vie. Il y a aussi de belles images dans le monde, on pourrait chasser la mort, tirer la belle histoire et l'incarner dans un corps. On pourrait créer une vie de beauté tous les deux. Regarde Nil, regarde bien, un beau regard, c'est un regard qui crée, n'es-tu pas Nil-Aksha, celui au bleu regard ?

— Je suis Nil-rien-du-tout et j'ai horreur des histoires. Et je suis libre, tu entends. Et ton Destin, je lui crache au nez.

A cette seconde-là, une rafale de vent a secoué l'île. Toutes les perruches se sont envolées dans un cri. Cette seconde-là, quelque chose s'est passé, j'en jurerais, quelque chose qui s'est arrêté en moi, a regardé, photographié l'endroit comme si j'ouvrais l'œil pour la première fois, et j'ai senti que j'avais prononcé des paroles que je n'aurais jamais dû prononcer.

Elle a laissé retomber son bras. Elle était comme une statue dans son sari rouge :

— Rentrons.

Je n'ai pas bougé.

— Rentrons, c'est la nuit ; tu ne vois pas le violet dans le ciel ?

Une masse bouillonnante roulait dans l'ouest. Des petites rafales sèches se sont mises à courir sur la mer.

— Viens, Nil, il va être trop tard.

Des gouttes de pluie giclaient par saccades. La terre chaude sentait la négresse en sueur. Alors, elle s'est mise à parler très vite comme si elle avait peur tout à coup :

— J'ai sorti des vêtements blancs pour toi, notre maison est en fête, les luminaires brûlent partout...

— Mais qu'est-ce que tu as, Moni ? Tu as peur de la pluie ?

— Nil, ne me quitte pas, j'ai peur.

Elle a eu un drôle de regard. Mais ce n'était pas de la peur, et je n'arrivais pas à saisir ce que c'était. Et soudain, il y a eu un coup de tonnerre, une rafale a balayé l'île : toutes les fleurs se sont envolées comme une nuée d'oiseaux rouges.

— Il va être trop tard, Nil...

J'étais comme une pierre. Je sentais le danger, mais où ? Quel danger ?

— Trop tard, Nil, trop tard..

Alors, subitement, j'ai compris : mon bateau ! *Le Laurelbank*, mon bateau, bon dieu !

J'ai arraché mes mains.

— Je t'en supplie...

L'horizon était violet, la mer était couverte d'écume. Une seconde, j'ai regardé ces yeux bouleversés, ces lèvres qui remuaient.

— Nil !...

Puis j'ai couru comme un fou vers le débarcadère.

Mon bateau, mon bateau... Je vais être coupé de terre, fait comme un rat. J'ai dévalé les rochers, manqué de m'assommer sur un schiste pourri. Dans une demi-heure, c'est la nuit, demain il sera trop tard, la mer sera démontée. J'ai sauté sur la plage, couru dans le varech, glissé dans un trou. Mon bateau, mon bateau... Ça cognait contre mes tempes, battait ma nuque, j'étais comme une bête traquée, pris d'asphyxie subite — la liberté, la

liberté... Le vent soufflait à décorner les bœufs. J'ai couru, couru.

Voilà dix ans que je cours. Je crois bien que je courrais encore la moitié du globe s'il le fallait, jusqu'au diable s'il le fallait. Et chaque fois, je dis NON. Non à leur petit bonheur — sale petit bonheur, ratière tendre, décomposition en fleur. Je dis non, et je dirais encore non pendant cent sept ans s'il le fallait. Non à vos musiques de corde, vos joies capitonnées, vos îles de miel ou de plumes et vos suffocations exquises ; non à tout cet art d'habiller le vide et d'empailler le mannequin. Moi, je suis le nul, le vide, la peau de mannequin qui demande des comptes et pas d'histoires. Je veux du plein, du vrai. Et *pas de révolte* : je dis non à vos oui et non à vos non — rien à maudire, rien à oublier, tout est pareil : vos libertés sont cuirassées comme vos portes, vos tendresses sont les deux bras avides de votre misère ; votre bien, l'envers du mal, ou son endroit, et tout va de paire, comme à la noce, votre noir avec votre blanc, vos joies avec vos peines, votre dieu avec ses diables. Moi, je sors de la caverne et bien le bonjour. Je n'ai rien à garder — pas un jour, pas une minute derrière moi ! Rien à emporter, mon sac est vide. J'ai vécu d'emprunt et je suis né seulement sur vos registres. Moi, je suis le nul, le trois fois nul qui ne veut pas de votre paille, je quitte le mannequin et qu'est-ce qui reste ?

La maison était illuminée, « notre » maison... La véranda ruisselait de lumière sous les bourrasques de pluie, mon front saignait. Non, je n'avais pas de révolte, et je clamais la « liberté », mais c'était *ça*, tout simplement, un cri comme on manque d'air — autre chose, autre chose, une « autreté » complète, ah ! qui n'était pas autre. Je courais dans la forêt rouge comme un dormeur après son corps, comme un noyé après l'air pur...

Non, je n'ai pas de maison, pas de pays, pas de femme, pas de nom, pas d'avenir et je ne suis pas de la noce ; je ne ferai pas des petits Nil, qui feront des petits Nil qui feront des petits Nil et on recommence. Et rien n'a commencé ! Pas une seconde à emporter, pas une minute de vraie, où est la seule goutte qui compte là-dedans ? On dirait que j'ai passé des vies à regarder couler des tonnes d'Euphrate et de Brahmapoutre nuls, pour rien.

J'ai couru dans la nuit comme s'ils étaient tous à mes trousses, les petits Nil qui ont fait des petits Nil qui ont fait des petits Nil, tous bourrés dans une seconde intolérable, avec un cri : « Quand est-ce qu'on commence ? » Toute la famille au galop dans la nuit. Je filais comme un voleur sur ce tapis de fleurs rouges, avec une musique qui n'était pas de chez eux et qui brûlait comme un vin : la liberté, la liberté, le *Laurelbank* et pas d'histoires !

Et je cours encore.

Ils étaient trois sur la plage, à échouer un canot. Il y avait un vent de tonnerre de dieu, des épines, de l'écume qui volait. J'avais du sable plein la bouche. J'ai accosté le plus vieux.

— Emmène-moi au port.

— Au port ?... Tu veux aller au port !

Il me regardait en hurlant dans le vent — il m'a tourné le dos. J'ai hurlé aussi :

— Je paierai !

Il a jeté sa pagaie sur la plage ; un panier vide a roulé dans les cactus.

— Ecoute donc, abruti ! Tiens, regarde...

J'ai brandi mon portefeuille comme un possédé.

Il s'est arrêté, un bout de cordage à la main.

— Tu ne vois pas ce vent, non ?

— Ecoute, je te donnerai tout ce que tu veux; on est vent arrière, en vingt minutes on est au port.

Il a regardé le ciel derrière moi et encore le portefeuille. J'ai repris espoir.

— Je suis marin, je t'aiderai.

Les autres s'impatientaient. Il a reniflé le vent :

— Dans dix minutes, c'est la nuit.

— Et après ! On va droit à la côte, on ne peut pas la manquer...

J'ai tiré deux banknotes — deux banknotes ridicules —, elles étaient trempées, collées, c'était absurde.

— Tiens.

Il a haussé les épaules. J'étais fichu. Ma montre ! J'ai encore ma montre.

— Regarde.

J'étais hors de moi, je l'aurais cogné si j'avais pu. Il a jeté un coup d'œil sur la montre. Puis il a craché du sable et il s'est remis à souquer sur le canot. J'étais fait comme un rat.

J'en avais les jambes coupées. La catastrophe a défilé devant mes yeux : sans argent, sans place, mon billet perdu, remboursé à moitié seulement, six mois de travail pour un autre passage... J'étais fou de rage. Il n'y avait plus qu'à rentrer à la maison et faire de la petite famille.

D'un coup, je me suis retourné, prêt à frapper : elle était là. Si un regard de haine peut tuer, je l'ai tuée à ce moment-là.

Puis je suis resté cloué. Elle était là, immobile, toute droite dans son sari rouge, un peu au-dessus de moi comme sur une haute marche de sable, si parfaitement tranquille au milieu de cette furie de vent et de fleurs arrachées qu'on aurait dit une divinité parée sortie du sanctuaire, posée là pour un rite, les cheveux défaits, les yeux si grands qu'ils semblaient envahir tout son visage, sans une supplique, sans une larme, sans un reproche, comme déjà prise d'éternité, seulement vivante par cette

douceur qui me regardait, me regardait jusqu'au fond de l'âme et qui semblait m'avoir toujours regardé, si chaude, si sûre — nous ne nous perdions pas, nous ne pouvions pas nous perdre ! Nous étions ensemble, toujours ensemble, éternellement ensemble.

Alors, une seconde, je l'ai aimée.

Elle s'est approchée sans un mot. Elle a retiré ses bracelets d'or et les a mis dans la main de l'homme. Puis elle m'a regardé encore avec cette intolérable douceur, m'a salué les mains jointes comme on salue les dieux dans le temple. Et elle est partie.

— Allons, étranger, dépêche-toi, la nuit est sur nous.

Ainsi vont-ils
Amants ou ennemis
Frères et passants
Mais qui part, qui reste ?
Seul change le vêtement
La couleur d'un ciel sur une petite plage blanche
Seule part la peine
Et une enfant
Sur une petite plage pure
Regarde avec étonnement
Ceux-là qui vont et viennent
Et ne se reconnaissent plus

III

LE DÉPART

L'eau chantait par toutes les crevasses du port, l'air sentait la mangue chaude et le jusant ; mon *Laurelbank* était là, bien amarré au deuxième wharf. Et moi aussi, je chantais ! Chaque fois j'ai chanté. J'étais léger comme une écume sur la vie neuve. Mohini avait sombré là-bas, avec son île, dans le Tartare d'une vieille existence, et hop ! du vent devant. Au fond, c'est le meilleur de l'existence — j'ai passé mon temps à me fabriquer des vies impossibles pour la seule joie de cette minute-là. Malheureusement, ça ne dure pas. On n'est pas plus tôt sorti d'une vie qu'on se fabrique des cordes nouvelles et tout est à recommencer — il faudrait être libre, absolument : dans le départ, toujours dans le départ, là juste cette minute libre entre deux pays, et hardi petit !

Brusquement, je me suis arrêté, dégrisé. J'étais trempé jusqu'aux os sous le réverbère. Le phare balayait un chaos d'ombres ruisselantes, disparaissait, réapparaissait, accrochait la tour du temple, disparaissait, réapparaissait, accrochait la tour du temple... Les pavés brillaient, les palissades, les quais déserts... La scène avait viré d'un coup, j'avais fait le tour en une seconde :

C'était Port Moresby,
qui ressemblait à Belem qui ressemblait à Goa ;

J'avais trouvé la mine d'or, la mine de chrome,
l'île jaune, l'île noire ;
J'avais épousé une négresse, je m'étais suicidé un soir.
Une vie éclair.
Quinze mille kilomètres dans un coup de phare ;
j'avais fait le tour, c'était fini.
C'était la dixième fois que je débarquais sous ce [réverbère ;
j'étais au point de départ,
je n'étais jamais parti.

Les flaques d'eau avaient la chair de poule sous le réverbère.

D'un coup de pied, j'ai envoyé baller mon ombre. Un rat a filé en clapotant. C'était exactement cela, on revenait toujours au piquet ; partout le piquet pensant. Il n'y avait plus qu'à foncer à l'*Eastern Traders* et à changer de chemise.

Un vrai départ... ce serait peut-être de quitter le sujet ?

Et la bouilloire du marchand de thé étincelait au coin de la ruelle, voilà ce qu'il me fallait.

— O étranger, te voilà revenu.

Je me suis arrêté court. Il était là, accroupi sur une caisse, les yeux étincelants, devant l'échoppe du marchand de thé.

— Eh bien, tu ne me reconnais pas ?

Un moment, je suis resté à regarder cette grande ombre vêtue d'orange, et puis la chandelle, les sacs, les pots de cuivre, l'échoppe comme une antre de Breughel... La colère m'a pris d'un coup — une colère aveugle, assassine, comme au premier jour. D'un bond, j'ai sauté sur lui, je l'ai empoigné par son écharpe, j'ai levé la main.

Il a éclaté de rire.

Un rire triomphant, tonitruant, qui secouait la caisse et remplissait toute la ruelle. J'étais sidéré. Le marchand de

thé s'est précipité parmi les sacs et m'a attrapé par l'épaule. Le Sannyasin l'a arrêté :

— Laisse, Gopal, laisse, apporte-lui du thé.

Il a ri encore. L'autre avait retroussé son pagne et posé son pied sur un sac ; la lampe à huile tirait des ombres fantastiques ; et moi, je restais accroché à cette écharpe orange, stupide, devant ces dents blanches qui rigolaient comme si elles allaient avaler toute la nuit.

— Laisse, Gopal, fais comme je dis.

L'homme m'a regardé encore une fois : j'étais le diable, c'est sûr. Il a enjambé ses sacs et il a disparu. J'étais outré. Alors j'ai rivé mes yeux sur cette espèce de chouette hilare :

— Si tu crois...

Ma main a lâché l'écharpe.

— Tu es un bon garçon, assieds-toi.

J'avais envie de hurler, taper, lui cracher à la figure. Et de partir, rester, envoyer des coups de pied dans ces gamelles de cuivre. Finalement, j'ai retrouvé l'usage de la parole.

— Espèce de...

Il a posé un doigt sur mes lèvres.

— Ne dis pas des paroles qui font mal.

Une étincelle de colère a passé dans ses yeux. Puis tout s'est recouvert. Il n'y avait plus que cette sorte de jubilation qui me stupéfiait, comme d'un géant qui regarde par-dessus les montagnes et pète de rire à la face du monde.

— Tu vas t'expliquer...

— Je vais t'expliquer quoi, garçon ? Que tu es juste à l'heure, que tu as beaucoup couru ? Que tu vas rater ton bateau si tu continues ?

Son ventre s'est encore secoué d'un énorme rire, mais il s'est retenu.

— Allons, bois.

J'étais complètement fasciné par ce visage. Il était presque noir, des yeux perçants, un nez busqué, comme un milan dans sa robe fauve. Et c'était cela surtout, cette espèce de vie intense qui pouvait se figer instantanément comme un masque de momie. Il a tendu un doigt vers moi :

— Qu'est-ce que tu as là ? Tu es blessé ?... Eh ! Gopal, apporte de l'eau.

J'ai passé ma main sur mon front : il y avait une traînée de sang qui descendait jusqu'au bout de mon nez. Ça cuisait. Je devais avoir l'air joli. Mes vêtements à tordre, ma chemise déchirée. Un instant, l'image de Mohini a flotté devant moi :

— Tu vas m'expliquer ce que tu m'as dit hier. Ici même, dans cette rue, tu as dit... Tu m'as dit : trois fois tu es venu, trois fois tu as tué.

— J'ai dit ça, *moi* ?

Il a levé ses yeux avec une telle innocence.

— Alors, c'est la vérité.

Tranquillement, il a retiré son écharpe, trempé un bout dans son pot de cuivre et il a voulu m'essuyer le front. J'ai fait un bond en arrière — le thé bouillant s'est répandu en éclaboussant mes pieds. J'ai cru qu'il allait rire encore. Il a roulé en boule son écharpe et me l'a jetée à la figure.

— Tiens, lave-toi.

Et il resté sans desserrer les dents, à regarder la nuit. J'étais frappé d'imbécillité, nul, vidé, avec cette écharpe dans les mains et mon bol de thé, en train de fixer ce pouilleux aux cheveux longs. Et je n'avais même plus de colère, il me l'avait prise aussi. J'avais seulement cette espèce de hargne absurde, impuissante, comme devant un vieil ennemi mortel.

Je me suis ressaisi.

— Tu entends, tu vas parler...

Pourquoi me suis-je obstiné ? Je ne sais pas, j'aurais dû partir tout de suite, filer, mais plus je sentais ma folie, plus je m'accrochais, comme si j'avais un vieux compte à régler avec lui. Et puis cette immobilité de bûche devant moi commençait à m'échauffer les oreilles.

— Tu entends, espèce de charlatan ! Imposteur, truand, depuis combien de temps racontes-tu tes boniments aux gens, hein ?

Il s'est à peine retourné et, simplement, comme on constate un fait, il a dit :

— Un homme cherche seulement le contentement de son âme.

Et il a craché vigoureusement par terre à trois mètres devant lui.

— Et toi, tu n'es pas content.

Puis il a emballé ses hardes, roulé son écharpe, pris son bâton, sa besace, son bol à aumônes, et sauté dans la rue.

— Allons, en route, c'est l'heure.

Et soudain, sans savoir pourquoi, je me suis retrouvé dans la rue avec cet homme, marchant à ses côtés. Nous remontions la ruelle vers l'*Eastern Traders*. Nous avons longé les échoppes des potiers, buté dans un mendiant, dépassé le portail du temple... Mais qu'est-ce que je faisais donc là ? Une seconde, mon regard s'est arrêté sur les poteries roses, les guirlandes fanées du marchand de fleurs. Il avait dit : « Allons, en route », et j'allais, comme si j'avais entendu cela des dizaines de fois. Un vertige bizarre a commencé de me saisir. J'ai tiré le col de ma chemise et marché dans la nuit.

— Eh ! Sannyasin...

Mais il n'entendait pas. L'horloge de l'*Eastern Traders* marquait dix heures moins dix, j'avais encore toute la

nuit devant moi, qu'est-ce que je risquais ? Cette fois, un petit défi sournois s'est mis à susurrer à mes oreilles : « Pourquoi pas ? » Et quand j'avais entendu « pourquoi pas », j'étais bon pour le diable. Et je voudrais bien savoir pourquoi tout de même... Mais je ne savais même plus ce que je voulais savoir ! J'étais pris d'étrangeté et je suivais cette grande ombre vêtue d'orange qui glissait les pieds nus parmi les flaques d'eau boueuse et les mangues blettes, comme si je n'existais pas. Savoir quoi ? La nuit m'emplissait de douceur, c'était léger, flottant. J'avais lâché pied, j'étais porté par un courant. Peut-être était-ce cela, le Destin ? On pose des questions, mais à vrai dire, ce n'est même pas pour la réponse, c'est seulement pour faire marcher la chèvre, et si l'on s'arrête, une minute, pour savoir ce qu'on veut vraiment, qu'on se laisse flotter, là, porter, on s'aperçoit que l'on n'a pas besoin du tout de questions, ni même de réponse ; on a seulement besoin d'une certaine densité, comme un poisson dans l'eau. Et quand la densité n'y est pas, on pose des questions. C'est tout. Mais ce n'est pas la question qui donne la densité, ni la réponse.

— Sannyasin, dis-moi, où vas-tu ?

Il s'est retourné en ayant l'air de s'apercevoir seulement que j'étais là, puis il a continué sa route sans un mot, le cou en avant, comme un cachalot dans l'eau tiède. Un taxi a passé dans un crépitement d'eau, puis des pousses, des camions de coton, des ombres qui trottaient sous des parapluies de paille. Nous arrivions à la gare.

Il s'est arrêté sous la pendule, m'a regardé un instant avec cette espèce d'allégresse, comme s'il allait croquer une pomme, puis il a laissé la gare et pris la direction des entrepôts. Je n'avais même plus de curiosité ; j'avais seulement envie d'être avec cet homme, de marcher avec lui, d'être complètement absurde avec lui, d'aller au dia-

ble avec lui s'il le voulait, et de plonger dans une vie tellement invraisemblable que je n'y reconnaîtrais plus rien. Pourquoi pas ?... Mes yeux sont tombés brusquement sur une affiche : *Nim*, en lettres blanches, au milieu d'une palissade, avec un énorme tube de dentifrice. Tout s'est fixé une seconde. On aurait dit que mes yeux s'ouvraient démesurément, absorbaient tout, entraient dans tout, avec une fantastique précision, comme si la moindre goutte, la plus petite rainure, l'arbre sur la voie, éclataient soudain d'une vie éternelle, et j'ai passé au travers. J'étais là, partout — pas dans mes yeux, mais dans un million de coins et de petites feuilles bruissantes : la goutte, l'arbre, le mot, les ombres, tout ça vivant, éternellement vivant, arrêté. Une seconde de répit dans la formidable avalanche. Puis le mot a flambé dans une étincelle blanche — c'était évident, je partais. Mes yeux sont revenus sur la grande ombre penchée qui filait dans la nuit : c'était lui, c'était simple, je le retrouvais. J'allais, comme après un périple d'un siècle. Je renouais le fil, je posais le pas. J'étais resté en l'air, nulle part, affreusement nulle part, pendant des années, des vies, et puis j'y étais, je débarquais, je retrouvais le point.

Il m'a semblé que mes oreilles carillonnaient. L'*Eastern Traders* avait fait naufrage, mes bagages au fond de l'eau, je n'avais plus rien ! Rien, pas même une brosse à dents, pas un passeport, pas un nom. Et j'étais délesté tout d'un coup, j'avais envie d'attraper le Sannyasin par l'épaule et de rire et de lui dire... Rien, j'ai envoyé balader du pied une vieille tôle et je me suis glissé avec lui par un trou de la palissade. Nous débouchions sur les voies.

Des grillons ont envahi la nuit. Les rails filaient à toute allure dans une stridulation jaune, et moi avec, comme si j'avais lâché mon corps — un minuscule bout

d'escarbille de corps sur le ballast — et me voilà haut, tout haut et transparent tout autour, comme un champ de cristal où vibre une cigale. Le Sannyasin s'est mis à courir vers un feu rouge, j'ai sauté derrière lui de traverse en traverse ; les quais brillaient, la nuit était belle comme une princesse en robe de rubis. Ah ! je connais une beauté qui n'est pas de la chair et une musique pour nul sitar, et les signaux de la nuit sont mes trésors légers.

Le dernier compartiment était pour nous. Ils étaient vingt là-dedans, dans tous les sens, au milieu d'un bazar vociférant qui sentait la sueur tamoule et la poudre de curcuma. Le Sannyasin s'est accroupi sur le marchepied, il a coincé son bâton dans la portière. Je me suis assis près de lui, les pieds ballants dans le vide. Le train roulait, j'étais aux premières loges.

— Hein, garçon, qu'est-ce que tu en dis ?

J'étais pris d'un coup de joie, j'ai fouillé dans mes poches, tiré le sac de cuir, mon billet : « Port Moresby, via Colombo et les îles de la Sonde. » Tu parles !

— Tu vois ça ?

Il me regardait en rigolant. Alors, j'ai attrapé le billet et j'en ai fait mille morceaux. Et je l'ai jeté par la portière. Le Sannyasin n'a pas bronché. Puis j'ai éclaté de rire. Un rire merveilleux, roulant, crevant, comme si je vidais trente ans de mensonge, oh !... Je suis allé dans des prisons où l'on vous troussait les morts proprement, comme des poulets, et les vivants, j'ai barboté dans la forêt vierge, sué de fièvre et d'angoisse, creusé dans la fiente d'aigle au bout d'une corde, à la poursuite du trésor des princes radjpoutes, et j'ai fait quelques tours pendables qu'on ne peut pas dire, mais c'était encore dans la déraison de *leur* raison, encore la queue de la même singerie ! Et tout à coup, je sortais de la déraison — je sortais de toutes les raisons possibles et les explications, de toutes

les négations, les oppositions, les antipodes qui ont encore un pied de l'autre côté : il n'y avait plus de « côté » ! Je n'étais même plus de l' « autre côté », avec les hors-la-loi, les révoltés, les soumis à l'envers. Je n'étais plus « hors », parce que je n'étais plus dedans. C'était autre chose. C'était royal et hilarant.

Je comprenais maintenant la jubilation du Sannyasin : elle me secouait toutes les côtes.

— Où allons-nous ?

Il m'a regardé avec étonnement.

— Mais nulle part, nous y sommes !

Je suis resté interloqué. Puis ce fut un trait de lumière : nous y sommes ! Mais oui, nous y sommes, en plein dedans ! Il n'y a rien à chercher, il n'y aura rien de plus dans trente ans ni dans trois siècles, ni ailleurs, s'il n'y a rien là, maintenant, juste en cette seconde, le temps d'avaler ma salive et de dire flûte ! — D'où est-ce qu'elle viendrait, cette « autreté » ? Nous y sommes, en plein dans le but. Je suis maintenant exactement tel que je serai à la minute où l'on plantera le premier clou dans mon cercueil. D'ailleurs je me ferai brûler, c'est plus sûr.

— Tiens, mange.

Il a sorti un paquet de linge et m'a fourré une poignée de graines dans la main.

— Allons, garçon, ne sois pas grave, la nuit est belle.

Ses yeux pétillaient comme l'écume de la mer, il était adossé à la portière, torse nu, avec son collier de bois autour du cou et sa guenille orange sur sa peau d'acajou. Il avait vraiment l'air d'un roi.

Mais moi, j'étais revenu à mon piquet :

— Dis-moi, si nous y sommes, pourquoi est-on parti ? On aurait pu rester aussi bien chez ton marchand de thé, non ?

Il a soufflé ses joues, poussé un borborygme :

— Et pourquoi es-tu sorti du ventre de ta mère, hein, garçon, dis-moi ? Un homme, ça marche.

— J'ai beaucoup marché.

— C'est ta tête qui a beaucoup marché. Quand elle se taira, tu seras partout immobile, et tu courras comme un lapin dans le vent de Dieu.

— D'abord, je ne crois pas à ton Dieu, et votre sagesse de l'Asie, elle me fait suer.

— Et moi, je ne crois pas au *chola* : je le croque...

Il a enfourné une poignée de graines.

— ... Et la sagesse de l'Asie, elle me fait rigoler.

Il a poussé encore un de ses énormes gloussements en crachotant partout. J'étais douché. Je n'arrivais pas à savoir si j'aimais cet homme ou si je le détestais. J'ai mâché une graine, on aurait dit du plâtre bouilli.

— Petit...

Il est devenu presque grave un instant.

— Tu veux que je te montre la vraie vie, et tu vas me détester et peut-être m'aimer et me détester encore...

Décidément, il lisait dans mes pensées. Je commençais à être énervé. Au fond, il y avait quelque chose d'inhumain dans ce rire.

— Les hommes n'aiment pas la joie, poursuivait-il, elle les insulte. Ils aiment la pitié. Et ils sont misérables, c'est vrai, et pitoyables. Mais ça ne sert à rien de pleurer avec eux : ils vous tireront jusqu'au fond de leur trou, jusqu'à ce que vous soyez dans la même boue, alors ils vous reconnaîtront. Mais vous ne pourrez plus rien pour eux, parce que vous serez comme eux.

Il m'a regardé brusquement.

— Il faut en sortir, d'abord, tu comprends.

— En sortir, comment ?

Il est resté un moment à tourner les billes de son collier.

— Quand je dis « sortir », ça ne veut pas dire filer ; ça veut dire un autre regard. Quand tu auras cessé de me détester, et de m'aimer, tu commenceras à en sortir. Quand tu pourras garder tes précieux papiers dans ta poche avec la même joie que tu les as déchirés tout à l'heure, tu seras prêt au bon rire.

— Alors, tout me sera égal.

— Non, tout sera comme c'est.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Ecoute, garçon, si tu veux de la philosophie, va voir tes sages de l'Asie ; moi, je n'ai rien à te dire, je peux te montrer, c'est tout.

Il s'est renfoncé dans un silence de bûche. Je commençais à penser que je m'étais embarqué dans un voyage difficile.

La nuit coulait à 35°. J'ai mâché encore une graine, puis j'ai tout jeté par la portière. J'étais dégrisé, vide, ridicule tout à fait, sans destination, sans billet, assis à côté de cet homme qui se fichait du monde. Nous y étions, oui, nulle part, pas même au diable, dans ce métro exotique qui cahotait je ne sais où, et je regardais cette nuit tirée comme un rideau, à peine trouée d'une lueur, et j'attendais je ne sais quoi. J'attends, oh ! j'attends la merveilleuse aventure — je suis toujours prêt à croire à la merveille, moi l'incroyant, j'ai une foi formidable ! J'ai comme le souvenir d'une merveille vécue, on dirait que je suis homme par oubli. Et parfois, des petites lueurs dorées viennent danser dans ma nuit, des petites lucioles qui ne sont pas d'ici, et je me précipite, ah ! j'y cours comme si j'avais attendu mille ans dans la nuit, comme si j'étais frappé d'un coup de mémoire subit : ça y est, enfin j'y suis, je vais y être ! Je cours vers la chanson d'une cigale d'or... Il suffit qu'une lueur folle passe dans ma nuit, il suffit d'un clin d'œil au coin d'une rue, je

suis prêt, j'y vais, en une seconde j'ai fait mon sac, moi le vagabond d'une toute petite lueur, tout me tombe des mains, je n'ai rien qui me tienne, je tiens par le fil d'une autre chanson — qu'est-ce que je fabrique donc ici ? N'ai-je donc pas tout vécu : leurs joies, leurs misères, leur pitié ? J'ai tenu tous les rôles, les boniments, je les connais par cœur, il suffit que je me penche sur un regard pour reconnaître la vieille histoire, je les connais tous comme si j'avais chanté dans leur auberge : les riches, les pauvres, les hommes de Dieu et de diable, où donc est le cri que je n'ai pas eu, la misère, la faute que je n'ai pas commise ? J'ai chanté toutes leurs prières et j'ai forniqué dans leur nuit, je suis homme des millions de fois, j'ai fini le métier d'homme ! Ah ! je crois en la merveille qui n'est pas de leurs formules, ni de leurs cieux. Et peut-être sommes-nous au bord d'une terre incroyable qui va naître ? Je ne sais plus et j'ai su, et je roule dans la nuit comme le pèlerin aveugle d'une grande mémoire trouée d'or.

O pèlerin
Tu marches dans mon soleil
En vérité
Tout est soleil
Seule mon image s'est inversée
Chaque geste d'en bas
Répète un geste d'en haut
Et tout découvre
Une éternelle coïncidence

IV

LE VOYAGE INFERNAL

Je me suis réveillé au milieu d'une cavalcade de pieds nus qui trottaient de tous les côtés. J'étais sur le quai d'une gare. Il y avait une écharpe orange sous ma tête, des sacs entassés, une pancarte au-dessus de ma tête. D'un bond je me suis relevé ; il était là, accroupi par terre, très droit, comme s'il veillait sur moi. Le soleil tapait sur la tôle ondulée, j'étais maculé de boue. Notre train était parti.

Hébété, je regardais cette foule, les corbeaux qui sautillaient, mes vêtements dégoûtants. Soudain, mon rêve de cette nuit m'a sauté au cœur, clair, clair, plus clair que cette foule, avec un souffle de joie. C'était vivant, intense, compact comme ne l'est jamais la vie : mille significations ramassées dans une bouffée d'odeurs. J'ai fermé les yeux, laissé monter l'image, je la respirais presque. J'étais éveillé tout à fait. Une odeur d'image qui s'ouvrait comme une fleur. Et chaque pétale ouvrait une nouvelle couche de sens, une nouvelle profondeur de la même chose. Ici, nos odeurs sont plates, elles disent le jasmin ou la crasse ; ce sont des odeurs niaises ; là, elles contiennent un monde. Ce sont des odeurs de sentiments : de peur, de haine, de joie ; et d'une précision fantastique, comme si, d'un coup, on avalait la terreur de l'inquisition ou les rhododendrons sauvages de l'Himalaya. Juste une vibration. Toujours, j'ai l'impression que la vie d'ici est

une copie abstraite d'une image vraie par-derrière ; on rentre là-dedans comme dans une caricature : ça colle au visage, c'est dur, sec, masqué, et horriblement inadéquat.

J'étais dans une citadelle moyenâgeuse assez sombre — une citadelle occidentale, c'était en Occident — et je descendais une ruelle étroite pavée d'énormes dalles. Je les vois encore, solides, polies, inégales, et de hauts murs qui avaient l'air de pencher sur moi avec des petits balcons en fer forgé. Je marchais là, tout petit, au milieu d'une foule obscure et étrangère. C'était cette foule qui avait une odeur. Une foule étrangement silencieuse : chaque être était tapi dans le silence. Et une odeur de souterrain. Je me voyais au milieu d'eux, très petit, presque sombre, comme vu par-dessus mes épaules (c'est curieux, dans certains cas, je me vois du dehors et par-dessus, comme si j'entrais dans un autre plus grand, par-derrière ou au-dessus, et j'assiste. On pourrait dire que j'assiste à moi. Et dans ces cas-là, l'image est indélébile, fixée pour l'éternité avec tous les détails par un œil qui ne se refermera pas. Peut-être ne se referme-t-il jamais et c'est moi, de temps en temps, qui passe dans cet œil-là). J'allais vers une porte, je savais qu'il y avait une porte en bas. Mais à mesure que j'avançais, j'avais le sentiment que je n'étais pas habillé comme il fallait, que je ne faisais pas ce qu'il fallait, que je n'étais pas comme eux, que j'étais d'un autre lieu ou d'un autre temps, peut-être, une sorte d'intrus, et que l'on me regardait. Et ces regards-là devenaient de plus en plus menaçants, agressifs. Et plus je sentais mon étrangeté, plus leur hostilité montait. Elle montait de partout, même des murs, des pierres — un monde de pierre. Et je ne savais pas ce qu'il fallait faire ; je cherchais désespérément le geste, la parole : je me courbais, je rasais les murs, je m'emplissais de gris

— rien ne servait. J'étais repéré par cette foule muette. Et mon malaise grandissait, grandissait, devenait presque intolérable, étouffant, comme si mes vêtements étaient faux, odieusement faux, mon visage aussi, ma couleur — j'étais pris dans une espèce de gnome-moi, qui était moi quand même, et je n'arrivais pas à trouver quelque chose qui m'aille, je n'arrivais pas à faire comme eux, je ne savais pas le mot, je ne savais pas les gestes, tout pesait. Et puis les policiers allaient venir, c'est sûr, et je n'avais pas de passeport non plus, je n'avais rien, j'étais enfermé, prisonnier dans cette horrible forteresse de pierre... Et soudain, jailli je ne sais d'où, au milieu de la ruelle, un énorme cheval blanc est apparu — blanc, lumineux, oh ! un animal merveilleux, et haut, si haut qu'il touchait presque les murs et dominait la foule. Un poitrail gigantesque, formidable. Et avant même que j'aie pu comprendre ce qui se passait, je me suis retrouvé sur son dos, galopant : un galop fantastique. Un galop de dieu, tout s'ouvrait devant moi : la foule, les portes, les gardes, rien ne résistait. Et puis le large tout d'un coup, la liberté, l'air pur — tous les rhododendrons de l'Himalaya dans un souffle. J'en avais plein les poumons, je me dilatais, m'élargissais, m'allumais presque — je reprenais ma taille et ma couleur. Une libération.

— Tiens, bois.

Je sentais encore cette crinière blanche dans mes mains, les flancs chauds contre mes cuisses, et puis le vent qui cinglait ma figure, l'allégresse dans mes veines. Emporté par une puissance triomphante, irrésistible... Nous entrions dans une forêt.

— Oh ! garçon.

Il m'a tendu un bol de thé et des graines de chola. Des chariots de fer roulaient dans la moiteur. Les corbeaux tournaient autour de moi, on se serait cru dans une soute.

— Et notre main ?

Il a eu l'air surpris ; puis, royal, il m'a montré deux trains qui charbonnaient sur les quais d'en face.

Je regardais le soleil. L'Est était par là, donc ces trains allaient à l'Ouest.

— Mais nous en venons !

Il a haussé les épaules, ramassé son bâton.

— Allons, en route, c'est l'heure.

Alors a commencé un voyage infernal. Nous allions vers l'Ouest, puis à l'Est, et quelquefois au Nord pour revenir tout de suite au Sud, et peut-être étions-nous encore dans les faubourgs du port. Je regardais l'heure ; mais six heures moins le quart ou sept, c'était pareil, c'était toujours l'heure de suer et de mastiquer du chola, et quand c'était la nuit, je le savais. Dégoûté, j'ai jeté ma montre par la portière. Il a ri comme d'habitude. Je le haïssais. Et après ? Je m'étais embarqué, je n'avais qu'à aller jusqu'au bout — et puis aller où ? J'avais troqué mes deux banknotes pour une gamelle de cuivre et un morceau de savon, j'étais affublé comme un clochard. Même si nous arrivions au port, un jour, qu'est-ce que cela changerait ? Je n'avais même pas un sou pour me faire raser et j'avais jeté aussi mes chaussures par la portière. Si je me présentais à un consul... Rapatrié d'office, je connais la chanson et les papiers. Et rapatrié où ? Je retourne à la Forteresse et tout recommence.

— Me diras-tu pourquoi je suis venu ici ?

Il n'a pas répondu.

— Et non seulement une fois : trois fois, c'est toi qui l'as dit.

Il ne bougeait pas, il était comme une bûche.

Trois fois ? Ce n'était pas trois fois que j'étais venu ici, mais des milliers ! C'était comme une coulée noire aussi vieille que la Vallée des Rois. Et ce n'était pas un

« ici » de tôles et de rails, mais un ici intérieur, infiniment plus torride, aigu, de plus en plus aigu — oui, comme l'odeur de cette foule silencieuse. Et, parfois, tout d'un coup, j'avais peur de tendre mes mains comme si j'allais toucher des murs encore plus redoutables. Peut-être était-ce cela, le Destin : je le voyais, je le palpais presque dans cette moiteur. Non, le Destin n'est pas un mystère ; au contraire, c'est une situation bien connue qui se répète. Lentement, avec sûreté, j'étais poussé dans une trappe et j'allais être pris, là, sans issue, devant... devant quoi ?

— Qui ai-je tué ?

Il ne disait rien. Il tournait les billes de son collier. Et tuer... Tuer, c'était seulement le fait divers ; il y a un point de culpabilité radicale tout au fond, devant lequel tous les forfaits de la terre ne sont rien — c'est *le* forfait, nu, unique, pour tous. Quelque chose qui guette au fond comme une bête tapie soudain prise dans un phare. Quelque chose qui lutte à mort, qui ne veut pas, qui dit non ! Et c'est serré sur soi, plus dur que le fer. Tout au fond, c'est là, je le sais ; depuis toujours je le sais et j'attends l'heure, comme si toutes les minutes de ma vie étaient seulement une répétition pour cette minute-là.

— Que veux-tu que je te dise, garçon, ça ne sert à rien de parler, il faut comprendre... Comprendre, ça ne veut pas dire savoir, ça veut dire *être dedans.* Quand l'heure viendra, tu comprendras. Vous autres, dans vos pays, vous avez vu le monde entier, au bout de vos jumelles, et vous n'avez rien compris.

J'étais exaspéré. Il était adossé à un pilier du quai, les jambes croisées en tailleur, parfaitement chez lui — il était toujours chez lui : sur les quais, dans les wagons, les entrepôts, la crasse et le sifflement des chaudières (on aurait dit qu'il choisissait exprès cet endroit-là) ou les

piqûres de moustiques — et tous ces gens pressés sur le quai étaient les serviteurs de son palais. Une bûche complète. Et quand il ne faisait pas la bûche, il rigolait, ou il faisait des discours aux chèvres. C'était odieux. Au fond, constamment, silencieusement, il me guettait ; j'avais l'impression qu'il tournait une vis sur moi, millimètre par millimètre, et qu'il s'approchait d'un invisible point.

— C'est simple, petit. En fait, tout est admirablement simple. Je vais te dire...

Il a reniflé, tiré son écharpe.

— Ecoute, un jour, j'étais enfant et il y avait quelqu'un que j'aimais beaucoup. Elle est partie ; on l'a emmenée à l'hôpital. J'ai eu de la peine. Puis j'ai trouvé que ce n'était vraiment pas naturel de ne plus la voir simplement parce que son corps n'était plus avec moi. Je voulais la voir toujours... « Et si j'y pensais très fort ? » J'ai pensé très fort, je l'ai serrée contre mon cœur. Et puis elle était là. Je la voyais, je savais ce qu'elle faisait. C'était une pécore, je l'ai vu après. Et après tout, un visage, on s'en lasse. Puis je me suis mis à penser très fort à la rivière que j'aimais beaucoup. Elle était là aussi, je la voyais, je savais quand le passeur allait quitter la rive, je savais même quand la pluie allait venir. Mais une rivière, après tout, on s'en lasse. J'ai pensé très fort à demain, parce que j'attendais toujours un miracle ; et puis j'ai vu que j'allais tomber dans la citerne en cherchant de l'eau — le lendemain, j'ai failli me noyer dans la citerne. J'ai pensé à toutes sortes de choses, et tout était là, il suffisait d'y penser — on pousse, on se prolonge, et puis on voit. Mais après tout, on se cogne à la margelle un jour ou l'autre, la fille de la voisine a la rougeole et la rivière coule toujours. Alors j'ai pensé très fort à quelque chose qui reste, quelque chose qui donne le contentement toujours.

Son regard s'est posé sur une bande de pigeons, puis il a fermé les yeux — il était parti... Plus rien, personne. C'était la soudaineté avec laquelle il coupait les contacts qui m'étonnait toujours. Ou bien il ouvrait un œil, tout d'un coup, pour faire le geste le plus inattendu, se lever subitement au milieu de la nuit et prendre un train, ou mendier un bol de thé quand j'avais soif, me tirer par la manche quand je pensais au diable. Puis hop ! disparu encore, et tous les moustiques de la gare n'auraient pas pu le faire bouger d'un pouce.

— Quelque chose qu'on peut regarder toujours, hein, tu sais ce que c'est ?

Il a ouvert ses yeux, reniflé encore.

— Dans ton pays, on ne sait pas regarder. Alors on invente toujours des choses nouvelles pour regarder encore ; on invente pour regarder loin, regarder près, regarder gros, regarder de travers, et les yeux ne sont jamais pleins, ni le cœur ni les oreilles. Vous êtes de fameux inventeurs. Mais ce n'est pas vrai, vous n'avez rien inventé du tout — vous avez tout imité. Plus tard, on dira que vous étiez de grands faussaires. Mais la queue de la Vraie Chose, vous ne l'avez pas attrapée... Le monde est simple, enfant, je te l'ai dit, il n'y a qu'une chose à trouver, et pas deux, alors tout est inventé, tous les jours et toutes les minutes de la journée. Une invention de vie inépuisable. Et on est content, toujours content, bah !

Il a attrapé son nez entre ses doigts et il s'est mouché énergiquement. J'étais dominé.

— Sannyasin, tu vois l'avenir. Alors dis-moi, je sens quelque chose qui pèse sur moi, qui vient sur moi...

— Mais je ne vois pas l'avenir, triple buse ! Je ne cherche pas à voir, je ne cherche rien du tout ! Ça vient tout seul, quand c'est nécessaire. Ça s'invente perpétuel-

lement. C'est vide, et puis ça s'emplit d'une image, juste à la minute.

— Alors pourquoi dis-tu que je suis venu ici trois fois ?

— Est-ce que je sais, moi ? Je n'ai pas de sagesse, sauf celle qu'on met dans ma bouche.

— Tu files comme une anguille, Sannyasin, c'est commode. Mais moi, je veux savoir, tu comprends, je veux toucher, je veux voir.

— Tu verras et tu toucheras. Seulement tu ne peux pas raisonnablement demander à un âne de toucher une anguille, hein, il faut que ton âne, il apprenne à nager ? Cest logique. Vous dites : « Je veux voir », et puis vous vous collez la main sur les yeux de peur que ce ne soit pas exactement comme votre sac de son. Et si ce n'est pas exactement comme votre sac de son, vous ne le voyez même pas ! Vous êtes en plein dans le miracle, ô naïfs, et vous ne le voyez pas !

Il a attrapé son pot de cuivre et il me l'a collé entre les mains.

— Tiens, aussi clair que ça. En somme, tu voudrais bien autre chose tout en restant pareil. D'ailleurs, les hommes ne demandent pas « autre chose » vraiment, ils demandent seulement la même chose avec des améliorations, ils demandent à devenir des ânes supérieurs. Mais l'anguille, ils ne l'attraperont pas : ils feront seulement un dictionnaire de l'anguille.

— Alors, dis-moi ce qu'il faut faire pour voir ?

— Il ne faut pas faire, garçon, il faut défaire.

— Quoi ?

— Tout ce qui encombre.

Soudain, il a tendu le bras vers un pigeon près du *Refreshment-Room* :

— Tu vois ce pigeon..., qu'est-ce qu'il fait ? Il picore

de la chaux. Pourquoi ? Parce qu'il va pondre et qu'il a besoin de chaux pour ses coquilles. Est-ce qu'il aime la chaux ? Non. Est-ce qu'il sait ? Non. Mais il *fait*. Toi, tu n'aimes pas la chaux, et puis tu n'aimes pas le chola, et puis tu n'aimes pas les gendarmes, tu n'aimes pas les moustiques, pas les chèvres et... je ne sais quoi encore. Et puis tu aimes la liberté, la musique, les oiseaux et la gelée de pomme, et je ne sais quoi encore. Alors tu ne sais pas et tu ne fais rien. Tu es plein de ta propre histoire, tu n'entends que ta propre musique. Mais je te le dis, quand tu seras vidé de ta musique, tu commenceras à entendre autre chose. Tu iras tout droit picorer ce qu'il te faut et tu auras à chaque minute la pensée juste. Quand je dis « c'est l'heure », c'est l'heure, et je n'ai pas besoin de consulter l'horaire : le train part. Ne t'ai-je pas attendu chez le marchand de thé ?

Cette fois, j'étais cloué. Une porte s'ouvrait, une foule de petits détails jaillissaient de tous les côtés : ses gestes inopinés, ses façons presque inquiétantes de faire, abruptement, sans suite, et c'était toujours la chose juste. Comme cette nuit où j'étais couché sur ces sacs de raphia ; il m'a tiré à terre comme une brute, il a soulevé le sac : il y avait un nid de scorpions.

— Tu savais qu'il y avait des scorpions ?

— Mais non, stupide ! Je ne sais rien du tout, je *fais*. Et d'ailleurs ce n'est pas vrai, je ne fais pas : ça fait. « Je » ne fait rien du tout : il copie, il imite — et il se trompe.

— Mais comment...

— Oh ! que tu es lent ! Il n'y a qu'*une* vie, enfant, ce n'est pas séparé : le sac, les scorpions, toi, moi. C'est *une* vie. Les scorpions ne sont pas cachés ! C'est toi qui es caché dans ta tête !

Et ses façons de prendre les trains, juste quand ils

partaient, de mendier juste à la personne qu'il fallait (et jamais deux fois) ou de me réveiller quand je me battais avec d'horribles serpents... Et tout à coup, j'ai eu l'impression qu'il y avait là un secret beaucoup plus radical que d'avoir des visions divines.

Tout de même, je le détestais.

— Ton heure juste, c'est bien, mais à quoi ça sert puisqu'on ne va nulle part ?

Alors, il est devenu sérieux. J'ai même cru qu'il allait tonner :

— Je vais quelque part, et ce quelque part est partout, et il importe d'être exactement à l'heure à chaque minute. Parce que si je ne suis pas à l'heure ici, je ne serai à l'heure nulle part.

— Mais enfin, ce n'est pas une existence de naviguer de l'Est à l'Ouest, et de l'Ouest à l'Est, comme des maniaques du chemin de fer, et de bouffer de la suie au chola et du chola à la suie ! Qu'est-ce que je fabrique ici, dis-moi ? La vie, c'est fait pour servir à quelque chose, non ? je ne sais pas...

— Non, tu ne sais pas.

— Et le monde, les autres ? Qu'est-ce que tu fais pour les autres, hein, dis-moi ? Tu rigoles ? A quoi sers-tu ? (Je ne sais pourquoi je me réveillais philanthrope subitement, on aurait dit l'Armée du Salut outragée qui parlait par ma bouche). On est au monde pour *faire* quelque chose, non ? Qu'est-ce qu'on fait dans tes satanées gares, je te le demande ? Regarde ce lépreux, et vos hôpitaux...

— Ils sont pleins d'ignorants, comme toi.

Il a fixé le lépreux.

— Celui-ci, il traîne derrière lui une nuée de sangsues, toutes noires... Ecoute, enfant, il n'y a qu'une maladie au monde ; je te l'ai dit, le monde est simple. Et tant que

les hommes ne voudront pas guérir de cette maladie-là, ils pourront faire des millions d'hôpitaux, et ça ne guérira rien. Tu cherches autre chose, eh bien, il faut te vider de la vieille chose. Et ce qui est le plus difficile à extirper, note, ce n'est pas le mal, c'est ce que tu crois être bien. Il n'y a rien de plus collant que le bien. C'est ce qui part en dernier. C'est le dernier mur, le plus solide — parce qu'on ne le voit pas. Mais si tu ne te vides pas de ton mal *et* de ton bien, tu n'auras pas droit à la large vérité. Tu ne verras rien, tu n'entendras rien, tu ne sauras rien, que ton propre vacarme, ou tes propres vertus, qui n'ont jamais rien guéri, pas même toi. Maintenant assez, j'ai dit.

C'était la première fois qu'il parlait si longtemps, et ce fut la dernière. D'ailleurs, je n'avais plus de questions à poser, j'étais pris dans une sorte de lutte pour la vie.

Ainsi croyait Nil.

Il croyait, mais les hommes croient bien des choses. Ils se croient bons, méchants, marchands ou rois, et sages, ils ne savent pas ce qu'ils sont, ils ne sont pas encore nés... Il croyait lutter pour la vie, mais c'était la mort qui luttait en lui, c'était ma vie qui voulait entrer en lui. Les hommes ne sont pas nés s'ils ne sont pas morts à la mort, ils sont des morts-vivants, ils sont marchands ou rois qui meurent. En vérité, j'étais penché sur lui, je n'avais jamais cessé de me pencher sur son destin, ici et là, ce voyageur sans un vrai nom, car ils vont sans nom ni sens tandis que je m'approche :

Pierre ou Paul et Paul ou Pierre
Ils sont tombés dans un corps
Ils vont comme des pantins

Ils ne savent pas d'où ils viennent
Ni où ils vont
Ils sont gris, ils vont vite

Mais je m'approche à pas de loup tandis que coulent les siècles, tandis que s'use la carapace ; un jour, je pose ma main sur son épaule, je pose mon ombre sur eux, croient-ils, car ils se découvrent morts avant de naître, ils me découvrent par cette ombre qui grandit :

Ils se réveillent vêtus de noir
Et chaussés de plomb
Avec une flamme de peine qui crie leur premier nom
Ils sont tout noirs
Et malcontents
Ils vont mourir, peut-être
Ils veulent mourir et ne veulent pas

Et quand ma dernière ombre a recouvert son dernier cri, je passe en lui, il passe en moi, car nous sommes un toujours : Moi, son frère de lumière, son immensité paisible qui regarde le voyage par d'éternelles collines ; lui, mon découvreur tenace, mon pèlerin à la lanterne sourde, mon grand feu de joie sur les hauteurs révélées ; Moi, sa délivrance ; lui, le délivreur de mes abîmes.

Il ne parlait presque plus, il affectait même de ne pas me voir, comme si j'étais un passager à côté de lui, par hasard, et quand je voulais attirer son attention, il me tournait le dos en comptant les billes de son collier. Parfois, j'étais si désespéré dans ces gares, que j'aurais embrassé ses mains s'il avait eu un seul mot d'affection, ou je me serais peut-être mis à pleurer toutes les larmes de mon corps comme un idiot. Alors je serrais les dents

et je comptais les wagons. Il n'y avait rien, personne, je n'étais pas même au bout du monde, pas même une négation, qui serait encore une positivité de quelque chose : j'étais dans rien, sous cette moiteur collante, avec les biques qui trottaient sur la voie et ce lépreux aux mains rongées ; la seule différence entre lui et moi, c'était que lui n'espérait plus, tandis que j'espérais — quoi, je ne sais pas. Peut-être voulait-il que je n'espère plus rien ? Peut-être voulait-il me réduire à l'état de passoire, comme ma chemise.

J'avais l'impression qu'il m'assassinait à petite dose.

Et les jours, les mois ont passé. Ou étaient-ce des années ? Je ne sais plus, le temps avait perdu son sens. J'avais même une sorte de sensation qu'il n'allait pas vraiment en avant, mais en arrière, loin, loin derrière, vers une très vieille histoire, un monde au bout, et que chaque jour je devais démolir *une* histoire, pour m'approcher du lieu.

Et dans ce chaos brûlant, la même question revenait, lancinante, grinçante comme les wagons : quoi, quel sens ? Qu'est-ce qu'il y *a* ? Alors je me fabriquais des vies éclair : un homme sur un boulevard, avec une serviette sous le bras — quoi, quel sens ? Une serviette qui marche, qui marche ; il n'y a personne, il y a seulement une petite serviette qui marche. Un homme sur un gisement de bauxite — quoi, quel sens ? Un petit marteau qui cogne, qui cogne, il n'y a personne. Un homme à stéthoscope, un homme à la barre. Tous mes bonshommes s'écroulaient l'un après l'autre, il n'y en avait pas un qui tienne ! Si je leur enlevais le geste et l'instrument, il n'y avait plus qu'un clochard sur un quai et la vieille question qui brûlait en dessous : quoi ? quel sens ? Où est-elle, la minute vraie, la parcelle d'être sans décor et sans geste, sans personne autour pour faire du bruit ?

Il n'y a pas de parcelle, il n'y a rien ! Il y a des essieux qui grincent et les corbeaux qui rôdent sur le quai. Il y a la question toute pure, qui brûle.

Oui, il y a ce feu en dessous, c'est tout ce qu'il y a. L'homme est un feu, d'abord, comme la nébuleuse primitive.

— Allons, en route.

Il m'éveillait en pleine nuit et nous courions après un train fantôme — pour revenir ici, peut-être, demain — et je ne savais plus si j'étais ici ou là, ni si le chaos était dedans, dehors. Je m'écroulais de sommeil dans un coin, et tout s'écroulait autour de moi : des maisons, des châteaux, des temples, des lieux que je ne connaissais même pas, d'un autre pays, d'un autre temps. Chaque nuit, tout s'écroulait autour de moi. C'était pareil, j'allais dans un nouveau domaine, comme si je cherchais le lieu toujours — il y avait cette colonne la nuit dernière, un formidable pilier, et moi, tout petit, toujours tout petit, dans cette immense salle de pierre, et des inscriptions sur les murs, deux grandes ailes ouvertes peintes de bleu, comme celles d'un dieu égyptien — et puis, subitement, un bruit de tonnerre, tout s'écroule, un chaos fantastique, la terre s'entrouvre. Et je suis dessous. Et juste à la seconde où je vais me réveiller avec un cri, je me vois, grand, tout vêtu de blanc et presque lumineux, qui sors des décombres en rampant — chaque fois la même vision. Cet être vêtu de blanc qui sort d'un cataclysme — invulnérable. On dirait presque qu'il sort d'une vie, ou d'un genre de vie (ou peut-être d'un genre d'expérience qui ferait un château, une forteresse, un temple), et tout est très familier sur le moment : c'est un lieu où je suis « chez moi » ; et la nuit d'après, je rentre dans un autre endroit, une autre vie, et tout recommence. Et ce n'est jamais le lieu, jamais chez moi ! Je n'ai pas de lieu, pas un refuge.

— Sannyasin, qu'est-ce que ça veut dire...

— Ça ne veut rien dire. Les choses ne veulent rien dire, garçon, elles sont ; et toi, tu es — ou tu n'es pas. Si tu es, tu comprends, si tu n'es pas, tu ne veux rien dire.

Je le haïssais. Parfois des idées folles me traversaient la tête : le pousser sous un train et en finir — ah ! en finir com-plè-te-ment. Mais l'idée de le pousser par-derrière me dégoûtait, j'aurais voulu l'attraper par le cou et l'étrangler lentement, face à face.

Il m'a regardé brusquement :

— Tiens.

Il m'a tendu son couteau.

— Ça pourra te servir un jour, garde-le.

Et il s'est remis à compter ses billes.

Je suis devenu blanc comme un linge. J'ai pris le couteau. Je l'ai retourné dans mes mains. Mes yeux se sont ouverts. Tout s'est fixé autour de moi : les corbeaux, le lépreux, l'écriteau sur le robinet, *for external use only,* l'enfant nu qui se faisait gicler de l'eau sur la tête... Cet écriteau-là, je crois bien que je l'emporterai dans une autre existence, même la tache de soufre sur les reins de l'enfant. Peut-être, un jour, dans une gare du vingt-deuxième millénaire, me réveillerai-je encore une fois, au pied d'une borne-fontaine qui s'écroule.

Alors j'ai commencé à penser que ce n'était pas lui qu'il fallait faire disparaître, mais moi. Et disparaître ? Où disparaître ?... Dans la mort ? Il n'y a pas de mort ! C'est un mythe. Et dans un éclair, sur ce quai, j'ai vu comme une fabuleuse conspiration : à droite, à gauche, en haut, en bas, dedans : des murs, partout des murs ; ici, de l'autre côté et de tous les côtés possibles — pas une issue. Le quadrillage complet, mathématique et combiné. On dynamite un coin, on rentre dans un autre. Il n'y a pas de mort, on passe dans une autre chambre !

Où est-il, l'homme libre, cet incroyable spécimen ?... J'ai tiré le couteau. Je l'ai ouvert. C'était un kriss népalais avec un swastika. Le Sannyasin comptait ses billes. Lui aussi était prisonnier dans une robe orange, tout pareil.

J'ai eu le vertige. Je ne savais plus si je pouvais tourner ma tête à droite ou à gauche, j'étais pris dans une camisole de plomb. C'était cela, le point X, le point impossible, j'y étais. On ne peut plus reculer ni avancer ni monter ni descendre, pas même attraper une pensée de secours. Chaque pensée était un piège. Tout s'est déroulé très vite, comme au moment de la noyade, un film précipité : dix années de vie dans une seconde, dix bons-hommes-moi qui venaient éclater comme des bulles, chacun avec sa petite histoire — une image par vie. Et c'était toujours la même image, sous toutes les latitudes, tous les costumes : roulé en boule dans un hamac, grelottant de fièvre — ma première nuit dans la forêt vierge, en Amérique du Sud — non, pas la malaria, pas de fièvre tropicale : *la* fièvre ; c'était toujours *la* fièvre, comme la seule issue, l'ultime façon de prendre le bateau. J'en sortais, du bateau, je ne pouvais pas y retourner ! Je débarquais d'Europe avec mes souliers de ville, et c'était plein de serpents partout dans cette forêt, et j'avais deux morceaux de fer à la place de jambes, des mains gonflées d'ampoules, et puis cette nuit qui sifflait comme une chaudière — ce n'était pas possible, pas-pos-si-ble.

Le lendemain, j'ai ri et j'ai trouvé ma première paille d'or. J'étais orpailleur.

Et cette nuit-là encore, dans le *Sertao* brésilien, roulé en boule dans une cabane, sans un sou, sans une carte, et je ne savais même pas où j'allais ni ce que je faisais, et puis ces planteurs tout d'un coup, qui m'ont arrimé sur le camion avec des sacs de cacao, et j'ai roulé dans la nuit comme si l'on m'emmenait au peloton d'exécu-

tion — puis j'ai ri. Et j'ai planté du cacao. J'étais planteur. Chaque fois, il y a quelqu'un qui va mourir, il y a quelqu'un qu'il faut exécuter. Et si on ne l'exécute pas, ce n'est pas-pos-si-ble, on meurt tout entier. Mais ils repoussent comme du chiendent. Et chaque fois, ça descend d'un degré ; c'est plus profond, plus impitoyable ; à chaque degré, le bonhomme remonte, plus dur à mourir, plus accroché, comme si on allait pas à pas vers une ultime redoute, un dernier guignol réfractaire et infernal, une sorte de *Non* tout au fond, irréductible. Et cette fois-ci aussi, j'allais l'avoir, ma fièvre, mais je n'étais plus orpailleur ni planteur ni marin, j'étais rien-du-tout, et c'était le vingt-deuxième wagon d'anthracite. J'avais déjà repéré le coin près de la cabane à outils ; j'irai me rouler là — en boule sur le cadavre — et dérader dans le noir.

— Petite limace !

Il a abattu son poing sur mon dos, le couteau a glissé de mes mains.

J'étais vert, blanc, j'ai passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le sang a giclé de ma main gauche. Il n'y avait pas la moindre trace de rire dans ses yeux.

— Tu es une limace.

J'étais dessaoulé.

— Es-tu sûr, ai-je dit, que ce n'est pas toi que je reviens tuer ?

Il m'a regardé tranquillement, posément. Puis il s'est remis à compter ses billes.

Ma fièvre était passée.

— Sannyasin...

Il a craché devant lui.

Je regardais le sang qui gouttait sur le ciment, le couteau par terre. Je ne savais plus si j'allais pleurer comme une femme ou me jeter sous un train.

— Sannyasin, j'en ai assez de ta crasse ! Assez de ton voyage, assez...

Je m'arrêtai, je n'avais plus de mots. J'étais comme un mort qui regarde. Il s'est levé.

Cinq minutes après, il est revenu avec un barbier.

— Si tu crois que c'est cela qui te décrassera, vas-y, bonhomme. On est propre dans ton pays, apparemment.

Le barbier s'est installé. Je n'ai plus bougé.

Je n'étais pas mort, non ; je me demandais seulement comment ça pouvait vivre : si je fermais les yeux cinq minutes en arrêtant mon souffle, j'allais filer, c'est sûr. « Je »... mais il y a toujours un je qui file, comme une anguille hors du bocal, et tant qu'il y aura un je, tout sera à refaire ! Non, il n'y a qu'une énigme au monde : sans je, on ne peut pas vivre (ou peut-on ?), avec je, on étouffe. C'est la contradiction centrale, le nœud qui tient tout. Et plus on approche du centre, plus ça brûle comme un enfer.

Le barbier a ouvert son sac. Il y avait de tout là-dedans, pour raser, curer les oreilles, rogner les ongles et poudrer les aisselles. Il a rempli sa cuvette au robinet, puis il s'est accroupi devant moi sur le quai. Je le regardais — je regardais sans comprendre. J'étais là, pris d'une sorte d'éloignement : il y avait bien quelque chose que l'on rasait sur un quai ; il y avait aussi une nymphe grassouillette qui brandissait un bidon d'huile *Dalda* sur la cabane à outils, et puis les petits cotons sales dans la sacoche, une machine haut le pied sur la voie neuf, les voyageurs... On aurait dit que le monde partait en petits morceaux, trottait, trottait, chacun avec son petit bout d'existence à part, sa petite affaire sous le bras — ils avaient tout dévalisé. Ils m'avaient raflé au passage. Il n'y avait qu'une nymphe grassouillette qui clignait de l'œil, et l'autre qui taillait là-dedans

comme dans un champ de canne à sucre, en arrosant un peu. Ça cuisait. C'était même cela qui tenait tout ensemble : la brûlure. S'il n'y avait pas ce mal, peut-être le monde partirait-il en chandelle comme une nuée de mouettes, laissant un rocher nu sous un soleil brûlant ?... Je commençais à glisser dans quelque chose autour, presque à me voir du dehors, mais je n'étais plus du tout l'objet principal : il me semblait que je pouvais *aussi bien* être autre chose, c'était seulement une question de regard : on se pose ici, là, là. On est le barbier, on èst le coolie, la nymphe. Et ce « on », j'avais vaguement l'impression que c'était tout, à volonté. Mais il y avait cette tête de barbier devant moi, toute noire, qui me retenait. Il m'avait chipé mon regard, comme mon portrait dans une glace. Peut-être que l'autre aussi, l'homme qu'on rase, avait chipé mon regard depuis trente ans... Et soudain, tout m'est revenu : la même scène, la même image, claire, claire — tout se répète. Il y a des *moments* où la vie se répète. C'est peut-être cela, le Destin, ces moments de répétition. J'entrais dans une salle de bains, encadré par deux policiers après trois jours d'interrogatoire. Je plonge ma tête dans le lavabo, je me relève... Il y avait cet *autre* dans le miroir. Une tête absolument étrangère, et ces yeux — les yeux surtout — qui me regardaient avec une intensité folle, rivés, là, tout d'un coup, comme si j'étais passé dans le miroir : « Non, ce n'est pas moi ! » Une sorte de stupéfaction, et puis ce non. C'était un dix-huit novembre, j'avais vingt ans. C'est là que tout a commencé. C'est le point de départ, la première minute vraie de mon existence comme si, là, j'étais sorti de l'état-civil pour la première fois. On a tous une fausse tête dans la vie, seulement on y est habitué, et tout d'un coup j'avais perdu l'habitude ; je me promenais avec une fausse tête

sur les épaules et tout était faux : mon nom, mon pays, mes papiers. Et depuis ce jour-là, je cherche partout quelqu'un pour remplacer celui que j'ai laissé dans un miroir.

— C'est trente païsa.

Seulement, il y avait cette brûlure qui gardait tout ensemble. Quand ça ne brûlera plus, peut-être m'envolerai-je, moi aussi, laissant un petit barbier noir sur le quai et un sourire de papier peint ?

— Veux-tu que je te dise, garçon ?

Il s'est penché sur moi avec ses yeux étincelants ; et « moi », c'était tout juste un point dur *contre* quelque chose — obstinément contre —, contre lui, contre ce barbier, contre tout.

— Tu es en train de te cogner la tête sur un mur — un mur formidable...

Il a soufflé en l'air.

— Epais comme une feuille de papier de riz !

Et il a rigolé comme un phoque sorti de l'eau. Je l'ai regardé ; je n'avais même plus de haine dans le cœur, j'étais trop loin.

— Si tu t'arrêtais d'y penser une minute, garçon, ce serait fini. Une seule minute et tu décroches, finie la comédie ! C'est un écran, tu comprends, un écran de fumée. Ah ! les hommes sont fous, garçon, s'ils s'arrêtaient d'y penser, ils seraient rois !

— Sannyasin, je suis las.

— Tu te tortilles rudement pour quelqu'un qui est las !

— Je suis au bout de mes forces, Sannyasin. Je t'en prie, écoute-moi, mon corps est las et mes yeux brûlent aussi. Si nous allions là-haut, dans les Himalayas où tout est blanc ?

— L'Himalaya !

Cette fois, il a rejeté sa tête en arrière, j'ai cru qu'il allait éclater.

— L'Himalaya... Mais quand tu redescendras de ton Himalaya, bonhomme, ce sera tout pareil ! Tout sera à recommencer. Tu veux faire du tourisme spirituel ?... Et moi, je t'offre du miel tout pur, stupide, de la neige éternelle à tous les degrés.

Il a tendu son doigt et l'a vissé au creux de ma poitrine.

— L'Himalaya, il est *là*.

Et ça brûlait là aussi.

— Allons, en route, c'est l'heure.

Je m'enfonçais dans un paysage de rails et de quais brûlants, entrecoupés de miraculeuses rizières où s'envolaient des oiseaux blancs. Nous allions vers l'Est, mais le Nord ou le Sud étaient pareils, et je ne sais plus si je roulais dehors, dans un désert de rocs semé de tas de cailloux géants, ou dans ce chaos de mon âme sous la brûlure d'un brasier blanc. J'allais sans fin, à rebours du temps, plus vide, plus vieux, brûlant, comme une carcasse rongée de soleil ; j'allais dans une préhistoire de l'âme, là-bas, un premier plissement de douleur sous un grand œil ardent qui ne bougeait pas — qui ne sentait rien, qui ne voulait rien ; je descendais des cataractes de pierre, des trous béants, et je remontais ; je me tapissais dans des plis noirs et j'étouffais ; et j'attendais je ne sais quel effondrement, ou quelle usure, comme si quelque monstre d'écaille et de fer allait surgir enfin au coin de la colline et avaler tout ce cauchemar, ou peut-être crever la gueule ouverte, d'un coup de soleil, et moi avec.

Je suis arrivé au bout du voyage, un jour ; je n'avais

plus l'ombre d'une demeure, j'étais nul et dévasté. En vérité, nous avons besoin d'une coquille pour abriter notre petitesse, et quand l'ouragan a soufflé la maison, on se découvre nul, à moins d'avoir le courage de contenir tout. Et peut-être le destin viendra-t-il souffler nos maisons l'une après l'autre, et nos corps et nos amours, jusqu'à ce que nous soyons capables d'aimer tout et de faire notre demeure dans un corps qui ne meurt pas. Nous y sommes, oui. La vie file un train d'enfer, elle va comme une folle dans nos boîtes de fer ou de peluche, nos meublés gentiment, elle roule vers nulle station, ou peut-être vers la Constellation du Cygne à cent quarante mille kilomètres par seconde, dans un mythe qu'on appelle demain. Et demain n'arrive jamais — le train n'arrive jamais à la Constellation du Cygne, il court, il court, tirant nos boîtes de peines ou de plumes et nos pensées choisies, il roule et rien n'arrive — personne pour des millions de millions d'années à venir, pas un chat sur la planète, pas un vivant ! Ou toujours la même ombre qui se répète, sous les automnes et les hivers, les Acropoles, les Pyramides, les banlieues tristes — les âges de pierre ou de béton ; déjà, nous sommes demain, c'était hier et tout recommence. Nous y sommes, oui, j'ai pris tous les trains et ils tournent en rond. Mais où est ma Constellation du Cygne, ma demeure qui ne bouge pas ?

O voyageur
Rien n'arrive
Sur la petite planète
Que toi-même
Tu es le seul événement

Alors j'ai fermé les yeux, il n'y avait plus rien à voir vraiment. J'ai posé ma carcasse, là, sur une caisse,

accroupi dans l'odeur âcre des petits cigares, seul et replié sur moi comme les momies accroupies du Pérou. N'étais-je pas mort vraiment ? Qu'est-ce qui battait là-dedans ? Quoi ? Et je tendais les mains dans cette tombe de mon corps et je ne saisissais rien, seulement cette question brûlante, ce tout petit « quoi ? » sans un mot, sans sens — cette poussée chaude contre mes murs. Je n'avais rien, je n'étais rien, que cela — un feu qui brûle — et qu'y avait-il d'autre ?

O frère, pareil à moi au fond d'une tombe, qu'est-ce qui fait vivre un homme ? Quoi ? Cette seule question. Je ne demande ni les grandeurs ni la fortune, rien de fantastique, pas d'apparitions, pas d'hallucination, pas de pouvoirs fabuleux, simplement ça : qu'est-ce qui fait battre mon cœur, qu'est-ce qui fait que *c'est* ? Cette seule petite question pas plus grosse qu'un feu de luciole... J'ai posé tant de questions dans ma vie, et ce soir, je vois que c'est toujours la même : il n'y a qu'une question dans un homme, un petit cri dedans qui dit toujours « quoi » —quoi tout pur. C'est tout ce que j'ai, tout ce que je tiens dans ma nuit, c'est tout mon bien, c'est toute ma vie — ma vie aveugle, ma vie brûlante, ma vie plus vraie que la vie. On peut tout enlever, il reste ça. On peut tout ajouter et ça ne bouge pas. On peut mettre ça dans une prison, un palais, un train, c'est toujours pareil ; lui jeter de l'or, de la boue, ça brille encore, ça brûle dedans ; c'est le cri de l'homme — peut-être le cri de la bête, le cri de la plante ; une petite flamme dedans qui brûle partout, qui habite tout, comme une étincelle d'or au cœur des choses, comme un son pur au fond de tout, qui emplit tout, qui prie partout ; qui vibre, vibre dans le désert et dans les astres, dans la peine et dans la joie — *ça,* ça partout, au commencement et à la fin, au milieu de tout : une vie unique d'un million de feux.

J'ai tiré le rideau du monde, j'ai pris ce feu comme un oiseau au creux de mes mains et je ne savais pas quoi faire. C'était tout noir et oppressant au fond de ce corps, c'était peut-être rien — mais c'était tout. Ah ! qu'y a-t-il d'autre ? Dehors, des trains qui roulent, des gens qui passent, c'est comme une mort les yeux ouverts ; dedans, c'est comme une vie qui n'est pas née encore. Et je regardais ce rien, ce tout petit rien qui brûle ; c'était imperceptible, mais ça vivait. Il m'a semblé que c'était au creux de ma poitrine. J'ai pris cette chaleur d'oiseau et je la serrais si fort contre mon cœur qu'elle allait peut-être vivre, je la regardais tant qu'elle allait peut-être ouvrir les ailes et m'emporter. Et je parlais à mon oiseau (où était-ce lui qui parlait ?). C'était comme un murmure, une prière d'aucune Eglise, comme un son tout seul qui balbutiait : « Je ne sais pas, je ne sais pas, mais je sens ; je ne vois pas, je ne vois rien, mais je sens — je sens, je sens. ». Une toute petite flamme de quelque chose qui voulait vivre, qui avait tellement besoin de vivre : « Oh ! ça *doit* être puisque j'ai tant soif, ça *doit*, ça *doit.* » C'était presque douloureux au creux de la poitrine. « Où est-ce ? Où est-ce ? J'ai vécu des millions d'années, j'ai cogné à toutes les portes. Où est l'espace, la vie ? Mon grand soleil à plonger dedans, les ailes ouvertes, et ce sera ça enfin — ça, ça. Ah ! la vie n'est pas vivante, la vie n'est pas encore, et qu'est-ce qui est ? Des semaines, des jours qui passent, des corps qui marchent, des corps qui meurent, des cœurs qui croient aimer, des heures et des heures pour parer, nourrir, vêtir un corps, où est la minute vraie, la minute vaste, pour rien, pour la joie d'être ? Où est la vie comme un coup d'aile de mouette sur le grand dos des houles ? » Et tout mon cœur était ramassé là, dans cette poussée de flamme, ce cri sans

mot, et je pesais, pesais contre ces murs, j'étais une densité compacte, un étouffement, une boule d'espace contenu, à croire que toutes les houles du monde et tous les cris des mouettes sauvages étaient ramassés là.

Et soudain, tout est devenu très silencieux. Il n'y avait plus de prières, plus de mots, plus de sentiments. Un silence que je ne connaissais pas. Et ce n'était pas une absence de bruit, ni même le retombement d'une prière épuisée ni l'apaisement du cœur, c'était, étrangement, une *substance* faite de silence, comme une coulée de silence solide — un gel de silence qui tombait sur moi. Quelque chose qui saisissait tout : les pensées, le cœur, les bruissements du corps et les enveloppait ou les feutrait d'une invisible neige, très douce. C'était dense, et c'était clair en même temps, cristallin, comme une aube givrée où monte le chant d'un coq. J'étais pris, là, figé dans cette densité fraîche, et je ne savais plus très bien qui était pris : *c'était* pris. On aurait dit une irruption neigeuse qui entrait par tous les pores de la peau, s'infusait lentement, doucement, comme si elle mettait des millions de petites bulles d'air dans toutes les cellules du corps : ça s'aérait subtilement, se dilatait, se gonflait presque ; le corps devenait poreux ; et toute cette compacité retenue commençait à s'échapper par mille petits trous infimes dans une sorte de gonflement d'aise. C'était comme d'innombrables petites respirations qui fusaient dans tous les sens en faisant une fraîcheur de mousse. Et en même temps, moi, ou ce qui était moi, s'épanchait horizontalement. Ça se déplissait, se répandait, s'allongeait indéfiniment dans toutes les directions, et moi... je ne sais pas, c'était fondu, parti. C'était l'écran qui avait bouché l'espace. C'était parti et tout rentrait ; une subite respiration qui n'en finissait pas de s'emplir ; qui coulait, coulait partout comme la fraîcheur limpide

des grandes plaines bleutées de la nuit. Il n'y avait plus de parois, plus rien qui arrête : j'avais passé par tous les pores de ma peau, je m'étais perdu dans les eaux douces de la nuit. Il y roulait un train, il y passait des villes, des villages, des gares, des voix qui hèlent à travers les champs immobiles ; et les bruits ne venaient plus cogner contre moi — ils montaient d'une grande nuit claire, ils allaient se perdre au loin dans les hautes herbes de mon silence. Et tout était parfaitement immobile. Si immobile qu'il n'y avait plus un souffle de moi ni de poids, il n'y avait plus le moindre caillou de je nulle part : ça passait au travers. J'étais loin et j'étais là, et j'étais à des milliers de points, et je ne savais plus où je commençais ni où ça finissait — des grillons sifflaient en moi comme dans une grande rizière d'Asie, le train roulait au-dedans sans le moindre déplacement. Tout était tranquille comme pour des millénaires. Le monde se meut dans une parfaite immobilité. Mais ce n'était pas une dissolution ni un anéantissement ni un sommeil : c'était une immobilité vivante, éveillée, fourmillante, comme si d'innombrables yeux s'étaient ouverts au bout d'un million d'antennes — ouverts et immobiles. Un immobile regard innombrable, sans commentaires, sans sentiments, sans interprétation : simplement ça regardait — quoi ? Je ne sais pas. C'était la nuit immense. Un regard qui contenait tout, portait tout, suffisant à soi-même, plein de soi-même ; une béatitude sans objet, contente d'être soi pour toujours. Et parfois, cet œil parfait semblait revenir à « moi » ; alors, il y avait une toute petite contraction sur un point, un minuscule malaise, mais c'était si tranquille vraiment que c'était comme une inexistence, ou peut-être comme une existence sans borne ; comme un plissement d'être imperceptible, une image mince, qui s'enfonçait peut-être à

des milliers de pieds, ou comme une profondeur bleutée qui portait ce reflet de moi.

Mais c'était la nuit toujours, une béatitude nocturne, végétale presque, comme d'un fruit partout répandu dans son suc. Et quelque chose a touché une invisible frontière d'insatisfaction — simplement une limite, qui faisait automatiquement une insatisfaction — et instantanément, j'ai été reprécipité dans moi : le feu, l'étouffement, la douleur, le cri de nouveau. Cette impossibilité qui nous tire comme des revenants douloureux. Ah ! nous revenons, mais ce n'est pas de la mort ! Et c'était encore plus suffocant maintenant ; je le tenais, je le touchais presque dans ma chair, ce forfait unique, cette racine de tout — de tous les maux, les souffrances, les révoltes, toutes les aberrations qui secouent les hommes : cette seule douleur d'être petit, tout petit dans un corps. Dans le vaste, il n'y a plus une ride de souffrance. C'était cela que je tenais à pleines mains, ou plutôt qui me tenait à la gorge comme un voleur dans la nuit : la faute radicale de ne pas être dans le vaste. C'était évident, aussi évident qu'une tonne de plomb, ça m'écrasait de partout. J'ai cru que j'allais tout lâcher, ouvrir les yeux, plonger de nouveau dans mon désert de rocs et la petitesse définitive — rouler encore avec ce Sannyasin. Alors, il y a eu comme un cri dans mon être, quelque chose de si profond, si intense ; tout d'un coup j'étais devant le mur des douleurs — la vieille grande douleur d'être là sans pouvoir en sortir. Oh ! comme si j'étais venu là des milliers de fois ; tous les chemins, tous les détours conduisaient là ; je les retrouvais tous, mes frères de misère, mes pèlerins dans la nuit, mes espérants de je ne sais quoi, tous rassemblés dans un cri. J'étais au pied du mur, au bout du compte. J'étais devant le Fait, il n'y avait plus rien à faire !...

Alors, simplement, il y a eu une seconde d'abandon. J'ai ouvert les mains, j'ai dit oui. Oui, comme on se jette dans le feu. J'ai coulé là-dedans, disparu corps et biens et tout, sans une seconde de mémoire, il n'y avait rien à retenir, rien à garder, pas une seule chose qui vaille ! J'étais seulement ce feu. Un feu tout pur.

Et voici que ce feu était comme un amour. Un amour pur, pour rien, pour tout, comme ça, parce que ça brûle. Ça brûlait tout, dévorait tout : le passé, le présent, l'avenir, le mal, le bien, et les espoirs, les désespoirs — ça ne voulait rien, ne demandait rien, qu'à fondre là-dedans, à s'annuler là-dedans. Ça n'avait besoin de rien, que de brûler et brûler encore et brûler toujours. Un abîme de douceur. Et ça montait, montait... Ça grandissait, m'emplissait d'or ; une poussée ardente qui vibrait, vibrait, prenait tout, envahissait tout, sans que j'y puisse rien, sans que je veuille rien, oh ! surtout je ne voulais rien, je ne voulais pas une seconde de quoi que ce soit : seulement brûler, brûler encore et que tout soit aboli. Alors, j'ai compris la merveille. Ça s'est densifié. C'était comme une marée de puissance : une ascension de force, compacte, chaude, solide, qui durcissait les reins, mon dos, gonflait ma poitrine, nouait la gorge. J'étais comme solidifié. Un pilier de feu. Puis la nuque. J'ai entendu un craquement dans les vertèbres du cou.

Et je suis sorti.

De la lumière, rien que de la lumière ! L'espace, l'air libre, la grande bolée. Une immensité de lumière, qui devenait plus claire, plus intense, bleu d'azur, bleu argenté, à mesure que ça montait. Plus de moi, plus de je veux, plus de je tends, plus de je pense, je sens : c'était emporté, aspiré, fondu dans son propre vol. Et ça montait, montait : un vol rectiligne, imperturbable, dans un pur silence, sans rien, sans un effort — une fusée d'être

dans une traînée blanche. Ça montait montait tout seul comme vers sa source, sa densité semblable ; ça filait comme un oiseau des pôles vers une grande neige là-haut, ça allait comme dans une infinitude de délivrance... Puis le mouvement s'est ralenti, j'ai basculé dans une autre horizontalité, comme si j'étais au bout de ma course. Alors, tout est devenu très vaste, et ample, et lent. C'était un autre voyage. Une étendue bleutée qui avait un rythme.

Un grand rythme éternel comme de deux ailes qui battent par d'éternelles collines, qui voyagent et voyagent par des steppes de lumière douce, des Labrador de paix ; qui glissent sans fin par des âges sans ride, des mers de vision calme, des béatitudes surprises comme des golfes de sourire. Un lent vol lisse par des siècles d'hermine, une lumineuse migration blanche dans une douceur d'éternité. Et l'Harmonie prodigieuse. Un souffle d'harmonie derrière la peine et le chaos, une grande respiration tranquille qui fait monter les lunes, et la poitrine des hommes et la chanson des galaxies ; qui fait monter la joie comme un million de bulles d'or, comme un pétillement de reconnaissance partout ; qui descend, descend sans fin par des rapides de méditation muette, des gouffres d'adoration subite, des clairières douces d'amour sans nom, comme cela, pour rien, parce que ça aime, ça aime éperdument. Et la paix d'être pour toujours, l'inébranlable Force. La puissante coulée bleue du silence dans les grands canyons de l'éternité... J'ai ouvert mes ailes, mon cœur, mon corps, et toute la forteresse ; j'étais porté pour toujours, j'étais dans le grand Rythme immobile qui porte les mondes. Et je regardais, et c'était plein — c'était *le* Plein. Un sourire d'or sous les yeux clos du monde.

Puis mon corps s'est endormi.

Il m'a semblé qu'on m'appelait. J'ai tiré tous les fils de mon être, c'était long à rassembler, il fallait haler comme pour revenir d'un pays très loin. Puis j'ai vu une flamme argentée qui passait dans le silence, une banderole colorée qui vibrait. J'ai tiré cette lumière et elle produisait un petit rythme, comme une bribe de chanson au loin, et en même temps j'ai vu passer l'image d'un frère — quel frère ? Je ne saurais dire. Mais c'était évidemment un frère. J'ai tiré encore, et ce petit rythme faisait des mots :

O Frère
Qu'attends-tu ?
Il est l'heure
Et la vie passe en vain

Et ça revenait : qu'attends-tu ? qu'attends-tu ?... Un tout petit son poignant au bord du monde. J'ai descendu encore quelques degrés vers mon corps, et plus je descendais, plus ça devenait clair, logique : toute l'échelle de la descente apparaissait visiblement. D'abord la Lumière — l'immense lumière —, puis le grand Rythme (mais vraiment, ce n'était pas « puis » : c'était la lumière qui *faisait* le rythme), puis des formes, des sons, des rythmes de plus en plus heurtés, brisés, des couleurs de plus en plus lourdes ; et je voyais si clairement les formes, les mots, les sons comme des condensations de lumière colorée, plus ou moins pure. J'avais touché la source du vrai langage, de la musique peut-être. Et soudain, j'ai vu tout le tableau créateur ; j'ai su d'où venaient ces choses que j'entendais parfois, qui faisaient comme une musique au loin, et quelquefois des paroles si j'insistais un peu. Et dans un éclair de joie (parce que cette lumière faisait la joie aussi, c'était la lumière-joie), toute la vie m'est apparue comme un art de condenser des vibra-

tions lumineuses, qui faisaient des événements comme elles pouvaient faire de la musique ou des architectures. Et la souffrance en bas, c'était l'absence de lumière — l'absence de rythme, l'absence de tout. Plus je descendais, plus ça devenait dur, opaque, cloisonné — plus de rythme : le bruit, la mêlée, le morcellement, une espèce d'atomisation gris-noir bourdonnante. La mécanique recommençait. Et l'étouffement. On rentrait dans la caverne. Alors, j'ai appelé le silence. Il est descendu massivement : une invasion bleu foncé qui pétrifiait cet essaim de mouches pensantes ; une teinture de tournesol qui tournait tout en bleu, instantanément : juste une goutte de ça. Et le bleu immobile. La paix de nouveau, la fraîcheur d'aigue-marine.

La puissante tranquillité du Vrai.

Je suis resté là entre deux eaux ; il m'a semblé que le train roulait sur un pont, longtemps, avec une cadence très souple. Quelqu'un m'a secoué par l'épaule. J'ai ouvert les yeux : nous entrions dans une gare.

Et l'avalanche tout d'un coup : les cris, la course, la foule, les rails qui grincent — les vies qui grincent. Un gigantesque artifice de fer qu'il fallait traverser très vite d'un compartiment à l'autre, et les portes automatiques se referment, et on court. Et on passe dans un autre compartiment, exactement pareil — une super-mécanique savante pour mesurer le degré d'intelligence des rats. Mais l'intelligence, ce n'était pas la vision, c'était grignoter vite, vite. Je regardais cette étrange chose. J'ai fait un pas en avant... Et je me suis aperçu que j'étais léger, dévalisé, comme si j'avais longtemps traîné des bagages, et puis, pfft ! partis, plus de bagages ! J'avais changé de densité. J'ai sauté à pieds joints sur le quai, fait trois petits bonds ; j'ai entendu un éclat de rire, il était là, il me regardait, son bâton à la main, tout

droit. Alors, j'ai été pris d'une telle joie, cristalline, débordante ; je l'ai attrapé par le bras ; mon cœur balbutiait, j'aurais voulu l'étreindre, lui dire... Je regardais ce grand Asiatique triomphant dans sa robe orange, qui dominait la vie avec son rire insolent et enfonçait nos moulins d'un coup d'épaule, et cette foule et puis cet autre là-bas, sur un quai, devant un petit barbier noir, avec sa fausse tête sur les épaules, et j'avais envie de rire, moi aussi, rire devant toute cette misère du monde, cette comédie du monde, cette fabrication de mensonge, chacun cramponné à sa petite affaire sordide, son petit bagage, roulé en boule sur le cadavre — la grande pitié des hommes dans une boîte. Et d'un coup d'œil ébloui, oh ! lumineusement, souverainement, je les voyais tous courir d'une pièce à l'autre, d'un coin à l'autre, d'une idée, d'un sentiment à l'autre, grignoter, grignoter — pas une histoire de vraie ! Une fabrication formidable. Pas une minute existante. Il n'y avait pas une minute de vraie au monde ; il n'y a qu'une seule minute, celle où on ouvre la porte et on quitte le cadavre.

— Sannyasin...

Il m'a tourné le dos.

Puis il s'est ravisé, il a fouillé dans sa ceinture, tiré une poignée de graines :

— Tiens, mange.

— Tu sais...

— Je sais. Et ne t'étouffe pas. Tu n'as fait que la moitié du premier pas.

Et cette nuit-là, dans un coin d'entrepôt qui sentait la colle de poisson, j'ai entendu une musique divine. On dira que je suis fou, peut-être, halluciné, mais je sais maintenant que le monde est profond et plein de mer-

veilles, et que, derrière nos vains bruits, il est un grand royaume de la lumière qui chante — et nous sommes aujourd'hui, peut-être, comme d'anciens barbares devant des mers inimaginablement peuplées. Oh ! j'ai entendu des musiques sublimes, et certaines notes de Beethoven m'avaient semblé plus hautes que bien des cathédrales, mais cette nuit-là, j'ai entendu comme pour la première fois de ma vie. En vérité, jusqu'à ce jour j'avais entendu seulement des petits sons maigres, une *traduction* de musique, et puis ce n'était plus une traduction ; ce n'était plus l'expression de quelque chose d'autre par-derrière, que l'on sentait divin, ce n'était même plus « entendre » de la musique — je n' « écoutais » pas de la musique, je n'étais pas à l'extérieur de la musique : j'étais *dans* la musique, comme on est dans un océan ou dans une cataracte ; elle jaillissait de partout, c'était une immensité de musique. Et bleue, tout était bleu, bleu pur, céruléen ; chaque goutte d'espace, chaque particule de bleu rayonnait sa propre musique, c'était du bleu qui chante partout, une immensité de lumière chantante. Et ce n'était pas fractionné, débité en petits bouts de notes qui faisaient une mélodie : c'était une totalité de musique, un unique Son plein qui contenait tous les sons et tous les accords possibles, et juste ! si juste qu'on était saisi d'absolu — une goutte de ça et tout devenait vrai, beau, pur, plein, *ça*, absolument ça, la divinité concrète. Une unique vibration d'or dans les espaces, un jaillissement immense, une plénitude de chant pur qui gonflait les poumons comme si l'on avalait tout l'infini du ciel, comme si la musique était seulement de l'espace, seulement le son de l'infini, et on se répandait, se répandait partout dans ce bleu qui chante. Et la joie. Ou peut-être *d'abord* la joie. Une abondance d'être, une effusion d'être qui *faisait* la musique — qui

faisait toute cette lumière et cet espace, et le monde entier des choses —, une unique substance de joie qui se chantait elle-même, une grandiose coulée d'une seule note comme mille et mille violons qui montaient dans une apothéose, comme mille et mille voix qui s'infléchissaient sans fin sur de grandes ailes d'azur — ou peut-être une seule flûte, très pure, jaillie de l'éternel, perdue dans l'éternel, qui laisserait cette seule trace frémissante sur les eaux bleues du monde... Je ne sais, mais c'était ça.

Quand je me suis réveillé, le lendemain, j'étais appuyé, là, sur un sac, la tête entre les mains, et je me répétais comme un homme frappé de stupéfaction : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible... »

Mais c'était là.

Je me suis levé, j'ai erré sur les quais.

Puis j'ai regardé autour de moi : le Sannyasin avait disparu.

DEUXIÈME CYCLE

LE VOYAGE
DANS
LA GRANDE ÉTENDUE

V

UNE ÎLE BLANCHE

J'AVAIS si longtemps erré dans ces gares que je n'osais plus en sortir, c'était comme de quitter le bord pour une terre étrangère. Je suis resté à l'ombre d'un margosa et je regardais les petites carrioles passer, la route sablonneuse qui faisait un coude et s'enfonçait dans une palmeraie. J'étais je ne sais où et c'était très doux d'être là sans savoir, simplement à tenir le fil de cette petite vibration qui m'emplissait d'émerveillement, et d'une sécurité absolue. Elle était là depuis hier, c'était vraiment quelque chose qui vibrait très doucement, en moi, autour de moi, comme un courant ou comme une petite coulée légère qui me reliait à ce grand silence bleu ; si légère que j'avais peur de la perdre, presque peur de bouger, mais il suffisait que je reste bien tranquille un moment, à me souvenir, et puis c'était là — c'était toujours là ! C'était cela, la merveille : ça ne partait pas, ça ne disparaissait pas comme les autres pays d'un jour ou d'une minute ; je n'avais qu'à tirer le fil un peu, prendre une petite respiration au-dedans, et le grand pays bleu coulait tout clair.

J'étais partout chez moi.

Il suffisait d'y penser.

Et je sentais que je pouvais aller n'importe où, faire n'importe quoi, j'étais porté, enveloppé comme dans un grand manteau d'azur, j'étais sauf.

— Oh ! tu es arrivé.

Il avait des yeux noirs magnifiques ! Un gosse — onze ans peut être — qui s'est planté devant moi et m'a regardé avec une sorte de voracité, comme on regarde une devanture de *sweetmeat.* Il a souri, j'ai souri. J'étais à l'aise, on ne se cognait pas contre un mur.

— Tu veux que je te conduise ?

Je n'avais pas un païsa.

— Tu vas d'abord chez ton frère ou au temple ?

— Mon frère ?

Il s'est emparé de ma main. Et voilà, nous nous sommes mis en route. L'air sentait le sel, la vie trottait comme un petit écureuil, c'était simple, c'était clair. J'avais fait tant de choses bizarres avec ce Sannyasin, que je ne cherchais plus à comprendre, et quand je voulais comprendre, tout se dissipait, rentrait dans le trou, comme les petites bêtes de la forêt. On aurait dit qu'une autre loi gouvernait la vie, une loi charmante, qui disparaissait tout de suite dès qu'on la regardait. C'était comme un petit souffle léger, presque amusé, qui poussait ici, poussait là, à faire un geste, un autre, tel pas, tel coude, traverser ce chemin, sans raison, et c'était toujours la chose juste. Une petite loi juste. Et dès qu'on s'en apercevait, elle filait entre les doigts, comme si la pensée la chassait automatiquement. Et parfois, on s'arrêtait au beau milieu d'une gare, ou d'un geste, saisi d'étonnement, comme si l'on avait pris au piège un tas de petits clins d'œil partout.

— Tu viens pour le temple ?

— Le temple ?... Non.

Il avait l'air surpris.

— Ici, tout le monde vient pour le temple. Ton frère aussi va au temple. Il est beau, ton frère.

— Aah...

— C'est un prince.

— Et toi, grenouille, qui es-tu ?

Il s'est redressé de toute sa taille :

— Moi, je suis Bala-Chandra, fils de Bhaskar-Nath, le plus grand sculpteur du pays.

— Aah...

— Mon père est un héros, ajouta-t-il d'un ton définitif. Et toi, qui es-tu ?

Je suis resté interdit.

— Tu ne veux pas dire ton nom ?

J'ai dû tirer une ombre derrière moi, c'était obscur comme un mensonge.

— Je m'appelle Nil.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ah ! dame...

Je me le demande. Un nom, on devrait avoir un nom ! Un vrai nom, quelque chose qui dise ce qu'on est, comme l'oiseau crie ce qu'il est. Et subitement, je me suis aperçu que le Sannyasin ne m'avait jamais demandé mon nom.

— Ça veut dire rien.

— Oh !... rien — rien du tout ?

Il avait l'air saisi de respect.

— Moi, ça veut dire « petite lune »... On m'appelle aussi Balou. Tiens, regarde.

Et je suis resté bouche bée. C'était un extraordinaire paysage. J'ai vu la beauté bien des fois, dans les forêts du Brésil, à Rio et sur les bords de la Loire ; mais ça, ce n'était pas « beau », c'était simplement « mon » pays tout d'un coup, comme on découvre le visage d'une bien-aimée.

Des dunes. Rien que des dunes de sable blanc, tout blanc, à perte de vue, posées là comme des oiseaux des pôles contre un ciel éblouissant, et des palmes, de grands

bouquets de palmes, vertes, dorées, presque englouties par les sables, qui émergeaient au bout d'un minuscule tronc noir... Je me suis baissé, j'ai caressé ce sable, c'était doux, frais, lisse, ça coulait ; toutes les dunes coulaient vers le village comme une grande marée blanche. Et les hautes tours violettes du temple, là-bas, dominant la forêt de cocotiers et les terrasses blanches des maisons.

— Hein, c'est fameux.

Balou me regardait avec une parfaite compréhension.

— C'est là-bas, au bout de la rue. Il y a seulement deux rues, on ne peut pas se tromper, celle de la gare et celle du temple.

Le timbre d'argent des petites carrioles emplissait toute la rue. Elle était presque blanche, cette rue, avec ses pavés chaotiques envahis par les sables. C'était hier, ou aujourd'hui, il y a très longtemps. C'était en cette vie ou une autre. J'étais Nil ou je ne sais plus. Nous sommes entrés dans l'odeur forte des guirlandes de jasmin et des épices, parmi les petites échoppes, les chèvres qui trottent, les poteries roses ; c'était en ce pays-ci, ou là, sous le vol courbe des milans, et j'allais vers je ne sais quelle histoire, ou quel destin, conduit par la main chaude de cet enfant. Etait-ce un autre destin, vraiment, ou le même toujours, des siècles après ? J'allais comme au commencement d'une vie, c'était vaste et léger, c'était doux comme les dunes, j'étais dans un grand rythme tranquille, j'étais au-dessus ou derrière moi ; et peut-être étais-je Nil, mais je n'avais pas de nom vraiment, ou pas encore, je l'avais perdu en route, je revenais du grand voyage.

— Tu veux des pistaches ?

Il m'a tiré par le bras. Je suis rentré dans la petite ombre.

— Oh ! Balou, où sommes-nous ?

— Eh bien, dans la rue !

Il m'a regardé d'un air comique. D'ailleurs, cela n'avait aucune importance, ça pouvait être le Nord ou le Sud, avant, après le Christ, j'étais porté, guidé, chaque pas était exactement comme il fallait : celui-là et pas un autre, sur ce pavé-là et pas un autre. C'était d'une exactitude microscopique. Et immense en même temps. A cet instant, j'ai eu l'impression que dans n'importe quel autre village du monde, en n'importe quelle ville et peut-être dans n'importe quel temps de l'histoire, j'aurais fait exactement le même pas, le même geste, de la même manière, à la même minute — il n'y a que le nom qui change ! Et des petits villages roses et verts sur des latitudes à l'encre de Chine. La vie n'arrive pas là où l'on pense, elle s'étend dans tous les sens, on marche tout le temps dans une autre géographie. Et parfois, cela coïncide, alors c'est l'exactitude parfaite : le degré dedans touche le degré dehors, chaque pas a des milliers d'années et on marche dans le grand rite.

— C'est là, nous y sommes.

La maison était complètement délabrée. C'était la dernière au bout de la petite rue à balcons ; après, il n'y avait plus qu'une piste de sable jaune et une forêt d'épineux. Balou a sauté trois marches. Je me suis retrouvé dans une sorte de caravansérail enfumé, avec des pèlerins partout, des paquets de hardes, des ustensiles de cuisine, des gosses dans tous les coins et des chèvres insatiables qui broutaient le linge entre des piliers noircis — une cour des miracles exotique, qui sentait tout de même l'encens. Balou a filé au premier étage. C'était désert. J'étais dans un long couloir bordé de minuscules cellules de chaque côté, qui finissait abruptement au-dessus des épineux, comme un wagon sur une voie.

Les cellules étaient vides. J'ai avancé. Dans la dernière à gauche, les pieds en l'air, la tête en bas, un homme faisait le *sirsasana*. Un blanc. Avec un réveille-matin sous le nez. Balou s'est précipité :

— Il est arrivé, Nil, oui, ton frère, il est là !

L'étranger est retombé à quatre pattes, stupéfait. Il m'a regardé. Il avait un bizarre triangle rouge entre les sourcils, des cheveux blonds comme les blés, une carrure de marin, on aurait dit un Nordique. Une fraction de seconde, il a lorgné mes guenilles, puis il m'a pris par l'épaule et m'a embrassé.

— Assieds-toi, frère, tu es le bienvenu.

Sa voix était d'une telle chaleur que j'en étais confondu. Il a poussé une natte vers moi. Balou le dévorait des yeux.

— Assieds-toi, n'aie pas peur, je m'appelle Björn *. Je suis content de te voir.

La cellule était nue. Il y avait une cantine, des graffiti sur les murs.

— Il s'appelle « Rien », tu sais — Rien-du-tout !

— Tu es fatigué, tu as faim... Balou, va chez *Minakshi*, prends des galettes, du café, et puis des pistaches pour toi.

L'enfant ne voulait pas quitter Björn.

— Allez, trotte !

Je n'avais plus un mot dans la tête, j'avais oublié de parler aussi.

— Comme je suis content, frère, tu tombes du ciel !

— ...

— Tais-toi, tu n'as pas besoin d'expliquer, tu es mon frère, Balou l'a dit. Attends...

Il s'est mis à fouiller dans sa cantine, il en a retiré

* Se prononce Bieûrn.

un *dhoti* blanc, une écharpe de toile fine. J'étais tout à fait ahuri.

— Balou ne se trompe jamais. Tu n'es pas un touriste, non, je le vois bien, alors... C'est rare de rencontrer quelqu'un de là-bas...

Il avait l'air de s'excuser.

— Oh ! j'ai tellement de chance, frère... Tiens, le puits est en bas. Et puis tu as besoin d'une serviette et d'un savon.

Il s'est remis à fouiller dans sa cantine.

— Tu viens d'Europe, hein, tu as pris la fuite. Oh ! frère, les hommes ne savent pas aimer. C'est bon d'aimer. Va, et puis fais attention aux singes, ils cambriolent tout. Hier, ils ont bouffé mon dentifrice.

Il m'a poussé par l'épaule.

— Voilà trois ans que j'attends mon frère, tu te rends compte... Trois ans. Et c'est toi qui viens. Comme le destin est drôle. Va, je te raconterai, on va faire des découvertes ensemble...

Je suis descendu vers le puits comme un automate. J'étais complètement sidéré, et loin, loin de tout ce vacarme sentimental, sans la moindre réaction : une pierre, rien ne répondait. Et toutes les vibrations de Björn me couraient après, trépidaient, cognaient dans ma tête, je pouvais presque mesurer leur intensité et leur fréquence : c'était rouge foncé, serré, par petites vagues précipitées, et extrêmement dérangeant, j'avais envie de ficher le camp — du soleil, et le bleu sur la tête. Et plus un mot. J'ai eu honte. J'ai vidé un seau d'eau sur ma tête, balayé Björn. Alors je me suis aperçu que j'étais devenu un autre. Transparent, oui, comme un cristal ; pas glacé, parce que c'était très doux, mais sans réaction : ça voyait clairement, ça recevait tout avec une acuité, une précision extraordinaire, et ça regardait, sim-

plement, sans bouger, sans une trace de sentiment. Un grand regard exact. Et je découvrais que j'avais vécu des mois — ou des années ? — dans un lieu sans hommes, en plein milieu de la foule, des trains, des gares, et j'étais comme à des milliers de lieues de tout ! On aurait dit qu'il fallait réapprendre la vie, d'un autre point de vue. J'ai encore tiré le fil de ma petite vibration ; elle était là, toujours là, claire, si douce, sans une saccade, fraîche comme une source. Les bras m'en sont tombés, j'étais pris d'une telle gratitude, là, au bord de ce puits, parce qu'il y avait *ça*, parce que ça existait, c'était là — cette douceur inexprimable, cette royauté secrète, et libre, libre, à des milliers de lieues de toute cette confusion du monde, ce bruit du monde, cette séparation dans les corps. Oh ! qui pourra comprendre la merveille de cette royauté-là au milieu de tout : on est prisonnier sous une peau, et puis, une seconde de rappel et on jaillit au-dessus, on regarde, on rit !... J'ai vidé un baquet d'eau sur mon corps, et toutes les eaux du monde étaient moins douces que cette fraîcheur-là. J'ai ramassé mes hardes... Le couteau du Sannyasin a roulé sur la margelle. Une seconde, j'ai eu envie de le jeter dans le puits —je me vois encore, le bras en l'air —, et puis, je ne sais pourquoi, je l'ai caché dans ma ceinture et je suis remonté chez Björn.

Il était accroupi au bout du couloir, enveloppé d'une étoffe blanche, comme un prince. Un drôle de prince, en vérité, avec ce signe rouge entre les sourcils... Un peu théâtral.

Tout de même, je l'aimais bien.

— Tu vois, c'est mon poste de vigie.

Le couloir tombait sur une forêt d'acacias. Il n'y avait plus de dunes, plus de palmiers : des épineux seulement comme des ombrelles chinoises penchées sur les

sables, et parfois le haut feuillage glauque d'un tamarinier ou l'ombre tourmentée d'un banian. Puis un rocher, là-bas, tout seul à la frontière des sables, comme le colosse de Memnon.

— C'est le rocher de Kali.

— Mais où sommes-nous ?

— Au nord du village.

— Mais quel pays ?

— Tu n'as pas vu le poteau à l'entrée du pont ?

— Le pont...

— Mais d'où tombes-tu ! Tu n'as pas traversé un pont pour entrer dans l'île — 2 054 mètres... 6 739 pieds, c'est écrit à l'entrée, tu dormais ? Un pont à voie unique — l'Ile blanche.

— Une île...

— Toi, alors !

— On voit la mer ?

— Calme-toi. D'abord mange, et puis on va sortir.

Il a étalé une feuille de bananier et des galettes de riz.

— Elle est belle, mon île, tu verras. Chaque matin, en me levant, je viens ici et je me prosterne devant la beauté du monde...

J'ai regardé Björn, un peut stupéfait.

— Bon. Et qu'est-ce qui t'a amené ici ?

— Un sannyasin.

— Ah.

Il a fait une grimace.

— Je n'aime pas les sannyasin.

— Vraiment ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Rien justement, ils ont tout plaqué. Ils n'ont pas le secret du beau monde.

Je me sentais un peu piqué.

— Et toi, tu as le secret... les pieds en l'air ?

— Oh ! ça, ce n'est rien, c'est pour la santé. Il y a autre chose, je te dis, mon île est une île au trésor !

Björn m'a pris le bras, il avait l'air fiévreux :

— Mais d'abord, dis-moi, toi, qu'est-ce que tu cherches ?

— Moi... Je ne sais plus.

— Eh bien, moi, je cherche le pouvoir. Oh ! pas pour moi : le pouvoir pour mes frères — pouvoir, tu comprends —, changer le monde. Au fond, j'ai honte, on a pris la fuite, on est des transfuges.

— Des transfuges ?

— Honte d'être ici. Ils sont misérables, ils vivent comme des fous. Mais je suis sur la piste, on va trouver ; je te le dis, mon île est une île merveilleuse...

Il a rejeté son écharpe, ses yeux bleus brillaient comme ceux d'un enfant.

— Dis-moi, frère, ils mangent, ils dorment — ils sont misérables. Ils ont le chauffage central, des bibliothèques — ils sont misérables. Ils ne savent pas l'Aventure, ils ne savent rien, ils ne savent pas le secret de la vie !

Björn s'est arrêté brusquement.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Mais je ne sais pas, Björn ! C'est simple, c'est là. Ça coule.

— Tu les as fuis, hein, ils sont innommables. Mais je les aime. Ecoute, frère, on va travailler ensemble, on va découvrir le secret, je vais te présenter à Guruji...

Son regard s'est arrêté sur le rocher de Kali, puis il s'est mis à parler avec force, lentement, comme s'il voyait quelque chose :

— Tu es venu ici, ce soir, ça a un sens, une raison d'être, non ? Quel sens ? Qu'est-ce que ça veut dire,

hein, cette rencontre, ici, ce soir, à des milliers de kilomètres, comme des exilés ?

— Mais je ne suis pas exilé !

— Si on n'est pas avec eux, si on ne peut pas respirer leur air, quel sens, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est cela que je demande. Voilà trois ans que je me le demande. Et on étouffe de plus en plus, oh ! Nil, on dirait que nous sommes à la fin d'un monde, ou au commencement d'un autre... Jamais la terre n'a été plus ligotée, et jamais ils n'ont tant parlé de liberté ; c'est le temps des gnomes, le règne de l'anti-vie, l'anti-liberté, l'anti-fraternité ; c'est le temps du Mensonge, *Kali Youga*, l'Age Noir.

Un corbeau s'est mis à grailler au-dessus du puits, j'ai commencé à glisser ailleurs. Mais Björn ne me lâchait pas.

— Et j'ai cherché partout : j'ai cherché en Europe, à Oslo, à Paris, j'ai cherché en Afrique, dans l'Himalaya, aux confins du Tibet, j'ai été nihiliste, bouddhiste, chassé de la marine comme saboteur. On dirait que toutes les portes se sont fermées une à une comme pour nous obliger à trouver le secret. Et qu'est-ce qui reste, dis-moi ? Faisons le point... Il n'y a plus d'Amérique à découvrir, l'aventure est finie, commercialisée, les révolutions sont truquées, les conquêtes terminées — ils iront sur la lune, oui, ils emporteront leur Mensonge sur la lune, ils s'emporteront eux-mêmes partout, ils seront misérables jusque dans la septième galaxie. Alors, où est la porte, l'issue, quoi pour respirer ? Les patries nous envoient à la caserne et les Eglises nous promettent le ciel, et les autres... leur avenir mécanisé ressemble à un énorme week-end à Deauville. Ils ne laisseront même pas une pyramide derrière eux, ils laisseront un tas de rouille. Tiens...

Björn s'est levé, il était comme baigné dans une vapeur rouge.

— Tu vas voir.

Il a fait un bond vers sa cellule, il en est ressorti avec une lettre.

— C'est d'Erik, mon frère, ça date d'une semaine. Ecoute... Et il a cherché aussi, il a tout quitté, on a couru le monde ensemble. Et puis le Sahara, c'est tout ce qu'il a trouvé : le désert. Il est sondeur de pétrole à Ouargla. Ecoute :

Ouargla, septembre

c/o S.A.M.E.G.A.
B.P. 77
(Dépt. des Oasis)

1 tige, 2 tiges, 3 tiges, 4 tiges...

Qu'il y ait de l'huile ou non, ça m'est tout à fait indifférent.

Pourtant j'ai tort, car je suis « dans les pétroles ».

Je réussirai peut-être, quand même, à m'y habituer à ces tiges, moufles et garnitures, mais à quel prix, bon dieu ?

fraternellement

Erik

Björn est resté silencieux, je voyais la souffrance de son frère sur son visage, c'était dur, crispé, une obscurité soudaine — presque un mensonge. La souffrance est un mensonge.

— Nil, qu'est-ce qu'on *peut* pour nos frères ? Il faut *pouvoir*, tu comprends, aimer ne suffit pas.

Il a braqué ses yeux sur moi, j'étais complètement

englouti dans cette avalanche et je ne voyais plus clair, je ne voyais plus rien, il avait brouillé toute l'atmosphère.

— Tu ne dis rien ?

Il était agressif maintenant. Tout pouvait se changer en haine chez Björn... Et c'était la même chose, de l'autre côté. Et puis cette galette qui me restait sur l'estomac avec une vague nausée, tout vibrait dans mon corps comme si j'avais avalé aussi la révolte de Björn, l'obscurité d'Erik. J'étais comme une passoire, tout rentrait.

— Oui, je sais, les sannyasin ont trouvé le truc, ils renoncent à tout, ils filent sur les hauteurs. C'est commode.

— Oh ! Björn, tu ne sais pas ce que tu dis. Est-ce qu'on renonce à une prison ?... On en sort, c'est tout. Et je t'assure que l'air est fichtrement léger et clair quand on sort de la boîte. Alors ?...

— Alors c'est toute la question. On en sort, et puis on ne peut plus rien pour la vie.

J'ai fermé les yeux. J'étais comme battu par cette marée de petites vagues rouges.

— Nil, tu m'écoutes ? Où es-tu ? Je t'ai fatigué ?

Il m'a pris par les mains. C'était le vrai Björn qui revenait, affectueux, fraternel.

L'air a commencé à se détendre, on pouvait respirer. Et tout d'un coup, j'ai compris. Qu'est-ce que les hommes pouvaient voir dans ce chaos de la tête ? Ils voulaient voir, ils voulaient connaître la cause, la courbe des événements, la ligne d'action, et puis chaque pensée était comme un caillou dans la mare : on ne voyait plus rien.

— Il y a un secret, Nil...

Il s'est redressé. J'étais frappé par la beauté de Björn. Une petite flamme argentée s'est mise à flotter dans

ce rouge, devenu plus pâle, presque rose, et la voix de Björn n'était plus tout à fait comme du bruit :

— C'est drôle, Nil, je n'ai pas arrêté de regarder l'histoire depuis trois ans, notre histoire, et plus je la regarde, plus il me semble que ce n'est pas du tout comme on pense... une série de progrès, de découvertes qui s'ajoutent et on devient de plus en plus savant, de plus en plus intelligent, jusqu'à la minute où on saura tout...Non, ce n'est pas ça.

Et là, il y a eu une petite étincelle blanche comme du diamant.

— C'est plutôt une série d'épuisements... Comme si chaque époque frappait à une porte, explorait un domaine, arrivait à un cul-de-sac : une série de perfectionnements sans issue. Alors ça s'écroule et on recommence sur une autre ligne. Il y a eu la connaissance spirituelle en Inde, la connaissance occulte en Egypte, la connaissance grecque, la connaissance scientifique... Et notre époque n'est pas plus savante que les autres, non, c'est ça, l'illusion ! Elle n'est pas plus proche du but : elle a seulement perfectionné *une* ligne. Une manière de voir. Elle a peut-être seulement le mérite d'être à la dernière porte et qu'il n'en reste plus.

Je regardais Björn contre cette trouée de lumière, et il était beau vraiment, un conquérant viking revenu ici pour je ne sais quelle aventure. Et je me voyais à côté de lui, plus petit, mais d'une autre couleur, semblait-il. Je regardais tout cela, j'entendais Björn, mais je n'y étais pas vraiment ; on aurait dit que j'étais saisi quelque part, loin, loin, et qu'il fallait traverser des étendues de douceur pour trouver Björn, une grande prairie bleutée si charmante que j'avais à chaque instant envie de glisser là-dedans, les yeux fermés, et de couler dans cette musique sans notes qui voyage. Et mon corps... je

ne sais même pas si j'étais dans mon corps ; le corps était plutôt dans moi, et Björn aussi. J'étais seulement sensible à la modulation de sa voix, qui faisait comme une volute argentée, parfois ponctuée d'une étincelle, et c'était cette petite flamme que je suivais, comme si les paroles n'avaient de sens que par elle, étaient portées par elle, contenues en elle, et cela faisait une musique juste — les mots étaient une sorte d'excroissance inutile, je savais tout ce qu'il avait dit instantanément.

— ... Alors c'est le moment d'inventer. Quand on touchera ce secret-là, toutes les lignes se rencontreront d'un coup et on sera au cœur de la Chose.

Il m'a pris par le bras.

— Tu es encore parti.

— Mais non !

— On n'a pas le droit de partir, tu entends ! C'est notre seule excuse. On est ici pour trouver.

Alors je me suis attelé aux mots. C'était une dégradation instantanée, une baisse de tension.

— Je ne sais pas, Björn, mais quand on est dans un certain état, tout paraît si simple.

— Pour toi.

— Mais c'est un état vrai, on voit vrai dedans !

— Qu'est-ce que ça peut faire, ton état vrai, s'il ne *peut* rien pour le monde.

— Oh ! Björn, comme tu es impatient.

— Tu vois ce triangle ?

Il a posé son doigt entre ses sourcils.

— C'est le triangle des Tantriques, la pointe en bas, vers la Matière. Pas la fuite vers les sommets : la descente du Pouvoir dans la vie et dans la matière. Nous sommes ici pour trouver, tu comprends, inventer — inventer quelque chose que ni la science ni la religion n'ont trouvé. Nous sommes à la dernière porte, nous

sommes au temps zéro, nous sommes une nouvelle race d'aventuriers !

Il a planté ses yeux bleu lavande dans les miens.

— On a cherché des continents, des puits de pétrole, des lois, des machines et encore des machines — on a tout usé. On est assis sur la mine d'or et on ne sait pas ! Le pouvoir est dedans, Nil, l'aventure est dedans. Nos machines ne sont pas le signe de notre progrès, elles sont le signe de notre impuissance. Nous sommes aux portes d'un monde qui va créer par la vision intérieure, nous sommes les aventuriers des pouvoirs de l'âme.

Il a hésité un instant.

— D'ailleurs, ce n'est pas sans danger.

— Björn !

Quelqu'un s'est précipité dans le couloir.

— Guruji t'appelle.

Il s'est levé d'un bond, son regard s'est arrêté sur moi et j'ai éprouvé un malaise : il avait l'air d'un homme hanté.

— Tu trouveras de l'argent dans la cantine, un portefeuille rouge. Et puis, si je rentre tard, va dîner chez *Minakshi Lodge*.

Il s'est enveloppé dans son écharpe. Mais ce n'était plus le prince Björn, c'était une autre personne.

— Je t'expliquerai, c'est mon Maître, il a de grands pouvoirs. C'est lui qui a la clef. Nous allons trouver le secret ensemble.

Puis il s'en fut en hâte.

Je suis resté un moment à regarder les acacias, les sables, l'ombre mauve autour du puits. La vague s'était refermée derrière Björn, tout était paisible comme au commencement du monde avec le seul cri d'un corbeau,

mais même ce cri faisait partie du silence — ce sont les hommes qui font du bruit, même dans le silence ils font du bruit ! Et brusquement, toute la fatigue d'avoir écouté Björn s'est abattue sur moi : j'étais ridé partout, des milliers de petites rides qui me tiraient la figure, serraient les tempes, et cette trépidation minuscule qui vibrait dans la tête, tellement artificielle — le bruit des choses artificielles. Un masque. J'étais entré dans un masque et toute la vie était un masque — un manque de vérité complet, jusque dans la souffrance. En une demi-heure avec Björn, il y avait eu *une* seconde de vraie, juste quand cette petite étincelle blanche avait éclaté. Tout le reste : du bruit pour se comprendre, soi-disant. Oui, ils disent leur souffrance, ils disent leur espoir, leur révolte, mais ce n'est même pas le cri de l'animal qui a soif ou mal, c'est tout juste du bruit plaqué, collé sur... quelque chose qui ne souffre pas, qui n'a besoin de rien, n'a de peine de rien ; un fond de réalité tranquille qui est là, si tranquille, et tout proche vraiment, comme un puits de tendresse pour toutes les peines du monde — on se penche, on pose son front là, et tout est rafraîchi, déridé pour toujours. Et personne n'en veut ! Comment est-ce possible ?... Je regardais Björn, Erik, et tous ces hommes, mes frères, cette étrange créature artificielle qui n'avait même plus les qualités de la bête — qui construisait des tours de fer, des ailes d'acier, et qui ne volait même pas ; qui n'entendait pas, ne voyait rien, qu'avec des antennes et un casque ; qui souffrait, besognait pour tenter de reproduire le miracle simple des âges sans hommes. Et ils chantaient, ils sculptaient, poétisaient pour dire leur peine à vivre, leur impuissance derrière toute cette fausse puissance, ou quelque chose derrière qu'ils voulaient tant saisir. Et quand ils avaient saisi ça, c'était fini, il n'y avait

plus d'homme ! Plus de monde, plus rien, on file au ciel, ainsi soit-il. Devenir homme, était-ce donc simplement oublier l'homme à la fin de l'histoire, ce moment d'artifice, et retourner à la paix des choses qui ne pensent pas — au vaste tranquille qui ne dit plus je, parce qu'il est je partout, nulle part...

une goutte d'eau bleue
une mer perdue dans ses millions de gouttes claires ?

O apprenti
Patiente un peu
Rien n'est perdu
Que ta sottise

J'ai fermé les yeux. Tout s'est dissous instantanément, bleuifié, étalé — les mots, les peines, les questions ; c'étaient seulement des durcissements, des plissements de je qui veut retenir l'immensité dans une cage, et qui ne peut pas et qui souffre de ne pas pouvoir — « je » se relâche, et tout s'emplit d'infini. C'est lisse, c'est plein, sans une ride — où est la souffrance, où le mal ? Où est la question ? Il n'y a pas une ride ! *C'est*, et c'est parfaitement. Et tout est *pareil*, mais souple, vaste, rythmé, au lieu d'être raboteux et morcelé par un obturateur de je qui fait des creux, des bosses, des moments, des peines — et tout est une peine, parce que tout est coupé. J'ai glissé là, fondu dans ce sourire. Mais je ne sais si c'est l'ombre de Björn ou quelque parcelle de je dans un coin, j'ai cru sentir une sorte de limite dans cette immensité, une insuffisance tout à coup — c'était plein, aussi plein qu'une jarre peut l'être, mais c'était une jarre quand même, quelque chose qui se fermait en un point. Et là aussi, j'ai touché une invisible frontière d'insatisfaction.

Il y avait encore quelque chose à démolir.

VI

ET UN PAON BLEU

J'ai ouvert les yeux.

Balou était là, sage comme une image, ses grands yeux noirs posés sur moi.

— Où est-il ?

— Qui ça, il ?

— Mais Björn !

Il y avait une telle passion dans cette voix, j'en suis resté interloqué.

— Björn ? Il est chez Guruji.

Balou a froncé le nez, il n'avait pas l'air content du tout.

— Quoi, petite-lune ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il a froncé le nez encore.

— Je n'aime pas.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Parce que.

Il n'y avait rien de plus à en tirer.

— Eh bien, viens me montrer la mer.

Il m'a pris par la main.

On entendait le timbre d'argent des petites carrioles, le cri des marchands de jasmin, puis les cloches, les conques du temple là-bas. Les femmes allaient au puits, la vie coulait comme une fontaine. J'allais pieds nus et

vêtu de blanc dans la grand-rue, j'étais léger et sans mémoire.

— Et puis c'est la pleine lune, les oiseaux vont revenir.

— Les oiseaux ?

— Beaucoup, sur la lagune. Dis, comment c'est, les oies sauvages ?

— Les oies sauvages ?

— Et la neige, les troupeaux de rennes, dis, raconte ?

Mes yeux s'embuaient, la rue partait à la dérive.

— Les troupeaux de rennes ?...

— Et le lac, le prince qui se change en cygne, qui devient tout rose ? Et puis les chasseurs qui le tuent, qui perd sa couleur ?

— Oh ! ça...

Les pavés étaient devenus comme un champ de neige, nous étions en Laponie au bord d'un lac gelé.

— Tu ne sais pas, le prince qui se change en cygne ?

— Oui, parce qu'il aimait la reine des cygnes.

— Ah ! voilà ! la reine des cygnes...

Ses yeux se sont ouverts.

— Oui, il l'aimait tellement qu'il s'est changé en cygne, et ils ont volé, volé...

— Ils sont allés au Kaïlash ?

— Oui, et plus il volait, plus il devenait rose.

— Oh ! je comprends !

Je ne sais pas ce qu'il comprenait, mais le monde était comme un sourire.

— Et alors, il a perdu sa couleur ? Pourquoi ?

— Oui, il regardait derrière lui, alors ça faisait une petite tache grise chaque fois.

— Non, ce n'est pas ce que Björn a dit...

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

Je n'ai jamais su ce que Björn avait dit. Il a fait un petit bon de côté, regardé en l'air.

— C'est comme Batcha.

— Quoi, Batcha ?

— La reine des cygnes.

— Ah ! Et pourquoi ?

Mais il n'y avait pas de pourquoi. Il a poussé un petit caillou du bout du pied, il était perdu dans son rêve. Nous allions la main dans la main vers une haute tour là-bas, nous nous connaissions depuis toujours et tout était dans le grand rythme : le village et les jasmins, l'écho de bronze dans les corridors hypostyles, et le retour des lunes avec des grappes d'oiseaux.

— Tu as des frères, des sœurs ?

— Oh ! beau-coup.

Il m'a regardé avec une espèce de joie.

— Combien ?

— Beau-coup, répéta-t-il avec conviction... Mais aucune comme Batcha.

— Ah ?

— Oui, c'est la reine.

Il a cherché un instant. Puis il s'est arrêté subitement comme s'il était frappé par quelque chose, le regard fixé sur la tour du temple.

— Elle est comme Björn : ils vont mourir.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Ses yeux se sont écarquillés. Il m'a lâché la main et il s'est remis à sautiller sur les pavés.

— Mais Balou...

J'étais confondu.

Il n'entendait même pas, il avait déjà tout oublié... Non, ce n'était pas vrai, Björn n'allait pas mourir, c'était absurde ! Björn... Je me suis secoué, j'ai chassé ce mensonge ! Mais ça collait, ça vibrait quelque part, j'étais

touché ; quelque chose avait touché dedans, réveillé je ne sais quoi. Toute la rue s'est obscurcie. Et subitement, dans cette rue si claire, si lumineuse, je me suis vu courir, courir, poursuivi par une foule, comme ça, sans raison. Juste une vibration. Une sale petite vibration qui contenait un monde d'angoisse — un monde passé, futur, je ne sais pas : la vieille Menace tout d'un coup, comme des reptiles sortis du trou — le Destin. Il n'y avait plus de lumière, plus d'immensité ; c'était un rapetissement soudain, une trappe obscure, une décomposition de tout : je, comme une maladie. Et pourquoi, je ne sais pas. Une chute brutale, un obscurcissement. Et ce n'était pas le petit je habituel, c'était un je fondamental, infiniment plus profond, plus dur, et qui était comme lié à la douleur. Une vieille mémoire au fond, traquée. Je touchais le point, j'étais au Fait. C'était le dernier mur à abattre, ou le premier. Et les paroles de Björn me sont revenues : « Il faut pouvoir pour ses frères. Pouvoir, tu comprends ? » Oui, qu'est-ce qu'on peut, quel est le levier du pouvoir ? Qu'est-ce qu'on peut, pour guérir ça ? Aimer ?...

Et en même temps, comme de très loin, comme du fond d'une vieille mémoire, aussi vieille que cette vieille Menace qui pèse sur nous, aussi vieille que cette naissance au monde peut-être, il me semblait me souvenir d'une Joie — qui serait comme la lumière de cette ombre, jointe à elle, unie à elle —, une Joie qui *peut*, une Joie triomphante et forte qui emporte tout, dissout tout, efface tout dans un sourire. Oh ! pas la joie là-haut, celle-là je l'ai, elle est à moi depuis toujours, c'est mon bien, mon droit imprescriptible : la joie ici. C'est cela qu'il faut trouver ! Là-haut, ma joie sourit au-dessus des mondes, c'est ma grande douceur, ma tendresse qui ne bouge pas, comme d'un frère immortel penché sur

ce corps, et sur tous ces corps, et qui sourit dans une lumière de compréhension *absolue*. Mais ici, ça ne passe pas. Un souffle l'efface, une vibration la démolit. C'est ici qu'il faut trouver !

L'image du Sannyasin a passé devant moi en un éclair. Avec tout son rire altier, il n'avait pas la joie non plus.

Alors, j'ai tout chassé.

— Oh ! Balou, où c'est, la mer ?

Il m'a regardé comme s'il tombait des nues, puis il s'est redressé fièrement :

— Tu vois la tour de l'Ouest ? Eh bien, on va de l'autre côté, à la tour de l'Est ; là, tu verras, c'est fameux.

J'ai pris sa petite main brune dans la mienne, nous avons coulé dans la foule des pèlerins.

— Et c'est haut ! baba ! Il y a tous les dieux, on leur a versé du lait sur la tête !

Elle était prodigieuse, cette tour. On aurait dit une gigantesque pyramide tronquée, un pylône égyptien saisi d'aberration : c'était une ruée, un torrent d'idoles et de granit, une sarabande de dieux et d'apsaras, d'ermites, de danseuses nues, de pèlerins efflanqués qui s'élançaient vers le ciel avec les pigeons, les milans et les singes — grotesques, divins, priants, souffrants, hilares —, comme la multitude même de la terre. Et le bleu du ciel, plus rien. L'air sentait le jasmin, le sable humide, la foule en sueur, c'était hier ou aujourd'hui, la même foule interminable bientôt saisie d'éternité, qui marchandait ses brimborions de nacre ou de paille et soufflait un jour dans une conque.

Puis le bleu du ciel encore. Et on recommence : 1 tige, 2 tiges, 3 tiges...

— Par ici.

On recommence toujours, qu'est-ce qu'il y a de

changé vraiment sous les étoiles ? Où est le nouveau, l'entièrement neuf ?

— On va faire le tour, tu verras.

Il m'a tiré par la main. Nous avons pris une ruelle latérale. Alors j'ai vu cette forteresse, ce formidable quadrilatère de trois cents mètres de muraille violette, planté là dans les sables.

— Hein, c'est fameux ! C'est le plus grand du pays. Et puis c'est ancien, oh !...

Il a cherché, hoché la tête comme si le grand-père n'y suffisait pas.

— C'est complètement sacré.

Et d'un ton péremptoire :

— Moi, j'aime Björn.

Et c'était tout.

Nous avons suivi la ruelle blanche au milieu du bruit des conques et des gongs ; l'air vibrait comme une grande nacre. Les petites échoppes avaient cédé la place aux maisons basses en granit chaulé, des enfants psalmodiaient dans une école.

Parfois, un bouquet de palmes éclatait sur les terrasses.

Et peu à peu, une étrange impression m'a gagné, presque une émotion. Etaient-ce ces hautes murailles, ou les sables qui tapissaient la rue ? Mais c'était plus subtil que cela, c'était quelque chose dans la qualité de l'air, une sorte de résonance connue, presque une odeur, comme à Thèbes. Alors j'ai fermé les yeux, il y avait cette petite main chaude dans la mienne et je cherchais, je poussais contre ce mur de mémoire, j'allais comme à tâtons dans une odeur obscure peuplée de présences ; c'était là, juste de l'autre côté ; je pouvais le palper, j'en avais encore l'odeur. Et c'était une qualité d'émotion très particulière, que j'avais éprouvée plusieurs fois en

des circonstances très diverses, en des pays très différents : tout d'un coup, quelque chose s'éveille et vibre, sans raison, un frémissement de reconnaissance — devant un être, un mur, un ciel, n'importe quoi —, vraiment comme un secret au bout des doigts, quelque chose qu'on tient, et puis ça échappe ; qui est intime, plus intime que tous les regards et tous les lieux du monde, et pourtant insaisissable — un souvenir, un choc vécu dont il resterait seulement l'émotion, ou un parfum peut-être, comme d'un être aimé dont tous les traits auraient disparu laissant cette seule empreinte, ou comme cette psalmodie au loin dont tous les mots étaient fondus, mais pleins de présence... C'est étrange, plus je cherche l'entièrement neuf, plus je suis tiré en arrière comme s'il y avait une vieille énigme à résoudre avant de passer à la vie neuve.

— Appa ! Appa !

Il s'est précipité dans la maison en hurlant.

— Appa ! c'est son frère !

Nous étions chez Bhaskar-Nath.

Une minuscule loggia devant l'entrée, des statues de toutes les tailles, toutes les formes, alignées par terre, comme celles du temple. Balou m'a attrapé par le bras et m'a entraîné à l'intérieur.

— C'est son frère, Nil, il est arrivé.

Il y a eu un froissement de jupes qui s'enfuyaient. J'ai trébuché dans un couloir obscur, heurté un objet qui a résonné comme une boîte à musique... Puis j'ai débouché dans un patio débordant de lumière, couvert de sable blanc : une grande cour lumineuse cernée d'une véranda à colonnades et de chambres closes. Toute la maison baignait dans une odeur de bois de santal. Je me suis retourné : une présence massive était accroupie dans un coin, parfaitement immobile. C'était Bhaskar-

Nath, le sculpteur. Il me regardait. Balou était devenu muet comme une carpe.

Ce qu'est cet homme, je ne l'ai jamais su vraiment. Mais son regard m'a saisi. Et ce n'était pas quelque chose qui s'emparait de moi, il n'y avait pas de violence, ça ne pesait pas, ça ne cherchait pas à fouiller et à prendre, je ne sentais pas l'inquisition : c'était une masse vivante qui semblait me regarder de partout à la fois, ou plutôt m'aspirer dans une autre dimension, vers quelqu'un d'autre derrière moi. Jamais je n'ai rencontré un homme d'une densité pareille — une puissance coagulée, et douce en même temps, comme lui-même : un corps de gladiateur romain avec les yeux noirs de Balou.

— Assieds-toi.

Il a poussé une natte devant moi. Sa femme est arrivée ; elle m'a tendu un plateau de cuivre avec des noix d'arec, un gobelet d'eau. Elle avait l'air jeune. Elle a tiré un pli de son sari sur son front et m'a souri les yeux baissés, puis elle s'est effacée silencieusement.

Tout était silencieux ici, sauf la psalmodie des écoliers.

— Tu es juste à l'heure.

J'ai eu un sursaut.

— C'est bien ainsi. Chaque chose a son heure.

Il est resté un moment à tourner une ébauche entre ses doigts.

— Nous sommes à la pleine lune. Tu es le bienvenu.

Et tout a coulé dans le silence.

« L'heure », « c'est l'heure », j'avais entendu ces mots tant de fois... Et je ne savais pas quelle était cette heure, ni cette lune, mais c'était si évidemment vrai pour moi, en cette minute, dans cette psalmodie des écoliers et cette odeur : je ne *pouvais pas* être ailleurs, c'était *là*. J'avais couru des pays et des pays, des années

et des années — ou des siècles —, des milliers de pas et de routes enchevêtrées, et puis j'étais là, juste à l'heure. C'était évident. Et dans ce bout de patio, tout d'un coup, au bout de ces milliers de routes et de pas, j'ai cru saisir la trame — la formidable trame —, l'innombrable entrecroisement de minuscules exactitudes qui débouchaient ici, et pas ailleurs, à cette minute et pas une autre ; et ce n'était pas seulement une exactitude d'heure de pendule — l'heure matérielle n'était qu'un reflet, une traduction mécanique et arbitraire pour emplir le temps qui n'est pas ; c'était une sorte de coïncidence intérieure, qui faisait que l'heure ***devenait juste*** : le voyage arrivait à l'heure dehors, parce qu'il était à l'heure dedans, et la coïncidence des deux faisait la rencontre inévitable, un minuscule miracle inaperçu — une formidable trame de miracles inaperçus. Et devant cet homme, soudain, j'ai perçu qu'il y avait une heure derrière toute chose, ou plutôt un moment d'âme, comme si un autre temps se déroulait derrière le nôtre, sans cesse, et quand on suivait ce temps-là, ou ce rythme, ce voyage, tout coulait harmonieusement, sans heurts, exactement comme il fallait, avec une précision miraculeuse, à la seconde ; et dans l'autre, tout grinçait, se cognait, rien ne se rencontrait. Et c'était comme deux mondes exactement superposés — un faux, un vrai... Un horizon fabuleux s'ouvrait devant moi ; la vie devenait une chose infiniment fluide et malléable, presque une création de chaque minute. Il suffisait d'être branché sur l'autre voyage.

Puis tout s'est éteint, je suis resté à regarder une petite lumière qui jouait sur un ciselet.

— Qui t'a conduit ici ?

— Un sannyasin.

— Ah ?

Il a posé brusquement sa bille de santal. Son corps avait la même couleur que le bois de ses statues.

— Il y a longtemps, reprit-il, quelqu'un m'avait prédit que le malheur arriverait dans cette maison par un sannyasin.

J'étais interloqué.

— J'avais dix-sept ans, tu vois, c'est vieux, tu n'étais pas encore né.

— Mais...

— Calme-toi, enfant, les choses arrivent comme elles doivent.

— Mais je ne suis pas un sannyasin ! J'arrive à l'instant, c'est ton fils qui m'a conduit chez toi.

— Tu crois ?... Alors pourquoi es-tu tellement ému ? Tu vois.

Je n'étais pas ému, j'étais pris d'une espèce de bouillonnement de colère, comme devant ce Sannyasin. J'entendais encore sa voix : trois fois tu es venu, trois fois...

— Mais enfin...

Je balbutiais, j'étais comme un enfant volé de son rêve.

— Ces gens qui font des prédictions, on devrait leur couper la langue. Mais qu'est-ce que vous avez donc tous, dans ce pays ! Balou m'a dit...

Bhaskar-Nath m'a regardé tranquillement.

— Pourquoi ?... Tu es prévenu.

— Je ne crois pas à vos histoires. L'avenir, c'est moi qui le *fais*. Je suis libre.

— Oui, c'est toi qui le fais.

Il est resté silencieux.

— Mais toi, c'est quelque chose de très vieux... Ecoute, petit, le destin n'est pas un ennemi, il n'y a pas d' « ennemis » au monde, ça n'existe pas, tout est une aide sur le chemin. Et il n'y a pas de « malheur », tout nous conduit exactement là où nous devons aller, par tous les

détours nécessaires. Quand on ouvre les yeux, c'est une merveille de toutes les minutes...

Puis il a eu un sourire si plein de bonté :

— Tu es le bienvenu ici, tu es chez toi, tout ce qui frappe à ma porte est bon. Qu'est-ce que tu cherches ?

— Balou, ton fils, tout à l'heure, m'a dit que Björn allait mourir.

Bhaskar-Nath a hoché la tête.

J'étais outré.

— Si Björn meurt demain, alors qu'est-ce que je fais, moi, je me croise les bras, hein, c'est décrété !

— Mais qu'est-ce que tu crois, étranger... que le Destin est une médecine pour les impuissants ?

Bhaskar-Nath s'est redressé, il avait l'air d'un lion.

— Ecoute, il y a en toi une possibilité, et une grande faiblesse. Les deux ensemble, presque *nécessairement* ensemble : la faiblesse, c'est la faille par où la possibilité nouvelle peut se faufiler. Alors comprends ceci. Il y a deux choses à comprendre, deux pôles de l'existence, une contradiction qui donne la clef de tout — si tu ne comprends pas, tu vis en vain.

Il a planté son regard en moi, on aurait dit une puissance solide.

— Il y a un monde de vérité éternelle où tout *est* déjà, lumineux, paisible, en dehors — libre ; et il y a le monde des forces, apparemment contraires, le nôtre, où tout devient ce qu'il *est*. Deux côtés : de lumière qui voit, et de force qui agit. Et il faut les tenir tous les deux dans une même poigne, comme les deux chevaux d'un même char. Si tu maîtrises l'un sans l'autre, tu culbutes dans la lumière qui voit, mais qui ne peut rien, ou dans la force qui agit, mais qui ne sait rien. Et il n'y a pas à choisir : il faut être les deux. Alors on est dans la lumière puissante...

Il a eu comme un sourire rêveur :

— ... La lumière du prochain monde.

Puis, sans transition, il a ajouté :

— Tu es à l'heure. Ton frère a besoin de toi. Lui, ce n'est pas un Sannyasin qui l'a conduit, c'est un Tantrique — justement l'autre pôle.

— Qui est cet homme, ce Guruji ?

Il y a eu un bruit de tonnerre. J'ai bondi... Un paon s'est abattu à mes pieds dans un tourbillon de plumes, tout bleu, superbe ! J'ai entendu un rire fuser ; un petit visage rond était penché au-dessus du patio.

— Batcha !

Elle a disparu dans un rire.

— Batcha, veux-tu venir chercher cet oiseau, tout de suite, je t'ai déjà dit...

Bhaskar-Nath faisait la grosse voix, il n'en croyait pas un mot. Le paon a redressé le col, s'est campé devant moi, a poussé un cri de triomphe retentissant comme pour me défier. Puis il s'est mis à picorer par terre. J'étais complètement ahuri. Je regardais ce paon, Bhaskar-Nath juste derrière, contre ce mur, tout droit, immobile. Et dans un éclair, je me suis revu courant derrière ce Sannyasin dans la rue du port, et ce dieu guerrier tout d'un coup surgi des murs, monté sur un paon... On aurait dit que tout recommençait. Bhaskar-Nath était comme une statue. Les écoliers psalmodiaient. J'avais l'impression d'être précipité dans un monde chargé de signes, sans clef.

— Shikhi ! Shikhi !...

Le petit visage rond a émergé derrière la porte. Elle avait un *tilak* rouge au milieu du front, qui faisait une petite flamme sur un visage très blanc, et une longue jupe de bohémienne, couleur de grenade.

— Batcha, la prochaine fois...

Le paon a balayé le patio d'un coup de queue et il s'est précipité dans ses jupes comme un poulet.

Ils ont disparu tous les deux.

C'était le signal. Les portes se sont ouvertes autour de la véranda, une servante a passé, la femme du sculpteur s'est mise à ramasser les copeaux de santal. Par la porte du fond, on apercevait le feuillage d'un margosa. Des filles triaient du riz.

— Tu vois, fils...

Depuis ce moment-là, il m'a toujours appelé « fils », et j'aurais juré que quelque chose s'était passé vraiment à ce moment-là, entre ce paon, Batcha, Bhaskar-Nath et moi — ce paon, pourquoi ce paon ?

— ... Du jour où tu regardes avec des yeux vrais, il n'est pas une seule chose au monde qui ne soit pleine de sens et n'apporte son message — pas une. C'est comme si tout se liguait pour nous obliger à comprendre.

Je ne sais pas ce qu'il y avait à comprendre et j'entendais à peine Bhaskar-Nath, mais quelque chose se passait. Etait-ce la présence de cet homme ? L'air semblait vibrer, les objets, les murs mêmes étaient comme embués de lumière, comme s'ils glissaient dans une autre dimension, allaient s'ouvrir soudain, changer d'apparence ; et pourtant c'étaient les mêmes objets, la même personne, mais tellement différents, vivifiés presque ; je sentais qu'un mot, un son aurait fait tout basculer, déchiré ce voile de flou ; j'étais au bord d'une étourdissante frontière, et je ne comprenais pas, je ne voyais pas, mais c'était tout *là*, juste derrière, à peine derrière. J'ai ramassé un bout de plume par terre, je l'ai tourné entre mes doigts : les ocelles aussi vibraient, changeaient, passaient du bleu au vert, au brun doré. Et peut-être ce paon avait-il un sens pour Bhaskar-Nath, et pour moi, et pour Batcha — trois histoires différentes, ou une seule ? Juste un petit bout de plume qui chatoie. Et l'air paraissait encore plus vif, plus éclairé, comme gonflé d'une autre substance de

vie : les ciselets, cette plume, le sable du patio, les mains de Baskar-Nath, tout semblait *relié* dans un autre mouvement. Alors, mon regard est revenu encore à cet ocelle de paon et j'ai cru voir la compacte merveille... Il m'a semblé, en cette minute, que le monde était plein de profondeurs superposées et qu'une seule chose tombée sous nos yeux un moment, et qui passe, pouvait contenir l'histoire du monde, comme la configuration des étoiles, un instant, pouvait tracer l'image d'un destin et contenir dans un point d'une seconde l'histoire d'une multitude. C'était un éblouissement, je voyais, je sentais tout d'un coup ce monde qui se mouvait comme dans une grandiose danse dont chaque point était le centre de tout et contenait tout — un fabuleux kaléidoscope qui tourne et se renverse, tourne et se renverse ; qui trace périodiquement les signes d'une nouvelle danse, une autre histoire, mais c'étaient toujours les mêmes qui jouaient, une seule histoire ; et si ce seul éclat de rubis ou de turquoise, cette seule plume de paon sur une terrasse un jour vient à bouger, tout bouge. Il danse et tout danse — le monde est un miracle. C'était un éblouissement, un vent de poudre givrée au sommet bleu d'une montagne ; et peut-être un même souffle là-haut, au même instant, avait-il enchanté cet Himalaya et mon cœur.

Bhaskar-Nath rangeait ses ciseaux. Les enfants psalmodiaient toujours. Il me semblait que j'avais vécu trente ans aveugle dans un monde plat, photographique, un monde exact, minutieusement repéré, où chaque chose ne voulait dire qu'une chose et une seule, une pauvre chose toute seule comme un insecte épinglé dans sa boîte — et ce monde était mort, il était faux, exactement. Mille fils d'argent reliaient tout à tout ; une seule graine légère roulait sur des champs d'astres ; le monde s'ouvrait, tout s'ouvrait ; chaque pétale couvrait un autre pétale qui cou-

vrait un autre pétale — qui découvrait un seul Soleil d'or.

Je me suis levé comme dans un rêve.

— Fils, prends garde à Björn.

Je regardais Bhaskar-Nath, je regardais ce torse nu de gladiateur, et je ne savais plus ce qu'il voulait dire — prendre garde ? A qui ? Il n'y avait qu'une lumière qui brûlait un million de fois, dans la mort et dans la vie, dans mon cœur et en tout, et qui tenait ce monde entier des hommes et des choses au creux d'une unique graine ailée.

Il s'est levé. Il est passé dans une chambre derrière. Puis il est revenu avec une petite statuette de santal qu'il a posée entre mes mains.

C'était un joueur de flûte qui dansait.

VII

LE TEMPLE

Björn était rentré au milieu de la nuit, il avait l'air crispé, la voix sourde. Je le voyais à peine dans la pénombre du puits, l'aube n'était encore qu'une transparence verte où graillaient les premiers corbeaux, mais je sentais son angoisse, c'était comme une dureté dans l'air : je ne passais pas. Il n'y a que les hommes à travers lesquels on ne passe pas ! C'est le minéral le plus opaque de la création. Et quand il s'oublie lui-même, il rayonne partout, comme un diamant. Une étrange chose. Juste un voile : on y pense et c'est noir, on n'y pense plus et c'est clair.

— Tu es soucieux ?

— Je n'y comprends rien.

Il s'est jeté un seau d'eau sur la tête avec une sorte de rage.

— Et puis, il faut tout ce temps, c'est comme Erik avec ses tiges : 1 tige, 2 tiges, 3 tiges... Voilà trois ans — trois ans, tu entends, pas trois mois — qu'il me promet l'initiation, le *mantra* suprême, et puis... Il m'appelle (je ne lui demande rien, note), il me dit : « Aujourd'hui, tu vas recevoir l'initiation. » Je bondis, je suis plein de joie. Je déborde, je balaye sa maison, je vide des baquets d'eau comme si c'était la résurrection. Il parle, il dit toutes sortes de choses, les heures passent ; et puis, fina-

lement, il me demande ce que je fiche ici ! Comme s'il avait tout oublié. Il m'a fait le coup dix fois. Hier... Ou bien, subitement, quand je ne pense à rien, ou que je suis complètement désespéré, il m'appelle, il me fait asseoir, me donne un mantra : « Le mantra final », dit-il. Et c'est vraiment comme une initiation, oh ! c'est comme si le corps s'ouvrait, juste une syllabe. On dirait qu'on est soulevé de terre et qu'on se répand dans un poudroiement. C'est formidable. Une poudre bleu foncé. Et le lendemain, par hasard, comme cela, dans la conversation, il dit : « Eh ! Gorom (c'est comme cela qu'il m'appelle), tu répéteras cent mille fois celui-ci. Après, nous verrons si tu es prêt pour le mantra final * »... Tu vois.

Je ne voyais pas, mais je sentais la révolte de Björn, et c'était obscur et douloureux.

— Laisse tomber, Björn, on va voir la mer.

L'air était presque frais. La rue était déserte, le vent de sable n'avait pas encore commencé. Une sirène a rempli l'aube d'un cri d'appel.

— Il y a un port ici ?

— De l'autre côté, sur le continent. Ici, il n'y a que les pêcheurs de corail.

Et il a ajouté en serrant les dents :

— Je ne devrais pas me plaindre quand je pense aux autres, à Erik... Nous, au moins, on sait qu'on va quelque part, même si ce quelque part est au bout de cent mille tiges de mantra, on sait qu'il y a quelque chose à trouver... Ça ne fait rien, j'irai jusqu'au bout.

Et dans ce jusqu'au bout, il y avait un désespoir. La sirène a déchiré l'air encore une fois.

— Je me souviens, Erik disait : « La sirène, c'est le

* Mantra : formule rituelle servant à établir un contact avec les forces invisibles de n'importe quel plan, depuis les dieux jusqu'aux entités les plus petites qui servent à faire de la magie.

voyage ; après, c'est comme avant. » Et c'est vrai, il n'y a pas de voyage ! Pas de voyage du tout — on veut seulement donner raison à un coup de sirène.

Il a envoyé promener d'un coup de pied une calebasse vide. Je croyais retrouver mon portrait dans une autre existence. Oh ! toujours, ceux que nous croisons sont comme les revenants d'une vie ancienne, ou comme les annonciateurs d'une vie à venir — un passé, un futur —, et ils viennent s'accrocher à nous (ou nous à eux) par une étrange attraction, comme s'ils nous apportaient l'image de ce qu'il nous faut délester, ou conquérir. Et ce sont toujours ceux-là qu'on rencontre. Les autres s'effacent comme s'ils n'existaient pas : ils n'ont pas de message.

— Tu regrettes ?

— Rien. J'irai jusqu'au bout, c'est tout. Mais c'est long, bon dieu ! Il faut pouvoir, Nil, il faut changer le monde... Voilà trente millions d'années qu'on fait des enfants — trente millions, tu comprends — pour arriver au baccalauréat, flûte !

— Mais qu'est-ce que tu veux changer ? — Si tu ne changes rien en toi-même, tu ne changes rien au monde !

— Très bien. Mais je me fous de la raison, je veux *faire* quelque chose, moi.

— Tu veux ouvrir des hôpitaux, des écoles ? Guérir les malades, partager les biens du monde, ou quoi ? Et après, quand tu auras enrichi tes pauvres, ils voleront les autres, tout pareil, et puis ça meurt, et on meurt et tout meurt, et ça recommence. Et tant qu'il y aura un seul homme à mourir, tout sera pareil — ce n'est pas le dehors qu'il faut guérir, c'est le dedans. Ou alors quoi ? Tu veux faire des miracles ? Voler dans les airs, traverser les murs, apparaître dans une gloire de lumière sur le marché d'Oslo ? On te prendra pour un dieu, on t'adorera — on

te haïra. Et les bébés continueront comme avant. C'est ça, l'illusion, Björn, les gens veulent avoir tous les attributs des dieux sans être comme des dieux, alors ça casse. Mais s'ils ne changent pas dedans, leur voyage n'aura pas lieu, c'est tout. Après, c'est comme avant.

— Mais si l'on pouvait leur montrer le pouvoir de l'Esprit. Leur montrer...

— Tu veux faire du cirque spirituel ?

— Oh ! ce que tu es agaçant ! Eh bien, filons dans l'Himalaya et contemplons-nous le nombril. Le malheur, c'est que, moi, ça ne m'intéresse pas mon salut, ma libération, je ne m'intéresse que pour les autres.

— Ecoute, Björn, tu veux le pouvoir — bien. Admettons que tu aies tous les pouvoirs, tu es tout-puissant. Et qu'est-ce que tu vas en faire, dis-moi ? Est-ce que tu sais seulement ce qu'il faut pouvoir ? Sais-tu ce qui est bon, ce qui est mal ? Et qu'est-ce qui est vraiment mal ? Ça, c'est encore une autre affaire. Tu vas supprimer les maladies, la mort, la misère ? — Et cette misère, c'est peut-être justement le moyen de passer à un autre état ? Tu veux faire vivre tes bébés bacheliers jusqu'à dix mille ans ? Ils empileront des bibliothèques et des caisses d'épargne... Je n'ai pas vu une seule fois dans ma vie un seul mal qui n'ait son sens complet. Alors ? Tu vas trancher le mal, et tu trancheras le bien avec. Qu'est-ce que tu sais du bien du monde, quelle vision as-tu ?... Björn, je vais te dire, si nous avions la vraie vision, nous aurions *automatiquement* le pouvoir ; si nous ne pouvons pas, c'est que nous ne voyons pas. Parce que nous supprimerions tout ce qui ne doit pas être supprimé justement.

— Alors je prends mes cliques et mes claques et je vais enfoncer mes tiges avec Erik. Et le monde peut crever. Amen. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Oh ! Björn, comme tu es violent... Mais vraiment, il n'y a rien à supprimer, rien à « changer » comme tu dis, c'est quelque chose d'autre... Parfois, j'ai l'impression que c'est tout à fait une erreur de chercher quelque chose de « formidable » — le secret n'est pas formidable, il est simplement autre chose. C'est peut-être simplement un regard à changer. Un coup d'œil qui change tout !

— Toi, tu finiras pas crever dans un regard de cristal. Eh bien, moi, je veux *faire*, même si je fais mal ; je veux vivre, je veux pétrir la matière, je veux... En fait, je râle, mais j'ai trouvé. J'ai trouvé un levier, je connais le secret — ou du moins *un* secret —, un secret rationnel, un miracle rationnel, quelque chose que les hommes peuvent tenir en main et forger. C'est seulement une question de temps, et de ténacité. Cent mille mantra, c'est rien ! Il faut aller jusqu'au bout, c'est tout.

La sirène a déchiré l'air une troisième fois. Nous arrivions au temple.

Un milan s'est envolé dans le ciel. Et moi, je ne comprenais rien à leurs histoires. Il a viré sur l'aile, fondu dans le ciel. Oh ! chaque fois c'est comme un cri dedans, comme si j'étais laissé pour compte. Il y a un bout d'oiseau en nous, qui se souvient. Chaque fois je me découvre homme subitement comme on se retrouve rapetissé dans un rêve — non, ce n'est pas ça que je cherche! Pas l'intelligence, pas la vertu, la grandeur, les pouvoirs, pas une supériorité de toute cette médiocrité : autre chose, autre chose, une autreté complète. Une autre vision, c'est ça que je veux, c'est mon histoire à moi, c'est mon mantra comme une mule !

Et l'énorme portail de teck... La mêlée, la cohue, un torrent de couleurs. Un tumulte d'odeurs et de mendiants qui sentaient l'huile tiède, le jasmin, la chauve-souris ; un bazar hétéroclite de coraux arborescents et de coquil-

lages, de poudres rouges et vertes qui s'entassaient de chaque côté du corridor et s'élançaient à l'assaut des piliers avec les verreries peintes comme des icônes, des rubans, des paniers de paille — tout virait, tourbillonnait, comme la multitude sculptée là-haut : les mendiants avec les marchands de nacre, les monstres avec les sages, les pèlerins, les singes et les filles avec leur natte, tous roulés pareils dans une gigantesque kermesse polychrome où même la laideur devenait divine, même la pacotille semblait prise soudain d'une irrésistible ruée sacrée. Et j'avais envie de couler là-dedans, moi aussi, disparaître, m'annuler dans une étrangeté complète, oh ! je sais maintenant ce qui m'est si familier dans ces lieux : toute ma vie j'ai cherché un dépaysement radical — ou un repaysement peut-être — comme si, au fond de je ne sais quelle convulsion, j'allais tout à coup retrouver mon vrai visage et sortir de cet oubli de plomb. Il y a comme le souvenir d'une transmutation fabuleuse en nous ; nos contes de fées se souviennent mieux que nous ! Et j'ai cherché. J'ai cherché par le vide, le non, le saccage ; j'ai démoli comme un vandale, martelé les images comme les envahisseurs de Thèbes, et maintenant j'étais pris avec cette foule de dieux sculptés dans une sorte de dévastation par le plein, le débordement — un éclatement dans la grande ripaille cosmique. Et quelque chose en moi disait non. Une flamme dedans, comme une épée de lumière contre cet envahissement : je n'étais pas de ce temple ! Je n'étais d'aucun temple, d'aucun lieu, aucun pays — j'étais de cette lumière dedans, c'est tout. Ou peut-être d'un minaret tout blanc parmi les sables, avec un cri là-haut. Et c'était Bjórn qui m'entraînait au cœur de cette contradiction.

— On va passer par le couloir Nord.

Il s'est arraché de la foule, je me suis mis à respirer.

— Ils passent tous par le couloir du Sud. Il y en a

quatre comme cela, immenses, qui font le tour du sanctuaire. On sort par l'Est, du côté de la mer.

Nous avons tourné à gauche dans le couloir du Nord. Alors, j'ai été projeté dans un autre monde, sans transition. Il y avait ce corridor, si formidable, fabuleux, avec ses piliers sculptés qui s'enfonçaient dans la nuit des temps, presque aussi fantastiques que ceux de Louksor, mais un Louksor vivant, présent, vibrant sous le battement des gongs. Tout d'un coup, j'ai eu l'impression que je disparaissais. Quelqu'un d'autre émergeait. Quelqu'un qui regardait tout cela, embrassait tout ce couloir et ce minuscule petit bout de moi là, qui marchait... Un grand regard soudain, qui s'ouvre, et tout est différent. Les yeux sont différents, les perspectives sont différentes ; le rythme est différent, et pourtant extraordinairement intime, comme si l'on entrait au cœur de la chose. Et tout est enveloppé par ce regard, ou plutôt tout est *dans* ce regard : le monde n'est plus dehors, il n'est plus « regardé », il est vécu d'un seul coup. Il est dedans, on contient toute la scène. Et ce n'est plus une scène unique, plate ; c'est une scène profonde, interne, une série de scènes l'une dans l'autre et comme vues l'une à travers l'autre : on entre dans l'archétype du lieu, dans ses millénaires, son histoire, sa profondeur vivante ; et en même temps, on est ce minuscule personnage qui marche dans la vieille scène, ou peut-être faudrait-il dire une série de personnages ramassés en un seul, une multiplicité d'histoires en une, comme si l'on se mouvait dans plusieurs vies à la fois, plusieurs étages de monde — un seul geste contient des milliers de gestes, un seul pas traverse des vies, on est comme un symbole vivant ; et derrière, ou au-dessus ou autour, on est ce quelque chose qui regarde — qui regarde éternellement —, l'acteur et le témoin, l'image et celui qui regarde l'image ; on a repris le fil

d'une vieille légende, une innombrable vie familière et étrange comme après un long voyage ailleurs, et l'on va, on est cette petite image qui marche sous un grand œil tranquille.

J'allais là comme après des siècles, et rien n'avait bougé, j'avais vécu ailleurs, peut-être, c'était un rêve, et je retrouvais la fraîcheur douce des grandes dalles sous mes pieds. Nous allions tous les deux, Björn et moi, vêtus d'étoffes blanches et les pieds nus dans ce gigantesque corridor de trois cents mètres de long qui s'enfonçait vers une trouée de soleil là-bas parmi cent piliers comme des varangues de navire chevauchées de léogriffes bariolés ; nous allions sur de grandes dalles douces et fraîches comme les siècles du Nil, tout petits et lumineux hiérophantes sous le regard consentant des dragons et les cercles mystiques peints d'ocre jaune et de rouge brique comme aux couloirs de Thèbes. J'avais laissé mon ombre à la porte, avec les bruits du monde, j'avais laissé mes noms et mes costumes, et j'avançais avec cette seule petite flamme d'être au creux de mes mains, cette seule fraîcheur légère sous mes pas, les yeux presque clos et comme porté par le silence. J'avais vécu à la lumière du jour, peut-être, et j'avais fait tant de gestes ailleurs, en d'autres lieux, d'autres pays, mais tout s'était fondu dans cette flamme blanche, tout s'était rassemblé au rythme de cette seule marche, et je retenais mon souffle comme si j'allais entendre encore une fois le verbe et renouveler le geste. J'allais comme à tâtons dans une grande mémoire de gongs et de cinnamome, vers une trouée de soleil là-bas, infime pèlerin à rebours du temps, je remontais la courbe des âges, des existences perdues : des vies vaines et lumineuses sous un grand regard, des histoires et des histoires au cœur de cette carène, et je serrais cette petite flamme contre mon cœur, cette seule goutte de lumière au bout des

siècles des siècles, elle chantait presque, ma lumière. C'était comme un rythme qui montait avec chaque pas, qui montait du fond des temps, du fond de mes peines perdues, du fond de mes millions de marches par des plaines oubliées, c'était très doux comme ces dalles, c'était sans fin et clair comme le sourire des morts, et de tous les morts que j'avais été, et tout était fondu dans cette musique : tous les visages et les amours, les prières et les prières, les temples, les milliers de temples où j'avais espéré, prié, adoré, et tous les dieux aimés, les mystères et les mystères ; un seul fil de musique reliait toutes mes marches, une haute tension blanche qui chantait, presque immobile tant elle contenait de foudroyantes rapidités d'existence, une unique vibration éternelle. J'allais comme un aveugle lumineux sous les hautes tables, une toute petite image portée par un sourire, et tout était vécu dans un éclair, les misères et les misères, les espoirs, les désespoirs, ah ! que restait-il ? Un seul amour avait pris tous mes yeux, voilé de lumière la course sans fin, les abîmes et les abîmes, les morts, les vies pour rien, et j'allais comme au sacre, je marchais vers un triomphe là-bas qui montait avec chaque pas, qui montait du fond de mon âme dans un grand rythme blanc, comme si toutes les peines et les peines de mes vies jaillissaient d'un seul coup, purifiées, délivrées, changées en leur contenu de lumière. Oh ! ce chant pur, cette triomphante lumière au bout ! Un million de tendresses jaillies d'un million de peines, et qui ont tout connu — les noirceurs et les noirceurs, les vilenies, les bassesses et les sagesses ; qui ont fait tout le mal, tout le bien, aimé, haï, et qui n'en peuvent plus de tout comprendre ! Un même regard d'amour au fond des hontes, un quelque chose sans nom qui était là toujours et qui reconnaît tout : une foudroyante reconnaissance comme un million de cris

d'amour revenus d'un million de nuits, un unique cri de fusion au bout comme si l'on était un vivant holocauste de toutes les peines du monde, un condensé de la terre, une toute petite image qui porte un million d'hommes, ah ! comme si tout allait éclater enfin et j'allais poser mon front dans le soleil, ouvrir les mains et rendre cette flamme pour toujours.

Björn m'a tiré.

Nous avons tourné dans un couloir intérieur.

Alors, nous sommes entrés dans une vaste psalmodie qui résonnait partout comme du bronze et s'engouffrait dans un dédale de corridors et de piliers sculptés pour revenir encore frapper la haute enceinte et tout emplir d'une coulée grave, puissante comme le roulement même de la mer. Nous étions aux portes du sanctuaire.

Björn a descendu les marches.

J'étais seul sur le seuil et je suivais cette petite silhouette blanche qui s'avançait dans la forêt de piliers. Un moment, il s'est arrêté comme s'il était perdu, les bras le long du corps et tout petit sous la haute voûte ; il a remonté les gradins du *sanctum sanctorum* comme une île de granit au milieu de l'immense quadrilatère, et j'étais là, près de lui, et je regardais. Alors, tout s'est fixé, magnifié : le temps s'est élargi, mes yeux sont devenus immenses ; le plus minuscule détail s'est mis à vivre d'une vie intense comme un absolu — tout avait un sens, une plénitude totale, à croire que chaque chose contenait une éternité unique — et plus rien n'a bougé... J'étais là, je regardais.

J'étais là depuis toujours et je savais tous les gestes, j'étais vieux comme ces piliers et comme ces dalles, et j'avais regardé si souvent cette petite flamme dorée tracer son cercle autour des pierres sacrées, que j'étais peut-être moi-même devenu cette pierre, devenu ce regard ancien,

immobile, qui voit tout, comprend tout, sans passion et sans cri, qui prend tous ces êtres dans son silence et dissout les peines dans ses grands sables d'éternité — ils crient, ils se lamentent, ils passent, et moi je suis là toujours ! Sous mes paupières à demi closes, mon grand regard paisible a déjà contemplé la fin de tous ces peuples, et cette petite flamme qui brille dans mes yeux est le reflet de leur propre éternité. Je donne ce qu'ils me donnent et j'ai toute l'éternité qu'ils possèdent, ma joie est à leurs pieds, ma paix sourit sur leurs lèvres, et s'ils sont durs, ne suis-je pas fait de leur pierre ?

Mais verront-ils cette lumière dans leur cœur, et le dieu qui bouge ici parce qu'il a bougé là ?

Puis il y a eu une petite chute de tension ; ce regard est retombé sur Björn, sur moi, ou plutôt il s'est concentré, rétréci, et c'était comme de passer d'une altitude à une autre, d'une étendue à un point de l'étendue ; et juste au moment du passage, j'ai perçu un fugitif secret, comme si l'on pouvait passer de l'un à l'autre librement, à volonté, aller-venir du grand regard au petit et vivre simultanément en deux mondes ou deux êtres. Et c'était comme la clef de la liberté. Juste un petit mouvement en retrait et tout s'élargit, s'unifie prend des distances, des profondeurs de temps — c'est la grande royauté hors de tout ; puis une petite plongée, et tout se coagule ici ou là, comme par jeu, et si on se laisse prendre au jeu, alors il n'y a plus que cette petite coagulation-là, dure, séparée, qui ne voit plus rien, ne comprend plus rien, qu'une petite croûte de son existence, une petite scène de son histoire immense. Je revenais à cette petite image-là, et il me restait comme une mémoire de toutes ces profondeurs — vague, fugitive, mais intime — comme si chaque odeur, chaque geste, chaque personne étaient prêts à me livrer le fil d'une innombrable légende vécue. Et puis rien,

c'était parti. Je regardais Bjòrn, mon frère, qui répétait le rite, et j'étais seul sous la haute porte comme au bord d'un paysage de rêve : était-ce lui ou moi qui se mouvait sous d'anciens pylônes et n'avais-je pas vécu toute cette histoire aussi, ici et là ? Il aurait suffi que je pousse un peu, que je franchisse ce seuil, c'était là, au bout de mes doigts. Oh ! j'ai comme le souvenir d'une vie inoubliable, je sais encore, je me souviens presque de cette ivresse de couler dans un monde d'abandon merveilleux où la petite personne s'enfonce dans un poudroiement d'or, et l'on marche avec un regard d'en haut comme à un sacrifice triomphal — on passe ailleurs, tout est passé ! Et ce cri de délivrance prodigieux comme si l'on changeait de race. Je sais, j'ai vécu ça ; je me souviens presque d'un enfant, un jour, sous d'autres piliers : un disque d'or s'était posé dans mon cœur et tout avait flambé — les piliers avaient flambé, la pierre avait flambé, et tout avait flambé comme si le monde était fait de soleil. Je me souviens presque, c'est là, il suffirait que je descende ces marches encore... Et puis, quelque chose disait non : tu ne passeras pas. Comme si je *devais* oublier. Oh ! je n'en finirai donc jamais de remonter la piste et de compter mes cailloux d'or, ou de noir ? Et peut-être était-ce un piège aussi, peut-être fallait-il vaincre son passé de lumière autant que son passé d'ombre, et passer outre.

O Pèlerin
Tu es le revenant
De plus d'une ombre
Et de quelques victoires
Tu descends à la tâche
Oublieux volontaire
Jusqu'au jour où tu pourras embrasser
Dans la grande Mémoire tranquille

Le piège des anciennes victoires
Et le vertige des vieilles hontes

Alors j'ai coulé dans cette psalmodie. Et c'est là que j'ai fait ma découverte.

Elle jaillissait de partout à la fois, d'un groupe de chantres accroupis parmi les colonnes, puis d'un autre et d'un autre, et chacun scandait son propre récitatif, chaque vague venait rouler sur l'autre, enfler l'autre, se fondre en l'autre, jusqu'à ce que le sanctuaire tout entier ne fût plus qu'une seule grande houle de chant qui vibrait, vibrait, frappait les murs comme une haute marée de bronze, roulait dans un enchevêtrement de grottes et de divinités sculptées, puis revenait encore cogner la voûte tandis que du fond des cryptes, comme un ressac, sans fin, les mêmes syllabes montaient : *AUM namo namo namaha. AUM namo namo namaha...* Et ce AUM était une merveille de puissance grave, un bronze doré qui semblait rouler du fond des temps, pétri d'un million de cris jamais perdus, jamais éteints, et ce n'était même pas une prière ni un appel ni un chant, c'était seulement un jaillissement d'être, seulement la voix de l'Homme, nue et grave, éternelle, comme la voix de la mer, comme la voix du vent ; un son qui disait l'homme seulement comme la rivière dit l'eau ; et peut-être était-ce le cri du monde par sa bouche, un jour sous la migration des étoiles quand il s'est dressé debout et seul pour saisir son propre mystère ; et ce premier verbe est monté, le faisant homme sur le champ de pierre du monde, le saisissant de lui-même comme le premier coup de stylet avait saisi l'aurochs sur les parois d'une caverne. *AUM namo namo namaha, AUM...* J'ai laissé monter ce verbe en moi, laissé couler ce mystère du fond de ma nuit jusqu'à ce qu'il emplisse tout mon temple de chair : j'étais cet homme

ancien, debout et seul sous la voûte innomée, j'étais cette conjonction de forces obscures, et il y avait quelque chose à articuler, quelque chose d'unique que j'étais, et ça n'avait pas de nom, pas de langage, mais c'était là comme un enfant dans le ventre de ma nuit, c'était mon secret d'être, mon son tout pur, mon nom vraiment, « ça » qu'il fallait nommer pour vivre, et si je ne trouvais pas mon nom, j'étais comme une inexistence, écrasé sous les étoiles, perdu dans l'ombre avec le cri des chacals. Et je me penchais sur ce mystère, j'écoutais ce quelque chose au fond, ce bruit de ma forêt, ce murmure de mes eaux, et, plus profond encore, plus dedans comme au bout de mon souffle, ou peut-être au commencement de moi, une toute petite pulsation, une chaleur qui faisait un cri — c'était comme gonflé d'or... et si tranquille : la tranquillité de ce qui *est*. Juste une petite vibration, mais solide ! C'était la certitude même, le roc, le chaud, le plein de mon être. C'était comme une adoration au fond, pour rien, pour tout, parce que *ça* est et je suis, *ça* vibre et je vibre et tout vibre — ça et rien que ça, tout simple comme on respire, le chaud du monde, le roc, le plein de tendresse, l'amour nu ; ça seulement que je suis, ce cri qui me fait être ! Et qui fait tout être ! Une toute petite respiration au fond qui tient tout dans son chaud, qui coagule les mondes, les astres, les bêtes — qui coagule les corps et les corps dans son chant —, un unique cri d'éternité dans les choses, une seule syllabe qui fait être, *AUM*... Ah ! qu'avais-je besoin d'un temple ! Là, il n'est rien à prier : ça prie tout seul, ça vibre tout seul, ça chante sans fin ; là, il n'est pas de peur ni d'espoir, rien à attendre, rien à vouloir, c'est là toujours, c'est plein toujours ; là, il n'est plus de mystère, rien à nommer, rien à comprendre : c'est tout compris, tout est ça et tout dit ça, tout est l'obscure prison de cette coulée qui chante !

J'ai ouvert les yeux, j'ai regardé ce temple. Et pour la troisième fois, quelque chose a dit non. C'était une évidence, aussi vibrante que ce verbe dans ma chair, aussi claire que le bleu du ciel sur nos têtes et sur toutes les cages des hommes, qu'elles soient gothiques ou exotiques : oh ! il y a quelque chose qu'aucun temple, aucune Eglise ne peut saisir, quelque chose qu'aucun être, aucun prophète ne tient, aucun dieu, aucun pape, qu'il soit de l'Est ou de l'Ouest ; qu'aucun livre, aucun mystère n'enferme dans sa formule de pierre ou de sang, sa lettre d'encre ou de lumière ; quelque chose de plus grand que tous les sauveurs du monde, les intercesseurs et cadenasseurs du Vrai ; une Vérité plus vaste que tous les cieux, trop simple pour leur grandeur, trop naturelle pour leurs miracles — quelque chose qui rit partout, qui chante partout, qui joue au prêtre, joue au païen, qui peine avec la nuit, peine avec le jour, et qui sourit encore par-delà toutes les peines et tous les jours du monde, les prisons sacrées ou moins sacrées . une toute petite vibration d'or qui court partout, respire partout, qui brille et brille encore malgré toutes nos lumières et toutes nos ombres, toutes nos Bastilles de l'Esprit ou de la chair. Et je dis non et trois fois non ! Je ne suis pas de ce temple ! Je ne suis d'aucun temple, aucune formule, aucune prison des dieux ni des hommes !

Alors j'ai ouvert les yeux, cette fois, tout grands. J'ai saisi ce chant sous mon porche de pierre, cette musique d'homme sous la pierre, ici et là, il y a cinq mille ans ou hier, dans toutes les langues, tous les cœurs, toutes les misères en noir ou blanc, sous les dieux et les diables — dessous, toujours, dessous et prisonnier. Et ce chant dans mon cœur ne priait pas, n'implorait pas, était sans peur, sans loi ; ce cri de mon cœur cognait, cognait contre cette muraille comme un oiseau dans sa cage... Et tout

d'un coup, j'ai *vu* — les yeux grands ouverts, j'ai vu ce surprenant mystère ; je pourrais dire le MÉCANISME DE L'EMPRISONNEMENT DANS LA LUMIÈRE : ils chantaient, comme d'autres là-bas sous d'autres voûtes, et je voyais ce ressac de leur chant frapper les murs, ricocher autour, puis retomber sur eux dans un ruissellement d'électrum parcouru de pulsations bleu foncé, puissantes, vibrantes, qui les enveloppait, les illuminait, les cerclait d'or et emplissait tout le lieu d'une masse de puissance comme la réverbération même de leur chant, la translation colorée de leur propre force d'invocation — et c'était encore leur propre reflet somptueux qui allumait leurs murs comme il allumait le regard de leurs dieux. Et moi, debout là-dedans, seul sous mon porche de pierre, je cognais, cognais contre cette voûte, cette prison de lumière, et *plus je cognais,* plus je voyais cette pulsation bleu foncé se gonfler d'intensité, de force, et presque de dureté, comme si j'étais pris, moi aussi, comme ces hommes, au piège lumineux de ma propre incantation, enfermé dans un saphir cerclé d'or comme un insecte dans une bulle d'ambre. Alors j'ai compris, j'ai vu, j'ai touché le secret des Eglises, cette illumination en boîte, ce sommet de lumière dans une cage, ce salut dans une bulle. Et subitement, j'ai tout lâché. J'ai ouvert les mains, quitté mon chant, quitté ma force, mes lumières, ma pauvre lumière dans une cage et tous mes reflets pompeux ; j'ai chu dans un précipice de nullité — une douceur soudain d'enfant perdu, arraché, emporté dans je ne sais quel cataclysme triomphant, comme un grand coup d'épaule dans les murs, comme on passe dans la mort ; et j'ai passé au travers dans une infinitude de lumière blanche, blanche, blanche, libre, libre !

Les tambours, les conques, les trompes d'argent éclataient sous la voûte. Björn s'est prosterné. Tout le lieu

n'était plus qu'une précipitation bleu foncé, puissante, sacrée — oui, divine, on pouvait plonger là-dedans et se perdre dans un triomphe de lumière. C'était l'envoûtement parfait, l'illumination irréfutable, c'était la puissante magie des Eglises. Une concentration lumineuse de millénaires de prostration. Une deuxième fois, les trompes ont sonné, puis les shanai suraiguës. Puis une troisième comme je sortais du sanctuaire. Leur écho vibrait dans mon cœur comme un grand coup de départ, comme une dérade en plein large, comme si j'avais marché, marché, usé des vies, des millénaires, des gestes, des millions de gestes et de peines sous tous les temps, tous les lieux, traversé des enfers, des illuminations, des bûchers et des bûchers dedans, dehors, des révélations et des saluts sans fin — qui tous s'écroulaient contre un même mur. J'avais vécu, peiné tout ce temps pour arriver à ce seul point, cette minute blanche, et tout était exorcisé : les victoires avec les pièges, les illuminations avec les diables — j'allais nu et libre pour ce qui doit être, comme un païen de dieu.

Les grandes dunes coulaient dans le soleil devant les portes du sanctuaire, toutes blanches vers la mer et nues comme mon cœur. Et c'est là que j'avais envie de me prosterner, sans voûte sur la tête et sans murs devant moi.

Alors elle a passé devant moi, cette petite fille au paon. Elle m'a regardé droit dans les yeux, sans ciller. Puis elle a disparu vers les dunes avec son plateau d'offrandes entre les mains.

Et ce regard a coulé en moi comme le premier sourire d'un nouveau monde.

VIII

L'HOMME AU SECRET

Les pèlerins faisaient leur prière au soleil, debout dans l'eau, les hautes dunes glissaient dans la mer, si pures, si douces, comme une Arabie blanche ; on avait envie de rester là, éternellement là, à regarder les soleils passer, sans vouloir autre chose que cette lumineuse blancheur lisse qui coulait dans une eau sans une ride, cette simple perdition sans un murmure. Puis les dunes s'infléchissaient, faisaient une anse, toute plate, une petite plage de sable fin, sans un roc, et c'était l'éclatement vert de la palmeraie, le bruit des conques, des cloches de bronze, la même psalmodie sans fin sous les hautes tours. Deux mondes. Et une petite plage blanche. Mes yeux allaient des dunes aux palmes, des palmes aux dunes et aux pèlerins, et j'avais envie de joindre les mains, moi aussi, prier, adorer, je ne sais — simplement adorer. Peut-être était-ce cela, la plus vieille religion : le premier balbutiement de beauté dans l'homme parce que quelque chose s'ouvre en lui soudain et qu'il veut joindre les mains, prier, chanter — n'importe quoi —, vêtir d'un verbe ou d'une couleur cette toute petite chose dedans qui s'émeut et qui voudrait faire couler une goutte de son éternité. J'ai tendu les mains et tout était illuminé ce matin-là parce que j'aimais — le monde est parfois une gloire qui se révèle ; j'ai joint les mains comme si d'aimer, c'était d'abord

reconnaître, et tout reconnaître : une totalité d'amour qui ne veut rien laisser, pas une seule chose en dehors, parce que c'est *tout* qui vibre de la même chose, la même toute petite chose dedans qui se reconnaît partout — le monde est une unité totale qui parfois s'émerveille. Et dans ce regard, il n'y avait plus de je ni d'autres, rien d'« autre » : c'était comme une immensité d'amour qui se répondait partout, en tout point, une dilatation d'être où le cœur est comme battant partout — il n'y a plus de centre, tout est le centre ! Pas de dedans, pas de dehors, tout communique ; pas d'yeux qui regardent et qui découvrent la beauté et qui aiment : c'est tout qui aime, c'est l'éclatement d'une myriade de regards comme si l'on aimait partout à la fois, une grande neige de lumière dont chaque cristal est un éclat de moi qui chante : ça chante, c'est tout qui chante, c'est de la lumière qui chante — le monde est un grand rythme qui chante toujours, et parfois le cœur s'en aperçoit.

O Tara, ô Mère

Un mendiant tendait les mains dans le soleil, il était seul sur la petite plage, on aurait dit qu'il mendiait au soleil.

O Tara
Tout est ta volonté
C'est Toi, la toute-volonté
Toi qui fais l'action, ô Mère *

Il chantait, et ses paroles importaient peu, elles chantaient juste, elles avaient la musique de la vérité. Toutes les dunes chantaient par ce mendiant.

* D'après un chant bengali.

C'est Toi qui fais
O Mère
Et ils disent : c'est moi qui fais

Et au moment où il prononçait ce « et ils disent », il y a eu comme une tristesse ; une petite faille soudaine, un arrêt d'une seconde, la voix se brisait. Et toute la souffrance du monde était là... Etait-ce lui ou moi qui chantait vraiment ? Je ne sais plus, c'était cette petite brisure d'une seconde cette faille de je dans la totalité, et une souffrance aiguë tout d'un coup, comme une asphyxie : je, c'était la souffrance, c'était l'intolérable souffrance de ne pas pouvoir contenir *ça*. Une immensité de musique qui se brise, quelque chose qui bée subitement, et l'envie de se précipiter là-dedans comme si jamais rien au monde ni personne ne pourrait combler ce trou.

O Tara, ô Mère...

Et je dis : avez-vous entendu cette petite note qui se brise dedans, cette soudaine trouée d'infini dans une seconde ? Il y a une seconde dans une vie, une toute petite seconde qui compte.

— Alors, l'homme de cristal ?

Il a posé sa main sur mon épaule. Tout s'est reprécipité dans ce corps : un rétrécissement instantané, une seconde de suffocation — nous sommes des suffoqués normaux.

— Je t'ai fait peur !

Et juste comme je rentrais là-dedans, au passage, dans un éclair, j'ai cru percevoir comme une Personne totale, qui était nous, Bjorn, moi, innombrable, immense — un Corps, un unique Corps —, et dire je, là, dans ce petit bout de coque, c'était aussi absurde que de se prendre pour une coccinelle sur une plage blanche.

La présence d'esprit m'est revenue, qui était plutôt comme une absence.

— Tu as attrapé un coup de bambou, ou quoi ?

Il m'a secoué. L'eau de mer dégoulinait de ses mèches blondes, il avait l'air d'un dieu du Nord.

— Ah ! frère, comme la vie est belle, et je la mangerais !

C'était le Prince Björn, vivant, vorace, enfantin.

— Viens, on va se mettre à l'ombre, je vais te dire le secret.

Tout s'est assombri. Alors les paroles de Balou me sont revenues, claires, claires, cristallines, avec leur petit son d'évidence : « Il va mourir. »

— Oui, le secret, *mon* secret, viens.

Et il m'a entraîné vers les dunes.

C'était si absurde, ce « secret », ça sonnait si faux ici. Je regardais Björn, le Prince Björn qui s'étrillait, et puis cet autre qui était comme collé dessus, l' « homme au secret » — c'était peut-être cela, la mort de Björn ?

— Quand j'étais à Zinder avec Erik...

Mais je ne l'entendais plus, j'étais penché sur cette ombre qui suivait Björn ; si je trouvais, peut-être pourrais-je le sauver ?... Qu'est-ce que cela voulait dire, la « mort » ? — Elle est là tout le temps, on la promène avec soi, mais à quel *moment* devient-elle la mort ? Oui, le moment... J'étais penché là-dessus, comme si j'allais l'attraper, ce moment, cette seconde où l'on vire dans la mort — Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y avait dans Björn qui appelait la mort ? Un homme ne meurt que parce qu'il appelle la mort. Le faux Björn ?...

Alors ce fut une révélation.

Je me suis arrêté net dans les sables, tout est devenu clair, précis : l'ombre violette de Björn, son dos bronzé avec les petites perles d'eau de mer, tous les détails phy-

siques magnifiés, fixés lumineusement, et puis ce regard qui perce au travers et qui voit : un monde dans un déferlement d'une minuscule seconde claire. Et sur le moment, il n'y avait rien à comprendre, c'était compris, c'était de la lumière vivante qui contenait toutes les explications sans une ombre d'explication — après, il fallait tirer le fil et dérouler, mais ce n'était plus ça exactement, c'était un à peu près, une traduction en langue étrangère. Une petite seconde blanche — qui loin, loin en dessous, pouvait faire des tableaux ou de la musique, des événements, des philosophies, mais c'était déjà desséché, retombé dans la boîte à moitié mort. Et ce que je voyais, c'était d'abord une mort lumineuse, si je puis dire, toute blanche, une mort qui n'était pas une anti-vie — nous ne comprenons rien à la mort parce que nous la voyons noire, « contre », l'ennemie, la négation, la défaite... défaite *de quoi* ? Et je voyais, de l'autre côté, une mort noire, cette espèce d'anti-moi qui vient se coller à nous, le faux Bjorn — la « mort ». Mais une mort qui vient se coller à nous pour nous forcer à être nous-même, le vrai nous-même ! C'est la gardienne de la vraie vie. Et chaque fois qu'on passe du mauvais côté, le moi de mort prend la place — il prend la place, non pas pour « tuer », mais pour nous forcer à rétablir le vrai. La mort, c'est l'incapacité de rétablir le vrai. C'était lumineux. Et en même temps, simultanément, dans cette seconde blanche, je regardais, et il n'y avait nulle part de mort ! Pas un atome de mort, pas une ombre, pas une négation, pas d'anti-moi, c'était de la pure lumière — une absolue positivité de tout. Tout coule *vers* ça, *pour* ça, irrésistiblement, comme ces dunes, vers ce Moi total où la mort n'est plus parce que nous sommes devenus totalement vrais. Et d'un seul coup, tous les blancs et les noirs du monde se volatilisaient, les pour, les contre — il n'y a

pas de mort ! Il n'y a pas de contre, pas d' « anti » quoi que ce soit ! Tout va *là*, tout coule vers ça, par tous les pour et tous les contre, il n'y a que de la lumière ! Il n'y a jamais eu que de la lumière — nous sommes complètement en dehors de la question, nous mettons des mots sur quelque chose qui n'existe pas, il n'y a que *Ça* qui existe, *Ça* qui devient, *Ça* qui grandit, *Ça* qui marche vers le précipice de *Ça*, et même si nous étions pour nos « contre » et contre nos « pour », nous irions là, pareils, exactement où nous devons aller, dans cette langue ou une autre. En vérité, le monde nous échappe complètement, sauf une seconde par hasard : nous ne connaissons pas la langue.

— Attends, on va s'asseoir là.

Et je suis revenu à cette espèce d'obscurité qu'on appelle jour.

— Tous les matins, je viens là.

Il y avait un tout petit édifice aux pieds des dunes. D'abord, je n'ai pas compris ce que c'était. Puis je me suis aperçu que c'était un temple, un tout petit temple, microscopique, à peine plus haut que Björn, en granit, entouré d'un péristyle miniature soutenu par quatre colonnes sculptées. Les dunes tombaient derrière comme un immense vélum, les marches étaient presque enfouies sous les sables. Il n'y avait pas un bruit, pas un souffle, sauf le bourdonnement de la psalmodie là-bas et encore la voix frêle du mendiant :

O Tara, ô Mère...

Alors une étrange impression m'a saisi tandis que je montais ces marches, quelque chose qui balayait ma lumière, une nouvelle couche d'être qui affleurait — ça jaillissait sans cesse ce matin-là, c'étaient comme des mondes qui venaient éclater l'un après l'autre telles des bulles

de couleur, chacun avec son rythme —, et ce n'était pas une angoisse, cela n'avait aucune raison d'être parce que j'étais aussi tranquille que ces dunes, mais c'était très profond, une sorte de battement de cœur, comme un enfant qui découvre une maison abandonnée ou comme en rêve quand on débouche dans un lieu oublié, étrange, et soudain reconnu, intimement reconnu : c'est *là*. Et je connaissais bien ce genre d'émotion, elle s'accompagnait toujours d'une odeur... Un jour, il faudra que je comprenne

J'ai passé le nez par la minuscule porte. Un rayon de soleil tombait sur une pierre dressée, toute nue : un caillou. Il y avait des fleurs fraîches par terre, un petit bol de poudre rouge, de l'encens qui brûlait, une atmosphère d'Egypte dans ce minuscule endroit, et tout était obscur, sauf cette pierre. Et au moment où j'allais sortir, par terre, dans un coin, appuyée contre un mur : Batcha... Batcha, une joue posée sur ses genoux, sagement endormie.

Je n'ai pas soufflé mot et j'ai rejoint Björn.

Il ne disait rien. Il était accroupi sous le péristyle, face au Nord, regardant la palmeraie. La mer était à dix mètres de nous comme un lac bleu foncé ; les grandes dunes coulaient au fond comme une turquoise. Il n'y avait pas un oiseau, pas un roulement de vague ; cette psalmodie toujours, et cette étrange odeur qui m'emplissait d'émoi. Puis cette voix encore, toute seule, un peu grêle, presque dérisoire au milieu des sables :

O Tara, ô Mère
Tu es la conductrice
Tu es l'arbre dans la semence
Tu es la mangue et l'ombre du manguier
Et le détour du sentier sous mes pas
Telle Tu vas, tel je vais

J'écoutais dans le silence ; j'étais tout lisse et nu comme cette mer, et il me semblait, loin, loin, entendre le murmure d'une autre histoire, une même histoire toujours, mais plus floue, qui avait cette odeur et ce chant. C'était comme une mémoire là-bas, cernée de sable et de granit, un jour pareil à celui-ci où les choses avaient commencé : un début de l'histoire, un moment chargé de pouvoir qui revenait de vie en vie, comme la vague et la vague sur la même plage. Ah ! nous revenons de plus d'une île, et nous traversons cette petite plage d'aujourd'hui, venus d'où, quels archipels perdus ?... C'était comme une porte qui s'ouvrait au fond, avec cette odeur de sable et un chant, quelque chose qui béait soudain ; et la vie était balayée d'un souffle comme si l'on avait vécu à côté, tout le temps à côté, fait semblant de s'agiter sur une solidité, et puis on arrive au fait : c'est là — il n'y a rien à voir et tout est chargé de présence. Björn aussi sentait quelque chose ; il ne disait rien, il regardait les dunes, la palmeraie, et encore les dunes.

— Nil, quelquefois j'ai l'impression que l'on ne sait rien du tout. On croit tenir le secret, et puis... on est futile.

D'un geste, il a montré les dunes.

— Il faut lutter, autrement on est foutu, c'est la dissolution.

Il a serré les bras autour de ses jambes, serré ses mâchoires. Et je me revoyais dans ce train, accroupi pareillement, naviguant dans mon désert de rocs.

— Nil, qu'est-ce qu'on fait ici, dis-moi ? Parfois, je ne sais plus ce que je veux dire, c'est comme une histoire que j'ai inventée, et puis c'est tout faux... C'était tout simple quand j'étais enfant : il y avait le cri des oies sauvages sur le lac — tu comprends, le cri des jars —, je restais là, caché dans les roseaux, et j'écoutais pen-

dant des heures... Ça, je comprends bien, le cri des jars. Et la brume du mois de mai, le ciel qui flotte, et puis ce cri. Tout le reste... J'ai navigué, marché, changé de couleur et de métier, j'ai fait... je ne sais quoi — c'est comme rien. C'est comme une invention, ça n'existe pas. Le cri des oies sauvages, ça existe.

Il a posé un doigt sur sa joue. C'était un Björn si charmant.

— Eh bien, c'est peut-être ça, ton secret ?

Il m'a regardé sans comprendre. Puis son visage s'est durci encore, c'était cette espèce de détermination farouche qui le rendait si pathétique.

— Ça ne fait rien, il faut tenir le coup, c'est tout. Et puis, je suis à la veille de trouver. Même si cette veille, c'est encore six mois, j'approche. Et au fond...

Il a balayé le sable des marches.

— ... Au fond, c'est la même chose ; ce que je cherche ici, c'est ce que je cherchais là-bas, c'est pareil, mais c'est un rêve actif, tu comprends : un *cri qui a du pouvoir*, pas le cri de ces oies idiotes. Ecoute...

Il était repris d'enthousiasme ; il était encore parti dans son rêve.

— Quand j'ai rencontré Guruji sur la lagune, un jour, au moment des oiseaux, je lui ai dit : « Moi, je sais appeler les oiseaux ; je connais le cri des sternes, le cri des fulmars, le cri des foulques ; je les appelle, ils répondent... » Alors tu sais ce qu'il m'a dit — c'était ma première révélation —, il m'a dit : « Si tu appelles les dieux, ils répondent aussi. » Il m'a dit : « Quand j'appelle « Gorom », tu te retournes, tu réponds —*tout* répond, si tu sais appeler. Seulement, il faut savoir le nom. » Tout répond, c'est ça, Nil ! Eh bien, le mantra, c'est le cri des choses, c'est leur nom. C'est comme le cri des jars : il faut savoir appeler.

— Et alors, qu'est-ce que tu veux appeler ?

— Mais tout ! Ecoute, je vais t'expliquer, c'est formidable...

— Si c'est formidable, je me méfie.

— Oh ! toi... Ecoute, tout a un cri : l'eau, le feu, les personnes, la sève dans les palmiers, même la pierre, tout. Chaque chose a un cri, un nom vrai. Eh bien, ce cri, c'est le son produit par le mouvement des forces qui constituent la chose — nous sommes un champ de forces, on est fait d'un millier de lignes qui emprisonnent des forces ; ils disent « les atomes », ils disent « les molécules », ou je ne sais quoi, mais ça, c'est seulement une façon de voir, c'est un système de notation. Il y a beaucoup de systèmes de notation : physique, chimique, religieux, musical, poétique, chacun a son système. Et au fond, chacun cherche à appeler un genre de choses, c'est-à-dire à maîtriser ou à reproduire une chose. Mais eux, les savants, quand ils veulent reproduire la chose, il faut un mécanisme formidable ; les musiciens aussi cherchent à reproduire, les prêtres aussi. Mais si on connaît le son qui constitue la chose — la pierre ou le feu ou le dieu ou le diable —, automatiquement on la *produit*, tu comprends ? Nommer, c'est pouvoir. Eh bien, les Tantriques ont le secret des sons. Ils ont le pouvoir.

— C'est de la magie.

— Mais tout est de la magie ! Qu'est-ce qui n'est pas de la magie ? On est tous à manipuler des forces, sans le savoir. Il s'agit seulement de choisir son genre de magie, celle qui a le plus de pouvoir, celle qui fait la plus jolie musique du monde.

— Et qu'est-ce que tu veux « produire », pratiquement ?

— Mais tout, je te dis ! La maîtrise.

— Et pourquoi ?

Il est resté un moment ahuri, son visage s'est crispé comme s'il allait se mettre en colère, puis il s'est ressaisi.

— Je vais te donner un exemple. C'est moi qui m'occupe de la maison de Guruji (d'ailleurs je suis en retard, je vais me faire attraper), je nettoie la maison, j'amène les provisions...

— C'est toi qui payes ?

Björn est resté interloqué.

— Oui, bien sûr... J'amène son bois aussi. Un jour, en rentrant, je me rappelle brusquement qu'il n'y a plus d'allumettes ; je cours au bazar, j'achète des allumettes ; je reviens, Guruji était en méditation... sa lampe était allumée. Il n'y avait pas une allumette dans la maison !

— Et alors ! Pour six païsa, on a une boîte d'allumettes au bazar... C'est peut-être plus rapide que d'apprendre le mantra du feu, non ?

J'ai cru qu'il allait éclater.

— Mais qu'est-ce que tu veux, l'homme de cristal ! Tu veux me démolir, ou quoi ? C'est ça que tu veux ?

Il y avait une panique dans le regard de Björn.

— J'arrive au but, je suis au bord de la victoire, je...

Alors j'ai su que j'avais touché la maladie de Björn, le point à démolir — le point de mort. Et toute ma vie je me suis demandé si j'avais eu tort de vouloir démolir cela... Je ne sais pas, je ne sais plus. C'était sa vie, et c'était ce qui l'empêchait de vivre, les deux ensemble, comme si le point le plus sûr était aussi le point le plus mortel. Quelquefois, je me demande si le sommet d'un homme n'est pas son plus intime abîme. Et c'est la même chose, l'envers et l'endroit : la maladie mortelle avec le salut. Et peut-être n'est-ce pas une maladie mortelle, peut-être est-ce seulement le moyen de se délivrer d'un sommet périmé.

— Tu n'y comprends rien...

Il était si pathétique, ce Björn, il voulait tellement me convaincre. Ou tellement se convaincre ?

— Allumer le feu, ce n'est rien, il y a toutes sortes de pouvoirs. On peut combiner les mantra, mélanger les sons ; on peut guérir, on peut tuer, rendre malade, agréger, désagréger, changer le cours des pensées — on peut appeler les dieux, remplir la vie d'une force surhumaine. C'est une chimie des sons, une poésie concrète : on appelle. Les gens n'arrêtent pas d'appeler avec leur pensée ; ils appellent les maladies, la mort, les catastrophes ; ils appellent toutes sortes de maléfices en descendant le boulevard, ils sont couverts de mouches — alors, on appelle les jolis oiseaux de l'invisible.

Il était tout doré dans le soleil ; et je les voyais presque, ses oiseaux. Mais ça n'avait pas de substance, c'était de la mousse de rêve. Derrière, oh ! derrière, je sentais, j'entendais autre chose, qui ne faisait pas de bruit, pas de mousse, qui coulait, coulait si simple, si clair, qui était comme la substance vraie du monde — oh ! pas d'invisibilités merveilleuses, mais une visibilité plus grande, quelque chose qui gonflait de vérité le moindre grain de sable.

L'ombre est revenue sur son visage.

— L'ennui, c'est qu'il faut beaucoup de temps. Cinq heures de *japa* par jour — japa, ça veut dire répéter le mantra —, cent mille fois ce mantra...

— Mais si tu connais le son...

— Mais je le connais ! Mais ça ne suffit pas, il faut « éveiller » le mantra. Il faut le « charger ». C'est comme un accumulateur que tu charges à force de répétition, et puis, tout d'un coup, il s'éveille, on établit le contact. Alors on est le maître de la force, il suffit de la nommer, elle est là. Mais il y a beaucoup de forces, tu comprends, beaucoup de « dieux » différents, c'est ça

la difficulté. Depuis trois ans, je vais d'un mantra à l'autre, et puis... Il me dit que moi aussi, je suis en train de me « charger » et qu'un jour je serai au point de saturation. Evidemment...

— Tu es complètement à côté, Björn.

— Et toi, tu m'énerves.

— Un son suffit.

— Quel son ?

— Ecoute, Bjòrn, tu veux appeler les dieux, mais moi, je te dis une chose : voilà cinq mille ans qu'on appelle les dieux, et ça n'a rien changé au monde. Parce que c'est très simple, tu peux avoir toutes les visions du monde, tu peux faire apparaître tous les dieux sous le nez des gens, et ils ne seront pas plus épatés finalement que par leur télévision ou leur cinéma. Et je te dis que si le monde avait le pouvoir de vision, il ne serait pas plus avancé qu'avant : ils appuieraient sur leur bouton psychique et ils se paieraient une heure de cinéma invisible ; et puis ils iraient boire un verre de bière et ils s'embêteraient autant qu'avant. Parce que rien ne change tant qu'il n'y a pas quelque chose dedans qui change !... Bjòrn, le miracle du monde n'est pas formidable du tout, au contraire, c'est quelque chose de très simple — si simple qu'on ne s'en aperçoit pas. C'est ça, le secret. Tout le reste, comme tu dis, ça n'existe pas, c'est du bruit, du tapage, c'est de la poudre aux yeux. Ils font tous du théâtre : ton Tantrique, les prêtres, les Eglises, tous — ce sont des cabotins de l'Esprit.

Bjòrn était blanc comme un linge.

— Voilà trois ans que je travaille, j'ai tout misé là-dessus...

Je ne sais pas ce qui a passé dans ses yeux, il s'est fixé sur moi, c'était froid comme un couteau. Puis il a

dit, en détachant ses mots, son regard bleu d'acier me tenait comme un insecte sous le microscope :

— Toi, tu as besoin d'une catastrophe.

Et il s'est tu.

Il y a eu un trou en moi, une seconde d'arrêt.

Puis une minuscule petite vague a roulé sur la plage, avec un bruissement de coquillages.

J'étais loin, tout d'un coup, complètement en dehors de l'histoire, posé là un moment sur cette plage, comme réveillé d'un rêve. Et puis ce regard, si aigu, qui saisissait la moindre chose avec une intensité fulgurante, ce coup d'œil comme d'une autre planète — dix fois, cent fois ce regard s'est ouvert en moi, et chaque fois c'était pareil : une seconde d'éternité qui vient crever le décor, et l'âme regarde. Tout est saisi instantanément, sans le moindre trouble, la moindre émotion, vu comme dans un silence de neige, et ça ne bouge plus, c'est photographié pour l'éternité. Et comme cela, de loin en loin, des petites images indélébiles, des petits éclatements de blanc, ou de noir, sur une route immense, immense, qui s'en va, on ne sait où, ni pourquoi, par-delà cette vie.

Cette petite vague-là, je crois que je l'écouterai encore après des âges ; et je ne saurai plus ce qu'elle veut dire ; mais elle bougera en moi comme cette odeur de sable, comme cette psalmodie là-bas, cette couleur de turquoise ou cette ombre du péristyle, ou la cascade blanche des petites marches enfouies, qui ne conduisent plus à un temple d'ici, à une plage d'aujourd'hui, un moment de ce soleil ou de cette crique, mais à une vaste histoire ininterrompue où j'ai marché, prié, souffert, écouté pareillement une même petite vague, un jour, qui venait souffler sur la plage dans un bruissement de coquillages.

— Et ta catastrophe, tu l'auras.

Il a cogné du poing sur les marches.

Oui, je savais, j'attendais cette chose, cette « catastrophe », cette vieille Menace. Mais quoi ?... Je regardais la plage, les dunes, les pèlerins en prière ; tout me semblait si simple, si lumineux ; où pouvait être la catastrophe dans *ça* ? Elle n'existait pas, elle n'était pas, c'était une impossibilité, une invention de ceux qui se *croyaient* en dehors de ça... Et tout d'un coup, j'ai vu l'illusion — la formidable illusion ; c'étaient comme deux mondes séparés par un abîme prodigieux, et pourtant c'était le même monde, un seul monde d'une seule substance — lumineuse, totalement lumineuse, sans un interstice d'ombre, sans une faille de douleur : c'était *ça* et rien que *ça*, immortel, glorieux, à jamais intouché par un souffle de douleur — et puis un mauvais regard, et tout chavire : c'est l'antipode, la nuit, la mort, la souffrance, la totale contradiction de ça, l'incertitude jusqu'à l'effroi — la Menace, tout croule sous les pieds. Et la Menace, ce n'était pas la possibilité de la catastrophe ni de la mort, c'était le *fait* d'être en dehors de *ça*, ou plutôt de se croire en dehors de *ça*, c'était *tout* qui était menacé parce qu'il n'était pas *ça*. On rétablit le regard et tout disparaît ; ça n'existe plus, ça n'a jamais existé ! Et pourtant, c'est la même chose, un même monde avec les mêmes événements, les mêmes « accidents » : d'un côté, l'accident n'existe pas ; de l'autre, tout est un accident, un impitoyable accident. Juste un mauvais regard et tout se renverse : un grouillement de serpents subit — le Destin.

Là-bas, le mendiant chantait toujours.

O Tara, ô Mère
Tu caches le lotus dans la boue
Et l'éclair dans les nuages
Aux uns, tu donnes la lumière
A d'autres, tu fais choisir le précipice

O Tara, Tara
Tel tu fais bouger, tel je bouge

Et je me suis demandé si ce changement de regard ne pouvait pas aussi changer le destin, annuler la catastrophe ?

Puis tout s'est effacé, il y avait seulement Björn devant moi, le visage crispé, et un petit moi d'ombre qui regardait.

— Un jour, je verrai les dieux.

Il s'est levé. Je l'ai attrapé par le bras :

— Björn !

Il fallait faire quelque chose, il allait mourir. Je la touchais, cette mort, elle était sur lui !

— Björn...

— Quoi ?

Il a esquivé mon regard.

— Il n'y a qu'une chose qui sauve...

— Un jour, je recevrai l'initiation.

Il répétait comme un enfant obstiné, et j'étais pris d'angoisse, je ne pouvais rien pour lui. La colère m'a saisi.

— Il a promis, il a dit, je recevrai l'initiation.

— Il te fait marcher, il t'exploite.

— Tu mens, tu n'as pas le droit.

— Le droit...

L'image du Sannyasin a passé devant mes yeux. Je me suis revu dans cette rue du port, courant derrière lui, avec cette colère, cette envie de cogner, cogner jusqu'à ce qu'il s'écroule par terre — et je cracherai dessus. C'était vivant comme hier. Et Björn devant moi, c'était comme moi-même, la même histoire — il n'y a qu'une histoire, une seule histoire, un seul drame dans tous les hommes !

— Björn, il n'y a qu'une catastrophe au monde : on est esclave — et on devient libre. Ou on meurt.

— Mais je suis libre !

— Oh ! Björn, je ne sais pas si c'est parce que j'ai beaucoup souffert entre leurs mains, mais je les vomis, ces instructeurs, eux et toutes leurs initiations, c'est comme un cauchemar que j'ai vécu, c'est inscrit, marqué dans ma chair...

Alors, toute l'histoire m'est revenue d'un coup, l'image, la scène ; ça remontait de loin, loin dans la mémoire, avec ce poids d'obscurité et de menace — oh ! plus la lumière se fait, plus je découvre d'ombre !

— La dernière image d'un mort, tu sais, quelque chose qui se fixe et qu'on emporte : cette image-là.

Björn me regardait avec ahurissement.

— Il y a longtemps que j'ai vu cela, plusieurs fois, en rêve — chaque fois le même rêve —, mais c'est plus qu'un rêve, c'est comme un souvenir vécu, quelque chose qui a *dû* se passer dans une vie... Et c'est toujours le même homme, puissant, le crâne rasé, torse nu, les yeux étincelants, et puis cette lumière bleue autour de lui — mon « maître », soi-disant — et moi, je suis debout, là, devant lui, impuissant, sous sa poigne, une minuscule petite chose qu'il regarde... Oh ! ce regard... Et je lui crache au nez ma liberté. Une bataille, sans un mot, sans un geste, là, autour d'un feu. Et puis cette malédiction qu'il jette sur moi. Et c'est comme si j'allais me pendre. C'est ça, l'image... Björn, c'est affreux. Et ils sont forts, ils sont puissants, ils sont « lumineux », oh !... je leur crache dessus, je les vomis, eux et toutes leurs initiations, je n'en veux plus !

Björn me regardait, complètement sidéré, et j'étais aussi sidéré que lui devant cette image sortie je ne sais d'où, complètement oubliée, et qui revenait d'un seul coup

avec une grande puissance de douleur comprimée et de révolte. Et il y avait une suite à ce « rêve », que je n'ai jamais dite à Björn, presque aussi abominable que le reste : j'errais dans cette forêt et je cherchais quelqu'un — quelqu'un qu'il fallait absolument retrouver, qui était mon salut, ma délivrance —, je ne sais qui, mais c'était « elle », et je cherchais, j'appelais, c'était une angoisse affreuse. Et puis personne. Et puis j'allais me pendre.

— Tu as rêvé.

— Peut-être. Mais si c'est un rêve, alors rien dans la vie n'est plus vivant que ce rêve — qu'est-ce que nous savons du prolongement des choses, Björn ? Dans les deux sens, on rêve, vers le passé et vers l'avenir, et tout va ensemble ; et si l'on peut attraper l'image, alors on peut se défendre, on peut taper dessus et taper dessus et l'empêcher de se reproduire. Toi aussi, je t'ai rencontré en rêve, dans un train, avant de te rencontrer ici.

— C'est de la blague. Il n'est pas comme cela, Guruji n'est pas comme cela.

— Non, je le renifle autour de toi... Ecoute, Björn, je vais te dire, ce sont des saltimbanques de la Vérité. Ils te montreront des feux d'artifice, ils te montreront des dieux, des diables, des anges, ils te montreront des pouvoirs surnaturels, mais moi, je n'ai pas besoin de surnaturel : j'ai besoin d'un naturel plus vrai ; je n'ai pas besoin de miracles : j'ai besoin de la Vérité — toute pure, toute simple, toute vraie —, un seul mot de passe suffit : *Ça*. Et pour trouver ce mantra-là, il n'est pas besoin d'instructeurs : un jour, ça jaillit tout seul à force d'avoir appelé ; un jour, c'est là comme un ami qui ne vous quitte plus, comme un pays où on est né pour de bon, un air où on respire... Björn, le signe de la Vérité suprême, c'est qu'elle est à la portée de tous — ce qui est le plus haut, c'est ce qu'il y a de plus proche...

Alors, vraiment, quelque chose a croulé sur ma tête.

— ... Tandis que toutes ces petites vérités chatoyantes et miraculeuses, il faut des intermédiaires pour les trouver. Et plus elles sont petites, plus elles sont miraculeuses.

Björn se débattait devant moi, j'ai cru que j'allais gagner la partie.

— C'est simple, c'est tout simple, Björn, c'est tout *là*, tu as tout ce qu'il faut. Un seul mot de passe suffit.

Il a fait un pas en arrière comme s'il avait peur, son front touchait le sommet du péristyle.

Il a montré les dunes :

— Ton mantra suprême, c'est là qu'il conduit, à la dissolution.

Il a descendu une marche.

— Moi, c'est là que je vais, vers les hommes.

Et il m'a tourné le dos. Il est parti vers la palmeraie.

Tout est retombé dans le silence.

Un silence battant, bourdonnant.

J'ai failli courir derrière lui, le prendre par le bras. Puis je suis resté figé, là, vide, la tête meurtrie par ce chaos — où était-elle, ma belle Vérité ? C'était comme une troupe de guêpes autour de moi, toute la lumière de vérité dévorée par ces guêpes, et tellement futile ! Pas une seconde, je n'avais aidé Björn, rien ne s'était passé entre nous, rien n'avait passé : du vent, du bruit, du vacarme. Chacun trace le cercle de sa pensée et s'assoit au beau milieu comme un naufragé sur une île. Et je le voyais, ce Björn, assis sur sa petite île, et les autres et tous les autres, et moi, sur ma petite île de vérité — et c'était toutes des petites faussetés vraies, des petites utilités d'un jour, des petites taupinières habitables découpées dans quelque chose d'autre, qui n'était ni la vérité ni la fausseté... qui était Ça, immense. Une

totalité de Ça. Pas une fausseté nulle part, pas une faille de mensonge ! La fausseté, c'était de voir seulement un point du tout. Et moi, j'avais tout le temps envie de sauter dans ce tout-là — mon pays, ma grande lumière, ma liberté sans une ride. Ah ! je peux entrer dans leurs îles et jouer au sauvage un moment, je peux aller d'île en île et faire des châteaux jolis, mais je n'y suis pas ! A peine ai-je tracé un cercle autour de moi, que j'ai envie de sauter par-dessus et de crier : « Oui-non ! », « c'est-vrai-c'est-faux ! » — tout est vrai ! Mais laissez-moi donc tranquille, laissez-moi respirer l'air du large, j'ai seulement besoin d'être au large, seulement besoin de respirer la grande bolée, j'en ai fini de jouer au sauvage !

Alors j'ai tout balayé, coupé le courant.

Et j'étais roi partout.

IX

BATCHA

— Eh bien, tu étais loin.

Elle était assise sur les marches, appuyée sur une colonne du péristyle comme une miniature mongole aux joues rondes.

— Oh ! Batcha, te voilà...

Elle me regardait tranquillement, posément, la tête sur ses genoux, les deux bras serrés sur ses jambes ; une longue jupe couleur de grenade lui descendait jusqu'aux pieds. Elle était blanche et grave, aussi blanche que Balou était bronzé, d'un blanc doré, avec cette natte toute noire sur sa poitrine. Et puis cette petite flamme rouge au milieu du front, qui lui donnait je ne sais quel air... Oui, « Batcha, c'est la reine ».

— Tu as bien dormi ?

Pas de réponse.

— Comment va ton paon, Shikhi ?

Pas de réponse.

Elle continuait de me dévisager tout à son aise, en détail, mais il n'y avait pas de curiosité, j'avais l'impression qu'elle était penchée sur moi comme sur une plante dont elle ne connaissait pas l'odeur... Je devais être une variété de cactus.

— Hé ! Batcha, qu'est-ce que je sens, le crocodile ou le cactus ?

Elle a esquissé un sourire.

— Tu bouges trop.

C'était tout.

Alors je me suis tu et je suis entré dans ces yeux, par jeu. Et j'entrais. C'était même la première fois que j'entrais dans quelqu'un, il n'y avait pas de barrière, c'était accueillant : une grande porte de velours, et puis on s'enfonce dans quelque chose de très doux, très tranquille, oh ! si tranquille, comme un lac, on s'enfonce...

Je me suis mis à tousser. C'était fini.

C'est moi qui n'ai pas tenu, on aurait dit que j'étais troublé. Elle a eu un imperceptible sourire qui lui a froncé le bout du nez, j'ai cru qu'elle allait dire quelque chose. Puis elle a fermé les yeux comme si elle m'emportait dans sa profondeur. Elle était si parfaitement immobile, comme une petite grèbe sur un champ de riz ; rien ne bougeait, pas une onde ; j'étais comme une masse de bruit à côté de cette douceur-là.

Finalement, je n'ai pas tenu :

— Qu'est-ce que c'est que ce signe rouge, là ? Tu n'es pas Tantrique par hasard ?

Elle a ouvert ses yeux tout grands avec un air de frayeur feinte.

— Oh ! baba ! qu'est-ce que tu dis là !...

— C'est une décoration ?

Cette fois, elle était scandalisée. Du bout du menton, elle a désigné le petit temple :

— C'est la bénédiction du dieu.

— Du dieu ? Quel dieu ?

Elle a poussé un soupir, reposé sa tête sur ses genoux. Décidément, je posais des questions imbéciles.

— Ça dépend des jours.

Et elle s'est mise à fredonner :

BATCHA

Moi, je suis l'oiseau de la forêt
Je parle avec la source
Je vais de feuille en feuille

— Oh ! Batcha, tu chantes ?

Et je ris
Les oiseleurs
Les princes charmants ne m'attrapent...
Ni la peine

— C'est Mâ qui m'a appris, elle chante toutes les chansons. Elle vient de loin, loin, là-bas, du Nord-là, près de Kaïlash. Il y a un lac, là, avec des lotus bleus... Comment c'est, plus loin ? Dis, raconte ? Il y a de la neige ?

— Oh ! moi...

— Si, raconte.

— J'ai oublié.

— Tu as oublié ?... Tu es comme Bholanath. Moi, je vais souvent dans le pays de l'autre côté.

— Et qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me promène, j'ai des aventures, c'est si joli ! Hier, c'était une île toute rouge avec des oiseaux, oh !... Il y avait un oiseau tout doré qui a plongé sur moi et j'étais tellement contente, je criais Appa ! Appa ! regarde.

Ses yeux étincelaient, elle était rose comme une pêche.

— ... Mais on est bien ici aussi.

Elle a eu un sourire si charmant, j'étais complètement médusé.

— Et puis j'aime les dieux.

— Ah !... Et pourquoi ?

— Parce qu'ils m'aiment.

C'était irréfutable.

— Tu les as vus ?

— Quelquefois. Quand je suis très tranquille, j'entends.

— Ils parlent ?

Elle a hoché la tête d'un air de dire...

— Pas des paroles, voyons... Ça fait comme le vent dans les dunes. Ça vient de loin, loin. Et puis ça change. Quelquefois c'est doux ; quelquefois c'est fort, quelquefois ça fait comme un oiseau qui passe... Et ça porte : on va ici, on va là, on est poussé, ça arrange tout très bien. On se rencontre.

Et juste à cette seconde, une grosse graine sauvage a roulé des dunes, dévalé, s'est précipitée sur Batcha, m'a filé entre les mains et... partie !

Batcha a éclaté de rire.

— Tu vois !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'on s'amuse bien.

— On ?

— Oh! ce que tu es compliqué !

Elle a poussé un soupir.

— Et puis c'est plein d'histoires... Est-ce que la grande Déesse chez toi joue aussi de la *vina* ?

— La déesse... Il n'y a pas de déesse chez moi.

— Pas de Déesse...

Elle était stupéfaite.

— Alors tu ne sais rien.

Elle m'a dévisagé encore.

— Tu as oublié, tu es comme Bholanath.

J'ai dû avoir l'air de tomber des nues.

— C'est mon Dieu préféré, le dieu suprême. Oh ! il est bien gentil, il aime tout : les dieux, les démons, les méchants, les bons, tout... C'est un mendiant.

— Un mendiant, le dieu suprême !

— Oui, il mendie. Il oublie tout. Il oublie même qu'il est très riche...

Cette petite phrase-là, je crois que je pourrai vivre cent ans, elle me suivra comme un de ces secrets dont on n'a pas la clef.

Elle a reposé sa tête sur ses genoux.

— Pourtant, tu n'es pas comme dans mon rêve.

— Dans ton rêve ?

— Tu passais, je t'ai vu. Tu étais beau. Mais tu n'étais pas habillé comme maintenant, et puis tu étais plus grand aussi. Maintenant tu as l'air...

Elle a hésité un moment, reniflé un peu en fronçant le bout du nez.

— Mais ça ne fait rien, tu as l'air gentil quand même.

Elle m'a souri, son visage est devenu rond comme une lune. J'étais tout à fait mystifié.

— Plus grand... Plus grand que quoi ? J'ai rapetissé ? Tu as vraiment de l'imagination, Batcha.

— Imagination, qu'est-ce que c'est ?

— C'est voir ce qui n'existe pas.

— Si ça n'existe pas, alors on ne voit pas ! Comme tu es drôle ! Comment veux-tu voir ce qui n'existe pas ?... Balou m'a dit que tu t'appelais rien-du-tout, est-ce que ça existe, ça ?

Elle a ri et ri. Un rire ravi qui s'égrenait à travers les dunes avec une sorte d'impertinence.

— Tu es mon rêve ici, Monsieur Rien-du-tout, tu n'existes pas !

Elle a encore pouffé de rire, secoué la tête avec une sorte de commisération :

— Toi, alors !... Et Appa, tu crois qu'il sculpte rien du tout ?

— Mais enfin, Batcha...

A vrai dire, j'étais cloué. J'avais l'impression de perdre

pied, de ne plus savoir très bien de quel côté je me trouvais, ici ou de l'autre, et peut-être que les frontières n'existaient pas du tout. Je regardais Batcha, cette plage, la vie avec une sorte d'étonnement : et si nous sculptions ici une image d'ailleurs, comme Bhaskar-Nath ? Si nous étions tous en train de sculpter l'image d'un dieu que nous étions ailleurs, ou d'un démon ? La vie entière était comme une image, tout est une image qui devient peu à peu réelle, habitée par son modèle. Et quelquefois on ne sculpte rien, on est simplement un morceau de bois.

— Tu es une étrange petite fille, Batcha, qui es-tu ?

— Je suis la fille de Bhaskar-Nath.

Elle a redressé toute sa taille, comme Balou, mais elle était plus grande que Balou.

— Et toi ?

— ...

— Tu vois bien.

C'était catégorique, j'étais un idiot complet.

— Toi, tu n'y comprends rien.

Voilà qui était réglé. Et ce qui me déroutait, c'était la force qu'il y avait dans ce petit bout de femme, sa présence ; avec Björn, les hommes, on pouvait filer ailleurs : pas avec elle. Elle vous tenait ici, elle était présente, on était obligé d'être là. Au fond, la femme c'est la présence du monde.

— Batcha, dis-moi ton rêve ?

Mais elle n'avait plus envie. Elle regardait la plage, les dunes ; le vent de sable soufflait déjà ; des petites rides bleu foncé couvraient la mer... « Tu n'y comprends rien », Björn aussi m'avait dit cela. Qu'est-ce que je ne comprenais donc pas ? Où était la fermeture là-dedans ? Il n'y avait pas de fermeture ! Dès que je sortais de cette espèce de moi, c'était l'étendue, la grande aise instantanée, la compréhension absolue. Et je n'y tenais

pas à ce bout de moi, pas du tout, c'était une espèce de piquet de chèvre où il fallait revenir brouter, penser, parler — et encore, tout ça en langue de chèvre.

— Tiens, regarde celui-là.

Elle a pris un petit caillou, l'a jeté doucement sur la plage, devant les marches : un crabe a filé à toute vitesse vers son trou. Puis je me suis aperçu qu'il y avait des centaines et des centaines de petits crabes blanc-gris... Il est ressorti une minute après, a envoyé son œil en l'air, comme un périscope, l'a tourné dans tous les sens — pas de danger — et il s'est remis à craboter par-ci par-là. Batcha est partie dans une fusée de rire.

— Le monde est drôle vraiment. Crois-tu que les dieux aussi nous jettent des petits cailloux, comme ça, pour voir ?

Cette fois, c'est moi qui ai ri.

— Ils envoient des petites Batcha très impertinentes.

— Ils envoient des rêves, des oiseaux. Je vois toujours des oiseaux.

— Moi, je vois plutôt des serpents.

— Oh ! non ! les dieux n'envoient pas de serpents. Ce sont les démons. Les dieux envoient des oiseaux pour manger les serpents. Shikhi tue tous les cobras, c'est l'ennemi des démons.

Batcha est restée un moment à considérer.

— Et puis les démons sont les frères des dieux, alors... Au fond, ils s'amusent ensemble.

— Ils s'amusent à se manger ?

— Oh ! ils font semblant, il y a toujours des cobras, toujours des Shikhi ; il y a toujours des dieux, toujours des démons.

— En somme, il n'y a que nous qui nous faisons manger vraiment.

Elle m'a regardé.

— Manger ?

— Oui, on meurt.

— Tu veux dire... brûlé, là ?

Elle a esquissé un geste de l'autre côté des dunes.

— Mais on ne meurt pas, voyons ! On va se promener ailleurs. Comme tu es drôle !... Appa l'a dit. Et puis on revient. Alors on joue aussi. Et toi, est-ce que tu étais mort avant d'arriver ici ?...

Tout d'un coup, le visage de Batcha a changé, elle m'a regardé une seconde avec une intensité bouleversante :

— ... Seulement on a de la peine parce qu'on n'est pas ensemble.

Il y a eu une telle angoisse dans cette petite voix.

— Il ne faut pas partir, il faut être ensemble, toujours ensemble !

Elle a répété ces mots en les martelant, avec une espèce d'énergie sauvage. Mais à qui parlait-elle donc ?

— C'est comme mon rêve. .

Puis, d'un seul coup, elle s'est retournée vers moi, elle m'a attrapé dans ses grands yeux noirs et c'était comme un cri :

— O Etranger, pourquoi m'apportes-tu ces vilaines pensées, je n'ai pas demandé à te connaître ! Je ne veux pas avoir de peine !

J'ai fait un geste pour l'apaiser, elle a sauté en arrière avec colère :

— Ne me touche pas !

Et brusquement, à travers cette flamme de colère, une seconde, je suis entré en elle. Et j'étais proche, tout proche de cette enfant, intime, étrangement intime, j'avais envie de la prendre par l'épaule, de lui caresser les cheveux, la consoler, comme si, vraiment, je lui avais fait de la peine.

— Mais enfin, Batcha, qu'est-ce qu'il y a, parle ?
Sa poitrine battait sous son corsage.

— Dis-moi, explique ?

— Je ne sais pas.

Elle a levé ses yeux vers moi avec une sorte d'incompréhension. Puis elle s'est mise à parler lentement, d'une voix blanche, presque neutre :

— Je t'ai rencontré à la sortie du temple. Tu avais l'air bien grand, je t'ai regardé. Et puis je suis venue ici, j'ai fait la *poudja*. J'ai offert les fleurs au dieu. Mais je pensais à toi... Ce n'était pas bien. Et puis j'ai dormi. Alors je t'ai vu.

Elle a reniflé, fait une drôle de petite grimace qui lui gonflait les joues.

— C'était comme une route... mais large, large, avec beaucoup de soleil, comme la plage ici, mais c'était de l'eau. C'était de l'eau qui était comme du sable, je ne sais pas expliquer — ça brillait beaucoup. Et tu passais. Tu as passé sans me voir, comme si tu traversais là, cette plage, mais c'était large, large comme la mer. et brillant partout. Et tu étais plus grand que maintenant, mais blanc, comme les pèlerins du Nord. Tu n'étais pas habillé non plus comme maintenant, on aurait dit... on aurait dit que tu avais des vêtements de sannyasin, orange. Mais c'était toi, je te reconnaissais bien. Je t'ai même appelé — trois fois je t'ai appelé... Oh ! j'ai crié ton nom. et tu ne répondais pas, tu n'entendais rien — tu allais. tu allais, loin, loin, tu devenais petit, de plus en plus petit, comme une image, comme si tu allais fondre là-bas, et puis tout ce sable qui brillait, et je disais : il va être trop tard, il va être trop tard ! Et je t'appelais, je t'appelais, je te regardais si fort ! Il ne fallait pas que je m'arrête de te regarder : si j'arrêtais une minute de te regarder, c'était fini, tu allais dispa-

raître tout à fait, et moi, j'allais mourir. C'était si fort...

Batcha serrait sa poitrine.

— Quand tu es devenu tout petit, j'ai eu si mal, là, je me suis réveillée.

Je regardais Batcha. J'étais stupéfait.

Et je voyais l'image, c'était vivant, poignant, ça allait percuter au fond de moi avec une lumière intense — la lumière aiguë des choses vraies, comme si l'image était déjà là, en moi, et c'était le choc de la reconnaissance : c'est ça. Oui, mais quoi, « ça » ?... Et je connaissais bien ce choc, c'est le heurt du déjà là — oh ! on n'est jamais touché que par ce qui est déjà là, tout le reste n'existe pas, simplement, ça passe, c'est la vision floue des choses qui passent. Je le voyais, ce Sannyasin, je le sentais, il était vivant, j'avais presque son poids sur mes épaules, et ce regard de Batcha, cette toute petite voix : « Il va être trop tard, trop tard » — juste une petite vibration poignante. Oh ! ce son inquiétant des choses qui vont prendre corps — il est des sons qui contiennent un monde, comme un éclair contient tout le tableau, et peut-être était-ce la même chose dans une autre langue : la musique du tableau ; il y a des sons d'ombre, des sons violets, des vibrations jaunes, empoisonnées, comme une coulée de serpent sous les feuilles, et des petits sons qui chantent comme le givre bleuté d'une victoire. Mais c'était rouge foncé et poignant : il va être trop tard, trop tard... Je connaissais bien ça, c'était familier, c'était déjà entendu... Alors, tout d'un coup, j'ai vu surgir une colline de fleurs rouges, une île, un promontoire. Et puis Mohini : il va être trop tard, Nil trop tard...

J'étais confondu.

Et je n'y comprenais rien. J'étais dans la stupéfaction complète. J'entendais seulement cette voix, cette

toute petite voix, et puis cette mer éblouissante devant moi, comme un miroir de glace, et l'ombre du *Laurel-bank* là-bas. Tout ce monde resurgi d'un coup comme du fond d'une vie passée : la maison, les sitars, la grande volière, le toulsi qui sentait la menthe sauvage, la mousson, les fleurs envolées comme une nuée d'oiseaux rouges. Il va être trop tard, Nil, trop tard...

Qu'est-ce que ça pouvait vouloir dire ? Qu'est-ce que Batcha avait vu ?... Une image du passé ? Mais je n'étais pas Sannyasin, je n'étais pas vêtu d'orange. Et puis Batcha n'avait rien à voir avec Mohini. Une image de l'avenir ?... Mais pourquoi cette Mohini tout d'un coup ? C'était fini, tout ça, enterré ! Et j'entendais encore cette même petite voix : « N'es-tu pas Nil-Aksha, celui au bleu regard... Je te dis, ce qui arrive aujourd'hui a été commencé il y a mille et mille ans et continuera dans mille et mille ans. »

Batcha me regardait.

Soudain, une idée m'a traversé la tête :

— Batcha, dis-moi, tu dis que tu m'as appelé trois fois : trois fois, je t'ai appelé. Qui as-tu appelé, quel *nom* ?

Elle a cherché.

— C'est vrai... je ne sais plus. Mais c'était toi, c'était ton nom, ton vrai nom.

Elle m'a regardé avec malice.

— C'était pas rien-du-tout.

Alors, elle a eu un sourire si charmant. Et avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait, elle m'a fait une grimace, les yeux fermés, en tirant sa langue du coin de la bouche.

Batcha !...

Puis elle a bondi, empoigné sa jupe à deux mains et filé comme une gazelle à travers les sables.

X

LE ROCHER DE KALI

J'allais sortir du caravansérail quand Balou est tombé sur moi comme une bombe, avec des mèches dans tous les sens, le front couvert de sueur, son cartable d'écolier sous le bras.

— Alors, grenouille, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Où est-il ?

— Chez le roi des cobras.

Ma réponse était idiote. Balou était furieux, il trépignait, me tirait par le bras.

— Où est-il, mais où est-il donc ? Il est arrivé quelque chose à Björn.

— Mais enfin Balou...

— Je te dis qu'il est arrivé quelque chose à Björn.

— Peut-être est-il chez Guruji ?

— Non, pas à cette heure-ci.

— Il n'a pas déjeuné avec moi, il a été retenu par son Guruji.

— Oh ! celui-là... Celui-là ne donne pas à manger. Et il a craché par terre.

— C'est sa faute, tout est de sa faute, je le hais.

Balou était gris de colère. Il regardait à droite, à gauche, le nez en l'air, comme s'il flairait une trace. Puis il m'a attrapé par le bras.

— Par ici.

Et il s'est mis à courir vers le Nord, en direction du Rocher de Kali. L'inquiétude commençait à me gagner. J'ai couru, je m'écorchais les pieds sur des bancs de corail, trébuchais dans le sable. Il n'y avait personne. La piste s'enfonçait dans un vallonnement d'épineux et de banians tourmentés, comme dans un paysage de rêve. Balou avait filé devant comme une chèvre, son cartable sous le bras. Mais qu'est-ce qu'il y avait donc entre cet enfant et Björn ?

Nous avons fait halte, essouflés, à cinquante mètres du piton. L'air brûlait, les banians tordaient leurs muscles comme des géants suppliciés.

— Viens, il y a des marches ici.

Il s'est engagé dans une jungle d'acacias aux épines longues comme des poignards. C'était un chaos de blocs écroulés et de branches acérées qui se découpaient sur un ciel indigo comme une dentelle barbelée. Oh ! qu'elle était belle, cette île, et sauvage.

— Björn ! Björn !

La face de l'Ouest se dressait à trente mètres de haut, à pic. A l'Est, le massif faisait un dos. On aurait dit un gigantesque chat d'Egypte posé dans les sables.

— Björn !

La petite voix aiguë de Balou résonnait toute seule. Des mainates se sont envolés entre les roches, un milan tournait dans le ciel. Il n'y avait pas un bruit, pas un souffle d'air, seulement cette odeur d'acacia et de pierre brûlée. Un malaise a commencé de me saisir à la gorge. J'ai grimpé derrière Balou. On entendait des cris d'oiseaux. Parfois, une poignée de pierres roulait dans le vide avec un crépitement de feuilles sèches. Alors je me suis arrêté, pris d'angoisse. Mais ce n'était pas à cause de Björn, c'était autre chose ; c'était ce rocher, cette odeur qui me prenaient. J'ai levé la tête ; d'un coup, j'ai su : le

cri des perruches, le promontoire, le banian, l'île rouge. Et puis cette Menace qui me tombait sur les épaules. J'ai cherché Balou des yeux, il avait disparu sur l'autre paroi. Je me suis retourné — l'île flottait dans un bouillonnement d'écume, comme une vestale sur une mer en colère. Puis j'ai entendu le cri de Balou.

— Björn !

J'ai émergé sur la plate-forme, il était là.

Un Björn dur, la mâchoire serrée, les lèvres en couteau. Balou s'est précipité et lui étreignait les jambes.

— Mais laisse-moi donc, fiche le camp ! Laissez-moi donc tranquille !

Il était adossé à une grotte taillée dans le roc. Il y avait de la fiente d'oiseau partout. On se serait cru sur une île à guano en plein ciel.

— Björn, mais enfin qu'est-ce qu'il y a ?... C'est le petit, c'est lui qui s'inquiétait pour toi.

Balou a fouillé précipitamment dans son cartable, jeté en l'air ses livres, ses cahiers, extirpé triomphalement une poignée de cacahuètes :

— Tiens, regarde, mange. Mange, c'est bon !

Björn a fermé les yeux. Il s'est laissé couler par terre, les jambes coupées. Puis il a caressé les cheveux du petit et il est resté sans rien dire à regarder vers le port, là-bas. Il y avait un port. On voyait le pont d'un chemin de fer et l'écume sous les arches, puis la côte, les jetées, un petit phare blanc sur le continent.

Un cargo en rade tisonnait ses chaudières.

— Mais qu'est-ce qu'il y a, Björn ?

Il s'est retourné vers moi ; il y avait une intensité si douloureuse dans ses yeux. Il avait pleuré.

— Erik s'est suicidé.

Il a eu un petit spasme, tourné la tête. Balou le dévorait des yeux comme une idole : il avait tout com-

pris. Alors, j'ai pris Björn par l'épaule, j'ai caressé ses cheveux, j'ai pris sa peine dans mon cœur. Nous étions tous les trois, là, serrés ensemble devant cette mort comme on se serre devant l'orage, le vent, la nuit, et si l'un meurt, chacun comprend sa mort.

— ... Erik, tu comprends, mon frère.

Balou avait posé sa tête sur les genoux de Björn, un milan faisait la ronde dans le ciel.

— Dis, Björn, moi je t'aime, tu sais.

Je regardais l'enfant, la mer, Björn ; j'écoutais cette mort, oh ! dès qu'on s'arrête de bouger, elle est là ; elle est toujours là, comme ce milan elle tourne, son souffle est léger comme une aile. Il y avait le visage de mon frère l'orpailleur, là-bas, mort dans la forêt : il avait l'air si tranquille dans son hamac, bercé par le vent, un petit iguane courait dans les feuilles mortes, le même silence. Il était mort. Et puis ce même ciel bleu au-dessus...

— Tu as faim, Björn, mange, dis, c'est bon. Et puis regarde, j'ai trouvé une coquille de nautile !

Un jour, je l'ai empoigné, ce ciel, et j'ai dit non à la mort. Oh ! nous n'avons rien compris à la vie tant que nous n'avons pas compris notre mort. C'était dans leurs prisons, quand tout mourait autour de moi ; je l'ai regardé, ce ciel, je voyais tous ces corps microscopiques qu'on tuait, et il y a eu un tel cri dans mon cœur. « Non ! je n'étais pas cette chose qu'on tue, je ne *pouvais pas* être ça, ce n'était pas vrai, c'était un mensonge, je n'étais pas mortel, je n'étais pas un corps qui meurt ! » C'était tellement outrageant, cette mort. Et puis, tout à coup, j'ai ri ; j'ai émergé, jailli, démarré, comme si mon cri faisait un trou dans cette carapace d'homme, et j'ai fusé au-dessus. C'était la première fois. C'était merveilleux. Un petit bout de corps détachable

qu'on tenait au bout d'un fil, un petit pantin vêtu de bure rayée, et moi... j'étais au-dessus. Oh ! ce cri de merveille quand on démarre, cette royauté subite comme un vent de galop dans la steppe bleue, j'étais libre ! Et qu'est-ce qui peut toucher ça ? — Rien. Personne. J'étais libre, immortel ! Alors j'ai ri. J'ai ouvert mon grand regard bleu et je suis roi et libre partout.

Björn s'est retourné vers moi. Il me semblait encore entendre, là-bas, la petite voix douce de Batcha qui montait avec l'air chaud, montait avec le visage de mon frère mort dans la forêt, avec la peine de Björn, avec ce monde de peine : « Toujours ensemble, toujours ensemble.. »

— Je vais partir.

— Quoi !

Il regardait le steamer en rade.

— Je n'ai plus rien à faire ici, tout ce que je faisais n'a plus de sens.

— Partir où ? Chez eux ? Mais tu es fou !

J'étais consterné. C'était la catastrophe, le trou sous mes pieds. Le départ de Björn, c'était la fin de cette île.

— Tu veux te suicider aussi ?

— Erik est mort, répétait obstinément Björn.

— Et alors ?... C'est une lâcheté.

— Peut-être, mais il est mort.

Björn a fouillé dans sa ceinture, sorti un bout de papier froissé, une coupure de journal.

— C'est ma sœur qui m'a envoyé ça. Il est rentré du Sahara exprès pour se suicider... comme si le Sahara n'était pas assez désertique. Ecoute :

> « Hier, vers 9 h 30, au lieu dit " Bellevue ", commune de Gjoevik, les gendarmes de la brigade locale accompagnés d'un médecin alerté par un

habitant du lieu ne purent que constater la mort — remontant d'ailleurs à plusieurs heures — d'un automobiliste à demi allongé sur les sièges avant de sa voiture qu'il avait rangée sur la berge de la route de Lillehammer, à quelques mètres de la route 23. Dans une missive adressée à la police, Erik Sörensen (27 ans) déclarait avoir mis volontairement fin à ses jours. Pour ce faire, le malheureux, au moyen d'un tuyau entrant par une glace arrière de la voiture, s'était asphyxié avec le gaz d'échappement du moteur laissé en en marche. On ignore les raisons de sa détermination. »

Bjorn avait le visage dur comme du marbre.

— Ça, c'est son humour noir, il a choisi le lieu dit « Bellevue »... Et il est rentré du Sahara pour ça.

— C'est dégoûtant.

— Il souffrait.

— Et alors !

— Leur monde est laid, Nil.

— Oh !... Mais il n'y a pas de beauté dans le monde, Björn ! La beauté n'est pas ici, elle est dans nos yeux de beauté. Où est-elle, ta « Belle Vue », dis-moi, on s'y suicide aussi bien.

— Il y avait une lettre aussi :

> Je me suicide cette nuit après une bonne bordée. Mon dernier message est pour toi. Qu'y aura-t-il derrière ? Probablement rien de durable, mais s'il y a un petit quelque chose d'assez cohérent et que tu fasses signe à ce quelque chose, je serai là, à ton appel. Je ne pense pas être malfaisant de l'autre côté de la barrière, mais sait-on jamais !
>
> Prends tes précautions, ce n'est pas beau quand on se regarde de trop près.
>
> Ton frère,
> Erik

— Pas beau...

Une espèce de colère m'a pris, si je cédais à la douleur de Björn, il était perdu. Et sa perte était la mienne — celle de Balou, de Batcha. C'était comme un pivot autour duquel nous tournions tous.

— Mais qu'est-ce qu'il croit donc, ton frère !

— Il avait épousé une prostituée d'Oran, par défi.

— Et alors ? Mais nous sommes tous pleins de laideurs et de hontes ! Il suffit de gratter un peu pour voir. Ah ! Björn, j'en ai vu, j'en ai vu de toutes les couleurs, et chaque fois, j'ai pu dire : là aussi, je suis ; ça aussi, c'est moi ; ça aussi, c'est possible — tout est possible ! Qu'est-ce qui est inhumain, dis-moi ? Où est-il, le pur, l'indemne, cet homme tout seul ? Nous sommes tous dedans, et il n'y a qu'un Homme au monde ! J'en ai vu, de quoi courir quatre continents au trot. J'ai usé mon enfer à coup de marches. Et quand j'ai été au fond du trou, il y avait une lumière qui brillait. Et maintenant, je vois. Je vois clair dans le vieux stratagème : il y a un vertige du mal, et ce n'est pas celui qu'on croit. La vraie misère, ce n'est pas d'être misérable, c'est de croire seulement en sa misère... Ecoute, Björn, chaque fois que je suis tombé dans le noir, ce que j'ai trouvé le plus difficile, ce n'était pas de reconnaître ma petitesse, c'était de reconnaître ce qui était grand en moi, *malgré tout.* Là, il faut du courage, je t'assure. On n'est pas beau, on est plein de misère et de boue, et malgré tout, on serre les dents, on dit non : je suis la beauté, la lumière, le vrai, le pur, je suis Ça qui brille au fond, Ça qui est libre, Ça et seulement Ça, et ils ne m'auront pas ! Alors, c'est comme une flamme de souffrance qui s'allume au fond, tellement intense que ça brûle comme de l'amour. Après, on peut tout comprendre. Björn, le mal n'est pas le mal, c'est la porte secrète de l'amour. Comme

si l'intensité du mal allumait une intensité semblable d'amour.

— Il est mort, c'est tout ce que je sais.

— Mais toi, tu vis !

— Pour moi, ça ne m'intéresse pas.

— Mais bon dieu, qu'est-ce que tu crois que c'est, les « autres » ? Si tu ne peux pas te sauver toi-même, tu ne sauveras personne d'autre !... Oh ! Björn, tu ne vois donc pas, on est comme un champ de bataille et il ne s'agit pas de toi ni de moi ni des « autres » : on est né pour remporter une victoire, on a une victoire à remporter, chacun, une victoire spéciale, et toutes les circonstances sont faites pour nous obliger à notre victoire. En fait, c'est comme une conspiration formidable — une conspiration de lumière — et dans tous les détails. Quelquefois, quand je regarde, c'est vertigineux... On dirait qu'on est né avec toutes les ombres qu'il faut pour remporter sa victoire. Là, quand je vois un abîme, je me dis : c'est le moment. Björn, on n'a rien compris au mal tant qu'on n'a pas compris que c'était l'autre main du même Ange de Victoire ; Batcha l'a dit, les démons sont les frères des dieux.

— Voilà trois ans que je cherche.

— Bon. Eh bien, il n'y a rien de mieux à faire qu'à chercher. Et le vrai trésor, ce n'est pas de trouver, je te le dis, mais de chercher. Oh ! parfois il me semble que cette brûlure au fond, ce besoin de quelque chose, autre chose — je ne sais pas —, ce quelque chose dedans qui veut, qui cherche, qui a besoin, tellement besoin, c'est comme le vrai trésor — ça brûle : c'*est*. Ça a soif : c'*est*. Ça a besoin : c'*est*. C'est la seule chose qui *est*. Tout le reste... Nous ne sommes pas grands par nos trouvailles, mais par notre besoin de trouver.

— C'est pour lui que je cherchais, c'est à cause de lui que je voulais le pouvoir.

— Mais il te l'a dit lui-même : si tu me fais signe, je serai là, à ton appel. Est-ce que tu sais seulement lui faire signe ?... Ecoute, Björn, tu l'as dit toi-même, nous sommes une nouvelle race d'aventuriers ; eh bien, qu'est-ce que tu crois que c'est, l'aventure ? Découvrir des potions magiques ? Rester les pieds en l'air, retenir son souffle ?... L'aventure, c'est d'être conscient de tout et dans tout : dans la veille, dans le sommeil et dans la mort, ici, là et de toutes les façons possibles, chez les dieux, dans les enfers et partout. Alors, plus rien ne nous séparera de nos frères, pas même la mort. Il faut trouver le lieu où on est toujours ensemble.

— Tu peux parler, tu étais le premier à cracher sur Guruji.

— Mais idiot, il n'y a pas trente-six choses à trouver ! Il n'y en a qu'*une*. Si tu entres dans ça, tu entres dans tout.

— J'attends de te voir au fait.

— Il faut savoir ce qu'on veut, Björn, il faut être cohérent comme dit ton frère, il ne faut pas vouloir trente-six pouvoirs — un seul. Et c'est ça qui tient tout ! Si tu ne connais pas ça, tu t'en vas en petits morceaux : un jour, ton sac s'ouvre et tout s'éparpille. C'est ça, la cohérence, la suprême cohérence, si tu as ça, tu tiens le fil, tous les fils, ça passe partout, ici, là, de ce côté du monde et de l'autre et de tous les côtés possibles.

— Je ne sais pas, je ne sais plus...

Björn a pris une poignée de cacahuètes.

Balou s'est détendu, a souri : son ami était sauvé. Il mangeait, il était sauvé.

Tranquillement, il a glissé une autre poignée de cacahuètes dans la main de Björn, puis il s'est retourné

vers moi avec une espèce de reconnaissance dans les yeux. Mes mains étaient moites. J'avais la fièvre comme si j'avais avalé le suicide de Björn.

— Dis, Björn...

Il n'y avait pas un souffle d'air sur ce rocher, et puis cette odeur d'acacia et de sable chaud qui montait par bouffées. Balou n'osait pas bouger. Björn regardait le port. Et moi, je regardais ce Scandinave aux épaules larges, son triangle rouge entre les sourcils et cet enfant qui ne le quittait pas des yeux.

— Dis, Björn...

Balou a attrapé les genoux de son ami.

— Tu ne retourneras pas chez lui, hein ?

— Quoi !

Björn était rouge de colère.

— Mais qu'est-ce que tu as, qu'est-ce que vous avez tous contre lui !

Balou a fait une drôle de petite grimace. Puis il a attrapé son nautile et l'a écrasé d'un coup de poing sur le rocher.

— Il ne t'aime pas.

— Qui t'a dit ça ?

— D'abord c'est un *vaïshya* *.

Il y avait un tel mépris dans sa voix que Björn en est resté suffoqué.

— Toi, tu es le roi.

— Le roi...

— Et puis, tu es beau.

Björn a fondu. Sa main a caressé les cheveux du petit.

— Et toi, bout de lune, qu'est-ce que tu es ?

— Moi, je suis le gardien du roi.

* Un marchand.

Il a levé les yeux sur Björn. Et j'ai senti comme un souffle qui passait entre eux deux.

— Je te garde.

Il serrait son cartable sur sa poitrine. Il était tout droit et pâle comme s'il défiait la mort. Qu'est-ce qui rattachait donc cet enfant à Björn — à ce Björn venu de dix mille kilomètres un jour, dans cette île du bout du monde ?... Qu'est-ce qui réunissait nos trois vies, quelle histoire ? Oh ! j'ai cherché des miracles, et maintenant que je n'en cherche plus, il me semble en voir partout. Ils disent le « hasard », mais quoi ? Le plus petit de ces hasards brille comme une étoile dans la grande forêt du monde ; et parfois, il me semble qu'un geste fortuit, une petite seconde d'inattention, un sautillement à droite plutôt qu'à gauche, une plume d'oiseau, un rien qui souffle, contient un monde de préméditation vertigineux — et peut-être... Peut-être ne voyons-nous pas tout ce qui relie ces moments, l'invisible fil qui s'enfonce à travers les siècles et rattache cette seconde éblouie, cette soudaine croisée des chemins, cette graine qui vole, à une autre histoire inachevée, une ancienne promesse non tenue, une colline oubliée, une fontaine d'autrefois où deux êtres s'étaient souri en passant. Où est le commencement de l'histoire ? A quel signe, quel appel d'autrefois répondons-nous aujourd'hui ? Nous ne tenons pas tous les fils ! Nous tenons des petits bouts de secondes de rien, qui passent, inaperçues, des bribes d'histoire comme une petite fenêtre soudaine au milieu d'une grande légende qui s'enfonce par des Scandinavies intimes, des îles perdues, et qui continuera encore quand tous nos hivers seront comptés. Quelquefois, je crois qu'il y a plus de mystère dans un rien qu'on heurte par hasard que dans toutes les infinitudes du ciel, et que la clef du monde n'est pas dans l'infiniment grand,

mais dans un minuscule clin d'œil surpris au piège... Lui, Balou, vivait ces minuscules miracles naturels, et moi, par secondes éblouies, avec une bouffée d'air chaud qui montait dans cette odeur de sable et d'acacia ; il les attrapait au vol, comme il avait saisi l'appel de Björn dans sa classe d'arithmétique, et il courait, il avait tout compris. Nos pensées et nos mots sont de lourds déguisements, nous n'y comprenons rien, nous vêtons de bruit un tout petit son direct qui va au cœur des choses, et qui traverse tous les âges et tous les lieux en une seconde — chaque son du cœur va à son but, et nous crions dehors comme des sourds.

Sans un mot, Balou a ramassé ses livres, ses cahiers, puis il s'est levé, il a joint les mains devant Björn en faisant une petite courbette, baissé son front devant l'idole de la grotte, et il a disparu.

— Quel drôle de moustique !

Björn a ramassé les débris du nautile.

Il y avait une statue dans cette grotte, une étrange divinité qui bénissait d'un côté et vous tranchait le cou de l'autre. Elle avait quatre bras, elle était nue comme un ver, noir de jais, et elle dansait la bouche ouverte comme si elle allait avaler le monde, une guirlande de crânes autour du cou. Quel signe aussi nous apportait-elle ?

— Mais qu'est-ce que vous avez tous contre Guruji ? Enfin, c'est idiot, cette histoire. Guruji a travaillé pour Erik, il voulait le sauver, il a usé de son pouvoir...

— Oh ! il était en relation avec Erik ?

— Je lui ai donné sa photo, il travaillait pour qu'il vienne.

— Oh !

— Quoi, oh ?

— Il voulait le faire venir...

— D'abord, il voulait le séparer de cette fille.

Alors subitement j'ai compris.

— C'est cela. Mais au lieu de le faire venir, il l'a tué.

— Hein !

— Ecoute, Björn, c'est simple. Il a voulu le faire venir, il a envoyé une force pour le faire venir, mais tu ne peux pas appliquer une force sans soulever la résistance correspondante, tu ne peux pas appliquer une lumière sans toucher l'obscurité correspondante, et plus ton rayon est puissant, plus l'obscurité touchée est profonde. Et si tu n'es pas prêt, ça casse — tu deviens fou ou tu meurs, comme Erik. On meurt parce que la somme d'obscurité est trop grande pour la précipitation de lumière, tu comprends ? J'ai vu ça, Björn, chaque fois que j'ai fait un pas en avant, que j'ai touché une nouvelle hauteur, je suis tombé dans un trou exactement correspondant, le lendemain ou trois jours après, automatiquement. Et ce n'est même pas que l'on « tombe », c'est comme si la lumière poussait l'obscurité hors de son trou, tu comprends ? Une sorte de loi de la descente... Pourquoi ? Je ne sais pas. Mais on ne peut pas descendre plus bas que sa capacité de lumière, autrement ça casse ; c'est pour cela qu'Erik est mort. Une sorte d'équivalence obscure. Mais c'est mathématique : à chaque palier, on descend. On ne peut pas faire un pas en haut sans faire un pas en bas. C'est une étrange chose, Björn, on dirait que notre capacité de ciel est liée à notre capacité d'enfer.

— Mais enfin...

— Tu ne vois pas ? Erik a senti quelque chose qui le poussait à sortir de son ornière — et il est sorti par la mauvaise porte. Tu ne peux pas pousser les gens plus vite qu'ils ne peuvent aller — mais c'est pour cela que

le monde avance comme une tortue ! Si l'on voulait, si on pouvait le rendre divin tout d'un coup, il éclaterait, c'est tout. Il faut qu'il dégorge à petite dose. Alors, notre aventure à nous, c'est d'accélérer le mouvement : on bourre dix existences en une. On fait de l'évolution accélérée, avec tous les risques.

Et tout devenait clair : le suicide d'Erik, les chocs en retour, les tourbillons de Björn, mes révoltes avec ce Sannyasin, toute cette histoire du trajet vers le haut qui chaque fois venait se cogner le nez en bas. Mais pourquoi ? Pourquoi cette loi de la descente ?... Björn me regardait sans comprendre.

— Pourquoi, Björn ? Pourquoi cette dégringolade automatique ? Pourquoi ne peut-on pas se délivrer simplement... Le mal ? Mais je ne crois pas au mal. Il n'y a pas de mal, il y a seulement quelque chose que nous ne comprenons pas.

Björn a haussé les épaules.

— Oui, mais moi, je m'en vais.

— Oh ! Björn...

Il n'y avait plus rien à dire.

Le steamer fumait en rade, son *Laurelbank*. Le soleil baissait. L'idole avait presque l'air vivante, comme sur le point de nous trancher le cou, ou de nous bénir peut-être. J'ai fermé les yeux, coupé le courant. Oh ! une goutte seulement, une petite goutte de cette Harmonie-là qui tomberait sur la terre et tous les grincements du monde seraient guéris.

— Alors, c'est moi qui ai tué Erik.

J'ai cru que je me cognais la tête contre un mur. Il balbutiait :

— Si vraiment c'est Guruji qui a poussé Erik, alors c'est moi qui suis coupable, c'est moi qui ai fait le mal, c'est moi qui ai tué mon frère.

— Toi...

— Oui.

— Oh ! Björn...

— J'ai donné cette photo.

— Je, qui je ? — On est tous moi et personne n'est coupable !

Il m'a semblé que l'idole ouvrait les yeux tout grands.

— Où est je... Je ne sais pas, Björn. Il y a des courants qui passent — des rouges, des noirs, des bleus, des légers comme une neige, et on saisit ces courants, on les durcit dans un petit moi d'homme, on en fait des destins durs et tragiques, mais tout est simple quand on ouvre les mains ; et à vrai dire, quand on ouvre les mains, il n'y a plus que de la lumière qui passe. Où est l'ombre, Björn, je ne sais pas ? Il faut ouvrir les mains et passer par-dessus sa tête. Alors tout change, et tout est pareil, sans la dureté... C'est comme deux mondes exactement superposés ; dans l'un, tout coule si harmonieusement, si simplement, si naturellement, sans tous nos cris d'homme, nos larmes d'homme, qui sont presque comme un théâtre *ajouté* au vrai monde, une invention de misère.

— La mort d'Erik n'est pas du théâtre.

— Oh ! c'est le dernier cabotinage du je. Il préfère crever de sa main plutôt que de disparaître.

Björn s'est levé, une flamme de haine s'est allumée dans ses yeux. Et depuis ce moment-là, je me suis battu avec lui comme avec ma propre mort.

— Ton chemin du « dessus de la tête », veux-tu que je te dise, c'est un chemin sans cœur.

Il voulait me tuer, c'était évident, c'était le vieil ennemi qui revenait, le frère d'ombre, celui qu'on rencontre à la dernière porte.

— Tu n'es pas de notre monde, tu n'es pas d'ici. Je te hais !

Une bouffée de souffrance m'a envahi, la sienne, la mienne, je ne sais, c'était tellement pareil. Oh ! je n'en voulais plus de cette sentimentalité humaine, ce nœud de pitié impuissante, cet esclavage de la peine qui croit en la mort, croit en la petitesse, croit en la fatalité des lois — et moi, je crois en la joie ! Je crois que nous sommes grands, forts, lumineux, divins, je crois que nous pouvons !

Alors je ne sais pas ce qui m'a pris, je me suis levé, j'ai attrapé Björn par les épaules comme si j'empoignais ma mort. Le soleil tombait, le ciel était comme un incendie orange, tout était orange : le milan sur la grotte, les sables, la mer, le rocher couvert de fiente ; c'était un rayonnement de lumière comme une descente de l'autre monde.

— Tu souffres, Björn, mais c'est un mensonge, la souffrance est un mensonge, la mort est un mensonge, la douleur et la petitesse sont des mensonges, et jusqu'au bout, même si je crève, même si je tombe, je répéterai comme un roi fou : nous sommes la vérité, nous sommes la lumière, nous sommes la grandeur et la beauté, la joie qui chante, parce que nous sommes divins. Il y a une Flamme dedans, immortelle, un Feu de la joie suprême qui rit derrière toutes nos souffrances et toutes nos nuits ; un Feu de Vérité qui brûle toutes les noirceurs et toutes les hontes, et nos péchés et nos vertus, qui brûle tous les destins et toutes les lois, parce que c'est *le* Destin et c'est *la* Loi — une petite flamme dedans qui peut refaire le monde. Et je dis : un jour, le feu sacré prendra les hommes et nous bâtirons la terre comme un conte ; un jour, le feu dedans brûlera dehors et cette matière obscure deviendra l'image radieuse

de l'âme qui l'habite : souple à sa vision, légère à sa joie, obéissante à son ordre. Alors, chacun créera son monde à la couleur de son âme ; chacun dira ce qu'il est par la qualité de son feu, visiblement, matériellement, sans subterfuge, sans artifices, sans mots qui trompent, simplement par le pouvoir de son feu ; chacun prendra sa place dans une haute hiérarchie lumineuse suivant la beauté du rêve qui l'habite et sa force de modeler la matière comme son rêve. Alors, la terre sortira du mensonge et de la nuit, la vie délivrera la Flamme de sa prison de chair ou d'esprit : un monde de vérité naîtra. Et nous serons en bas comme en haut, libres, vastes, véridiques, *ça* et seulement *ça*. Et la mort ne sera plus, parce que nous serons vrais dans nos corps comme dans notre âme.

Björn a attrapé un caillou et l'a jeté dans le vide :

— Toi, tu finiras dans le trou, tout seul.

XI

LE VOYAGE DE L'AALESUND

Björn n'était pas sauf, la mort d'Erik avait ouvert une porte dans sa citadelle, l'ennemi était entré. Mais je me suis souvent demandé qui était cet ennemi et il m'a semblé voir l'Ami qui souriait sous sa cape noire ; peut-être est-ce sa façon d'entrer dans nos irréprochables prisons et de nous tirer dehors malgré nous, couverts de boue et libres d'un vieux bien durci.

Les justes sont imprenables, ils sont solidifiés dans leur lumière.

— On fiche le camp, j'en ai assez.

J'ai regardé Björn, incrédule.

— Oui, assez, on part, il y a un cargo en rade, norvégien, suédois, je ne sais pas, c'est le cuisinier de *Minakshi* qui l'a dit.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Si tu me laisses tomber, je pars tout seul.

Il était debout sur le seuil de ma cellule, les poings sur les hanches. Ses yeux étaient gris foncé.

— Tu as peur ?

Une affreuse angoisse m'a pris, mes tempes battaient. Il continuait à marteler ses mots avec une espèce de haine :

— Hein, tu te la coules douce ici, c'est moi qui

paye. Mais ça suffit. On s'engage. Si tu restes ici, il faudra mendier aux portes.

J'étais pétrifié. L'image de Batcha m'a traversé le cœur.

— Et Balou, balbutiai-je ?

Il a cillé.

— Je ne vais tout de même pas rester ici pour un enfant, non ?

— ...

— Il grandira, il oubliera. Tu fais ce que tu veux ; moi, je pars.

Et Björn m'a tourné le dos. Je l'ai suivi dans sa cellule, il s'est mis à fouiller dans sa cantine, il a jeté en l'air ses livres, ses vêtements.

— Les frères des bons jours, hein, c'est commode... Tous les frères s'en vont. D'ailleurs, je peux crever, tu t'en fous ; toi, tu es « dans la lumière ».

— ...

— Et puis j'en ai marre de cette espèce de rêve debout, qu'est-ce qu'on fout ici, dis-moi ?

Il a attrapé sa *mala* * et l'a jetée contre le mur.

— Tu t'en moques, hein, tu rigoles.

— Ça suffit, Björn, je vais avec toi.

J'avais la mort dans l'âme.

Partir... j'étais toujours prêt à partir, n'importe où, en cinq minutes j'avais fait mon sac, et plus c'était imprévu, plus j'étais content, mais cette fois, je n'y étais plus. Non, on ne peut pas rester ici « pour un enfant », bien sûr, on est raisonnable, on « fait » quelque chose dans la vie. Quoi ? Je ne sais pas. Peut-être qu'on fait des enfants pour se rattraper de celui qu'on a trahi.

---

* Collier qui sert à la répétition des mantra.

— Six millions de mantra, tu te rends compte ! Six mi-llions... Trois ans de travail.

Bjòrn était à genoux devant un monceau de chemises et de cravates. Il y avait aussi une carte du Sahara et le couteau du Sannyasin qu'il m'avait pris.

— A quoi ça sert, tout ça ? On n'a besoin de rien.

Sa voix s'est radoucie, il s'est arrêté une seconde, il m'a regardé comme un enfant perdu. Et brusquement, j'ai eu l'impression qu'il avait envie de pleurer.

— A quoı ça sert, Nil, j'ai tout perdu... J'ai même perdu mon rêve.

— Tu crois qu'on le retrouvera là-bas ?

— On fera autre chose, on recommencera une autre vie.

— Autre chose ? Tu crois qu'on fait autre chose ? On fait toujours la même chose, avec d'autres noms.

Il a eu un affreux petit rire :

— Je connais des mantra pour guérir les piqûres de scorpion, des mantra pour neutraliser les poisons, guérir les tics nerveux, l'hystérie précoce et faire accoucher les femmes enceintes en trente minutes ! C'est tout copié, là.

Il a brandi un cahier d'écolier.

— On pourra même ouvrir une clinique d'accouchement ou une école de Hathayoga, ah ! mais.

J'avais envie de le prendre par le bras et de le caresser, et puis il y avait cette absurde pudeur qui me clouait dans mon coin.

— Et je ne sais même pas vivre.

Il a renfourné ses vêtements dans la cantine.

— On n'a besoin de rien — si, un pantalon, on ne va tout de même pas aller à bord déguisés comme des brahmanes.

Il m'a jeté un bleu, une chemise, puis il s'est arrêté devant mon couteau.

— Ça aussi, ça peut servir...

Et il a refermé la cantine d'un coup de poing.

— Et je n'ai même pas vu les dieux, je n'ai rien vu du tout !... Je voulais voir les dieux — tu comprends, voir, aimer — aimer, tu comprends ? On ferme les yeux, et puis on *voit*, et puis c'est là et on aime pour toujours. Un jour, j'ai vu Kali — oh ! une image —, elle était si belle, toute noire, avec ses longs cheveux, et je me disais : si je pouvais la voir toujours, à n'importe quelle minute, n'importe où...

Il est resté un moment à regarder dans le vide.

— Nous sommes vraiment une espèce misérable : chacun pour soi, tous meurent et les dieux se taisent. Celui qui nous aime le plus, c'est notre propre rêve.

— ...

— J'ai vécu vingt-cinq ans dans un rêve.

— Eh bien, il faut passer dans un rêve plus large, c'est tout. Si tu ne passes pas, tu meurs.

— J'ai cherché, je n'ai rien vu.

— Mais c'est là ! C'est *déjà* là. Tu cherches à voir autre chose, Björn, mais ce n'est pas autre chose qu'il faut voir, c'est la même chose d'un autre œil !... C'est cela, Björn, nous sommes pourris de surnaturel. Tant qu'on ne se sortira pas de la tête que la chose à trouver n'est pas ailleurs, mais *ici*, on finira peut-être dans les gloires du ciel, mais dans la pourriture ici. Je sais, moi aussi j'ai souffert, longtemps, parce que je m'imaginais que le vrai monde était ailleurs, une sorte de super-cinéma privé qu'on s'offrait les jambes croisées. Mais ce n'est pas ça ! C'est tout là, c'est là. Oh ! je ne sais pas, Björn, chacun a sa manière d'avoir de la difficulté, mais c'est toujours la même, à vrai dire, c'est *la* difficulté. Toi, tu t'accroches aux dieux, d'autres à l'argent, d'autres aux filles, d'autres à la morale ou à l'immoralité — c'est

leur manière d'avoir de la difficulté —, ils s'accrochent de toutes les façons, même à l'esprit, même à la beauté, pour le bien, pour le mal, mais ça s'accroche, c'est ça la difficulté du monde, la seule difficulté : c'est « je » qui s'accroche et tout est gâté. Il n'y a pas un bien qui ne soit pourri par ce je-là — tu le lâches et tout est bon. Et quand on le lâche, alors les dieux ne sont plus l'envers des diables, ni les diables l'envers des dieux, on passe au-dessus, on est dans *ça*.

Une fraction de seconde, je me suis demandé à quoi je m'accrochais, moi.

— J'en ai marre, c'est tout.

Il s'est levé, a ramassé sa chemise, son pantalon ; puis il est resté avec une paire de chaussures dans les mains.

— On ne va pas s'habiller ici, tout de même, tout le village nous regarderait... On se changera sur la côte.

Il a eu un petit rire :

— On se déguisera en Européens.

Je suis passé dans ma cellule. Il y avait seulement une natte par terre. J'ai ramassé mon petit joueur de flûte, il avait l'air si souriant. J'ai regardé autour de moi... Il n'y avait rien à prendre, vraiment, j'étais pauvre comme Job. Et si riche ! Une seconde, j'ai fermé les yeux : tout s'est dissous — le chaos, le départ, l'angoisse de Björn ; il y avait seulement cette petite flamme dedans, si chaude, si tranquille. On tire le rideau et c'est là, c'est toujours là : la merveille infaillible. Et puis ce bruit dehors, ce faux départ qui ne va nulle part ; on remue, on bouge, des gestes, des millions de gestes pour rien, un affreux rien qui marche dans rien, et la seule part où aller, elle est là, tranquille, sans un bruit, souriante : elle attend. Et toute la vie m'est apparue subitement si futile, cette espèce de forêt vierge où l'on taille, on

marche, on fait des efforts si fantastiques, si dramatiques, et puis on s'arrête un instant, à bout de souffle : il y avait cette fleur sous le fourré. Alors tout est emporté d'un coup, la forêt, la sueur, la peine. Il n'y a plus que cette fleur. C'était là, c'était toujours là, ça n'avait jamais cessé d'être là ! C'était pour ça qu'on avait marché, peiné... Oh ! ce regard qui vire soudain, et tout est transpercé, fondu, comblé ; on passe le cap des brumes ; on est comme un enfant surpris qui regarde le monde changer de couleur.

Mais on ne veut pas du sourire, on veut du drame.

— Alors, tu viens ?

Il a claqué la porte.

Nous avons suivi la piste de l'Ouest, traversé l'île jusqu'à la pêcherie de corail. Il y avait un cargo en rade et le port devant nous sur la côte. Björn ne desserrait pas les dents, il était comme un orage rentré. Nous avons changé de vêtements sur la plage ; mon pantalon traînait par terre, j'ai fait un pli.

— Et puis tâche de ne pas faire cette tête-là.

Nous avons pris une felouque à voile triangulaire. J'étais comme un automate.

Des petites risées soufflaient sur la mer.

— Regarde, un Norvégien !

Il aurait pu être zoulou ou péruvien, ça m'était bien égal. Et on aurait pu faire voile pour la Terre de Feu ou le diable, n'importe.

Björn se trémoussait, il passait d'un bord à l'autre.

— Un Norvégien, tu te rends compte ! Regarde la croix bleue ! On va revoir la neige, Nil ! Et puis la lavande des fjords, la glace, finie la fournaise. Toi qui rêvais des pôles...

Je ne sais plus de quoi je rêvais ; le froid ou le chaud, la Norvège ou l'équateur, je n'avais plus besoin

que d'un petit degré intérieur ; tout le reste... C'était comme ce pantalon : un déguisement ; ou comme ce bateau : du bruit.

— *Aalesund !*

J'ai laissé pendre ma main dans l'eau, la mer clapotait doucement contre les bordées. *Aalesund*, mais qu'est-ce que cela pouvait bien me faire ! J'étais dans un autre voyage et le monde était comme voilé de tendresse. C'est étrange, depuis que j'avais quitté cette île, j'avais l'impression d'être porté par une force plus grande que la mienne, si douce, comme si j'allais en dehors de moi, ou à côté, et j'étais penché sur ce petit corps, sur Björn, sur ce bateau, je regardais tout cela avec cette tendresse, comme de quelqu'un qui est déjà mort, loin, très loin, porté par autre chose, ou quelqu'un d'autre, et le monde se recule, s'efface, est pris d'un flou de douceur.

— Tu verras comme il est beau, mon pays, il est sauvage et rude, il est rempli d'oiseaux blancs...

J'entendais la voix de Björn un peu loin, mais c'était un Björn complet que je percevais, avec toutes ses profondeurs, son histoire autour de lui, une sorte de réseau coloré avec des fluctuations, des petites flammes, des coulées sombres — oui, une coulée sombre. Et puis une autre voix qui montait : « Comme elle est belle, mon île ! Chaque matin je viens ici et je me prosterne devant la beauté du monde », et ce Björn-là était habillé de blanc. Et déjà son île n'était plus belle ; demain son beau pays du Nord aura tourné en gris, il en faudra d'autres — je connais la chanson et j'ai usé toutes les cartes ; les oiseaux blancs sont empaillés.

— Eh ! Nil, de quel pays es-tu ? Tu n'as jamais dit d'où tu étais.

— Moi...

— Tu as l'air d'une chouette éblouie, avec un accent français.

— Je suis d'un pays qui ne bouge pas.

Il a écarquillé les yeux, m'a regardé un moment avec cet air d'enfant têtu. Puis je me suis aperçu qu'il avait oublié son triangle rouge :

— Ton *tilak.*

Il a rougi jusqu'aux cheveux. Du revers de la main, il a effacé son triangle avec une espèce de rage. C'était devenu un Björn très ordinaire.

— Si Balou te voyait, il ne te reconnaîtrait pas.

J'ai dit cela mécaniquement, comme on constate un fait, ou une faute de couleur dans le tableau. Et c'était tout le tableau qui avait l'air faux : ce Björn rageur, honteux, cet énorme ventre de minium, ces felouques embossées qui attendaient leur tour sous le grincement des grues, les sacs de phosphate qui empestaient l'air, et le cri des *macoua* * ; tout cela glissait devant moi comme un tableau plat, artificiel, une espèce d'imitation de monde à deux dimensions. Et cette immense tendresse, derrière, si tranquille, qui regardait l'histoire comme à travers une buée orange. Et Björn qui avait envie de mordre.

— Toi, tu n'as pas besoin de pôle Nord, tu es déjà comme une banquise.

Il s'est retourné sur tribord.

Et son désarroi me venait aussi ; tout me venait avec précision, la moindre vibration, mais c'était comme saisi par ce regard derrière, transmué, vu avec cette douceur d'éternité qui se penche sur le monde et qui entend des cris d'enfants : tout est déjà doré sur la colline, et le rayon touchera bientôt cette vallée... Peut-être

* Les pêcheurs.

était-ce un décalage de temps, une sorte d'accélération de conscience qui faisait cette mutation orange ?

— Alors, tu dors ?

J'ai sauté comme un pantin. Un type était posté en bas de l'échelle — trois mots brefs, un coup d'œil en pointe qui vous déshabille. Björn a grimpé le premier. Deuxième type à casquette, un coup d'œil au bas-ventre : clic, clac, c'est fait, trois mots d'un air de mordre et tu montes. De la poudre de phosphate et les mâts qui virent, dépêche-toi, t'es dans le chemin. Troisième type à la passerelle, re-coup d'œil... Mais qu'est-ce qui regarde, je ne sais pas, c'est un œil de zinc qui s'ouvre sur une mécanique, et on vous coupe le cou, clac, proprement : vu, jaugé, mis en case et ça ne traîne pas. Au suivant.

— Tu ne dis rien, j'arrange l'histoire.

Oh ! non, je ne disais rien. C'était la porte. Et hop ! j'étais dedans, au coup de sifflet.

Un homme était là, assis, suant, le poitrail nu. Bleub, bleub, blob ! Re-coup d'œil, cette fois déshabillé en vitesse et toujours droit au bas du ventre : ça doit être le point de rencontre. Je n'y comprends rien, mais ça ne fait rien, ils parlent. Et ça aussi, c'est comme une mécanique, c'est de la parole mécanique, en fil de fer, qui fait des cases, des angles, et ça s'empile : un cube, deux cubes, trois cubes, un petit grillage, tiroir de droite, c'est là. Il a tiré sa pipe, Björn s'assoit, je m'assois. Il a peigné sa mèche, j'ai peigné la mienne, mais je n'avais pas de mèche, ça ne fait rien — que rien ne dépasse, surtout que rien ne dépasse. Je n'ai plus bougé.

Voilà j'étais dans la boîte à nains.

Blob-blob-blob, neutralisé, stupéfié, ratifié.

Un temps d'arrêt.

Et tout d'un coup, je me suis aperçu que j'étais en train de faire le singe. J'étais assis à côté de Björn, sage-

ment, respectueusement, sur un canapé à fleurs vertes, en train de regarder, avec une sorte de ravissement, presque de componction, une jonque chinoise complètement jaune, canari plutôt, qui s'ébattait sur une mer d'huile d'olive avec des reflets de ciel rose, le tout peint sur soie, juste derrière la tête du bonhomme.

Cette jonque chinoise, c'est une découverte de ma vie. S'il m'avait demandé à cette minute-là qui j'étais, j'aurais sorti mes diplômes, ma croix de guerre, mon oncle ministre de la marine et mon extrait de baptême — j'y étais, en plein. Un vrai choc électrique. J'ai vu Björn, j'ai vu ce type, j'ai vu cette jonque qui grossissaient subitement comme une image de cinéma, et puis tout a viré, j'ai passé au travers — je n'y étais plus du tout : parti d'un coup, décroché ! Et c'était comme une flamme intense qui s'allumait à la place, avec un cri. Alors j'ai vu (j'ai vu toutes sortes de choses dans un éclair, et d'abord la différence) la différence formidable : une minute avant, j'y croyais, j'étais dedans, en plein dans le nain et c'était tellement *naturel*, une espèce d'hypnose, des milliers d'habitudes qui revenaient avec tout un curriculum vitae, même le cancer du grand-père y était et j'étais bon pour le cancer — une formidable habitude d'être. C'était comme cela et ce sera comme cela et ça a toujours été comme cela. Une habitude de sentir, de penser, de réagir, de croire ; une sorte de rapetissement stupéfié comme si l'on se faisait tout gris, tout petit, comme en territoire ennemi dans les rêves. On est dans la boîte, c'est l'asphyxie réglementaire. Le monde est une formidable habitude : il regarde sa jonque chinoise et il fait naufrage sur une mer d'huile d'olive inventée. Et puis, juste ce cri de réveil, et ça fond, tout fond, même le cancer avec la croix de guerre : on quitte le condamné à mort. Et alors... Alors oui, il y avait mon singe obéis-

sant, là, dehors, qui faisait bonne mine pour être pris à la mesure, et moi... Oh ! moi, c'était cette flamme, si chaude, dedans, cette étendue claire, cette sorte de ravissement d'enfant qui découvre son royaume inimaginable, cette légèreté secrète chez les barbares. Et cette gratitude tout d'un coup, comme un abîme, parce qu'il y avait *ça*. La délivrance. Et là, devant cette jonque chinoise de soie peinte avec son petit bonhomme au bout d'une gaffe, j'ai été pris d'une telle émotion — j'avais envie de me mettre à genoux, et de me prosterner et de pleurer comme un gosse, parce qu'il y avait *ça*, cette merveille qui emporte tout dans son flot de tendresse, ces murs défoncés, ces portes ouvertes, cette grande vague blanche qui délivre. Oh ! je ne sais pas si Dieu existe, mais *ça* existe, *ça* c'est vrai, *ça* c'est large, c'est la grande dérade, le sésame, la fabuleuse richesse dans un million de banalités comme si tout s'allumait, se changeait sous les yeux, s'éclairait sous les doigts ; c'est le grand réveil, la liberté pour toujours, la royauté inaliénable. Oh ! ils pouvaient bien me jeter dans les cales ou l'enfer, j'étais libre dans les enfers et libre dans leur prison, et la mort pouvait bien mourir mille fois, j'étais vivant pour toujours ! Où était la peur, l'angoisse, la fin ? J'avais partout ma demeure inviolable, en un clin d'œil j'étais parti, à des milliers d'années lumière, à des distances de feu, j'étais dans la grande douceur qui roule les mondes, et qui voudrait bien sourire par nos millions d'yeux. *Et tout est possible...* Tout devient possible ins-tan-ta-né-ment. Une minute avant, c'était l'implacable enchaînement, la loi inéluctable ; c'est le cancer de père en fils, la croix de guerre à perpétuité, la cage sans rémission — une formidable cage dont toutes les lignes étaient tracées, connues, tirées une fois pour toutes, et on n'échappe pas, c'est l'inflexible gravitation vers

le bas, la hiérarchie de fer, la communion par le bas-ventre — et puis, un souffle, et c'est parti ! C'est parti vraiment : c'est *comme on veut.* Une illusion, une fantastique illusion ! Comme si l'on avait tiré des petits traits de géomètres sur un monde vierge et on s'était mis dedans et puis « c'est la loi » : un fantastique curriculum mortis, un gigantesque cancer intellectuel.

Mon regard est retombé sur cet homme, puis sur Björn qui tenait ses mains jointes entre ses genoux. Un haut-parleur hurlait des ordres sur le pont. Alors, une espèce de compassion profonde m'a saisi ; j'avais envie de descendre là, moi aussi, j'étais presque heureux de partir, oh ! j'étais heureux de toutes les façons, j'étais en dehors, dans une grande steppe blanche, et en dedans seulement comme une petite flamme qui aime, comme cela pour rien, parce que ça aime de toute façon. Mais eux, ils ne savent pas qu'ils aiment ! Ils ne savent pas qu'ils sont larges, à des années lumière, à cœur perdu, ils ne savent pas. Alors ils craignent. Ils se croient petits et pleins de misère, ils font des murs d'acier pour se protéger de leur propre immensité, ils tendent des pièges pour retenir une goutte de *leur* trésor. Ils sont faibles parce qu'ils ne savent pas, ils sont durs et mauvais parce qu'ils ont oublié ; s'ils savaient, ils ouvriraient tout grand leurs portes et ils puiseraient à pleines mains au grand trésor, ils boiraient tout leur saoul à l'océan de la joie.

Un jour, leurs murs tomberont, et ils seront sidérés.

— Eh ! Nil.

Il m'a envoyé un coup de coude dans les côtes. J'ai vu l'homme devant moi qui devenait rouge comme une écrevisse, il a toussé, posé sa pipe, j'ai cru qu'il allait éclater ou me foutre à la porte. J'ai compris. J'ai baissé les yeux. Je me suis fait tout petit, incolore, inodore, je

suis rentré dans le trou. Oui, je sais, ils ne peuvent pas supporter ça, c'est comme une insulte pour eux, ou une menace ; il faut se voiler. Ils ne supportent pas qu'on les aime, ils ne supportent pas la joie... Et nous-mêmes ? N'avions-nous pas déjà quitté notre île pour cette boîte de minium ? Oh ! nous avons toute la quantité de joie que nous pouvons supporter !

L'homme a griffonné quelque chose sur un bout de papier.

Et subitement, comme il était penché sur sa table, là, j'ai senti avec une évidence écrasante que la totalité divine du monde était là, la totalité de joie, la totalité d'amour, la totalité de tout, attendant seulement que nous puissions en contenir davantage. Nous courons après un miracle qui est là, comme une cruche vide sur l'océan de nectar.

Björn s'est levé, il a fait sa courbette ; je me suis levé, j'ai fait ma courbette ; il a empoché le bout de papier, j'ai empoché mon regard, et nous sommes sortis.

— Maintenant, il faut aller voir le second.

Björn était pâle comme un linge. Moi, j'étais complètement ailleurs.

Nous sommes descendus à la passerelle d'en dessous, un homme nous a interpellés. C'était le radiotélégraphiste. Un petit méditerranéen au nez en trompette, l'air de flairer le vent, qui s'est lancé dans un torrent de paroles, en anglais, avec une imitation d'accent américain. Björn expliquait je ne sais quoi, l'autre faisait de grands gestes.

— ... Chittagong, Rangoon, et puis retour sur Trondhjem. Vous avez de la chance, deux déserteurs à Colombo. Ah ! Colombo, *what a bout ! what a bout* * ! Il y avait une petite Cinghalaise...

* Quelle bordée !

Les cales béaient dans un nuage de poussière blanche, des hommes couraient dans un charivari de treuils, de diesels, d'ordres hurlés en norvégien, en anglais, en allemand ; les mâts de charge viraient, semaient une traînée de poudre chimique dans la moiteur collante. Je me suis penché par-dessus bord — Chittagong, Rangoon... Dans un quart d'heure, je serai fait. C'était comme un rêve. Mais *tout* était une sorte de rêve : le petit type qui courait avec son brinqueballe, le radiotélégraphiste, ce bateau, et puis le monde là-bas — Rangoon, Trondhjem, Oslo — qui courait, courait, et il n'y avait pas une seule minute *réelle*. C'était la « vie », mais qu'est-ce qui vivait là-dedans ? Je ne sais pas. Ils étaient vécus, trimés, agis par la vie, un formidable courant qui passait là-dedans, et quand le courant avait fini de passer par la machine, c'était fini, ils étaient vécus. Une fantastique irréalité. Il n'y avait rien, pas une seule chose existante en soi, c'était comme un film qui se déroulait sur un écran — des petits bonshommes plats, un bateau plat, un monde plat ; simplement, ça se déroulait, c'était déroulé, une fantastique projection dans le vide. Et plus cette irréalité m'empoignait à la gorge, plus je sentais cette flamme qui montait dedans, brûlante, vivante, intense, comme si elle décuplait de puissance sous la pression du vide, comme attisée par cette suffocation — et puis j'ai vu que si je descendais quelques pas de plus, il y avait un Feu intolérable tout au fond.

J'étais comme un feu vivant.

Et c'était ça qui vivait, c'était la seule chose qui vivait là-dedans, c'était la seule *substance*, c'était la vie de la vie. S'il n'y avait pas ça, il n'y avait que du vent.

— Je te dis que je ne sais pas.

Je me suis retourné. Björn avait l'air d'une ombre.

— Tu plaisantes ?

— Mais je ne sais pas, je te dis !

Cette fois, la voix de Björn avait changé. Le petit Italien gesticulait :

— Ça alors... Tu ne vas pas me faire croire qu'après trois ans ici, tu ne sais même pas où on couche !

Björn avait l'air hagard, il était comme vidé de lui-même.

Je l'ai pris par le bras.

— Viens, Björn, il faut aller voir le second.

Le radio m'a indiqué le chemin de la cantine.

— *E matto * !*

Le bras de Björn était glacé.

Nous avons descendu l'échelle de fer. Des coups de sifflet déchiraient l'air, une odeur de salpêtre et d'huile chaude montait du pont. Alors une espèce de panique idiote m'a pris avec cette odeur, comme si je m'emplissais de plomb. Mais qu'est-ce que je faisais donc ici ? Quoi ?... Un homme s'est mis à gueuler en français : « Ah ! les vaches. » J'ai levé la tête... Et toute l'île était là, blanche, frangée d'écume. Björn a suivi mon regard. Une île incroyable, avec un paon bleu, une enfant vêtue d'un longue jupe couleur de grenade. Et tout d'un coup, j'ai éprouvé une douleur si intense, au creux de la poitrine, là, comme un arrachement. Et puis toute cette mer éblouissante de lumière... Björn a serré les dents :

— Allons-y.

Et moi, j'entendais la petite voix de Batcha, claire, claire, poignante : « C'était comme une mer qui brillait, et moi je t'appelais, je t'appelais... Ça faisait si mal, là, que je me suis réveillée. » Björn m'a tiré vers l'entrepont. Les marches, la passerelle étincelaient sous le soleil,

---

* Il est timbré !

mais qu'est-ce que je fabriquais donc ici ?... Chittagong, Rangoon et retour. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Je m'enfonçais dans un bruit de fer, j'avais l'impression de couler comme un noyé ; un type a dévalé la passerelle quatre à quatre en grommelant des injures. Et soudain, comme un noyé, j'ai vu tout le tableau déferler devant moi : la petite image de Balou au coin de la gare : « Je te conduis chez ton frère ? Il est beau, ton frère » ; et c'était le Sannyasin qui m'avait conduit à Balou, et Mohini qui m'avait conduit au Sannyasin... Quel enchaînement, quel caprice d'une minute ou d'une seconde m'avait amené jusqu'ici ? Et qui m'avait conduit à Mohini ? Un caprice ou une exactitude vertigineuse ? Et dans quel sens tournaient les cycles — Batcha après Mohini, mais était-ce après vraiment ? Ou n'était-ce pas *elle* toujours, la même, et tout tournait en rond autour du cri d'un paon, de vie en vie, d'une île à l'autre ? Un jour, j'ai piqué mon doigt sur une carte, et je suis parti pour la Guyane, mais la Guyane conduisait à la Norvège, inexplicablement, via Rangoon et Chittagong, et toutes les cartes sont fausses ! Les routes maritimes passent à vingt mille lieues sous d'étranges mers et débouchent subitement sous le nez d'un dieu guerrier monté sur un paon bleu.

Aalesund 54 000 t.
Skipsverft
Bergen

Ou bien était-ce le *Laurelbank* qui se vengeait ?... Il est des actes commencés un jour, et qui s'achèvent vingt ans après, quand on n'y pensait plus. Et peut-être un jour, en d'autres vies, avais-je mis en route un voyage qui s'achevait aujourd'hui seulement, sur *l'Aalesund*, avec

Björn ; et Batcha était un autre voyage, Mohini un autre voyage, le Sannyasin un autre — ou toujours le même qui tournait sur d'invisibles latitudes, et qui s'achèverait quand, où ? On touche un point, un autre point, un autre — Mohini et Batcha, l'île blanche, l'île rouge — on perd la trace : le point est parti décrire une invisible courbe, à travers des âges de feu, des mers sans nom, des temps perdus, il a culbuté dans les Tartare bleus, et il redébouche ici, ou là, avec une autre couleur, un autre visage et d'autres bras, et pourtant je ne sais quelle ressemblance — ou était-ce la même histoire, toujours, et les mêmes bras, comme d'un grand radiolaire chatoyant qui roule par d'éternels gulf streams ?

— Tu est censé avoir défoncé ton voilier dans le *Palk Strait.*

J'ai regardé Björn sans comprendre.

— T'inquiète pas, je connais le truc, on va graisser les machines.

Nous avons culbuté dans l'entrepont : les ampoules jaunes, la puanteur, la souricière, une étouffante exhalaison d'huile tiède dans le ronflement des souffleries. Quel autre voyage encore ?... Les épaules lourdes de Björn plongeaient sous moi, dans cette buanderie vrombissante, cliquetante, martelante. Qui m'avait conduit ici vraiment, quel était le point vrai, les coordonnées de cette histoire ?... La question était si intense dans mon cœur que j'en avais le vertige. Les deux poings de Björn s'enfonçaient, s'enfonçaient, tout jaunes, serrés sur ces rambardes de fer, et moi, j'allais sombrer dans cette soute, et puis tous ces visages, ces lieux qui venaient virevolter devant moi, Batcha et Mohini, l'île rouge, l'île blanche, le Laurelbank, l'Aalesund, et je ne comprenais pas, je ne voyais pas, seulement ces petites bulles colorées, incohérentes, jaunes, rouges, blanches, orange,

qui passaient une seconde, souriaient, éclataient, passaient, souriaient, éclataient... Qu'est-ce que ça *veut* dire ?... Un instant, je me suis arrêté pour reprendre souffle, mon souffle vraiment, une seule inspiration de vérité dans cette noyade ! Et soudain, j'ai vu une main lumineuse qui passait devant mes yeux, comme pour jeter quelque chose — semer quelque chose, je ne sais pas, d'un coup de manche ; une main diaphane dans une grande mousseline blanche ; et c'était comme si son geste attrapait toutes ces bulles de couleur, ces sourires, ces îles, ces visages, les tissait ensemble, comblait les trous, creusait des vallées bleues et partait en flèche, dessinant une colline lumineuse semée d'oiseaux blancs — un tableau. Une fraction de seconde, j'ai vu un tableau, clair devant moi, comme on voit un Cézanne pendu dans une galerie, mais un tableau de lumière, crevant de sens, qui donnait tout le sens, le sens complet : la montagne, la vallée bleue tachée de violet et comme un coup de soleil sur le flanc de la colline et ces oiseaux blancs là-haut — et j'étais dans la vallée. J'étais dans le tableau, un petit point violet qui allait vers une colline semée d'oiseaux. C'était un éblouissement, tout était là-dedans, tout se tenait. Je ne descendais plus dans une soute, j'allais vers cette colline blanche d'oiseaux, emporté par une flèche de lumière. Alors le tableau s'est encore agrandi (ou étaient-ce mes yeux ?) mais ce n'étaient plus des lignes ni des taches de couleur, c'était *le* Tableau, l'essence, la grande merveille du monde. Une sorte de compréhension totale qui fusait dans une traînée blanche, avec cette main d'archange. Je me voyais, je voyais tous ces petits points violets, ces gouttes de vie microscopiques qui roulaient dans la vallée et qui ne savaient pas, qui ne voyaient rien, juste cette tache, et puis une autre, une autre, un éclatement orange, un bout

d'île rouge, un havre blanc, une enfant qui passe, et des ombres, des ombres à n'en plus finir, mais déjà l'archange avait jeté la grande colline, sauté des abîmes, des vies, semé ses oiseaux blancs sur l'inéluctable sommet, et nous marchions par les siècles, marcheurs aveugles d'une petite ombre, d'une bulle orange ou bleue, d'un mal, d'un bien, nous allions sur la grande toile sans nom, oublieux de la grande vision, la piste dorée, croyant que notre vie s'arrêtait au gué ; nous ne savions plus que cette ombre violette conduisait à une colline ensoleillée, et cet abîme à une gorge d'oiseau, ni quel coup de main avait jeté la merveille d'un million de vies sur la blancheur d'un songe divin.

Tout s'est effacé.

Je descendais des marches de fer. J'allais avec Björn, je ne sais où, et c'était comme un rêve. Mais *où* était le rêve, de quel côté ? Je descendais dans cette soute comme un somnambule chargé de mémoire, comme les hommes et les hommes par millions dans un corps, ah ! que restait-il ? Des petites bulles rouges, des petites bulles jaunes, orange, sans suite, des îles heureuses et douloureuses, des regards d'une seconde qui s'ouvraient sur des millénaires intimes, et cette Poussée derrière, ce lumineux coup de main qui nous tire, c'est tout ce qui reste : des petites secondes colorées, des gestes qui éclatent soudain comme un tonnerre, des rencontres comme la bouée verte d'une épave sur de vieilles routes englouties, des coups de souvenir comme un naufrage subit sur des eaux calmes, et des visages, des visages qui remontent comme des sourires de rêve, des odeurs de panique comme d'un pays connu — des hasards et des hasards par milliers, et qui sont tous prémédités.

— C'est sur tribord.

Et une mémoire tenace, comme d'un trésor à retrou-

ver, comme d'une vie vraie, une autre vision — autre chose, autre chose ; une grande Mémoire derrière, une grande Poussée qui nous tire vers un futur déjà vécu, vers un But d'où nous venons, là-bas, là-bas, par-dessus les îles et les abîmes, par-delà les peines, les jours, avec cet oiseau d'or à tire-d'aile — vers la joie du grand tableau, vers le coup d'œil qui embrasse tout. Et on recommence une autre toile.

J'entrais dans ce tunnel électrique comme on entre dans une vieille vie. La coursive partait dans une dérive de phosphate, Björn tanguait devant moi, les épaules voûtées. Les souffleries brassaient le mazout et des odeurs de cuisine. Brusquement, il s'est arrêté devant une porte, s'est essuyé le front d'un coup de main. Il n'a plus bougé une seconde. Et je sentais exactement ce qu'il sentait : le désarroi, la honte, la rage, comme si son cœur battait dans le mien. Puis il a tiré la porte d'un coup et il est resté debout sur le seuil, les deux mains dans les poches.

Il y avait une table, immense, couverte d'une moleskine brune. Les éclats de rire, la tabagie, les relents de friture et de bière sous les contreplaqués. Une dizaine d'hommes en maillot de corps étaient attablés sous un lampadaire. J'ai plongé là-dedans comme dans une vie d'enfer mille fois connue, quelque chose qui s'ouvrait en bas du ventre et qui décomposait tout ; et puis ces petits nains qui riaient là-dedans, riaient, riaient à gorge déployée. J'étais englouti, roulé sous la vague. Il y avait un comptoir vide, à droite, des caisses de *Brooke Bond Tea* ; le moindre objet éclatait comme si je m'étais perdu partout — les étagères poisseuses, le goéland empaillé, la lumière de catacombe —, répandu subitement dans une multitude de coups d'œil qui fixaient tout, entraient dans tout. Et puis Björn, comme une statue, les deux mains dans les poches, sur le seuil.

Mais ce n'était plus Björn, c'était le Prince Björn, tout droit, la tête haute, les yeux étincelants, qui regardait son destin... Alors je ne sais pas ce qui s'est passé, si c'était moi ou lui, mon cri ou le sien :

— Non !

Il s'est retourné vers moi sans me voir.

— Non, répéta-t-il.

Cette seconde-là, je la reverrai toujours, et chaque fois avec la même question : il a choisi, Björn a choisi en cette seconde, son âme a choisi, et pourtant il aurait pu être sauvé s'il avait dit oui et s'il était parti sur *l'Aalesund*.

— Non, pas ça.

Il a lâché la porte brusquement. Puis il s'est mis à courir dans le tunnel, la tête la première vers l'échelle de pont, comme s'il était pris d'asphyxie. Il a bousculé deux hommes qui passaient, heurté un caillebotis, renversé un pot de coaltar, dévalé la coupée comme un fou, et nous avons sauté dans la première felouque.

XII

LE BOULEAU BLANC

Nous avons coupé par les dunes pour rentrer. Björn marchait lourdement, les yeux fixés sur les sables, les épaules rentrées comme s'il portait un poids. Le ciel était d'un bleu ardent. Nous avancions sans un mot parmi les grandes collines blanches, nous montions et descendions la grande houle, si souple que je ne savais plus si c'était moi qui descendais ou la vague qui coulait, ou, si, là-bas, de grands eiders n'allaient pas s'envoler dans un battement d'azur, laissant un champ de neige ébloui. Björn ne voyait pas cette grande Norvège aux fjords de duvet, il roulait encore sous les tropiques avec sa cargaison de métal lourd et de pensées obscures, avec une petite ombre tenace qui recouvrait la jolie neige. Björn, ne vois-tu pas ? Le monde est blanc et lisse comme un enfant, il est doux comme un col de cygne si tu attrapes le grand oiseau tranquille qui glisse par les espaces de l'âme. O Björn, le monde se renverse comme une moire, dans quel sens fais-tu courir ta barque ? Je vais où tu vas, mais des neiges enchantées ont envahi mes yeux, et mes pas sont portés par une douceur qui ne bouge plus.

Il s'est arrêté au sommet de la dernière dune. Les palmiers engloutis jaillissaient dans une cascade d'émeraude, bruissante, à hauteur de nos têtes, puis dévalaient les dunes dans une fuite de troncs noirs, de plus en plus

hauts, échevelés, courbés en avant comme s'ils couraient vers la lagune, immense, scintillante, qui se fondait là-bas avec la plage et l'écume de la mer.

Une maison en ruine se cachait au pied des dunes, à cent mètres de nous, parmi les palmes. La piste du Sud finissait ici.

— C'est la maison de Guruji.

Mais ses yeux regardaient plus loin, vers l'Est, et j'ai senti quelque chose d'étrange en lui, qui m'a rempli de malaise, quelque chose que je devais sentir plusieurs fois par la suite et chaque fois avec le même malaise, comme une subite intrusion d'un élément étranger, un élément non humain, une vibration très particulière, comme celle d'un chat. Et c'était très fort. J'ai suivi ses yeux : un feu brûlait au bout des sables, tout seul, là où les eaux bleues de la mer se perdent dans le scintillement de la lagune.

— C'est là où on brûle les morts.

Il a dit cela avec une espèce de satisfaction fielleuse. Oui, il ne me pardonnait pas d'avoir manqué son bateau.

— On les brûle et on jette les cendres dans la mer.

Et il y avait cette sale petite vibration empoisonnée dans sa voix. Oh ! Je sais, il voulait frapper, mais je n'arrivais pas à être touché ; j'étais pris dans cette grande étendue blanche, j'avais envie de me mettre à plat, de me fondre là, juste comme un petit grain de sable sur les grandes dunes, et c'était si doux de n'être plus. Oh ! Björn, ne vois-tu pas, le monde est doux comme un vol d'aigrette, et silencieux comme un puits d'éternité.

J'ai fermé les yeux ; c'était tout blanc dedans aussi, et si tranquille.

— Du travail propre, pas de traces.

— ...

— Alors tu as réussi ton coup, hein, tu es content, on y est, dans l'île, prisonnier, c'est ça que tu voulais ?

Rien ne sortait de ma gorge.

— Mais parle donc !

— Oh ! Björn...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Mais je ne veux rien !

— Tu ne veux rien ! Et qu'est-ce que tu faisais tout le temps sur ce bateau, là, dans cette cantine, à me pousser par-derrière ?

— ...

— Tu voulais m'empêcher de partir, hein, c'est ça.

— C'est toi qui as dit non.

— Ah ! ça alors... Tu n'as pas arrêté d'être contre : contre Guruji, contre *l'Aalesund*, contre Erik, contre tout. Qu'est-ce que tu veux ? Que je crève ?

— Tu souffres, Björn.

Cette haine dans son regard. Mais pourquoi, qu'y avait-il donc qu'il haïssait en lui-même ?

— Et maintenant, je suis fait comme un rat.

Il s'est laissé choir par terre. Il a serré ses bras sur ses genoux. On aurait dit un masque. Ce masque qui tombe sur les hommes quand ils passent du côté de l'ombre, ce dieu durci, cette possession instantanée comme si la mort entrait. Et toujours, derrière, il y avait cette grande cadence, si souple, si vaste ; ce fond de douceur du monde où tout glissait dans une harmonie absolue, ce rythme parfait où tout sombrait dans un amour total, sans cause, sans question — un oui absolu qui ouvre ses grands yeux de flamme et qui regarde, oh ! qui regarde... Et chaque fois, c'était un abîme d'émotion si intense que c'était peut-être de la joie, ou de la douleur, une vie si brûlante que c'était peut-être une mort qui regarde de l'autre côté — ça regarde, ça regarde, ça dit oui et encore oui, à tout, au mal, au bien, à la souffrance, la non-souffrance, ça comprend tout, purifie tout, c'est suprêmement

juste, suprêmement bon : simplement ça regarde et ça emporte tout dans son Harmonie blanche, comme de grandes ailes de neige pour toutes les peines du monde.

— Tu ne comprends pas ?... Je ne peux plus partir et je ne peux plus rester !

Oh ! le monde est une étrange fiction : on regarde d'un côté et tout est noir et obturé ; on regarde de l'autre, et tout est possible, large, comme ça *veut*. Le drame,c'est de regarder dans le mauvais sens. Il n'y a pas de drame ! Mais Björn était dans l'ombre violette du tableau et il ne voyait que cela.

— Je ne peux plus revenir en arrière, Nil, mais il n'y a rien devant ! C'est fermé de tous les côtés.

— Mais il y a Balou, il y a...

— J'en ai assez de cette fournaise, 106° Fahrenheit, 42 degrés centrigrades, j'en ai ma claque.

Oui, je sais, il y a un point impossible, un point de suffocation : on marche, on marche, on est porté par une force, et puis, tout d'un coup, ça se ferme, il y a quelque chose qui refuse, quelque chose qui dit non — une minuscule solidité irréductible : tout, mais pas ça. La cage instantanée. On est au pied de la borne-fontaine... Je sentais encore la formidable claque du Sannyasin dans mon dos.

— Je ne reverrai plus Erik, je ne reverrai plus les lacs...

— Ah ! ça va.

Björn a sursauté.

— Tu es une petite limace !

Il m'a regardé une seconde avec une envie de meurtre. J'ai vu sa main se porter à sa ceinture. J'étais complètement indifférent, à des millions de lieues, il aurait pu me tuer c'était pareil.

Il a fondu.

— Oh ! Nil, Nil, je ne sais plus, je ne comprends plus rien... Recommencer tout ce travail, ce *japa,* ces mantra, six millions de mantra ?... Je ne peux plus, ça ne veut plus rien dire, rien n'a de sens. Trois ans de perdu. C'est impossible. C'est impossible de tous les côtés. Je suis perdu.

Brusquement, il s'est retourné vers le bûcher.

— Moi, c'est là que je vais.

Et il n'a plus bougé.

Cette minute-là, je l'ai revue souvent après, et chaque fois j'entendais la petite voix de Balou : « Il va mourir... Il va mourir... » comme si c'était fait d'avance, décidé, joué et il n'y avait rien à faire, c'était *déjà* fait... Je ne sais pas si c'était fait, mais je sais qu'à cette seconde-là, j'ai vu la mort entrer dans Björn, consciemment, volontairement. Elle était là, il avait dit oui, c'était fait. Une sale petite vibration empoisonnée comme un minuscule serpent d'acier. Il y a une seconde où l'on dit oui, une seconde noire, il avait choisi de mourir. Une sorte d'illumination à l'envers. La mort dehors rencontre le mort dedans. Après, on attrape l'accident, mais c'est fait, on a choisi.

Alors il faut renaître de fond en comble, ou attraper la mort.

Je me suis retourné vers ce Björn transfixé. Une feuille de palmier caressait ses épaules :

— Tu es un salaud.

C'est sorti malgré moi. Il a à peine bougé, il a posé ses grands yeux bleus sur moi, si candides.

— Comme c'est drôle, Nil...

Et sa voix était toute changée.

— C'est drôle, j'ai fait tout ce chemin pour arriver ici. J'ai navigué en Europe, j'ai navigué en Afrique, en Orient,

dans l'Himalaya, j'ai fait tout ce tour pour arriver là, devant ce bûcher, au pied de cet arbre...

Il a posé un doigt sur le sable.

— A ce point minuscule.

Et il a tracé un cercle autour de lui.

— Comme c'est étrange, Nil. Et pourtant, je croyais que la vie était large, infinie, toujours neuve ; et puis je m'aperçois que je décrivais un cercle, qui se referme, et c'est fini, je suis dedans.

Il m'a regardé encore une fois avec cet air d'enfant surpris. On entendait les cloches du temple au loin. Tout était si parfaitement tranquille sur ces dunes, cristallin. Et puis cette voix toute changée, on aurait dit une voix d'enfant.

— Je me souviens, un jour, avec Erik, nous rêvions... C'était au bord d'un lac, il y a longtemps, longtemps. La vie était si belle, il me semblait qu'une vie n'y suffirait pas. C'était en mai quand les oiseaux reviennent du Sud. Nous étions là et nous rêvions avec Erik qu'un magicien apparaissait à la croisée des chemins, un soir, au pied du bouleau blanc. Il y avait un bouleau blanc, là, près du lac. Et le magicien nous donnait à chacun un pouvoir. Erik, lui, avait demandé le pouvoir de se transporter partout à volonté — il voulait voyager, connaître le monde. Moi, je rêvais que le magicien me donnait quatre vies. Je voulais vivre beaucoup, oh ! toutes les vies possibles. Et ce soir-là, sous le bouleau blanc, à la croisée des chemins, je me suis séparé en quatre et je suis parti par quatre chemins.

Et je le voyais presque, ce Björn, sous le bouleau blanc. Mais c'était un palmier sur la lagune et les oiseaux n'étaient pas encore revenus du Nord.

— ... Je suis parti par quatre chemins, et je me demandais si, un soir, au pied du bouleau blanc, après des

années et des années, nous nous retrouverions tous les quatre, et si nous serions assez semblables pour rentrer dans la même peau, ou s'il faudrait que trois meurent pour qu'un survive ?

Un petit gong a sonné sur la lagune. Je croyais les voir, ces quatre petits personnages qui grimpaient les dunes au rendez-vous, par la piste du Sud devant la maison du Tantrique, par la piste de l'Ouest, débarqués de l'*Aalesund*, par la piste du Nord... Tous ces petits moi qu'on traîne... Et puis quoi, vraiment ? Quelle différence ?

— C'est de la blague, Björn. On arrive au même point. Par toutes les routes on arrive au même point. Il n'y a qu'un personnage.

Il a planté son doigt dans le sable :

— Oui, au même point.

— Et qu'est-ce qu'ils faisaient tes trois « frères » ?

— Il y avait un marin, d'abord. Et puis un révolutionnaire. Un chercheur du « secret ». Et puis un autre : l'inconnu. Le chercheur du secret, je ne sais pas trop bien ce qu'il cherchait, mais il y avait un secret à trouver. Et je me souviens de quelque chose qui était comme le signe, ou la clef du secret : c'était un jour, ou une nuit plutôt, dans ma chambre d'enfant, j'étais en train de jouer par terre avec mes affaires, puis, tout d'un coup, je me suis aperçu que mon corps était endormi sur mon lit ; je me suis *vu* endormi dans mon lit, et moi, j'étais là, par terre, à jouer. J'ai été une minute à regarder ce corps, et puis moi qui jouais, et j'étais tellement stupéfié. Alors j'ai eu peur et je me suis reprécipité dans mon corps. Ça, je ne l'ai jamais oublié ; je n'ai rien dit à personne, mais ça m'a beaucoup troublé. Et depuis ce moment-là, je me suis demandé si le corps, c'était seulement un bout de moi, une sorte de vêtement de jour — mais qui était moi ? Moi sans corps ? Moi ailleurs ? Où ailleurs ? C'était très

mystérieux... Parce que je jouais très bien, j'existais très bien sans mon corps ; c'est seulement parce que j'ai levé les yeux et vu l'autre — quel autre, qui l'autre ?...

— Et ton marin ?

— Oh ! celui-là... Celui-là, il vient de mourir à bord de l'*Aalesund.* C'était le raté intégral, un artiste du ratage. Je ne sais pas pourquoi, il fallait qu'il rate à tout prix, il n'aurait pas de paix tant qu'il n'aurait pas raté... La paix de la damnation — plus rien à sauver.

Il a effacé son cercle d'un revers de main.

— C'est comme si l'on traînait un poids, Nil, je ne sais quoi, une horrible faute à effacer.

— Mais oui ! Ce sont tous les faux moi, les petits menteurs qu'on traîne, c'est ça qui étouffe.

— Je ne sais pas. C'est lié au cri de ces oies sauvages sur le lac, comme si j'avais entendu là quelque chose... quelque chose d'insupportable, qui enlève le goût de tout, sauf de ça.

— ...

— Il est mort, il vient de mourir tout à l'heure sur l'*Aalesund.* Ils sont tous morts en route — Erik est mort, nous ne sommes pas revenus au pied du bouleau blanc.

— Et les deux autres ?

— Il y avait le révolutionnaire — ça, c'est moi : celui qui voulait sauver ses frères, changer le monde, trouver le secret !

Il a tourné la tête vers la maison du Tantrique.

— ... Pauvre secret. Celui-là aussi il est en train de mourir. Celui-là, c'est peut-être seulement le champ de bataille des trois autres — c'est celui qui aime. Il aime, c'est tout. Il n'y comprend rien mais il aime. Quelquefois, il se dit qu'il est plus fort que les dieux parce qu'il aime...

Björn m'a regardé un moment ; et j'avais envie de l'embrasser — je n'ai jamais embrassé Björn.

— Erik, lui, n'aimait pas, il ne pouvait pas aimer. Un jour, il a épousé sa prostituée par défi. « Ma fille de joie », comme il disait.

— Ils se ressemblent bien, tes frères... Et le quatrième ?

— Sais pas. Sans nouvelles.

— Eh bien, c'est ça, Björn, tu y es !... Ecoute, imagine une minute que tu aies été marchand de nacre sur cette île ; et puis sacripant, saint, matelot ou que sais-je, en quatre peaux — mais ils seraient tous arrivés au même point ! Ils auraient tous rencontré le même destin ou la même impossibilité un jour, ce quelque chose dedans qui nous précipite au cœur de l'affaire — alors les masques tombent, on est au vrai moment. Il n'y a qu'un moment. Il n'y a qu'un point. Il n'y a qu'un personnage. Quand on a usé son théâtre, on arrive à *la* personne. On passe vingt ans, trente ans de sa vie à se croire ce qu'on n'est pas — marchand, médecin ou roi, révolté —, et puis on est autre chose, complètement. C'est ça, le passage. Révolté oui, parce qu'on n'est pas ce qu'on est... Tu te souviens du Prince changé en cygne, des petites plumes noires qui poussaient chaque fois qu'il regardait en arrière ?

— Il n'y a plus d'arrière. L'*Aalesund* est parti.

— Alors tu y es, ton quatrième est là.

Il s'est retourné d'un bloc, on aurait dit une bête traquée.

— Ou bien c'est toi, le quatrième, et l'un de nous deux est en trop.

— Tu es fou !

— Alors pourquoi me poursuis-tu ? Qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce que tu n'arrêtes pas de me dire depuis le premier jour où nous nous

sommes rencontrés ? — J'ai tort, hein : tort de chercher l'amour, tort de chercher le pouvoir, tort d'avoir de la peine pour Erik, tort de partir sur l'*Aalesund*. Tort sur toute la ligne. Alors qu'est-ce qui me reste ?

— ...

— Tu as fermé toutes les portes. Je suis fait. Tu les as toutes bouchées.

— Mais tu es complètement fou, Björn !

— Alors je n'ai plus rien. Ou bien c'est toi qui dois partir.

— C'est du drame.

— Du drame...

Il a rejeté sa mèche en arrière.

— Tu planes, hein ? Tu es au-dessus, tu regardes le théâtre. Eh bien, moi, je n'ai pas envie de planer, je n'ai pas envie d'être au-dessus. Ah ! je t'ai vu sur ce bateau, tu étais joli, monsieur l'homme de cristal, tu les regardais d'en haut, hein, ces pauvres types qui crachaient leurs poumons pleins de phosphate.

— Mais Björn...

— Il n'y a pas de mais ; moi, je décroche.

— Alors, tu crois que c'est en buvant de la bière dans l'entrepont que tu arrangeras les choses ?

— Tu es irréfutable, Nil, c'est ça, ta prison de verre. Un jour, je viendrai et je briserai ta glace.

Il s'est levé, c'était fini.

La petite image de Batcha a traversé mon cœur. Une émotion bouleversante m'a envahi. Il ne fallait pas qu'il parte ! Il ne fallait pas. Il ne fallait pas que Björn meure ! Je l'ai attrapé par le poignet, et avec toute la force dont j'étais capable, je l'ai tenu devant moi, vrillé dans mes yeux, sous ce palmier du rendez-vous :

— Ecoute, Björn, tu vas m'écouter, il faut que tu m'écoutes...

Il a planté des yeux de meurtre dans les miens. Mais ça m'était bien égal :

— Tu peux me tuer si tu veux, tu peux aller sur ton bûcher si tu veux, mais il faut que tu m'entendes, c'est notre vie, celle de Balou, celle de Batcha qui sont en jeu...

Subitement, les paroles du Sannyasin me sont revenues : trois fois tu es venu, trois fois tu as tué. Et j'ai senti que ce n'était pas Björn ni Balou ni moi qui étions en danger : c'était Batcha, c'était elle, le pivot du Destin. Alors j'ai empoigné la mort de Björn comme si c'était Batcha que je voulais sauver.

— On ne peut pas, tu entends, on ne peut pas vivre vraiment tant qu'on n'a pas traversé sa mort. Dès qu'on met le pas sur le chemin de la vraie vie, on rencontre la mort. Et on ne la rencontre pas une fois, mais dix fois, à différents degrés — chaque fois qu'on ouvre une porte, on la rencontre, c'est la gardienne du seuil : si tu n'es pas pur, tu ne passes pas. La mort, c'est la défaite de l'impureté. Alors le mécanisme est comme ceci, écoute bien : on décrit un cercle, comme tu dis, on passe sa vie à décrire un cercle et on y met toutes ses forces, toutes ses idées, toutes ses aspirations, tous ses petits frères contradictoires — c'est notre réseau d'ondes, notre milieu vibratoire ; c'est notre tonalité de lumière, notre teneur en puissance, notre bulle psychologique. On bâtit son cercle, on sécrète sa bulle. Et tant qu'on n'a pas fait le plein du cercle, on ne peut pas en sortir ; et quand on a fait le plein, toute sa force vous garde. C'est le nœud de l'histoire, c'est la clef du mystère. Comme si la puissance de gravitation du cercle était aussi la puissance nécessaire pour en sortir. Mais on *peut* en sortir. Il y a un moment, un point où on peut en sortir. C'est la minute du choix, et c'est comme une mort. Et si on ne choisit pas, on meurt. On peut aller sur le bûcher, on peut aller sur la lune, ça n'a aucune impor-

tance, on est déjà mort, muré dans son cercle, solidifié dans la bulle. Je connais le point, je l'ai traversé trois fois ; et chaque fois c'est plus dur, plus impitoyable, comme si chaque fois il fallait vaincre une puissance plus grande, démolir une force de moi accrue — on est son ennemi de plus en plus solide. Mais ce n'est rien vraiment, c'est tout juste une bulle... Une bulle, une jolie bulle, plus ou moins claire, plus ou moins puissante — elle est rouge, elle est bleu saphir, grise, céruléenne, elle a toutes les couleurs suivant ce qu'on a mis dedans, mais c'est une bulle et elle vous tient. C'est votre propre force, et c'est votre propre destruction. C'est tout ce qu'on a bâti dans une vie et c'est tout ce qui empêche de passer dans une vie plus grande. Mais il y a un point de fuite. Il y a un passage. C'est le moment où tout va se refermer. Alors on peut passer dans un éclair avec toute la force accumulée dans la bulle. On passe de l'autre côté, ou on meurt. En fait, on meurt parce qu'on ne peut pas passer ; si l'on pouvait passer sans fin d'un cercle à l'autre, on ne mourrait pas. Et peut-être y a-t-il un point où il n'y a plus de cercle du tout, plus de bulle : on ne meurt que si l'on veut. C'est cela, l' « évolution accélérée ». Au lieu de franchir un cercle dans une vie, on en franchit deux, trois... J'en ai déjà franchi trois. Et peut-être suis-je en train de fermer mon cercle, moi aussi, prisonnier d'une bulle blanche.

Bjorn ne me quittait pas des yeux, j'ai senti qu'il allait céder.

— Alors tu peux aller sur ton bûcher si tu veux, ça n'a aucune importance, moi aussi j'irai, à mon heure : on se fait tailler les cheveux, rogner les ongles et rôtir à la fin. C'est le vêtement qui brûle. Mais ce bûcher-là, ce n'est pas le vrai, c'est le simulacre de l'autre, le vrai, où il faut jeter toutes ses vieilles peaux les unes après

les autres, toutes ses victoires, tous ses triomphes, toutes les belles expériences : les jolies bulles rouges ou bleues qui vous tiennent — et plus elles sont belles, plus elles vous mangent... Mais la beauté grandit toujours, et la force et la vision, d'un cercle à l'autre. Et finalement, on ne perd rien : on comprend plus, toujours plus — il faut tout comprendre. Et peut-être est-ce cela, le destin final : être tout. Et c'est pour cela qu'on meurt : on casse le vase jusqu'à ce qu'il puisse tout comprendre. Mais quand on arrive au point, il ne faut pas le manquer, Björn. Il y a un croisement, une conjoncture — si petit qu'on soit, si minuscule soit le cercle, il y a un moment où l'on voit et où l'on peut. Dans toutes les vies, il y a une trouée d'âme, une déchirure subite sur l'autre cercle. Et chaque fois, c'est comme une fièvre à mort, on se roule en boule sur le cadavre et on ne veut pas le lâcher. Et je ne connais qu'un moyen vraiment pour franchir le point ; et ce n'est pas de se tendre ni de vouloir ni de lutter, parce que c'est encore utiliser la force de la bulle pour lutter contre la bulle : c'est d'ouvrir les mains et on se jette par-dessus bord — on lâche tout, on se rend : je ne sais plus, je ne vois plus, je ne veux plus ; j'ouvre les mains et j'appelle l'archange de l'autre cercle. Alors, dans un éclair, on passe. C'est fait, c'est fini. On rit. Voilà, c'est tout ce que je sais.

Björn était comme une statue. Chacune de ses pulsations battait en moi, il était juste au bord de la victoire. Ça allait basculer dun coup. Oh ! il y a des vies qui tiennent à une petite seconde de rien — et ce n'est rien vraiment, et c'est si fantastiquement dur ! Toute la force de la bulle coagulée d'un coup.

Il s'est ressaisi.

— On n'échappe pas au destin.

Un silence est tombé sur les dunes. Le vent froissait les

palmes, on entendait une cloche au loin. Alors toute cette odeur de sable est remontée en moi avec je ne sais quel souvenir poignant ; c'était ancien, familier comme ces dunes, c'était à Ramnad ou au Fayoum, chargé d'un poids brûlant comme ce vent de sable. Oh ! que savons-nous ? On croit, on pense, on dit, et puis vient le vent du Sud, et nos vies sont emportées comme si de rien n'était. Le monde est une grande scène inexplicable et nous voulons dire tout autre chose.

— Les dieux sont comme des pierres, Nil, la Loi est la Loi.

O Enfant
Tu connais seulement
Mon visage de pierre
Ma loi inflexible
Parce que tu connais de moi
Seulement ce que tu es
Tu es la pierre qui ne cède pas
La loi de fer
Et la nuit et le destin sont tes enfants
Mais moi, j'attends toujours
Depuis que la pierre est pierre
Depuis que la belle sourit
J'attends derrière tes masques de dieu
Tes masques de diable
En chaque seconde
Chaque défaite
Dans la nuit et dans le soleil
Partout
Pareil
Sans haut, ni bas
Sans vertu, sans faute

Le petit joueur de flûte a passé en éclair devant moi, si charmant, si souriant... Et toute cette tragédie du monde m'a paru si fausse : une fantastique fiction morbide que l'on plaquait, collait là, sur un sourire si charmant, si tranquille, derrière tout, partout. Une invention de nos sens. C'était *nous* qui ajoutions le drame, nous qui faisions le drame, nous qui donnions un sens faux à toute l'histoire. Nous jouons une pièce fabuleuse avec des yeux de chenille ! Nous n'avons pas encore nos vrais yeux, nous ne comprenons rien au monde !

— Ton destin...

— Quoi, mon destin, tu ne me crois pas ?

— Mais je n'en sais rien, Björn ! Ce n'est pas cela, le destin, ce n'est pas une force aveugle qui frappe : c'est la ligne de notre propre passé qui se referme — on s'ouvre sur un plus grand destin. On n'est frappé que par soi-même.

Il a eu un ricanement.

— Eh bien, on va voir.

Il a fouillé dans ses poches. Une affreuse angoisse m'a pris.

— On joue à pile ou face.

Il a tiré une pièce de quatre *annas*. Il avait un air horrible.

— Pile tu pars, face...

Il a ricané encore.

— Hein ? Si on trompait les dieux d'un coup de chance.

J'étais glacé. Il a jeté sa pièce en l'air, l'a rattrapée sur le dos de sa main.

— Björn, tu es fou !

— Tu crois ? Alors pourquoi veux-tu rester ?

— ...

— Tu vois, tu as peur.

Il était blanc comme un linge. Sa main cachait la pièce, c'était absurde, c'était un mensonge maléfique.

— Tu es un lâche !

Il a cillé.

— Tu fuis, tu vends ton âme à une sale petite pièce, hein, c'est ça ton destin, une sale petite pièce de quatre sous.

Il avait l'air hagard. Ses yeux sont revenus sur le bûcher et encore sur moi.

— Ce que tu ne sais pas, Nil, c'est que, tout à l'heure, quand je suis arrivé sur cette dune, j'ai vu ce bûcher, je l'ai *vu* tout d'un coup, comme si j'y allais. Il a grossi, grossi...

— Tu rêves.

— Il venait à moi. J'ai vingt-sept ans, Nil ! Je ne veux pas mourir !

Alors la panique de Björn s'est emparée de moi :

— Viens, filons, foutons le camp, où tu voudras. Sauvons-nous !

Alors, une deuxième fois, j'ai entendu la voix du Sannyasin : « Trois fois tu es venu, trois fois tu as tué... » Il fallait filer, partir tout de suite, sortir de ce maléfice avant qu'il soit trop tard.

Un train a sifflé derrière les dunes.

— Partir où, Nil ? Il n'y a plus d'*Aalesund*. Il n'y a nulle part où aller. C'est cela que tu ne comprends pas, on est cerné de tous les côtés. Partir où ? Dans le Sahara, enfoncer des tiges ?

Je l'ai pris par l'épaule ; doucement j'ai caressé ses cheveux blonds. Il m'a regardé une minute comme s'il allait pleurer. Puis je ne sais quoi est tombé sur lui, il s'est secoué, arraché de moi. D'un bond, il était debout et il a dévalé les dunes vers la maison du Tantrique.

La pièce brillait dans le sable : c'était pile.

XIII

TROIS CAURIS POUR LES DIEUX ET UN POUR RIEN

La mer était toute grenue. Elle souriait par des milliers de petites fossettes, se gonflait d'aise, s'étirait, puis laissait courir sur le sable un minuscule souffle plein de bulles et de contentement, comme après un bon bain. Je savais que Batcha m'avait vu ; elle prenait son temps, qui n'était pas plus mesuré que les cauris roses sur la plage ni les zigzags noirs et blancs du hochequeue. Parfois, elle rejetait sa natte dans son dos et restait accroupie devant une merveille subite. Je devinais presque son sourire, je sentais cette légèreté qui enchante tout. En vérité, le monde est une fable pour donner des millions de doigts et d'yeux, et de surprises, à une merveille qui se cache d'elle-même, et se réinvente sans cesse au creux de nos mains. Parfois, je pense que nous avons inventé la mort, et que nous pourrions aussi bien réinventer l'immortalité, quand nous aurons assez de joie pour découvrir la joie partout. Le monde n'est-il pas comme nous l'aimons ?... Je souffle ici ou là et la grande robe s'irise d'or ou d'amarante.

— Voilà, c'est tout pour toi !

Elle a ouvert un pli de sa jupe et fait ruisseler une cascade de coquillages sur les marches du petit temple.

— Tout ça pour moi ?

— Attends, je vais en donner un peu au dieu.

Soigneusement, elle a choisi trois cauris qu'elle est allée porter devant la pierre dressée en faisant un petit salut de la tête. Puis elle a frotté ses mains contre sa jupe couleur de grenade et elle est restée un moment sur le seuil à me regarder. Son tilak rouge éclatait sur son front, on aurait dit une divinité sortie du sanctuaire. Elle me regardait tranquillement, avec cet air de reine — j'entrais là comme dans ma maison. Enfin elle a souri, satisfaite.

— Avec Balou, on a eu des tas d'aventures...

— Aah ?

— Oui, on a traversé la mer, on est arrivé au bord d'un fleuve. C'était du sable, comme ici, mais tout jaune, avec des dunes aussi. Et puis le fleuve qui coulait avec des pigeons blancs. On a suivi le sentier, il y avait une grande maison, c'était bien vieux, avec des colonnes. Balou a trouvé la pièce d'or — une grande pièce d'or comme ça, c'était écrit. Il a dit : « C'est le trésor de Björn. On va chercher Björn. » Moi, je ne voulais pas, parce qu'il fallait descendre dans le souterrain, c'était plein d'épines, et puis il y avait des cobras. Alors il a sorti son sabre : « Je les tuerai tous », il a dit. Et il était grand — il était bien grand —, il avait une ceinture rouge. On est entré, et puis tout a changé... Je ne sais pas où est passé Balou, c'était une grande salle, très jolie, comme un temple, avec des dessins bleus, et toi, tu étais tout en haut. Mais c'était presque vide.

— En haut ?

— Oui, c'était ta maison.

Elle s'est arrêtée un instant, frappée par quelque chose.

— Il y avait cet homme qui voulait m'empêcher.

— Un homme ?

— Oui, un Sannyasin. Il a dit : « Tu n'existes pas. » Alors j'ai ri et il a disparu !

Batcha a ri de tout son cœur, ses dents éclataient.

— Et en haut, c'était une grande terrasse, si jolie, avec de la lumière comme de la lune. J'étais si bien... Je ne te voyais pas, mais tu étais là, je t'entendais, tu jouais de l'ektara. C'était si doux, alors je me suis endormie. On s'enfonçait dedans comme dans de la mousse de lune.

— Eh bien !... Mais d'abord, je ne joue pas de l'ektara.

— Si, tu jouais.

Elle est devenue sérieuse tout d'un coup :

— Où étais-tu hier après-midi ?

— ...

Elle était assise sur les marches et triait ses coquillages.

— Je n'arrivais pas à te trouver.

— Pourquoi ? Tu es venue me chercher au caravansérail ?... J'étais sorti avec Bjorn.

— Mais non ! Je suis venue... pas avec mes jambes, je suis venue « comme ça »...

Elle a cherché ses mots.

— Je suis venue dedans. Tu ne répondais pas.

— Ah ?

— Tout à l'heure tu répondais quand je ramassais les coquillages.

— Je répondais ?...

Elle a poussé un soupir. J'étais décidément idiot.

— Tu disais : je suis content, je suis bien content !

— Et qu'est-ce que tu disais, toi ?

Elle a fait rouler un coquillage du bout du doigt, l'a regardé un instant, la tête penchée.

— Rien, je suis tranquille quand tu es là.

Et brusquement, j'ai eu l'impression de me trouver là devant un monde complètement étrange, qui s'ouvrait, ou plutôt d'être tout à fait étrange moi-même, devant un monde que je connaissais bien, complètement oublié, et qui resurgissait tout d'un coup, je ne sais d'où, comme

si j'avais vécu une autre vie tout le temps, sans le savoir, et puis c'était là. Et tout ce que je faisais ici, dehors, me semblait bizarre, à côté ; on aurait dit que je me retrouvais dans un rêve à l'envers, avec des vêtements qui n'étaient pas à moi, une chemise idiote et des chaussures de rustre. Je me réveillais, et la mer était si charmante avec ses petites bulles qui pétillaient ; c'était clair, c'était limpide, si facile : il n'y avait qu'à tourner un peu la tête et dire « je veux ». C'était si simple ! Je veux et tout coule comme je veux, s'infléchit, change de couleur, on est ici, là et dans beaucoup d'endroits à la fois ; juste le temps d'y penser et ça y est . ça paraît, disparaît, se teinte de rouge, de bleu. Et c'était simplement une certaine façon de sourire qui faisait tout, faisait couler les choses comme ceci, comme cela, les modelait, les emplissait de couleur et de profondeurs subites comme un rêve devenu vrai par mégarde ; et en même temps, je voyais mes deux grosses galoches, là, sur le sable, incongrues, et je n'y comprenais rien, comme si j'avais vécu toute ma vie dans la mauvaise scène .. Je regardais Batcha, j'écoutais cette petite voix douce, j'allais avec ce bout de doigt qui poussait un coquillage, et il me semblait qu'on avait tiré le rideau sur une autre scène dans la scène, et l'étrange n'était plus là-bas, mais ici, dans ce Nil déguisé en costume du xx[e] siècle, qui savait résoudre tous les problèmes de l'existence d'un coup de cerveau, et qui ne savait même pas retrouver Batcha à distance ni entendre le langage sans paroles, ni sentir sans voir ni toucher les invisibles mains qui frappent à la porte et allument leur petite lanterne de couleur dans les choses. On m'avait tout appris, sauf l'essentiel ; on m'avait bourré la tête d'histoires fausses ! J'avais passé trente ans de ma vie comme un chimpanzé cultivé qui additionne, soustrait, fume le cigare et roule à bicyclette.

— Batcha, dis-moi, comment fais-tu pour être avec moi quand je ne suis pas là ?

— Rien, j'écoute.

Elle a posé sa joue contre ses genoux, elle regardait la mer. Elle était tout immobile comme un rouge-gorge sur le hallier.

— J'écoute, et quelquefois on dirait que j'ai posé ma tête sur ton épaule. D'autres fois, je n'arrive pas, c'est dur, c'est compliqué ; ou bien tu es tout parti là-haut, je n'existe plus. Hier, tu étais comme une maison de fer.

— Tu écoutes, comment ?

— Mais rien, j'écoute ! Je laisse entrer. Je me penche comme sur la rivière, alors je sens comment tu coules. Tu ne sens pas Balou, Shikhi, Appa ?

Elle a levé sa tête et m'a regardé avec surprise.

— Alors comment est-ce que tu fais pour vivre ?

— Mais comment « coulent »-ils ?

— Pas comme toi, c'est sûr ! Ils ont une autre façon. Chacun a sa façon. Et puis ça dépend des jours. Tu n'entends pas ?

J'étais un peu ébahi.

— Mais qu'est-ce que tu sens, Batcha ?

— Je sens la musique. Ça bouge. C'est comme les vagues — des vagues qui racontent.

— Et Shikhi ?

— Shikhi ?... Tu poses de drôles de questions ! Shikhi, il se perche sur la terrasse et il pousse des cris de triomphe.

Je me suis penché sur mes genoux, j'ai essayé d'écouter, moi aussi. Je suis parti à tâtons dans la grande rivière qui raconte, c'était profond et doux comme une traîne de velours, je me suis laissé couler. Alors j'ai pensé à Bhaskar-Nath (ou pensait-il à moi ?). J'ai répété son nom et je suis resté bien tranquille, bien immobile, il ne fallait

pas bouger, pas un souffle sur mon eau ; j'étais comme un lac, si clair que je ne savais plus où j'étais, si immobile que c'était comme un bloc de cristal, et pourtant sans poids, léger comme une aile, volatilisé ; il y avait encore juste un bout de souffle qui faisait que je me retrouvais, et puis je disparaissais, comme si je passais en un clin d'œil dans un innombrable moi qui contenait tout ; je me rappelais, m'oubliais. Puis, tout est devenu uni, uni, vaste comme un fleuve qui sombrait en lui-même, et, là-dedans, lentement, lentement, quelque chose a commencé à se former : une image. Pas même une image : un ruissellement d'ondes qui était comme la vibration de l'image, juste avant l'image, une sorte d'atmosphère qui bougeait, et c'était de l'or pâle — si j'avais été aveugle, j'aurais dit : Bhaskar-Nath. Et instantanément, ça s'est coagulé : c'était une masse, puissante, dorée — un feu doré — et je sentais qu'il suffirait que je me penche un peu pour entrer dans ce courant de feu. Et ce courant avait un mouvement particulier, il me semblait presque qu'il parlait, mais ce n'était pas des mots, c'était juste une vibration — qui pouvait faire des mots, ou qui contenait la force du mot, son sens intime — et qui pouvait faire des images aussi, ou des coulées de lumière, mais tout cela disait la même chose : on se penche un peu dans un sens, dans l'autre, et ça fait une image ou un son. Et c'était très clair, infiniment plus clair que toutes les paroles, plus plein que les images — toutes les nuances possibles étaient là, c'était sûr, inimitable : quand ça disait « joie », tout le contenu de la joie était là, avec sa puissance, sa qualité, presque son intensité de couleur. C'était un son vivant, une lumière vivante, une substance de joie : on pouvait entrer là et s'y baigner comme dans un torrent. Tout devenait concret : la joie était solide — un torrent de feu immobile. Et subitement, notre monde concret m'est apparu

comme une imitation, une sorte de dictionnaire racorni qui tout à coup s'ouvrait et faisait rouler par terre des syllabes de rubis et de saphir. Puis j'ai senti une autre substance, près de Bhaskar-Nath ; c'était doux et presque soyeux. Et c'était Mâ. Et là, il m'a semblé toucher un mystère, peut-être le secret de ce pays ; une toute petite forme qui n'avait pas d'angles, pas de dureté, on ne se heurtait nulle part, et c'était très immobile — très intense — comme une flamme, et très secret, comme un trésor enfoui pour nul regard et qui garderait toute la force de sa lumière accumulée, contenue, voilée. Là, les siècles pouvaient passer, ça ne bougeait pas. Il y avait seulement un sourire qui filtrait et une main qui tirait son voile sur son front. Une douceur extraordinairement puissante. Il m'a semblé qu'elle me tendait un plateau de fruits, très jolie, elle disait : *khao, khao,* mange. Et ces fruits m'emplissaient d'une force douce comme un jus d'hibiscus... Subitement, je me suis cogné contre un tourbillon noir : c'était Björn.

— *An'mona ! An'mona !*

Oh ! le monde entier est là ! On va dans toutes les directions, on est tout de suite partout ! Nous connaissons seulement une traduction de monde en langue barbare.

— An'mona, tu devrais t'appeler An'mona : celui dont l'esprit est ailleurs.

— Batcha, c'est merveilleux !

Elle a poussé un soupir.

— Tu regardes bien, mais tu ne vois pas ce qui est sous ton nez.

— Batcha, je suis content, content, oh !...

Elle a poussé ses coquillages, m'a regardé avec une sorte de commisération.

— Dis-moi, Batcha, comment se fait-il ? On est là sur

cette plage tous les deux... Oh ! on dirait que je te connais bien, depuis longtemps, longtemps, c'est drôle...

Et puis les mots étaient partis. J'étais perdu dans une espèce de ravissement idiot, comme si la petite vague venait juste pétiller contre moi, le sable rouler dans moi, les conques souffler dans mon souffle, et puis c'était clair, c'était simple, la vie était comme un grand cristal où s'allumaient des tas de petits feux de joie partout, dans tous les coins, et je souriais, j'étais là, là, là, je sentais partout, je vivais partout, j'étais merveilleusement éclaté dans une multitude de petites lumières de joie. J'étais un benêt complet, la bouche ouverte.

— Batcha, comment ça se fait ?

Et je ne savais même plus ce que je voulais dire, tout était une sorte de miracle. Alors elle a posé sa tête sur ses genoux et elle s'est mise à chantonner. C'étaient comme des petites gouttes de mots qui coulaient :

— Rien-du-tout, Monsieur Rien-du-tout... Il y a beaucoup de plages dans la géographie... et puis voilà, tu es ici et j'ai ramassé ces coquillages pour toi...

Elle a fermé les yeux, elle avait l'air d'une morte qui souriait.

— Il y a des jours... beaucoup de jours dans le calendrier... et puis voilà, nous sommes aujourd'hui. Tu es là, et je suis là — quel vent nous a poussés ?... Quelle vague t'a apporté ces coquillages ?... Il y a des coquillages, beaucoup de coquillages dans la mer... et ceux-là sont pour toi, seulement pour toi... Rien-du-tout. Monsieur Rien-du-tout... c'est aujourd'hui sur beaucoup de plages... dans la géographie. Mais une seule vague... apporte à chacun... un cauri... unique... Celui-là et pas un autre.

J'ai ouvert des yeux tout ronds. Elle a pouffé de rire. Et j'ai été pris de panique tout d'un coup, je ne sais pour-

quoi, la peur, comme si... Je ne sais pas. Alors je me suis repris.

— Il y a beaucoup de cauris, Batcha, tu divagues. Alors celui-là ou un autre...

Elle a redressé la tête et m'a fait une grimace.

— Il y a beaucoup de Rien-du-tout, alors je me demande pourquoi celui-là est venu.

— Un autre serait venu.

— Et toi, tu serais allé où ?... Sur une plage des pays blancs ? Et tu aurais pris la place de qui ?...

Elle a levé les yeux sur moi.

— ... Alors tout serait dérangé.

Ces grands yeux noirs qui me regardaient jusqu'au fond. Et dans ces yeux, avec une sorte de stupéfaction, j'ai suivi ce Nil qui prendrait la place d'un autre, qui prendrait la place d'un autre qui prendrait la place d'un autre... Et avec une formidable clarté, je l'ai vue se redresser, prendre un coquillage rose, veiné de bleu, et elle l'a mis dans le creux de ma main avec une claque :

— Voilà, celui-là, il y a mille ans qu'il t'attend.

Et elle a éclaté de rire.

Je suis resté à regarder ce coquillage .. complètement éberlué, cet « unique » coquillage. Et tout à coup, c'était si écrasant, j'étais comme suspendu dans un monde incroyable, fantastique, où la moindre paillette de sable, le moindre caillou sur la plage, baignait soudainement dans une lumière absolue, comme si, vraiment, cet absurde coquillage avait attendu mille ans pour venir dans ma main, posé par Batcha et par nulle autre, à cette seconde et à nulle autre, en cet endroit de la terre — et où donc aurais-je été ailleurs ? Occuper la place de qui ?... C'était une fantasmagorie subite, un prodigieux ballet d'une précision vertigineuse, une totalité folle, unique — un unique corps de terre — et ça bougeait d'un

seul mouvement à travers les temps, les espaces ; une fabuleuse horlogerie dont chaque point était l'intersection du monde entier, le symbole de tout le reste, la réduction microscopique de l'univers ; un gigantesque puzzle où l'on ne pouvait rien déplacer, rien bouger, rien changer sans jeter le chaos innombrable, et c'était comme cela, vraiment comme cela : chaque minute du monde avec ses milliards de rencontres et de combinaisons, chaque point de l'espace avec ses milliards d'objets et d'êtres qui bougent, était unique, vraiment unique, et rien ne pouvait être autrement, sinon *tout* devait être autrement.

C'était la deuxième fois que je voyais cela, et chaque fois avec Batcha.

— Tu as l'air d'un hibou sorti de la nuit.

J'avais l'impression que j'allais craquer.

— Un hibou avec des yeux bleus, a-t-on jamais vu ça ?

— Dis-moi...

Mais je ne savais plus, simplement je voyais — je voyais, c'était de la lumière voyante, j'étais suspendu là-dedans comme dans une incompréhensible compréhension. Et puis, il y avait ce petit bout de pied, là, sur les marches, à peine bronzé, sous une longue jupe couleur de grenade, et le sable, les traces de nos pas qui serpentaient là-bas vers les dunes... Deux lignes, deux petites pistes zigzagantes composées d'un millier de points dont chacun devait être exactement à sa place pour pouvoir couper l'autre à cette minute, aujourd'hui, sur les marches de ce petit temple...

— Eh bien, parle !

J'ai voulu parler, essayer de dire ma question. Mais vraiment c'était informulable ; c'était une nuée immense, scintillante, qui était comme gonflée d'*une* question, une pure question, qui aurait pu prendre des milliers de for-

mes, mais c'était *la* question. Et je vois bien maintenant, je sais ce qui me sidérait à ce moment-là comme un formidable mystère, c'était cette Liberté — merveilleuse, inconnue —, une sorte de création de monde à chaque minute ; et plus j'entrevoyais cette liberté, plus je découvrais simultanément une sorte de piège inexorable où il n'y avait pas même la possibilité de se tromper d'un pas : on se trompe de chemin, mais la mauvaise route faisait aussi partie de la bonne !

Et les deux étaient vrais *simultanément.*

— Ecoute, Batcha, si je te rencontre ici, et pas ailleurs, toi et pas une autre Batcha, qu'est-ce qui a fait cela ? Où est-ce que ça *commence* ? Pourquoi est-ce toi que je croise ? Et pas une autre ? Björn et pas un autre ? Balou et pas un autre ? Et cette seule plage aujourd'hui... Qu'est-ce qui m'a tiré ici, ou poussé ici, et pas ailleurs ? Quoi, quelle force ?

Batcha me regardait intensément. Elle ne disait rien. Et je tournais, je retournais mon coquillage entre mes doigts, cet unique, absurde coquillage... S'il m'avait attendu mille ans, il devait bien avoir un message pour moi ! Quel message ?... Un message rose veiné de bleu qui enroulait de minuscules spires de plus en plus larges, de plus en plus nettes, comme le hennin de la Princesse Anne, et qui débouchait sur une ouverture violette. Et puis, un point. Un tout petit point dur en bas, d'où se déroulait la spirale. Et tout était si vibrant, si miraculeux ce matin-là auprès de Batcha — oh ! il est des heures de la vie où tout cède et s'ouvre comme un conte : un voile fragile nous sépare d'un millier de mondes, ou peut-être d'un seul qui chatoie comme une grande perle des îles —, qu'il me semblait que le plus petit bout de nacre, le moindre hochequeue sur la plage, contenait toute la clef du mystère, et que tout était contenu dans tout : il suffi-

sait de regarder. Et je voyais toute cette existence au creux de mes mains, ce miniscule symbole qui déroulait ses spires, ses jolis cercles diaprés, mauves, roses, bleus, une incroyable histoire perpétuelle, toujours plus large, toujours plus vivante, de spire en spire, à croire que c'étaient les mêmes personnages, les mêmes circonstances, les mêmes possibilités ou impossibilités, presque les mêmes scènes qui revenaient, d'étage en étage, mais chaque fois plus précises, plus intenses, plus chargées de sens et de pouvoir, comme si l'on repassait sans fin par les mêmes lieux, les mêmes points d'âme, la même piste bleue, puis rose, violette, mais grossis, élargis, et comme cernés d'une lumière plus aiguë — chaque fois plus près de la clef qui livre tout. Et peut-être n'y avait-il pas de clef, nulle part, mais simplement la lumière d'une révélation qui grandit sans fin, pas de point final, mais un point éternel qui se déplace sur une éternelle spirale. Et là-haut, la spirale filait dans un infini blanc, ou retombait dans cette bouche violette, mangée par elle-même — ou bien quoi ?... Et peut-être chacune de ces spires représentait-elle une vie seulement, et qu'en d'autres points de la courbe, en d'autres âges — juste le point homologue en dessous — j'avais un jour regardé un cauri rose sur une petite plage blanche et souri à une éternelle enfant...

Et maintenant, il me semblait voir le grand coquillage du monde qui enroulait ses jolies spires autour de grandes Indes roses et d'Egyptes nacrées, et qui tournait, tournait, répétait à chaque instant l'histoire totale en chaque pays comme en chaque être, à chaque époque comme une saison, élargissait chaque fois un même destin unique, et filait là-haut vers cette infinitude blanche... ou ce trou d'ombre violette — ou bien quoi ?

— *An'mona ! An'mona !*

— Oh ! Batcha ..

— Où es-tu, Monsieur Rien-du-Tout ? Tu es toujours ailleurs. Alors, bien sûr, il n'y a rien du tout, tu te réveilles quand c'est passé.

Elle a fait une petite moue.

— Ecoute, Batcha...

— Je ne suis pas Batcha. As-tu seulement trouvé ce que tu cherchais ?

— Oui... Non !

— Eh bien, tu as perdu ton temps. J'ai donné mon coquillage à rien du tout.

— Tu es fâchée ?

— Je ne suis pas fâchée. Je trouve que tu fais comme ma mousse de lune.

— Ta...

— Est-ce qu'on parle avec de la mousse de lune, hein, dis-moi ?

Elle a gonflé ses joues :

— Tu es comme Tchavane.

— Tchavane ? Qui, Tchavane ? Encore un dieu ?

— D'abord, ce n'est pas un dieu, et puis qu'est-ce que tu as contre mes dieux, enfin ?

— Mais rien, bout-de-chou !

— Ils sont très gentils.

— Oui ! Et alors ?

— Il vivait tout nu, il ne mangeait plus : il regardait.

— Quoi ?

— Sais pas, il regardait. Il regardait comme toi, là-haut. Et puis, il a tellement regardé qu'il est devenu tout dur comme un squelette. Il ne bougeait plus. Il y avait seulement ses deux yeux qui brillaient, brillaient. Et puis les fourmis blanches sont arrivées, et elles ont fait leur termitière dessus.

— Ecoute, Batcha, je n'arrive pas à comprendre...

— Tu es dur comme un problème d'arithmétique.

— Mais enfin, Batcha, tu es très gentille et je t'aime bien, mais ce n'est pas une question de sentiments : pourquoi est-ce toi que j'ai rencontrée, et pas une autre ? Toi, la fille de Bhaskar-Nath ?

Alors elle m'a regardé tranquillement, limpidement :

— Parce que c'était moi depuis toujours et nous étions toujours ensemble.

Il m'a semblé que mes yeux s'élargissaient. Tout s'est fixé, élargi . la moindre ride sur le sable, ce hochequeue noir et blanc, le bruit des conques sous la haute tour, cette robe couleur de grenade — un temps d'arrêt. Une goutte d'éternité rose au creux de ma main. Une ouverture soudaine sur une fuite de siècles, comme une débandade d'oiseaux pourpres saisis en pleine lumière. J'ai ouvert la bouche...

— Nil ! regarde !

Elle a tendu les bras vers le ciel.

— Les oiseaux du Nord, les oiseaux du Nord ! Les oiseaux reviennent ! La mousson arrive !

Elle s'est levée d'un bond.

— Les oiseaux arrivent ! Les oiseaux arrivent !

Elle battait des mains.

Un grand triangle noir a chaviré dans le Nord.

Puis elle s'est élancée vers la palmeraie, toute rouge, les bras ouverts, et elle a couru, couru vers la haute tour. J'ai tendu la main... Elle était partie.

Il n'y avait plus que le vent du Sud battant contre la porte du petit sanctuaire et cette psalmodie là-bas qui tournait depuis des siècles, comme la migration des oiseaux, les spires des turritelles, et le périple des âmes sur une invisible mappemonde.

XIV

LA FORÊT D'ACACIAS

J'ai pris la piste du Nord au hasard, mais aujourd'hui je sais qu'il n'y a pas de hasard. J'allais n'importe où, vers le Rocher de Kali, j'étais heureux, ou presque, c'était une sorte de bonheur qui avait grandi en moi, imperceptiblement, et qui ne tenait à rien vraiment, qui n'avait besoin de rien pour être : c'était une clarté toute simple, c'était le fond clair de l'existence ; j'étais léger, tranquille et comme porté par le vent ; mais la moindre pensée faisait une ombre — c'était l'ombre instantanée — et à peine pensait-on à moi que je sentais la vibration : cela venait toucher, faire des petites rides, des remous, ou quelquefois des coulées de tendresse subite comme si j'entrais dans un buisson de chèvrefeuille. Et maintenant, c'était Björn qui venait tourbillonner. En fait, j'étais sorti pour me débarrasser de lui : « Je double la dose »... Sa voix bourdonnait dans la chaleur, « et puis tu vois, j'ai tenu quarante minutes ! » et c'était Björn les pieds en l'air dans sa cellule, Björn assis des heures pendant la nuit, méditant — sur quoi ?... « J'irai jusqu'au bout » — de quoi ? Peut-être fallait-il aller jusqu'au bout de l'effort, de l'autre côté : l'effort, c'était encore une ombre sur cette clarté. Et je me demandais ce que l'on pouvait pour Bjorn. Parfois, il me semble que les êtres ont quelque chose à épuiser, et quand c'est épuisé, tout est là.

J'ai tourné à droite sans savoir, peut-être pour trouver de l'ombre, et je suis entré dans la forêt d'acacias. Je voulais chasser Bjòrn, marcher, mais il restait là, il collait. On entendait le timbre d'argent des petites carrioles au loin, le cri des voituriers dans le Sud ; puis tout s'est étouffé autour de moi, il n'y avait plus que ce sable teinté d'ocre, presque brûlant sous mes pieds, et le vallonnement des épineux coupé de rares banians. Plus un souffle. C'était une immobile densité d'odeurs, comme un bain de miel sauvage ; c'était si dense que le silence même semblait fait d'odeurs coagulées ; puis la dentelle d'ombre des arbres, le vallonnement sans fin des sables comme une houle de corail sous les grands parasols à demi couchés. J'ai marché au hasard, et le sable était très doux, le ciel faisait un immense filet bleu déchiqueté ; parfois, des petites grappes jaunes fleurissaient subitement à même les branches acérées. Je m'enfonçais dans ce vallonnement d'ocre parfumé, un peu perdu, comme à la frontière d'un rêve, mais vaguement trouble, tiré par je ne sais quoi. Un petit lézard s'est enfui sous les fourrés d'épines. Et tout d'un coup, ce n'était plus clair.

C'était lourd, menaçant.

J'ai voulu revenir sur mes pas. Quelque chose me serrait, poussait, je ne sais quoi, comme un souffle qui voulait... J'ai obliqué à droite, contourné l'énorme banian qui se dressait tout seul au milieu des épineux ; il était beau, cet arbre, avec ses racines échevelées comme une mâture de navire en détresse. J'ai encore fait un pas... Et puis, subitement, je me suis arrêté, stupéfait. J'ai entendu un cri.

Je n'ai jamais compris ce qui s'était passé : il y avait cette fille par terre, à moitié nue, les seins bronzés, presque noirs, et puis Bjorn à côté.

J'ai seulement entendu ce cri. Et puis le sable qui s'ou-

vrait sous moi. J'aurais dû partir, filer — j'étais pétrifié. Elle a poussé encore un hurlement. Puis elle a repoussé Björn, attrapé son sari — un sari jaune éclatant ; d'un bond, elle était debout. Björn s'est retourné vers moi.

Elle s'est enfuie à travers la forêt d'acacias en serrant ses vêtements sur elle... C'était Nisha, la fille de Minakshi.

Björn s'est redressé, il m'a regardé tranquillement. J'ai dû glisser sur mes genoux, les jambes coupées. Il s'est adossé au banian, m'a regardé sans un mot. Il y avait cette odeur d'alcool autour de lui. Puis il a sorti son couteau, lentement ; il l'a pris par la lame, et, d'un coup, il l'a jeté sur moi.

Le couteau est venu se planter tout droit dans le sable, à vingt centimètres de moi.

Et il a éclaté de rire.

Un rire homérique, affreux, la gorge déployée — toute la forêt était remplie par son rire.

— *What a bout !*

J'étais sidéré. Je regardais Björn. Ce Björn inconnu, ce grand Nordique au torse nu, hirsute, qui riait à rendre l'âme, et puis ce couteau devant moi.

— Hein, tu as eu drôlement peur, avoue !

Il a ri encore.

— Tu arrives juste pour la fin du mariage.

Il riait, riait, comme s'il n'avait jamais autant rigolé de sa vie.

— On aura des tas de petits enfants, tout noirs, et tu seras parrain du premier !

Il a levé un doigt en l'air.

— Attends, on va arroser ça.

Il a attrapé la bouteille de *toddy* derrière lui.

— Tiens, bois.

J'ai pris la bouteille. Je ne voyais plus clair, j'étais dans une espèce de bain écarlate où flottait cette fille à moitié

nue — tout d'un coup, j'étais entré dans un monde de viol et d'épouvante.

— Bois, je te dis ! Tu vas boire ou je te casse la gueule.

J'ai avalé une rasade. Ça sentait l'herbe. J'ai coulé dans le cauchemar, j'étais quelqu'un d'autre, je revenais je ne sais d'où, une vie perdue — un changement à vue, l'oubliette qui s'ouvre. Et c'était ça.

— Pas mal pour un débutant. Ah ! je vais ruiner ta sainteté ! Nil...

Il a repris la bouteille.

— *What a bout ! What a bout !...* Quelle bordée ! Je me réveille après vingt ans de sommeil, une fringale !... Au fait, qu'est-ce que tu fabriques ici, hein ? Tu m'épiais ?

— ...

— Ça va, ça va. D'ailleurs, je m'en fous. Je me fous de tout, c'est merveilleux — en somme, c'est la libération. Une libération à l'envers... Buvons à la libération !

Il a renversé la tête et vidé la moitié de la bouteille.

— Le tout est de s'en foutre, d'une manière ou d'une autre. Et puis... Hein, pas mal, madame Soerensen ?... Oui, dix-sept ans, et la peau fraîche comme un raisin de muscat. D'abord, je l'épouse, sans blague, elle m'aime, figure-toi — il y a quelqu'un qui m'aime !... « Tu es mon *Radja* blanc » !

Il a ri encore.

— Mon *radja* blanc !... On va s'installer dans une hutte à la pêcherie de corail, et puis je vais faire un canot, des filets, on ira à la pêche. Et j'aurai des tas de petits Björn, tout noirs — tout noirs, les petits Björn !

Il a reniflé avec une sorte de satisfaction.

J'étais perdu, décomposé.

— Et puis, de temps en temps, on fera un petit blanc...

qui ira chercher le salut chez les Chrétiens !... Oh ! Nil, quelle blague !

Cette fois, il ne riait plus. Il parlait les dents serrées, avec une sorte de rictus qui lui tordait la bouche :

— Et il épousera une petite Norvégienne qui lui fera des petits enfants tout blonds, qui viendront se damner dans les bras d'une négresse... Et on recommence.

Il a empoigné la bouteille par le goulot. J'ai cru qu'il allait boire encore, mais, d'un coup de poing, il l'a fracassée contre l'arbre.

— C'est trop long, Nil, ça n'en finit pas ! Il faut aller jusqu'au bout, tout de suite. Le bout, tu comprends, tout de suite.

Il essuyé ses lèvres.

— Quel bout, hein ? Tu sais ça, toi, le malin ?

Tout est devenu silencieux. L'air brûlait. Je me suis penché : devant moi, il y avait un bracelet doré dans le sable, brisé. C'était un bracelet de verre.

— Quel bout, hein ?... C'est déjà fait, c'est tout fini ! Je l'ai épousée : finie la hutte, fini le canot, j'ai quatre bâtards qui courent sur la plage.

Il s'est retourné d'une pièce avec une sorte de fureur, comme s'il avait été joué. J'ai vu son poing se fermer. Puis il a poussé un hurlement :

— Et *a-lors* ?

Sa voix a résonné dans le silence. Il y avait cette odeur d'alcool dans le sable chaud, ma tête bourdonnait. Une sirène a déchiré l'air, là-bas, loin, très loin, dans l'Ouest, comme derrière un voile.

— Dans quatre ans, elle aura les seins plats et la tête de sa mère.

Il a fermé les yeux.

— Je suis perdu, Nil.

C'était moi, le perdu, j'allais à la dérive dans cette buée

rouge, avec un bracelet d'or dans ma main et une sirène de bateau.

— En un clin d'œil, c'est fait, fini l'histoire !

Une deuxième fois, la sirène a mugi J'étais comme prisonnier d'un rêve affreux, et on ne peut plus marcher, plus courir, crier, et le train arrive et on va se faire écraser.

— Parle ! Dis quelque chose

Et puis cette odeur de fille noire qui collait à moi, avec un relent d'œillet d'Inde et d'huile de coco. Bjorn s'est approché de moi en se traînant à quatre pattes Il venait m'étrangler

Alors j'ai crié tout d'un coup .

— Bhaskar-Nath ?

— Quoi, Bhaskar-Nath ?

Il s'est redressé, furieux, je sentais son souffle chaud qui me balayait la figure.

— Qu'est-ce que tu veux, Bhaskar-Nath ? Qu'est-ce qu'il a aussi celui-là contre moi ?

— Bhaskar-Nath, il faut aller voir Bhaskar-Nath...

Il a ricané .

— Quoi, pour la bénédiction nuptiale ?

— Il faut aller, Bjorn, il faut aller, il faut...

— Moi, je vais directement chez ma négresse.

Il s'est levé, il est retombé par terre.

— Viens, Bjorn

— Guruji a dit non

— Guruji.

Il était ivre, j'aurais dû me taire ; mais la colère m'a pris, je le voyais ce Guruji, oh ! je les voyais tous, ces petits requins de l'Esprit.

— Qu'est-ce qu'il a fait pour toi, ton Guruji ? Qu'est-ce qu'il fait pour te tirer de là ?

Bjòrn est devenu pâle. Il s'est redressé comme un ressort, il a attrapé son couteau.

— Non, Björn, non...

J'ai voulu arrêter son bras, c'était fou, c'était absurde, c'était un maléfice, je voulais le prendre dans mes bras, le relever, le serrer contre mon cœur, Björn ! Il s'est dégagé d'un coup de poing, j'ai vu un éclair : la lame a fendu ma main gauche, décalotté l'index, le sang giclait partout.

Björn me regardait, stupéfait.

Il n'y avait pas un bruit dans cette forêt.

— Ce n'est rien, Björn.

Il restait sans un mot, frappé d'horreur. J'ai pris son écharpe, je l'ai serrée contre ma main.

— Ce n'est rien, Bjorn, je t'assure, ce n'est rien.

Il a lâché son couteau.

— Va-t'en.

— Björn...

— Je te dis, va-t'en.

Mon cœur chavirait, j'avais envie de pleurer, de le serrer contre moi, lui dire...

— Björn, tu es mon frère.

— Je ne suis pas ton frère, va-t'en. Je suis seulement capable de détruire, c'est tout. C'est ça, mon pouvoir, va-t'en.

Il a sauté sur ses pieds, il s'est planté devant moi, les poings sur les hanches. Ses yeux étaient affreux.

— Fous le camp !

Alors je me suis levé. J'ai serré l'écharpe sur ma main, j'avais la gorge comme un étau.

Je l'ai regardé encore une fois, et je suis parti dans la forêt.

J'ai marché dans cette forêt d'acacias et je ne savais plus où j'allais, mes tempes cognaient, mon cœur battait, j'étais comme une ombre portée par une douleur, oh !

ce n'était pas Bjorn ni sa haine — il avait besoin de me haïr comme d'aimer — ni cette brûlure de ma main ; c'était cet abîme brusquement, devant cette fille noire, et puis son cri, ce regard de peur, cette fuite ; tout un monde resurgi je ne sais d'où avec une odeur de panique ; tout d'un coup j'étais devant le *fait* : c'était ça — quoi ? quel fait ? Ça n'avait pas de nom, pas de visage, ce n'était pas même ce sexe noir ; c'était seulement cette trappe ouverte sous mes pieds, ce grouillement d'ombre qui montait, et puis la fuite, la fuite, ce cri, les grandes écluses noires qui s'ouvrent, comme si j'avais plongé là, sombré là bien des fois, perdu corps et biens dans une odeur de sable et de fleurs malades — mais quoi ? Je ne sais pas, c'était « ça ». A cette seconde-là j'ai touché ça, la vieille chose maudite qu'on traîne à travers des âges, la mémoire obscure, le nœud de douleur, l'interdiction absolue qui se lève — quoi ? quel interdit ? Une forfaiture sans nom, brûlante, ancienne, un *ça* inverse, une origine obscure des choses. C'était là ; depuis toujours c'était là, je le savais, ça n'avait jamais cessé d'être là : on gratte un peu et c'est là, on gratte encore et c'est pareil — sous la grande Lumière qui ne bouge pas, la grande Ombre n'a pas bougé, à toutes les secondes c'est là, intact. Oh ! où est le pur, l'indemne, où est-il, celui-là, cet homme tout seul ? J'ai couru trois continents, j'ai tout brûlé pour brûler cette seule ombre — mais quoi ? C'était ça, c'est tout, la vieille Menace, la Honte, le boulet qu'on traîne, ce halo d'ombre qui nous entoure, et qui entoure toute chose, le moindre geste, la moindre rencontre, le plus petit regard, comme si, à chaque seconde, au moindre accroc, à la plus petite égratignure, la plus petite faille, tout allait se retourner soudain dans un vertigineux contraire : en une seconde c'est fait, un cœur qui bat à se rompre, un vertige, un éclair, et tout se renverse, on passe de l'autre

côté — on marche dans le pays noir A chaque seconde, c'est là, sous chaque sourire, chaque parcelle de lumière ; et plus je touchais cette Lumière là-haut, plus ça grandissait en bas comme si je devenais capable d'une obscurité plus grande — oh ! « je », qui je ? Où, moi ? Je ne sais pas... C'est la nuit sans visage, la multitude grouillante, la vieille histoire, la vie ruinée en une seconde — un « on » obscur, innombrable, aussi lourd que la nuit des morts, et de tous les morts qu'on traîne, aussi vieux que la peine des hommes et la furie des dieux. La grande débandade devant la meute, la lapidation aux portes de la ville, la douleur, la grande Douleur au fond comme deux yeux qui s'ouvrent sur une immensité de tristesse.

Ah ! je comprends ! Maintenant je comprends pourquoi nous dressons nos remparts de termite et nos petites lois vengeresses : quand on brise le mur d'en haut, on brise le mur d'en bas, tout rentre, l'enfer avec le ciel ! Au fond de la nuit comme dans le ciel, il n'y a plus de je, c'est l'éclatement d'ombre comme l'éclatement de lumière là-haut, et toutes les peines du monde se précipitent avec toutes les hontes. Et j'étais là. J'étais Björn — n'étais-je pas lui ? — j'étais son obscurité, sa chute, sa honte — où donc sont les « autres », où est cela qui n'est pas moi ? Où est la faute dont je suis absent, le ciel tout seul, je le demande ? Où sont-ils ces délivrés du monde, ces sauvés soi-disant, ces faussaires de la libération ? Si un seul homme est enchaîné, le monde entier est dans les chaînes ! Parce qu'il n'y a qu'un Homme.

J'ai marché dans cette forêt d'acacias, marché sans voir, interminablement, comme dans les criques de Guyane, comme dans les *minas* du Brésil, marché en rond dans leurs prisons, marché partout, cette longue vieille marche de la misère avec un feu dans le cœur et des yeux qui ne voient rien — un pas, un autre pas, un pas, un autre

pas, et c'est pareil, il n'y a personne, on est la nuit qui bouge, la vieille misère, le sang qui bat ; et même la misère est morte, même la nuit, on ne sait plus qui souffre ni pourquoi — on est un rythme qui va, un feu qui brûle. On est le moi de feu. Un feu, c'est tout ce qu'on est. Ça brûle, c'est tout ce qu'on a, ça brûle depuis toujours, c'est vieux comme la misère, ou comme l'amour, ça remonte du fond des temps, au premier pas, à je ne sais quoi qui peine ; ça n'a pas de nom, c'est sans raison, pas de visage, c'est sans destin, ça a tellement vécu que c'est comme tout le monde, tellement peiné que ça comprend tout. . Ça chantait presque dans cette forêt, c'était du feu qui chante, de la peine qui chante, ou de l'amour, je ne sais, c'était tout fondu là-dedans. Je suis le moi de feu, la vieille brûlure, où est ma peine, ma déchéance ? Je n'ai plus de nuit, je n'ai plus de misère, j'ai ça qui brûle, c'est tout , je n'ai plus de honte, je n'ai plus de passé, plus de oui, plus de non, plus de bien, plus de mal, c'est tout brûlé ; j'ai tout perdu, j'ai ça qui brûle, pour rien, pour tout, pour qui voudra. Ça brûle, c'est tout ce que j'ai ; c'est mon enfer, mon ciel, ma misère ou ma joie, je ne sais, c'est tout pareil ; c'est mon grand rythme de feu, ma toute petitesse qui brûle, mon immensité d'une seule flamme — où est ma chute, ma délivrance ? Il y a seulement ce feu qui brûle partout : où est la faute, la déchéance ? elles brûlent ; où est la mort ? elle brûle ; au bout il y a ce feu qui brûle, en haut aussi : tout a brûlé. Je n'ai plus de haut, plus de bas, plus de noir, plus de blanc, c'est tout pareil — où est ma liberté, mon esclavage ?

J'ai levé les yeux, et tout était changé.

Etaient-ce ces sables teintés d'ocre, ma fièvre, ou ce feu dans mon cœur ? Ou peut-être le voile de chaleur qui dansait parmi les arbres torturés ? Le monde était comme baigné d'orange. Et ce n'était pas une « couleur »,

pas quelque chose qui « colorait », qui teintait le monde ; c'était la substance même du monde qui était différente. Et peut-être n'était-elle pas « différente » : c'était sa fausse apparence de solidité qui tombait et la vraie matière qui émergeait, rayonnait partout ; le monde devenait vraiment ce qu'il est, les yeux voyaient le vrai monde. C'était chaud, puissant comme ce feu dans mon cœur, c'était d'une extraordinaire densité — un rayonnement de puissance chaude, compacte — comme si tout était vivant, vibrant, cohérent, fait de la même substance que cette flamme dans mon cœur, et d'une tendresse indicible — j'étais penché partout, en tout, brûlant partout, aimant partout, reconnaissant tout. Oh ! un amour qui n'était pas le contraire de la haine ; qui n'était le contraire de rien ni le sentiment de rien — qui était comme cela, pour rien, qui brûlait, ça brûlait. Ça n'avait pas d'objet, pas de raison, ce n'était pas quelque chose que l'on regarde et qu'on aime, et où était le je qui aime là-dedans ? C'était *une seule* chose brûlante que l'on était dans tous les coins, un seul feu vivant qui se répondait partout, se retrouvait partout, qui faisait comme un abîme de chaque chose. J'avais coulé là-dedans, disparu corps et biens dans une myriade orange vibrante de tendresse.

J'ai débouché sur la piste.

Une troisième fois la sirène a retenti. Un petit écureuil a filé devant moi.

Il m'a semblé que j'avais fait un long voyage.

Alors Bhaskar-Nath a traversé mon esprit. Et tout d'un coup, j'ai compris : la « lumière puissante », le pouvoir du prochain monde, c'est cela !

J'ai regardé ma main — Bjórn, Nisha, la fuite, la trappe obscure sous mes pieds... C'était comme un rêve. J'avais marché longtemps, depuis des âges, des vies, couru des continents — des bouges là-bas, des criques bruis-

santes ; des forêts rouges, des forêts bleues ; parfois des havres blancs, des dunes de plénitude comme si j'avais touché le ciel , et puis, rien ; ce ciel, c'était seulement l'envers de ma fuite d'ombre, une dérobade dans la lumière, les yeux fermés pour ne pas voir. Et j'arrivais au port, au bout de ma marche ; je débarquais sur cette piste du Nord comme pour la première fois au monde, fini le voyage ! Il n'y avait plus de havre, plus de ciel, plus d'enfer — disparus, volatilisés ; ils avaient sombré tous les deux, les deux compères. Il y avait seulement ce feu qui brûlait.

Et tout était pur. Et tout était vrai.

— Nil ! Nil !

Balou s'est jeté sur moi en trombe.

— Où est-il ?

Ses yeux sont tombés sur le pansement taché de sang, il a lâché mon bras

— Où est-il ?

J'ai fait un geste vers la forêt. Il m'a regardé encore avec une sorte d'épouvante.

Il a filé sans un mot.

— Björn ! Björn !

Je l'entendais crier dans la forêt.

Et subitement, ce fut un déchirement : je voyais Balou courir, Björn là-bas, et toute cette peine, cette misère du monde qui court, qui court, qui fuit en bas, fuit en haut, qui s'enferme dans une prison blanche, une prison noire, des Eglises, des codes, qui tranche le cou du condamné à mort, et ça repousse, ça repousse — chaque fois ça repousse. Et puis... c'était là, au fond de la nuit : un ciel de feu orange qui chante tout. Le mal n'avait jamais été mal, c'était la porte secrète de la délivrance ; le bien n'avait jamais été bien, c'était la prison blanche des aveu-

gles — en ça, ils cessent et sont délivrés l'un de l'autre.

Alors j'ai tourné à gauche, et je ne savais même pas que j'avais touché le Secret.

Il y avait seulement mes tempes qui battaient, cette main qui cuisait, et la petite voix de Balou là-bas qui criait tout seul dans la forêt : Bjorn ! Bjorn !...

J'allais à moitié ivre chez Bhaskar-Nath.

XV

COMME TU VEUX

Une fois de plus, j'ai longé les hautes murailles du temple dans le bourdonnement des conques et des gongs, cachant ma main ensanglantée, et tout était pareil. Pourtant, jamais plus les choses ne seraient pareilles et cette blessure absurde avait mis en branle tout un train d'ondes, comme si ce signe minuscule à la surface était seulement le symbole d'une déchirure plus profonde — oh ! tout est symbole, j'en suis encore à chercher la chose qui ne veut rien dire, le fétu de paille soufflé par le vent, les trébuchement d'une seconde qui ne porte pas l'obscur écho d'une même grande vague en mouvement ; et peut-être la capacité de vision n'est-elle pas tant de voir les sept merveilles du monde que la huitième merveille des minuscules correspondances. Il y avait une chance sur un million que je rencontre Björn dans cette forêt, que je prenne la piste du Nord, que je tourne à droite, et c'était exactement comme je voulais revenir sur mes pas, éviter l'invisible présence de Björn, que j'étais allé me jeter droit dans le piège... Le monde est un mystère ; toutes nos explications et nos visions n'épuisent rien, et les cloches de nos temples ou le gong inquiet de nos âmes ne cesseront de murmurer par nos rues blanches ou grises, que nous sommes fragiles et que des forces immenses tirent nos fils tandis que nous allons ici et là

et tournons à droite dans la ruelle des perditions. Mais pourquoi, pourquoi ? J'aurais tellement voulu comprendre cette seconde de hasard où l'on tournait à droite plutôt qu'à gauche.

J'allais le long des hautes murailles assiégées par les sables, il me semblait retrouver la même petite piste intime, toute petite, comme un fil à peine, qui reliait cette ombre de moi sous les tours à tant d'autres pareilles qui s'étaient posé la même question mille et mille fois, sous les cloches ou les gongs, les sirènes ou le cri d'un minaret ; et chaque fois, au bout de la piste, c'était comme une multitude de moi jamais morte, et celui qui marchait aujourd'hui ne tournait-il pas à droite tiré par quelque vieux détour de celui-là ? La vie est vieille et rebattue, et nous allons par les rues du monde comme si nous étions nés d'hier.

J'ai retrouvé la ruelle aux terrasses blanches avec ses bouquets de palmes ; les écoliers psalmodiaient toujours sous le préau. Puis la loggia minuscule, les divinités sculptées, le couloir bas comme un hypogée d'Egypte, et le patio débordant de lumière, cette odeur de santal dans la pénombre fraîche.

Et c'était Mâ. Elle écrasait du riz dans un mortier. Elle m'a aperçu, elle a ramené un peu un pan de son sari sur son front et m'a souri. J'étais dans le pays clair.

Bhaskar-Nath était accroupi dans son coin, torse nu, au milieu des ébauchoirs, une paire de lunettes d'acier sur le nez. Il a levé les yeux. Son regard est allé droit à ma main. Puis il est resté silencieux, parfaitement immobile.

— Je me suis coupé.

Il a hoché la tête et s'est remis à tailler sa statue sans un mot.

— *Dao.*

Elle a pris ma main et fait couler de l'eau fraîche sur la plaie. Elle avait l'air douce et jeune comme une sœur de Batcha.

— *E ké* ?... Qui est-ce, demandai-je, en montrant la statue.

— Kali.

Elle a porté la main à son front, vidé la gargoulette sur ma main. Ça brûlait.

— Il est sorti bien vite, dit-elle...

Elle m'a regardé avec une question dans les yeux, puis elle est repartie avec sa gargoulette. Il n'y avait pas un bruit. Bhaskar-Nath était obstinément muet, le nez penché sur son ébauche : elle avait quatre bras et un glaive, comme sur ce Rocher là-haut.

— Bjorn est en danger.

Il n'a pas bronché.

— Je dis...

J'ai laissé retomber ma main. C'était cette statue qui me fascinait, on aurait dit que j'étais venu exprès pour elle.

— Qui est-ce qu'elle tue ?

Il n'a pas bougé.

J'ai commencé à sentir un malaise, quelque chose qui pesait dans l'air, et mon regard revenait encore à cette idole. Et tout à coup, j'ai eu l'impression que je n'avais besoin de rien demander, rien dire, c'était tout dit, là, dans cette statue au glaive. Il suffisait de regarder. C'est étrange, plus je vais, plus j'ai l'impression que chaque objet, chaque circonstance, apporte un message précis, comme si la position même des objets et des êtres à un moment donné contenait la transcription exacte de notre histoire, et que leur déplacement dans un lieu, leur apparition, leur disparition, suivait un invisible rythme qui rejoignait le nôtre, comme le mouve-

ment des lunes et des marées rejoint nos chutes et le retour du courlis sur les grèves de septembre. Et tout marche ensemble.

Bhaskar-Nath a hoché la tête. Il m'a regardé. Simplement il a dit :

— C'est l'heure.

Mon cœur s'est pincé. Il y a eu une seconde de vide. J'avais envie de crier non, non, pas encore ! comme pour arrêter le temps. Oh ! je sais, depuis toujours je sais, j'attends l'heure où tout sera piétiné, brisé. Je le souhaitais presque en dessous. Et tout était comme une trêve fragile sur un chaudron de vipères.

— Ton cœur crie, enfant.

— Oh ! pas encore...

— Tu as peur ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas, je ne veux plus de drame, je n'en veux plus...

Elle est revenue avec une poignée de feuilles d'œillets d'Inde, les a écrasées, collées sur mon doigt. Même cette brûlure était rassurante. Elle m'a tendu un plateau de cuivre avec des fruits :

— *Khao, khao*, mange, dit-elle doucement, c'est bon.

Exactement les fruits de mon rêve avec Batcha.

Elle m'a souri. Un instant, j'ai eu l'impression qu'elle me tendait à manger à travers les barreaux d'une prison — oui, une prison. J'étais cerné de murs. La minute d'avant, c'était le pays clair, et puis tout se renverse, on est dans la prison. Mais quoi, qu'est-ce qui se renverse ?... Brusquement, il m'a semblé que c'était cela, le destin : une prison. Et on passe de la paix à l'angoisse comme d'une chambre à l'autre.

— Enfant, pourquoi crains-tu, nous allons *toujours* vers plus de joie. C'est la loi d'or du monde. Il n'y a pas de retour à l'obscurité, ça n'existe pas, il n'y a que des

passages vers une lumière plus grande... Quand on voit, tout est consolé.

— Je ne vois pas.

— Mais tout est fait pour t'obliger à voir ! Regarde donc, aveugle, ouvre les yeux au lieu de geindre. Oh ! enfant, enfant, qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu attends, chaque minute de la vie te tend la main.

— C'est de la faute de ce sale Tantrique.

— C'est de la faute de personne. Et puis, tu n'as pas le droit d'insulter cet homme. La faute, quelle faute ? S'il y avait une seule faute au monde, le monde croulerait — il n'y a que la Joie qui peut créer !

— La joie, c'est très joli quand tout va bien.

— Mais ton bien est microscopique ! Alors on le casse un peu, de temps en temps, pour que tu puisses aller plus loin, vers un bien plus grand.

— Mais il faut *faire* quelque chose, il faut intervenir auprès de ce Tantrique, il faut...

— Quoi ?

Bhaskar-Nath a levé les yeux.

— Je ne sais pas ce qui peut sauver Björn, à vrai dire. Sauf lui-même en admettant qu'il soit « perdu » Ah ! petit, je n'arrive pas à voir de « perte » nulle part ; même les copeaux que je taille servent à faire de l'encens et chaque coup de ciseau perfectionne ma beauté.

— Il va peut-être mourir.

— Toi aussi. Batcha aussi. On meurt seulement quand c'est l'heure, pas une minute avant. Mais comprends donc, obstiné ! Il n'y a pas d'injustice, il n'y a pas d'erreur, pas d'accident. Tu ne comprends rien au monde si tu ne comprends pas que les obstacles *aussi* font partie de la perfection. Nous sommes pleins d'ingratitude pour une Merveille qui organise chaque minute de la terre comme un miracle, oh ! quand on voit ça... C'est

tellement compact, c'est fulgurant d'innombrables miracles partout en même temps. Alors c'est un éclatement de joie. On n'en revient plus.

— Mais il faut *faire* quelque chose pour Björn.

Bhaskar-Nath n'a rien répondu. Et je sentais qu'il voyait ; je sentais sa compassion qui se penchait sur moi, sur Björn, patiente, aimante, mais moi, je voulais faire quelque chose, je ne pouvais pas rester les bras croisés à attendre la mort de Björn. Et puis cette espèce de catastrophe qui pesait.

— Si ta « Merveille » fait tout, alors qu'est-ce que je fais ici ?

— Oui, elle fait tout. Et on n'arrive pas à comprendre que la Merveille est *toujours* merveilleuse, même quand ça va mal. Ecoute, si tu sens qu'il faut « faire » quelque chose, fais-le. Ton action aussi fait partie de cette Merveille — tes erreurs aussi. Mais moi, je voudrais que tu voies.

Brusquement, il a attrapé un ciseau.

— Tu vois ce ciseau ?

Il a pris sa statue dans l'autre main.

— Tu vois Kali ? C'est la Mère des mondes.

Il a levé la statue. Il avait l'air d'un dieu.

— ... Elle tient un glaive dans la main droite et Elle tranche la tête du démon — Elle agit, Elle « fait » quelque chose, comme tu dis. Mais il n'y a pas trois forces différentes ; une qui agit dans la Mère, une dans le démon et une dans mon ciselet. C'est la même force, il n'y a qu'une Force au monde, une seule force qui passe partout : tout est la Force divine en action, dans les dieux, les diables, les hommes ou mon ciselet (appelle cela « divine » si tu veux, ça n'a pas d'importance, ce qui importe, c'est de goûter la Chose). Et mon couteau peut sculpter, ou il peut tuer, c'est tout. S'il te tranche la

main, tu dis « c'est mal », parce que tu ne vois pas le dieu qu'il sculpte en toi. Si Björn souffre, tu dis « c'est ce démon tantrique », parce que tu ne vois pas sa nécessité pour Björn — on rencontre tous les obstacles nécessaires à notre perfection, pas un de plus. Parce que c'est la Perfection qui travaille dans le monde. Parce que c'est la Joie qui travaille dans le monde. Il n'y a qu'une Force au monde, un force de joie, et tant que nous ne comprendrons pas l'absolu SENS de tout, nous irons au diable que nous voulons. Nous voyons seulement un bout de l'histoire, une fraction du trajet ! Mais Elle est là. A chaque instant Elle est là, et Elle veut la joie pour nous, même si nous crions et nous pleurons. Voilà, c'est tout.

— Alors...

— Il n'y a pas d'alors. Il faut sortir du petit bonhomme et entrer dans la conscience du Tout, alors on est libre et on comprend. Et on a la joie.

J'ai entendu un claquement de jupe.

Elle est entrée en coup de vent, dansant sur un pied, un sac d'écolière à la main, puis elle s'est arrêtée net au milieu du patio. Bhaskar-Nath l'a regardée, elle m'a regardé. Elle est devenue rouge comme un coquelicot, et elle a filé dans la cour.

Il a reposé sa statue, frappé. J'ai entendu des rires, la poulie qui grinçait sur le puits.

— Maître...

— Je ne suis pas Maître.

— Ce n'est pas Björn seulement, c'est moi aussi qui suis menacé.

Il a rangé ses outils sans un mot.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qui s'est passé, dis-moi ? On dirait qu'il y a quelque chose qui pèse sur moi.

Il n'a pas répondu, il était comme un mur.

Alors Shikhi a poussé une clameur retentissante sur la terrasse. Puis tout est retombé dans le silence. Et les paroles de Batcha me sont revenues de loin, loin, comme une musique : « Shikhi, il se perche sur la terrasse et il pousse des cris de triomphe »...

Bhaskar-Nath fixait un coin du patio, perdu ailleurs.

Et moi, je voulais savoir, comprendre cette espèce d'énigme qui n'avait pas de visage et qui pesait sur moi ; qui semblait disparaître, réapparaître soudain à propos de « rien » : d'un son, d'une odeur, d'un fait insignifiant, et qui pourtant signifiait quelque chose. C'était comme une vieille familiarité réveillée, une invisible porte qui s'ouvrait avec un souffle, et tout était changé — chargé d'un autre sens, comme si j'entrais tout à coup dans l'autre histoire, l'histoire vraie. J'ai fermé les yeux. On entendait le bourdonnement des conques dans le temple, un marchand de *kaddalaï* a passé dans la rue. C'était un monde si connu, si intime, plus intime qu'un être ou qu'un lieu, que Batcha même — c'était quelque chose dans la qualité de l'air —, plus permanent qu'un visage, plus profond qu'un pays ou qu'un ciel, ou, peut-être, était-ce l'essence de plusieurs lieux, plusieurs êtres, une sorte de vibration, ou de note, très particulière, que l'on avait entendue bien des fois et qui revenait de loin, loin, comme à travers des corridors d'opale, des nefs de silence, des voûtes profondes où perlaient les stalactites des mémoires oubliées avec tout un cortège d'ondes et d'émotions contenues, d'odeurs subites, d'appréhensions sans forme ; un sillage tellement intime qu'il semblait suivre la même vieille passe de toujours. Et l'on ne voyait rien, et tout était là. J'étais penché sur cette piste infime, ce fil d'opale, et je voulais tellement savoir, oh ! qu'est-ce qu'il y a, mais qu'est-ce qu'il y

avait donc là-bas, qu'est-ce qui revenait de si loin ? Et je retenais mon souffle, j'écoutais, j'écoutais, je tirais le fil, poussais contre cette obscurité, comme si la porte allait céder enfin et s'ouvrir sur la chambre au trésor. J'étais comme un puits immobile, une masse de saphir qui pesait, forait, s'enfonçait centimètre par centimètre dans cette énormité de nuit, cherchant à se rappeler, accroché à une odeur, un souffle, une vibration sans nom, un air de vieux pays, oh ! comme si la mémoire allait céder d'un coup — mais qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a donc ?... Et ce n'était plus Nil ni l'orpailleur, ni le vagabond, le hors-la-loi ; je n'étais plus d'ici, ni de là, de cette île ni d'une autre ; j'étais une obscure lignée d'êtres qui s'avançait pas à pas, une généalogie confuse qui remontait la piste de cent pays — des déserts et des déserts, des tropiques, des palais vides, des temples couleur de lune et de poussière —, qui tirait le fil d'opale, le fil sans nom à travers des couloirs et des couloirs, des Sargasses d'odeurs subites, des sables de désespérance, des Nubie noires... Et puis, c'était insaisissable. Mais c'était là. Aussi insaisissable qu'un rêve, aussi présent qu'un remords, ou qu'une morte qu'on aime. Et tout à coup, il m'a semblé qu'il n'y avait pas de mémoire, pas « quelque chose » à se rappeler : que j'étais *la* mémoire, une formidable mémoire vivante, une faille sur un abîme de plus d'un monde, un obscur corps d'un millier de corps, une vie bourrée d'un millier de vies, et qu'il n'y avait rien à trouver — j'étais le résidu du bout, c'est tout, cette béance sur quelque chose, ce faisceau de tensions qui poussait dans un sens. J'étais un sens, c'est tout ; j'étais une certaine note, c'était cela, mon histoire, mon unique vibration à travers tous les temps, les lieux, les corps — ma note. Mais quoi ?

J'ai tout lâché. Tout est retombé au fond du puits.

Il y avait seulement ce petit Nil à la surface — ce sens qui ne savait pas son sens, ce mystère à lui-même, cet orpailleur de rien — et j'allais dans la grande forêt du monde, serrant contre mon cœur des bribes de mémoire, la couleur d'une robe, le cri d'un paon, un bracelet d'or, une chanson qui passe — une odeur de mille odeurs — et ce quelque chose qui pesait derrière comme une fatalité. Oh ! que savons-nous ? Nous sommes là qui dansons à la surface — passagers d'une petite île, une petite plage de vie, naufragés de combien de mondes, voyageurs de combien d'îles ? — hantés, assiégés par tout ce que nous avons fait, et tout ce que nous n'avons pas fait, tirant derrière nous des morts qui n'en finissent pas de mourir et des baladins qui n'ont pas fini leur geste. Quelle force nous pousse à droite, quelle trame noue toutes ces vies, quel triomphe chantait ce paon ? Ou quel retour des choses ?

O Fils, tu oublies
Tu oublies la douceur
Qui t'a fait rêver de vivre
Et la Rose qui fleurira
Tu oublies l'île d'or
Qui fit naître ce voyage
Et la saison des évidences
Et le sourire de se revoir

Il a haussé les épaules.

— Maharadj *, dis-moi...

Il a écarté d'un geste ses outils et m'a regardé droit dans les yeux.

* Terme de respect.

— Non, je ne te dirai pas.

J'ai sursauté. Bhaskar-Nath ne parlait jamais avec cette brutalité.

— Je ne te dirai pas. Parce que si je te disais le passé, tu te précipiterais pour recommencer l'histoire.

— Donc, il y a un passé.

— Oui, il y a un passé, et la Sagesse est très sage de mettre son sceau d'oubli. Regarde Björn, il y court à son bûcher, il s'y précipite, c'est tellement intéressant et dramatique, oh ! il y a un charlatan en chaque homme.

— On dirait que l'histoire de Björn est comme une répétition de quelque chose qui m'attend.

— Oui. Eh bien, je ne te permettrai pas de courir à ton bûcher. Ou si tu y cours, ce sera les yeux grands ouverts, en connaissance de vérité.

— Quelle vérité ?

Il est resté un moment silencieux.

— La vérité, c'est que les hommes n'aiment pas la joie. C'est tout.

— Mais il y a un destin, quelque chose qui pousse ?

— Oui, il y a un destin.

— Alors dis-moi.

— Si les hommes savaient d'avance, ils ne commettraient pas toutes les erreurs nécessaires pour arriver à la perfection du But.

Je suis resté bouche bée. J'avais l'impression de toucher un formidable secret, et puis...

Bhaskar-Nath a repris :

— Crois-tu que tes actes ont commencé hier ? Le destin est un passé à rebours. On fraye des chemins, et on y retourne, automatiquement. Voilà tout.

— Alors on va dans le piège, nécessairement, on n'échappe pas.

— On va à la joie, nécessairement. On va jusqu'à la minute où l'on choisit de préférer la souffrance à la joie — et la mort à la joie, le drame à la joie.

— On choisit ?

— Oui, toujours.

— Alors il n'y a pas de destin.

— Il y a le destin que tu veux. Quand le taureau vient sur toi, tu peux faire un bond avec lui, et il t'emporte, ou tu refuses, et il t'écrase. C'est comme tu veux.

Il s'est arrêté. Puis il a martelé sa phrase :

— C'est-*comme-tu-veux*.

— On peut échapper ?

— Oui — pas échapper : faire un bond en avant. Il était comme une masse de puissance devant moi, avec son crâne rasé, son torse nu.

— ... Il y a un moment, bref comme l'éclair, poignant comme une mort, un moment de clarté vraiment, où la Force vient sur toi — la force du passé, la force de toutes les vieilles choses, la vieille habitude de souffrir et de mourir et de recommencer toujours ; si, à cette seconde-là, tu as le courage d'attraper cette Force par les cornes — cette Force qui veut ta joie vraiment, qui vient pour t'*obliger* à la joie, qui tombe sur toi pour secouer tes chaînes (parce que le Destin, c'est vraiment l'autre visage de l'Ange des Délivrances), si tu as le courage, à cette seconde de lumière, d'attraper la Force et de dire oui et de changer ta souffrance en joie, alors tu vis. C'est une nouvelle vie. On meurt parce que l'on ne peut plus contenir la joie, on meurt pour recommencer dans plus de joie.

Il s'est redressé, il était comme Kali devant moi.

— Le secret n'est pas derrière, dans le passé, il est

devant, dans l'autre que tu dois devenir par la force même qui veut te détruire.

Il a empoigné son ciselet et l'a planté dans la terre d'un coup de poing.

— C'est comme tu veux. C'est la même force qui tue ou qui sauve.

XVI

MÊME SI JE MEURS

Je crois bien que je ne cesserai jamais d'interroger ces minuscules points, ces petites secondes de rien qui tout d'un coup changent l'équilibre des choses, et parfois le cours de toute une vie. La balance penche un peu à gauche, imperceptiblement, et c'est fait, elle va pencher de plus en plus à gauche. Et si on la regarde pencher, elle va pencher dix fois plus vite, comme si la pensée faisait tout le poids. Ce jour-là, je me suis demandé quelle serait la différence sans la pensée. Peut-être était-ce elle qui attrapait le drame, comme la radio attrape une onde ? Mais qu'est-ce qui faisait que l'on attrapait cette onde-là plutôt qu'une autre ?... Björn était assis sur une natte près de la fenêtre, dans la petite salle de *Minakshi Lodge*, et il allait prendre sa première bouchée de riz ; il a reposé sa main brusquement et il a dit d'un ton neutre, en regardant droit devant lui : « Pourquoi manger ? » Et ce fut tout. Il n'a plus mangé depuis cette minute-là. Il acceptait seulement le thé que Balou venait lui apporter matin et soir, et il passait des journées entières à regarder le plafond de sa cellule sans rien dire. Il était devenu complètement indifférent, il ne répondait pas si j'essayais de lui parler, regardait Balou comme s'il passait au travers.

— Il ne m'aime pas : c'est lui qu'il aime, m'a dit Balou.

Et il avait des larmes plein les yeux.

Dix fois, je suis revenu sur cette seconde où Björn avait regardé le bûcher sur la lagune : « C'est là que je vais », et une minute avant, il n'y pensait même pas. Simplement, c'était venu ; il avait attrapé quelque chose qui passait, regardé le tableau et c'était fait. On dira que cette seconde-là cristallisait seulement... cristallisait quoi ? Et la seconde où j'avais quitté Mohini sur ce Promontoire cristallisait quoi ? Est-ce que le plateau penchait depuis toujours à gauche, tout simplement, ou bien étaient-ce seulement des « ondes qui passent », ces petits souffles imperceptibles qui vibrent, noirs comme une langue de serpent ou dorés comme une pluie de pollen, bleu saphir, parfois blancs, étincelants comme des éclats de diamant, ou comme des feux follets d'une autre planète ? Et ça venait (ou ne venait pas) selon une mystérieuse correspondance avec la couleur de notre paysage intérieur. Tout se passait comme si nous attirions sans cesse les circonstances ou les accidents (peut-être les êtres aussi) correspondant à notre degré interne, notre fréquence d'âme, notre paysage d'ombre ou de beauté... Et soudain, il m'a semblé entrevoir comment j'avais pu naviguer dix mille kilomètres vers cet invisible phare, sur une petite plage blanche, attiré par une enfant aux cauris roses. Mais Björn aussi avait navigué dix mille kilomètres vers cette île, et c'était la mort qu'il avait attrapée.

— Bah ! une toute petite chose...

Je ne sais même pas si c'était à moi qu'il parlait ; il était allongé sur une serviette de bain et il regardait le mur devant lui. C'étaient ses premières paroles depuis trois jours.

— ... Une toute petite chose qu'on brûle au son des clarinettes.

— Tu es fou !

Il voyait le tableau... Moi aussi. J'étais partagé entre la colère et la peine.

— Non, Bjorn, pas une toute petite chose : une énorme chose qu'on brûle. Un énorme cadavre qui occupe toute la tête.

Il a sursauté, fermé les yeux. Puis il s'est retourné vers le mur sans un mot. J'avais tort, oui, maintenant il allait continuer jusqu'au bout, pour se donner raison, pour donner raison à cette absurde seconde où il avait cessé de manger — il ne tenait pas à mourir, oh ! non, mais il avait commencé, alors il continuait, c'était tout. Et si je l'avais plaint, il se serait retourné pareillement vers le mur et il aurait continué jusqu'au bout, pour donner raison à ma peine. Dans tous les cas, il fallait qu'il y ait un cadavre, aussi énorme que possible, parce que l'autre ne voulait pas mourir, l'absurde petite chose qui se croyait Bjorn.

Il s'est retourné vers moi, il m'a regardé avec un mélange de haine et de souffrance.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, Nil ? Même si je voulais, je n'ai plus d'argent pour partir. Et puis Nisha... Je suis fait comme un rat.

Son poing a frappé le sol.

— Il n'y a plus rien, Nil. Je ne vois plus rien devant moi, il n'y a pas de chemin, on dirait que le chemin s'est évanoui... Avant, il y avait un chemin. Tu sais où il est, le chemin, toi qui es si malin ?

Et je ne savais pas quoi répondre. Je me suis agenouillé près de lui.

— Björn...

Je le regardais, ce Björn qui voulait mourir, et toute

cette pitié humaine m'envahissait, qui ne peut rien, qui ne sait rien, cette immense pitié qui regarde, oh ! un jour, au fond de mon être — je ne sais où, je ne sais quand —, j'ai regardé une fois pour toutes cette procession des morts sous un ciel brûlant et j'ai juré que ce ne serait plus — plus jamais.

Alors j'ai décroché. Et instantanément je me suis senti soulevé au-dessus de moi, plongeant sur cette cellule, sur Björn, sur ces corps, cette île, et je voyais avec une clarté presque déchirante la fantastique futilité de ces petits bonshommes, là, dans une cellule au Nord du village, sur un bout d'île qui naviguait à quelque quatre-vingt-dix mille kilomètres à l'heure autour d'un soleil, dans le golfe du Bengale, sur une grande mer bleue semée d'étoiles, quelque part entre Mars et Vénus, la destruction et l'amour, ses deux sœurs... Et puis quoi ?... On meurt et d'autres viennent — qui se souviendra ? quelle importance ? Nous durons moins qu'une pierre, moins qu'une corneille. Oh ! j'ai vu cela un jour, si clairement, sur le quai d'une gare, et je l'ai laissé, ce pèlerin sur le quai, devant une borne-fontaine qui s'écroulait. Quelle importance, un pèlerin, et ce qu'il pense et ce qu'il sent, qui se souviendra ? Personne, pas même lui... Alors, j'ai oublié de regarder le nom des chemins, le nom des îles, des gares, j'ai même oublié le nom de ce pèlerin, et j'ai cessé de regarder ces chemins qui n'allaient pas plus loin qu'un regard, cessé même de regarder ce regard qui n'allait pas plus loin que lui-même, et quand j'ai eu tout oublié, le chemin brillait partout et mes secondes duraient une vie d'oiseau.

Oui, mais la misère est toujours là, en dessous.

— Björn...

Rien ne sortait. Je croyais entendre la voix du Sannyasin : « Une muraille formidable... épaisse comme

une feuille de papier de riz. » Mais je n'avais pas envie de rire.

Et les jours ont passé, je ne savais que faire. Il était devenu d'une maigreur inquiétante, il avait des vomissements. Et la mousson ne venait toujours pas.

La mousson ne venait pas.

— Et si je devenais fou, me dit-il un matin ?

Je l'ai regardé sans rien dire. Ça aussi, c'était entré, choisi, accepté. Ça faisait partie du tableau. Il n'y avait plus qu'à attendre la seconde où il commencerait un geste de travers, et il continuerait son geste, comme cela, parce qu'il avait commencé. Où est le dément qui n'a pas choisi sa folie — choisi de sang-froid — un beau matin ? Oh ! je sais comment ça se passe. Est-il une seule maladie, un seul accident que nous n'ayons pas choisi un beau matin, comme cela, parce que ça passait dans l'air ? Mais quel déclic dedans avait répondu, où *commençait* le drame, la minuscule petite chose qui accrochait l'onde — cette onde et pas une autre ? « On fraye des chemins »... Peut-être fallait-il seulement couper le contact, passer au-dessus, dans une autre chambre, à une autre onde ? Et nous avons des chambres de mort, des chambres d'angoisse, des soupentes crevant de désir, des caves aux bêtes atroces — des hypogées intimes, des sanctuaires maudits qui gardent tout leur sortilège accumulé comme une obscure matrice de perdition. Mais il y a la chambre claire aussi. Il faut changer de chambre, il faut frayer le joli chemin !

— Björn !

Il a ouvert un œil.

— Mais arrête donc d'y penser !

Il n'a pas bougé. Ses yeux restaient obstinément fixés au plafond.

Un bruit de cavalcade a résonné dans le couloir.

Balou s'est précipité dans la cellule, un thermos à la main, la mèche en bataille.

— Il est là, un homme de ton pays ne l'écoute pas, Björn ! Ne l'écoute pas, il va te faire mal.

Björn s'est redressé. Balou a cogné le thermos, qui s'est brisé en pièces. Le thé s'est mis à couler en nappe.

— De mon pays ?

Un type est entré. Un pantalon blanc impeccable, le col dénoué, la chemise trempée de sueur.

— Il fait chaud chez vous...

Björn s'est agrippé au mur, il était blanc comme un linge.

— Je vois...

L'homme a jeté un regard en rond dans la cellule, avec un air de dégoût.

— C'est un ami à vous qui m'a écrit — excusez-moi, je me présente : Hans Petersen, attaché au consulat de Norvège. Un certain Guruji...

Björn avait l'air d'une bête traquée. Balou était debout à côté de lui, les poings serrés, prêt à sauter sur l'homme au moindre geste.

— Il dit que vous êtes en grave danger, malade, sans argent, Norvégien, qu'il faut...

J'ai entendu distinctement Björn jurer : « Salaud, il m'a trahi. »

— Il faut vous rapatrier. Je suis venu vous chercher.

Il y a eu un silence de mort. Je voyais le cœur de Björn battre à se rompre entre ses côtes. Il y avait de la sueur qui perlait à ses lèvres.

Alors il s'est redressé d'un coup contre le mur, les deux poings sur les hanches.

— Je reste.

L'homme a eu un haut-le-corps.

— Mais enfin, vous n'allez tout de même pas rester dans ce taudis !

Il a jeté un regard sur moi.

— Cette... Ce pays de sauvages. Je vous avance tous les frais du voyage, je vous fais soigner gratuitement par notre médecin.

— Je reste, a répété Björn tranquillement.

— Il est de mon devoir de veiller sur vous ; au besoin...

— Au besoin ?

Björn était droit contre le mur, son visage était transfiguré, oui, le prince Björn.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici ?

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Je comprends que vous êtes un homme malade, je veux vous ramener au bon sens, chez nous.

— Au bon sens ?

J'ai vu les poings de Björn se serrer.

— Enfin, à la vie normale. Dans un pays normal.

— Je ne veux pas de votre pays normal.

— Mais dites donc...

— Je ne veux pas de votre vie, je ne veux pas de votre bon sens, je ne veux pas...

Balou est venu se serrer contre Björn et il a posé sa main sur son épaule.

— Je ne veux pas de votre prison normale.

— Vraiment ? D'abord il faut vous soigner. Et qu'est-ce que vous cherchez ici ?

Björn a fermé les yeux une seconde. J'ai vu l'homme se pencher en avant.

— Je ne sais plus...

Il a pris la main de Balou.

— Je ne sais plus. Mais je sais que je ne veux plus de votre monde ; je veux une autre vie, une vie plus

vraie, un monde plus vrai , et même si je meurs ici, même si c'est un rêve, même si je suis fou, je crois en mon rêve plus qu'en votre barbarie civilisée.

L'homme est devenu rouge. Alors je suis venu me mettre de l'autre côté de Björn. Il nous a regardés tous les trois.

— J'ai des moyens de pression, vous savez... Je peux vous faire expulser, rapatrier d'office.

— Allez-vous-en.

— Mais...

— Foutez le camp !

L'homme a serré son veston sur sa poitrine, fait demi-tour.

— Je ferai mon rapport.

Ses talons de cuir ont claqué dans le couloir.

Björn s'est laissé glisser par terre. Il balbutiait, frappait du poing :

— Même si je meurs, même si je meurs, même si je meurs...

Pourtant, j'ai cru que Bjorn allait être sauvé.

Tout s'est arrangé comme par hasard. Chez *Minakshi*, ce matin-là, deux pèlerins parlaient d'un « hôpital japonais », à cinquante milles d'ici, sur le continent. Mon plan était fait, j'embarquais Bjorn. Il fallait rompre le cercle vicieux, c'était simple — du moins je le croyais. Et puis ces Japonais étaient censé faire des « cures naturelles », c'était exactement ce qu'il fallait. Un train partait à 9 h 30.

Mais... et Batcha ?

XVII

LE JOLI SERPENT

J'allais vers elle comme l'oiseau vers la source, c'était ma fraîcheur, ma solidité. C'était la douceur de couler comme une musique. Avec elle, j'étais sûr que le monde avait deux pieds et des coquillages. C'est curieux, quand je la regardais, le monde coulait autrement ; il coulait vraiment autrement, on aurait dit que les choses s'arrangeaient, s'harmonisaient, obéissaient à un autre rythme, une loi différente, tout à fait charmante et inattendue. Quand j'étais avec Björn, tout allait de travers : je manquais de me casser la tête dans l'escalier, le verre me glissait des mains, le seau tombait dans le puits... Et il y avait une sorte d'enchaînement rigoureux qui faisait qu'un accident conduisait à un autre ; c'était une espèce de logique noire qui inclinait la vie selon son théorème néfaste, exactement comme un docteur qui traçait la courbe d'une maladie. Et soudainement, au beau milieu de cette rue, je me suis demandé si c'était la courbe qui suivait la maladie ou la maladie qui suivait la courbe ?... Un instant, dans cette rue, j'ai eu la sensation d'un monde complètement arbitraire, d'une formidable suggestion mentale qui avait scientifiquement falsifié le monde selon son théorème, et que tout pouvait être par-fai-tement autrement. Et il n'y avait pas besoin d'aller loin, il suffisait de regarder un seau tom-

ber dans le puits — et de saisir une imperceptible gravitation, qui n'obéissait pas aux lois de Newton. Peut-être une gravitation psychique ?

J'ai tourné la rue du temple — Nisha est venue littéralement se cogner contre moi. Elle est devenue rouge sous sa peau noire éclatante, m'a regardé avec je ne sais quelle lueur, ça coulait en moi comme une brûlure. Elle a filé. J'étais blanc comme un mort. C'était la troisième fois que je la rencontrais ce matin.

Alors une nuée de petits faits microscopiques ont commencé à jaillir de tous les côtés — de ces choses, justement « sans importance », qui filent au hasard comme l'anguille sous la roche. On fixe Nisha une minute de trop et on attrape le monde de Nisha, ou le monde de Björn, et imperceptiblement ça commence à glisser dans un autre sens : on la rencontre trois fois dans la rue alors qu'on ne la rencontrait jamais, on bute sur toutes sortes d'êtres qui échappaient complètement avant, et qui maintenant semblent passer et repasser sur la scène et presque *créer* les circonstances nécessaires pour faire une autre histoire, un accident : imperceptiblement le décor a changé ; on est entré dans une autre scène, on suit une autre loi, et tout est comme dans un film, aussi inévitable que ce metteur en scène-là l'a voulu.

On aurait dit que les choses avaient commencé à graviter dans un autre sens.

— *O Moshaï...*

Je me suis retourné. C'étaient les deux pèlerins de l' « hôpital japonais ».

— A quelle heure, le train du continent ?

Je l'ai regardé, à moitié éberlué. J'ai bafouillé :

— 9 h 30.

Et ils m'ont tourné le dos, sans plus de remerciements.

J'aurais juré qu'ils venaient exprès pour me dire : n'oublie pas, surtout n'oublie pas, ton train est à 9 h 30.

Cette fois, j'ai voulu comprendre. Qu'est-ce qui poussait maintenant dans ce sens-là ? La pensée ?... Mais la pensée, c'était seulement un résidu du bout, le signe que quelque chose était *déjà* en branle. Ça cogne au carreau, alors on se penche et on attrape l'accident. C'est cela, on se penche, *puis* on attrape. La pensée n'est pas ce que l'on croit, elle n'y comprend rien, elle n'est même pas faite pour comprendre ! Simplement, elle traduit. C'est une traduction après coup. La petite lampe s'allume — rouge, verte, violette —, mais le courant a *déjà* passé. Nous sommes les connecteurs, les chercheurs d'ondes. Nous sommes une certaine manière de tendre, comme Björn vers son plafond. Nous accrochons un bout de musique et nous disons « ma » chanson, nous accrochons une ombre et c'est « notre » angoisse, une vibration et c'est notre désir, un flocon de lumière et c'est un évangile — et toutes les lumières sont là, et toutes les ombres, toutes les petites notes sans pensée qui attendent de passer au travers pour faire une symphonie, ou un désastre. Nous ne connaissons rien de la pensée, nous la manions encore comme des primates ; nous connaissons seulement la cuisine de la pensée, un appentis plus ou moins clair et hygiénique ; mais il y avait un autre genre de pensée : une haute antenne immobile qui perçait la croûte d'azur, qui plongeait dans l'avenir et donnait corps aux grandes vibrations errantes du Futur. Il y avait un autre mode de réflexion, actif, créateur, une vision de pensée, comme celle que Björn manipulait si efficacement pour attirer la mort ; une pensée picturale, silencieuse — magique —, comme un grand tableau vierge pour capter les vermillons divins de l'existence, ses fusées d'or, ses sourires d'archange ; une toile

subtile pour faire la vie comme une image — oh ! si l'on pouvait garder devant soi, toujours, une image de beauté, un pur diagramme, une grande figure à envoûter l'harmonie et la beauté du monde, un filet d'or pour capturer les grands oiseaux de la joie, quel pouvoir ! Et ne regarder que cela, ne vouloir que cela, et transpercer le noir de la vie par cette incorruptible vision.

— Rien-du-tout, Monsieur Rien-du-tout !

Elle sortait de l'eau, j'arrivais.

Elle a levé ses yeux vers moi, couru les bras tendus, j'entendais presque sa chanson dans mon cœur, ou était-ce le mien qui chantait ? Il est des êtres qui sont comme une chanson ; mais nous sommes tous comme une chanson qui attend — qui ne sait pas, qui n'ose pas —, et quand elle coule, cette musique-là, cette petite note de rien, tout craque, c'est une débâcle générale, et le monde s'en va comme si l'on n'avait jamais vécu.

Elle chantait, cette petite fille au paon, et la plage était comme une grande neige ourlée de saphir, les dunes coulaient dans la mer bleue comme une princesse aux cygnes : *rani ami*..

Je suis la reine du pays de corail
J'ai trois poissons d'or et un d'argent
J'ai toutes les vies !
Et mon roi...
A pêché une étoile
Un pourpre poli
Il en a pêché sept
Pour faire une guirlande à mon cou
Et trois bulles de mon rire
Pour son diadème joli !

Elle était debout sur les marches du petit sanctuaire, toute ruisselante d'eau, encadrée par les minuscules colonnades. Elle avait l'air d'une petite reine des peintures du Kangra, elle riait.

— J'ai vu un serpent de mer ! annonça-t-elle triomphalement... gros comme ça !

— Mais c'est très méchant, ça !

— Oh ! il était tout vert, si joli ! avec des petites taches jaunes. On a fait la course.

— Mais c'est empoisonné, ça, voyons, il aurait pu te mordre.

— Mais puisque je te dis qu'il était jo-li !

Elle a serré ses deux bras sur sa poitrine, comme si elle avait froid, ou honte, peut-être, un peu. Il y avait des petites gouttes d'eau translucides sur ses joues et sur le bout de son nez, sa jupe avait pris la couleur des mûres au mois de mai. Je la regardais, et je ne sais pourquoi j'étais si heureux ; nous riions, riions, nous étions deux enfants, elle et moi, et nous jouions ensemble depuis longtemps, depuis toujours, peut-être, sur une petite plage blanche qui était parfois au bord de ce monde.

— Et ta mousson, elle dort ?

Elle a levé le nez au ciel, fait la moue :

— Oh ! elle ramasse de l'eau. Et puis les courlis ne sont pas encore arrivés, Shikhi ne s'est pas encore installé dans la cuisine, alors... Et les grands pétrels de Björn ne sont pas encore sur la lagune.

— Tu sais...

— Je sais tout ! C'est dans ta main gauche.

— Ma main gauche ?

Elle a ouvert la bouche, fait la grimace, soufflé l'eau sur le bout de son nez :

— Oui, la conque que tu as oublié de m'amener.

— Oh !...
— Tu avais promis.

Rien-du-tout
Tu oublies tout...

— Qu'est-ce que tu as fait de ton *tilak* ?
— Mon *tilak*...
Elle a porté la main à son front.
— Oh ! il est tout parti avec la mer.
Elle a secoué sa jupe.
— C'est tout lavé.
— Attends.
J'ai fait un bond vers le sanctuaire, j'ai pris le petit bol de poudre rouge aux pieds du dieu ; il y avait encore de l'encens qui brûlait et des fleurs fraîches. J'ai pris une pincée de poudre.
— Voilà.
Et j'ai mis une marque rouge sur son front.
Alors elle m'a regardé, stupéfaite. Ses bras sont tombés. Elle est devenue pâle comme une morte ; puis des larmes ont jailli de ses yeux.
— Mais Batcha, qu'est-ce qu'il y a ?
Elle me regardait avec un tel bouleversement, et puis ces larmes qui coulaient. J'étais atterré.
— Mais qu'est-ce qu'il y a, Batcha, parle, voyons, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que j'ai fait ?
Elle ne disait rien, elle était comme un morceau de marbre.
Alors une angoisse folle m'a pris — Seigneur ! jamais, jamais je n'ai voulu manquer de respect à son dieu ! Mais qu'est-ce que j'avais fait, quoi, quel sacrilège ?
— Mais parle donc, Batcha !... Qu'est-ce qu'il y a ? Il est gentil, ton dieu, je t'assure Batcha, je l'aime bien, il est gentil.

Elle restait pétrifiée, les bras au corps, et puis ces yeux qui ne me quittaient pas, qui me regardaient, regardaient, brûlants, gonflés de lumière, du fond de son âme, avec une intensité d'oiseau blessé. Oh ! si seulement j'avais pu lire ce qu'il y avait dans ces yeux à ce moment-là, si j'avais pu comprendre...

Et tout à coup, elle s'est ressaisie, elle a pris sa jupe entre ses mains et elle a filé à travers la plage.

C'était fini.

J'étais consterné.

Je suis resté là, sur les marches de ce petit temple, à la regarder disparaître. C'était comme un déchirement au fond de moi, quelque chose qui se cassait tout d'un coup. Mais qu'est-ce que j'avais fait ? Quoi ? Et voilà, j'étais tout seul... C'était ça, l'impression : j'étais *tout seul.* Jamais, jamais je n'avais eu l'impression d'être seul, j'étais toujours porté par quelque chose ; et puis, tout d'un coup, je n'étais plus porté ; j'étais une personne — concrète, séparée —, moi. On aurait dit qu'elle m'avait claqué la porte au nez, collé mon passeport entre les mains : « Voilà, tu es l'étranger », et je me retrouvais comme un imbécile, tout seul, dans un pays où pourtant je m'étais cru chez moi. Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient me faire, tous leurs dieux ! Je m'en moquais, je ne leur demandais rien, moi ! Je voulais simplement être heureux, c'est tout !

J'étais confondu.

J'étais partagé entre la douleur et la révolte, comme un enfant qui s'est jeté dans les bras d'une amie, et puis c'était quelqu'un d'autre qu'elle regardait derrière.

J'ai repris le chemin du caravansérail, la mort dans l'âme, vers Björn, mon frère — mon frère ?... Je me suis arrêté net au milieu de la plage : est-ce que les choses n'allaient pas commencer à tourner mal pour

moi aussi ?... Et à la seconde même où cette pensée tombait sur moi, simultanément, comme deux étincelles jaillies ensemble, j'ai senti : « Ça y est — c'est ça, j'y suis. » Tout s'est fixé autour de moi avec une clarté fulgurante : « J'y suis, je la tiens, ma seconde », cette sale petite seconde où tout se renverse. Et aussi vite que je la percevais, presque au même moment, il y a eu comme une voix — une voix neutre, sèche, comme un couperet de guillotine —, elle a dit simplement, uniment, comme on prononce une sentence : « Maintenant, tu l'as regardée, ta seconde, c'est fait. » Et instantanément, j'ai *su* — c'était un piège qui se dressait de tous les côtés à la fois, la moindre pensée était minée —, j'ai su que c'était fait. Maintenant je pouvais crier, me révolter, dire non, souffler dessus, faire ce que je voulais, la pensée était là et plus je soufflais dessus, plus elle était là, dure, concrète et bien aperçue, presque forcée d'être... Et subitement, j'ai eu l'impression que le cercle se refermait. Un imperceptible gâchis, une décomposition générale. Et tout ce que je pouvais faire, dire — regarder ou ne pas regarder —, ne faisait qu'ajouter au gâchis : des deux bras, je m'étranglais.

Je me suis remis en route.

Puis quelque chose en moi a dit, simplement, tranquillement, avec une sorte d'évidence : « C'est cela, le destin. » Et tout était pareil, et tout était empoisonné.

— Trois roupies la conque, trois roupies la jolie conque !

Je me suis arrêté sans savoir devant l'échoppe du marchand de corail. Et j'ai entendu clairement la petite voix de Batcha : « Mais puisque je te dis qu'il était jo-li ! »

— Mais voyons Batcha, je te dis que c'est empoisonné.

Et c'était cela. Je pouvais crier, nier, me rire à la figure si je voulais : j'avais dit que c'était empoisonné, et *c'était* empoisonné.

J'avais fait de la sale magie, j'avais tout empoisonné.

Et je me suis aperçu subitement que tout s'était passé *avant* que je le sache, avant même que la catastrophe n'arrive. Parce que cinq minutes avant, quand je ne savais même pas ce qui allait se passer, quand je n'avais même pas encore touché à ce maudit tilak et que je riais là, sur cette plage, avec elle, j'avais déjà attrapé le poison — j'avais *voulu* le poison, gâché l'histoire : « Mais c'est empoisonné, je te dis, il aurait pu te mordre. » Et tout était déjà fait, contenu là, dans cette parole ou ce geste futile, ce minuscule symbole d'une seconde, ce petit souffle dont on ne savait même pas le sens, comme si l'épée était déjà là, prête à frapper, attendant seulement que nous trouvions le serpent joli... ou méchant.

Et maintenant, c'était Bhaskar-Nath qui venait tonner à mes oreilles : c'est comme-tu-veux.

J'étais devant la boutique du marchand de corail, une conque à la main.

Alors, j'ai attrapé ma conque et je l'ai écrasée par terre.

XVIII

L'HÔPITAL JAPONAIS

Il était neuf heures. Balou a protesté violemment. J'ai essayé de lui expliquer que Björn serait sauvé, qu'il fallait le séparer de ce Tantrique.

— Il ne faut pas qu'il parte, il ne faut pas, il ne faut pas... D'abord, il ne va plus chez cet homme.

— Mais Balou, on reviendra. Tu vois comme il est maigre ; si on attend, on ne pourra plus le transporter.

Il secouait la tête obstinément :

— Il ne faut pas, il ne faut pas...

C'était inutile de discuter avec lui. Je lui ai donné l'ordre d'aller chercher une carriole. Il est parti sans un mot. Restait Björn. Là aussi, je m'attendais à des résistances, mais il s'est laissé faire comme un enfant, avec une parfaite indifférence. J'ai pris ses serviettes, son portefeuille rouge, je l'ai enveloppé dans son écharpe et je l'ai relevé. Il tenait à peine debout. J'ai passé mon bras autour de son cou et nous sommes sortis dans le couloir. Un instant, il s'est retourné vers son « poste de vigie », il a regardé le margosa au-dessus du puits, les épineux, le Rocher de Kali là-bas. J'ai cru qu'il allait dire quelque chose. Il a serré les dents :

— Allons.

Il y a des regards sur les choses, qui disent tout, alors que nous n'y avons rien compris ; quelqu'un,

dedans, sait déjà l'heure quand nous en sommes encore à calculer.

J'avais le cœur comme un étau. J'aurais dû m'arrêter, j'aurais dû suivre cette espèce de malaise, cette chose qui pesait dans mon cœur comme un caillou de noyé, mais moi aussi, j'avais commencé mon geste et je continuais.

Balou attendait en bas avec la carriole. Il a pris la main de Björn, doucement, comme on prend la main d'un enfant :

— Viens, Björn, viens, je vais bien t'installer.

Björn avait l'air tout à fait ailleurs. Il regardait la rue, la carriole, les passants comme un rêve. J'ai vu une petite fossette sur sa joue, qui se plissait imperceptiblement. Balou l'a calé dans un coin derrière, avec un sac de fourrage dans le dos. Puis il s'est assis entre Björn et moi, les jambes ballantes, et nous sommes partis à fond de train, le cocher debout sur les brancards, criant à tue-tête comme dans une course de chars romains... Il y a eu un heurt. Je suis allé me cogner contre la cloison, Björn s'est affaissé sur moi. Balou a roulé sur les pavés... Il a fallu cinquante mètres pour arrêter ce maudit cocher. J'ai couru vers Balou. Il se relevait, le sang coulait sur son front.

— C'est rien, je te dis, c'est rien.

Je l'ai pris par le bras.

— C'est rien, je te dis !

Et il m'a repoussé avec colère.

Je croyais entendre ma propre voix dans cette forêt d'acacias : « C'est rien, Björn, c'est rien », tandis que le sang giclait de ma main. Tout se répétait.

Je l'ai épongé avec une serviette. Il était vert. Ma tête battait comme un tambour. J'aurais dû m'arrêter, faire demi-tour, et si je n'avais pas compris les raisons de

Balou, comprendre au moins ce signe qu'on me jetait à la figure. Mais j'étais dans mon implacable logique : les « signes » c'était bon pour les rêveurs. Oh ! jusqu'à la fin de ma vie, je saurai qu'il n'y a pas de pire espèce, pas plus obstiné, plus néfaste que ces sauveurs d'autrui. Quand on a raison, c'est le premier signe indubitable qu'on entre dans la déraison, parce qu'il y a quatre cent soixante-six milliards de raisons au monde et pas une qui vaille pour l'autre.

Et nous sommes arrivés à la gare. Là aussi, il y avait un signe pour moi. Mais j'étais dans mon aberration, je n'entendais rien, je ne voyais rien que ma propre idée. Encore plus aveugle qu'avant, parce que, au fond, je m'accusais moi-même, et j'étais fou dans mon accusation comme dans ma justification — nous sommes des fous complets, en vérité, dans les deux sens et dans tous les sens, tant que nous ne sommes pas sortis de notre logique blanche ou noire.

O Tara, ô Mère
Je suis le chariot, tu es la conductrice

Le mendiant de la petite plage. Il est venu droit sur moi, la main tendue :

C'est Toi qui fais l'action, ô Mère
Et ils disent : c'est moi qui fais
O Tara, Tara
Tu es la Toute-Volonté
Tu es le détour du chemin
Et la flèche de l'ennemi
Telle tu vas, tel je vais

Je l'ai regardé. Un instant, j'ai senti cette petite musique de vérité, si simple, et il n'y avait qu'à m'arrêter là, me rebrancher sur le grand courant, et puis j'aurais su,

tout de suite. Mais j'étais si sourd ! Quelquefois il me semble que tout est su, au fond, éternellement su, et que tous nos efforts, nos vouloirs, nos actes frénétiques, sont seulement une résistance à quelque chose qui coule tout seul : un brouillard sur la lumière. En vérité, nous ne cherchons pas, nous ne faisons pas : nous résistons.

J'ai installé Björn sur une banquette. Balou s'est assis à ses pieds, il ne le quittait pas des yeux. Le sang coulait encore sur son front ; il était très droit, la tête haute, comme un petit guerrier : « Toi, tu es le roi. Moi, je te garde. » Et moi qui croyais le garder mieux avec mes bonnes raisons !... J'ai levé les yeux : Nisha, debout derrière la vitre, les joues entre les mains, un œillet jaune piqué dans les cheveux, avertie je ne sais comment. Ils étaient tous avertis ! Elle regardait Björn, la bouche ouverte.

Il y avait un acacia en fleurs près de la voie.

Le train a sifflé.

Balou s'est levé, il a touché les pieds de Björn, joint les mains devant son front. Björn s'est redressé à moitié comme s'il se réveillait, il a regardé Balou avec des yeux très grands, brûlants de lumière. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre ces deux êtres à ce moment-là, et je ne le saurai jamais. Balou s'est incliné un peu, il a fait une petite moue, les lèvres serrées, puis il est sorti sans jeter un regard sur moi. Le train s'est ébranlé. J'ai encore aperçu Nisha, les joues entre les mains, et puis la petite silhouette de Balou au milieu des caisses de citrons, toute droite, les mains jointes, qui saluait son roi.

Le train est parti.

Mon cœur a sombré.

Si je n'avais pas été aveugle à ce moment-là, j'aurais vu que tout était jaune autour de moi : l'acacia en fleurs, les citrons sur le quai, la fleur piquée dans les

cheveux de Nisha... Un tableau jaune sur un fond de sable et de quais brûlants. Et je me demande si la couleur de mon âme, à ce moment-là, n'était pas jaune aussi.

Alors, une deuxième fois, il m'a semblé que le cercle se refermait. Et je l'ai senti d'une façon très simple : toutes les petites ondes venaient cogner les unes sur les autres et s'enchevêtrer au lieu de glisser dans l'infini sans laisser de trace. Ça revenait sur moi, tout était entré dans un rythme faux. C'était cela, la fin d'un cycle : ça ne passait plus, il y avait une fermeture quelque part.

Nous avons traversé le pont. La même cadence sur les poutrelles de fer — il y a une musique pour chaque chose, comme il y a une couleur pour chaque moment et des étoiles qui passent —, et c'était si poignant, ce petit rythme, comme au premier jour avec ce Sannyasin quand je croyais voir un frère sous mes yeux clos :

O frère
Qu'attends-tu ?

Et ça revenait encore : qu'attends-tu, qu'attends-tu ? comme de très loin.

Il est l'heure
Et la vie passe en vain

C'était presque intolérable, cette heure qui passait. Je regardais ce Björn allongé sur la banquette, les dunes qui passaient, et j'avais fait tout un cercle. On ouvre à peine les yeux et c'est fini déjà, on a traversé le pont, quitté l'île, la vie ne dure pas toute la vie ! Que reste-t-il ?... Des impressions, des visages comme une haleine, une couleur de ciel, une bribe de chanson qui

revient ; des gestes, des millions de gestes pour rien, des remords qui traînent ; mais l'heure qui compte, où est-elle ? Où est-elle ?... L'autre chose absolument.

— Nil...

Il me regardait.

— Où m'emmènes-tu ?

— Te soigner.

Il a reposé sa tête avec une sorte de lassitude.

— Est-ce que les pétrels sont arrivés ?

— Les pétrels... Je ne sais pas, Björn. Non, bientôt.

— Bientôt...

Et il n'a plus rien dit.

Il a fallu encore prendre une voiture, rouler deux heures sous un soleil de plomb.

— *After the river,* disait le chauffeur.

Après la rivière, mais où était-elle, cette rivière ? Nous roulions dans un désert de rocs et tout recommençait. Björn affalé sur la banquette, les genoux repliés, les yeux clos ; il fallait que je le tienne pour qu'il ne roule pas par terre. Et des rocs, d'énormes rocs, sans fin, brûlants, polis comme des crânes antédiluviens, et parfois une rizière éblouissante avec des petites grèbes toutes blanches ; et puis la jungle — la jungle épaisse, sifflante, exacerbée, pas plus haute qu'un homme, où flottaient des collines de pierres comme des tas de billes de géants. Où donc y avait-il un hôpital japonais là-dedans, où ?... Toutes les dix minutes, j'interrogeais le chauffeur.

— *After.*

Et c'était tout : après. Après quoi ?

Il était deux heures de l'après-midi quand nous sommes arrivés.

Une douzaine de vrais arbres, un village — peut-être les faubourgs d'une ville ? Il y avait des maisons de briques délabrées en bordure d'un fleuve mort, et des

huttes, des échoppes. Puis un enclos cerné de hautes murailles.

— C'est là. J'entre ?

J'ai levé les yeux... Et je suis resté épouvanté.

Il y avait une arche au-dessus de la porte, et en toutes lettres noires, peintes au coaltar, un panonceau : *Mental Hospital*, asile.

— Mais...

J'ai regardé Björn ; il avait les yeux clos, il n'avait rien vu. Partir ?... Où repartir ? Rouler encore deux heures sous ce soleil de plomb, et la gare... Björn a entrouvert les yeux.

— Dépêchez-vous donc, bon dieu ! Entrez !

Il n'avait rien vu.

Il fallait qu'il boive d'abord, que Björn se repose, oh ! quel fou j'avais été, un fou complet. Demain à l'aube, nous repartirons.

Il a garé la voiture sous un arbre —il n'y avait pas d'hôpital ! Il y avait un terrain vague en latérites rouges, un bungalow en ruine et des plantes grimpantes sur des colonnes rongées. J'ai couru, sonné le gong. Un domestique est arrivé en traînant la jambe, à moitié endormi ; il m'a annoncé que le docteur Ezaki ne descendait pas avant trois heures. Il était deux heures. Il faisait 40° à l'ombre. La carapace de latérite chauffait comme un four, je ne pouvais même pas sortir Björn et l'asseoir sous un arbre.

Le docteur Ezaki est arrivé à trois heures vingt-cinq. Il s'est assis confortablement dans un fauteuil, a allumé une cigarette, m'a présenté le docteur Shimizu, son assistant.

— Je vous amène mon frère, il n'est pas fou.

— Oui.

— Il a soif, il a besoin de repos. On a roulé pendant

deux heures dans ce soleil. Et puis il n'a pas mangé depuis trois semaines.

Le docteur Ezaki a rajusté ses lunettes, puis il s'est lancé dans un torrent d'anglais, aussi erratique que ces cailloux.

— Voyez-vous, mon cher Monsieur, il n'y a pas de maladies, il y a seulement des forces en déséquilibre...

J'étais accablé.

— Nous partons de l'axiome que tout, dans la Nature, est constitué par deux principes : *Yin* et *Yang*, masculin et féminin...

Je regardais ce petit homme méticuleux, entouré de potiches, l'aquarium vide où penchait un morceau de corail ; j'avais envie de prendre ma tête entre mes mains et de faire comme Björn : fermer les yeux et sortir de là.

— Alors, si vous avez un excès de *Yin*, par exemple (que nous pouvons aisément déterminer), il est facile de le corriger en ajoutant des éléments *Yang* dans la nourriture. Les aubergines, par exemple...

— Ecoutez, Monsieur, il crève de chaud dans la voiture, il est sous la carrosserie. Il est quatre heures. Il a besoin d'un lit et qu'on lui foute la paix !

Le docteur a fait un petit bond comme un pantin, il a dit trois mots en japonais à son assistant, nous sommes sortis.

Björn était affalé sur la banquette, prostré, dégouttant de sueur, le visage couvert de minuscules pustules d'eau. Il y avait un peu de sang au coin de sa bouche. J'avais le cœur comme du plomb ; je crois bien que j'aurais pleuré. J'ai essayé de le soulever : il est retombé sur les coussins. Alors le docteur Shimizu l'a pris dans ses bras et nous avons fait le tour du bungalow.

Et là, j'ai eu un deuxième choc. Sur cette espèce de

latérite rouge, crevassée, là, au milieu d'un terrain vague, il y avait un énorme socle de ciment, de trente mètres de long et quelque un mètre de haut, et, dessus, côte à côte, une quinzaine de cellules microscopiques, barricadées comme des cages.

J'ai ouvert la bouche...

— Vous comprenez, il y a des bêtes la nuit, et puis les inondations...

Björn avait la tête pendante dans les bras du docteur Shimizu. Un infirmier s'est précipité. J'avais envie de vomir.

— Vous aurez toute la place que vous voulez. Nous avons seulement trois cas pour le moment.

Nous sommes entrés dans la cellule n° 4.

Il y avait juste assez de place pour un lit, une chaise, une gargoulette et un pot de cuivre. On a mis Björn sur le lit.

— Je vais vous envoyer du thé et des biscuits. Je reviendrai à cinq heures, quand le malade sera reposé.

Ils sont partis.

Je suis resté seul, la tête entre les mains, accroupi par terre, au pied du lit.

J'ai appelé de toutes mes forces — j'ai appelé... qui, quoi, je ne sais pas, ma lumière, la vérité, *ça* qui existe, *ça* qui est vrai, *ça, ça,* oh ! j'ai appelé de toutes mes forces comme un enfant dans la nuit... Et puis, lentement, la paix s'est faite en moi, tout est devenu très silencieux. Alors cette grande Force s'est mise à couler à travers moi, dans ma tête, mon cœur, ma poitrine, un grand courant de douceur fraîche, si tranquille, et si fort en même temps, comme si j'étais baigné dans une eau de paix, une présence compacte, si concrète, j'en avais des larmes aux yeux — oui, *ça*, c'est là ; *ça*, ça existe ; *ça,* c'est vrai, c'est là, c'est toujours là, et le

monde peut crouler ! Oh ! celui qui n'a pas senti une fois la merveille de cette coulée-là ne comprendra jamais mes paroles de fou.

Je me suis levé, j'ai déshabillé Bjorn, vidé la moitié de la gargoulette sur son corps. Puis je l'ai épongé. Il s'est ranimé un peu, il a ouvert les yeux.

— T'inquiète pas, Bjòrn, je suis là, je veille sur toi, t'inquiète pas, frère, on va sortir de là.

Il a presque souri.

Je ne sais pas ce qu'il y avait dans ma voix, mais il m'a regardé doucement, je sentais presque une tendresse dans ses yeux. Puis j'ai rempli un gobelet d'eau qu'il a bu avidement. Il a reposé sa tête sur l'oreiller, fermé les yeux.

Je suis resté un long moment à regarder le terrain vague, il y avait un grand tamarinier au fond de la cour. Je crois bien que je me suis endormi : tout d'un coup, j'ai vu Batcha. Batcha penchée sur moi. Mais Batcha... plus que Batcha, une Batcha lumineuse, presque rayonnante, et je m'enfonçais en elle comme si je fondais ; c'était d'une douceur incroyable, une sorte d'évanouissement lumineux : nous étions très légers, comme faits d'une substance de lumière, une mousse de lumière, mais une lumière vivante, consciente, extraordinairement sensible, dont chaque parcelle se mêlait à l'autre dans un délice de fusion vaporeuse. Et c'était la sécurité absolue — rien au monde ne peut donner cette sécurité-là, rien : là, on était pour des âges, protégé, enveloppé dans un indestructible corps — oui, un corps de lumière. Et *c'était* Batcha. Pourtant, je ne voyais pas son visage, pas son corps vraiment, mais c'était *elle*, aussi indubitablement (plus indubitablement) que si je la voyais en chair et en os — le corps, c'était une sorte de caricature de ça, une image durcie, limitée, un découpage

presque arbitraire, pour faire un petit bout de Batcha terrestre, une petite facette de ce tout-là, et le couler dans un moule. En vérité, nous avons dix visages et des corps de toutes sortes, des manières d'être de toutes les couleurs, des histoires profondes et de tous âges qui font une grande efflorescence secrète, et nous ne voyons qu'un visage, une seule histoire ; et là, c'était Batcha complète avec tous ses visages, ses profondeurs, presque ses histoires diverses, ramassée dans une indicible essence de lumière douce.

C'était la première fois que je voyais cela

Ça m'a donné un petit choc ; une fraction de seconde, je me suis demandé si vraiment elle était fâchée avec moi... et tout a disparu. Il y avait ce plateau de thé devant moi. J'ai encore eu le temps de me rappeler qu'elle était plus grande que je ne croyais. Puis je suis retombé dans cette espèce de grisaille inquiète qu'on appelle la « vie ».

— Tu veux du thé ?

Il a sursauté, regardé autour de lui avec une sorte d'effarement ; puis il s'est souvenu, il m'a regardé avec une telle angoisse :

— Partons, Nil, aide-moi, sortons d'ici, je n'aime pas être enfermé !

Je l'ai porté dehors, installé sur le socle de ciment, devant la cellule, avec un oreiller dans le dos. Il a bu son verre de thé d'un trait.

— Donne encore, j'ai faim.

Mon cœur a bondi. Je lui ai donné un biscuit — deux, trois. Il mangeait. J'avais envie de crier de joie, battre des mains. Et je n'osais rien dire de peur d'effaroucher le miracle. Puis il s'est mis à regarder les cellules barricadées, les murs chaulés d'ocre autour du terrain vague, les petits bouts de pansement accrochés

aux touffes d'épines. Il y avait une odeur de dispensaire qui venait d'une cahute isolée.

—Tu as choisi un drôle d'endroit.

Sa voix était douce comme celle d'un enfant.

Il n'y avait pas la moindre trace d'amertume, pas un reproche ; toute la haine qu'il m'avait jetée à la figure depuis des semaines s'était comme dissipée d'un coup.

Son regard est revenu au tamarinier.

— Il est beau...

Il est resté longtemps à regarder l'arbre, souriant, tranquille. Il était immense, cet arbre, presque nu de feuilles ; on aurait dit qu'un coup de foudre l'avait frappé, laissant seulement de grandes cosses éclatées et un enchevêtrement de ramilles où le ciel laissait pendre une myriade de flocons de lumière.

— Il est beau, répétait Björn... C'est comme là-bas, sous le bouleu blanc. Je savais bien qu'il y aurait un arbre.

— Demain matin, nous partirons, je te promets, Björn, nous quitterons cet endroit, on reviendra dans l'île.

— Oh ! tu sais...

Il a hoché la tête. Alors je me suis aperçu que des larmes coulaient sur ses joues.

— Björn...

Il s'est mis à parler d'une voix claire, un peu haute, avec des petites saccades de souffle de temps en temps, comme un enfant fiévreux.

— C'est étrange, Nil, on dirait que je suis bien ici ! Je ne sais même pas si j'ai envie de retourner là-bas... Je suis bien. C'est tout vide. C'est comme cette cour. Mais c'est bien, c'est presque doux.

Ses yeux ont glissé sur la caillasse de latérite, sur les buissons d'épines.

— Ça n'a pas d'importance, tu sais. Oh ! (il a eu un petit rire cassé) j'ai voulu tellement de choses, Nil, j'ai couru après tant de choses, je voulais tellement... et puis, je ne sais plus ce que je veux, je crois même que je ne veux plus rien — il n'y a plus rien : plus de Balou, plus de Guruji, plus d'Erik — plus rien, regarde, c'est tout vide. Et c'est comme si j'avais tout trouvé. Tout. C'est tranquille. Et puis on dirait que je suis exactement où je dois être ; pour une fois dans ma vie, j'ai l'impression d'être là où je dois être, c'est curieux.

Il a regardé autour de lui avec une sorte d'étonnement. Ses yeux sont revenus sur le tamarinier. Un enfant s'est mis à crier dans le dispensaire.

— C'est étrange, Nil, on dirait que j'ai attendu ce jour-là toute ma vie. Tu te rends compte, tout le tour qu'on fait... Et c'est si simple, hein, il n'y a besoin de rien : on y est. Des cailloux et un arbre.

Il a eu encore ce petit rire fêlé.

— Je voulais l'initiation. L'initiation, tu te rends compte !... Oh ! Nil, j'ai l'impression d'un énorme mensonge — qui se déchire. Un énorme mensonge. Quelque chose qui était tout le temps là, devant, *sur* la vie, collé sur la vie : un écran. Et puis il n'y a plus d'écran — il n'y a rien à trouver !

Il a fermé les yeux un instant et j'ai senti comme un souffle de lumière qui l'enveloppait.

Alors le docteur Ezaki est arrivé avec ses petits paquets de fiches et un stéthoscope sur l'estomac.

Björn souriait au tamarinier.

— Ah ! voilà notre malade. On mange des biscuits, on est bien sage, voyons, voyons...

Il se frottait les mains. L'assistant suivait avec une fiole, un sphygmomètre et des tubes de caoutchouc. Björn s'est laissé porter sur le lit, il souriait toujours.

Je l'ai entendu répondre tranquillement, patiemment au questionnaire pendant que Shimizu le retournait dans tous les sens. Moi, je regardais ça à travers les barreaux, j'avais presque envie de pleurer, ou de chanter, je ne sais pas : Björn était sauvé, Björn, mon frère ! C'était si simple !... Je regardais ce tamarinier, les petits bouts de coton accrochés aux buissons, les murs chaulés d'ocre. Et tout à coup, je me suis retrouvé sur l'*Appelplatz* de ce camp — mes vêtements rayés, mon numéro d'ordre, mon crâne rasé de forçat... Une comédie ! Une formidable comédie, partout — à tous les degrés, sous toutes les latitudes, toutes les formes : une invention. Une invention de mal et une invention de bien, une invention de haine et une invention de maladie, une invention de folie, une invention de sagesse — il n'y avait rien de tout cela ! Il y avait seulement quelque chose qui souriait.

— Et vous mangiez de la semoule de blé, combien de fois par jour ?...

Maintenant, il lui garottait le bras, lui palpait les côtés. Il allait découvrir que Björn avait une phtisie galopante, ou quoi ? Et Björn était dans la cage, il souriait. Il souriait et il n'y avait pas de cage, pas l'ombre d'une tuberculose ! Et s'il oubliait de sourire, il avait une formidable tuberculose et il était condamné. Et c'était comme cela, vraiment comme cela. Et moi, j'allais mourir à la première occasion d'un coup de botte de SS, mais je n'y croyais pas, aux SS, ah ! je n'y croyais pas du tout ! Une comédie, une formidable comédie, et pas une once de vérité, ni d'un côté ni de l'autre : pas dans la victime, pas dans le bourreau, pas dans le fou, pas dans le médecin — il y avait seulement cette seconde, cette pure seconde où on tire le rideau... et ça brille. Alors on sourit, et c'est fait, on est invul-

nérable. Et on y tient à ce rideau, oh ! on y tient, on le peinturlure de toutes les couleurs — du jaune, du rouge, du bleu, de la philanthropie, de la religion, de l'amour, de la haine, des initiations — mais c'est tout pareil, rien qu'un rideau de mensonge. On tire le rideau, et c'est *vrai*. Tout est vrai. Et c'est partout vrai, dans une cour d'asile ou sur la plus jolie petite plage du monde.

— Je vois ce que c'est...

Le docteur Ezaki est sorti, je me suis levé comme un automate.

— Demain matin, nous ferons un tubage, mais mon opinion est faite.

Je l'ai regardé. Il s'attendait peut-être à ce que je lui demande son opinion.

— C'est une déficience de *Yang*.

— Une déficience...

Oh ! une déficience de Vrai, c'est cela, il n'y a que cette déficience-là !

Il m'a regardé d'un air désabusé et il est reparti avec ses fioles. J'ai sauté près du Björn, je l'ai empoigné par l'épaule :

— Frère, demain nous partons, on recommence une vie nouvelle !

Il a souri. Il s'est redressé sur son lit pour mieux voir l'arbre.

— Je les ai entendus, tu sais.

— Quoi ?

— Les oiseaux.

— Les oiseaux...

— Oui, c'est tout fondu.

— Oh ! Bjorn... Tu ne vas pas encore faire des bêtises ?

— Mais pourquoi ? Tu sais, je les regardais tout à l'heure, ils me palpaient, c'était si bizarre... Nil, je ne

vois plus comme je voyais. Avant, c'était dur, c'était plein d'aspérités, ça résistait, et puis opaque, à chaque pas on se cognait ; maintenant, on dirait que tout se prolonge, oui, comme si les choses avaient un immense passé, un immense avenir, des distances de douceur — tu sais comme quand on tire un grand filet et puis il vient des tas de choses avec ? Comme cela. On tire un grand filet, et on est tout petit, tout petit, les choses se reculent, s'éloignent, elles sont très douces. Et puis tout d'un coup, il n'y a plus qu'un cri d'oiseau là-bas. C'est tout ce qu'il y a. Un cri d'oiseau. Il n'y a plus d'Erik, il n'y a plus de Balou, il n'y a plus rien, c'est vague, c'est fondu, mais ce cri d'oiseau, oh ! c'est si sûr, c'est si vrai, si *là*... Tu sais, le cri des jars sur le lac, derrière la brume : ça appelle de si loin, si loin... Et puis c'est *plein*, oh ! ça fond tout.

Il a ouvert les mains sur son lit.

— C'est comme une porte qui s'ouvre... Une porte de neige. Tranquille, tranquille. Et on passe au travers.

J'ai caressé son front.

— T'inquiète pas, Nil, tu as bien fait, tout est bien. Et tout est consolé. Demain nous partirons.

Je l'ai laissé. Je suis allé chercher le chauffeur pour arranger le départ :

— Surtout, que le docteur ne sache rien.

Et je suis allé au puits derrière le bungalow, j'ai voulu prendre mon bain. Ma tête brûlait.

Déjà le soleil baissait, des petits écureuils se poursuivaient entre les pierres. Tout était si paisible, c'était comme le bout d'un long voyage. Oh ! « tout est bien », Björn avait raison, tout est toujours bien, vraiment ! Nous ne voyons qu'un bout de l'histoire, un fragment de note, une portion de film, alors ce n'est jamais

bien! Et peut-être avais-je eu raison, finalement, d'amener Bjorn ici ? Peut-être n'avais-je rien fait du tout, suivi seulement la petite poussée qui conduisait les choses ?... Quand je regarde derrière moi, c'est comme une formidable complicité, une si minutieuse organisation qui se sert même de nos distractions, de nos bonnes-mauvaises volontés, comme si tout était égal, tout bon pour le but — toujours plus près, toujours l'imperturbable méridien d'or qui conduisait directement à la petite porte sans perdre une seconde, sans une poussière de trop, sans une souffrance inutile. Et je me demande, je me suis demandé ce soir-là, si cette petite poussée — ces pèlerins surgis je ne sais d'où avec leur hôpital japonais, ces rencontres, ces tournants du hasard — ne pouvait pas être conditionnée par un certain état intérieur, par une certaine clarté, une tonalité intérieure qui faisait que l'on saisissait ce genre de vibration plutôt qu'une autre, cette fréquence jaune, rouge, bleue, et que, peut-être, constamment, le tableau pouvait être infiniment variable ; les rencontres, les circonstances, les accidents, infiniment fluctuants ; et pourtant c'était toujours le même tableau, les mêmes événements, mais dans une coloration ou une autre : Nisha ou Batcha, l'île blanche, l'île rouge, ou cette île de béton au milieu des latérites. Quelquefois, il me semble, il m'a semblé en cette vie que j'assistais comme à une caricature de quelque chose qui aurait pu être autrement, et qui pourtant était toujours la *même* chose, mais travestie, avec un rictus au lieu d'un sourire. Et peut-être étions-nous devant une fantastique projection magique où tournait une même histoire impérissable, qui faisait tantôt un château vert, tantôt un éboulis d'étoiles, un drame ou une chanson. Et quand la porte blanche s'ouvrait, c'était le grand tableau éternel : alors, ici ou là, vêtu de sagesse ou d'opprobre, de folie ou de

rectitude, de jaune ou de rouge, nous étions dans le grand sourire pour toujours et les étoiles pouvaient crouler.

J'allais vider le dernier seau d'eau sur ma tête quand j'ai entendu des cris dans le village. Je me suis arrêté, quelque chose s'est glacé en moi. Mais c'était le village, Björn ne pouvait pas être au village ! Une angoisse m'a saisi. Je me suis habillé, j'ai couru vers le portail. Il y avait une foule au bout de la rue. J'ai couru vers la foule, j'ai regardé ce que regardait cette foule. J'ai levé les yeux... Et je suis resté pétrifié. Il y avait Björn, là, complètement nu, sur la terrasse du marchand de graines, des briques à la main, qui menaçait la foule.

Alors j'ai vu le docteur Shimizu qui s'avançait à pas de loup derrière lui, les deux bras tendus. J'ai crié : Björn ! Björn !... D'un bond, il a sauté sur lui, l'a ceinturé. Björn s'est débattu comme un fou. Il s'est affaissé. Deux minutes après, le docteur Shimizu était dans la rue, Björn dans les bras, inerte. Le docteur Ezaki arrivait. On l'a emporté dans la cellule. Il était exsangue.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, quoi, répondez donc !

Le docteur Shimizu lui vidait de l'eau sur la figure.

— Sais pas.

Björn a ouvert les yeux. Il a regardé autour de lui comme une bête traquée, m'a aperçu, oh ! ce regard, jamais de ma vie je n'oublierai cette folle accusation, il avait l'air de dire : « Toi ! toi ! » Puis il a tourné la tête et il a fermé les yeux.

Je n'ai plus jamais revu ses yeux.

Le docteur Ezaki attendait tranquillement dehors, une cigarette à la bouche ; il regardait tout cela d'un air glacé, j'avais envie de l'étrangler :

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, bon dieu ! Vous allez parler, oui ou non !

Il a soufflé la fumée de sa cigarette.

— J'ai vu votre frère qui sortait dans la rue. Il est resté un moment devant la porte à regarder l'écriteau. Alors j'ai dit à Shimizu d'aller l'aider, il tenait à peine sur ses jambes. Quand il a vu Shimizu, il s'est enfui. Le reste, vous avez vu.

J'ai passé longtemps près de Björn à l'éventer. La nuit était tombée, il y avait des moustiques plein la cellule, pas un souffle de vent, on étouffait là-dedans. Je lui parlais, je lui disais n'importe quoi, tout ce qui me passait par la tête, je savais qu'il ne dormait pas, je savais qu'il m'entendait. Il ne disait rien, il ne bougeait pas. Seulement, de temps en temps, au creux de sa joue, je voyais une petite fossette durcie qui se plissait imperceptiblement, comme s'il me disait : tu m'as trahi, tu m'as trahi... Cette petite fossette-là, je l'ai regardée pendant des heures. Je prenais sa main, j'épongeais son front — rien ne bougeait, sauf cette petite ligne-là : tu m'as trahi, tu m'as trahi...

Epuisé, je suis allé m'allonger dans la cellule à côté. Il faisait nuit noire. Demain, à l'aube, je le sortirai de gré ou de force, oh ! quel fou j'avais été, quel fou... J'ai dormi comme une masse.

Quand je me suis réveillé, le lendemain, le soleil brillait déjà sur le tamarinier. D'un bond, je me suis précipité chez Björn. Il était par terre, plié en deux, la tête contre les barreaux. La porte était fermée à clef. J'ai hurlé, appelé ces maudits médecins :

— Mais pourquoi avez-vous fermé la porte, pourquoi, bon dieu ! Pourquoi ?

— Les bêtes, vous comprenez, la nuit il y a des bêtes.

J'ai relevé Björn. Il y avait une ecchymose sur son épaule. On aurait dit qu'il s'était jeté contre la porte.

Il était mort.

XIX

LE CHANDAL ET MOI

On l'a déposé sur le bûcher, face au Nord, comme s'il partait vers son pays. Il y avait seulement le *chandal* et moi, et la mer à côté qui courait sur le corail. Björn ne rentrerait pas dans l'île, il n'irait pas sur la lagune ; je l'avais emmené aussi loin que j'avais pu, j'avais prié, supplié les *macoua* qu'on le passe de l'autre côté — personne n'a voulu. Le voyage se terminait ici, sur cette plage, près d'un petit phare blanc qui marquait la passe de l'île. Il y avait un cargo en rade ; peut-être l'*Aalesund* ou le *Laurelbank*, mouillé au même endroit, au milieu du cri des macoua. Il y avait un milan roux qui tournait dans le ciel. Le chandal a mis Björn sur des branches de casuarine, il était tout enveloppé de blanc, il avait l'air endormi, et moi, j'étais debout près de lui. Mais je ne sais pas vraiment si c'était moi ni où j'étais ; je n'avais pas de peine, je ne sentais rien : j'étais anesthésié. Je regardais Björn. Je regardais tout cela, et c'était comme un rêve. On l'avait posé sur le sable tout à l'heure, je m'étais agenouillé, j'avais passé une guirlande de jasmin à son cou, et c'était affreux, je croyais que tout allait éclater en moi. Et puis, tout d'un coup, j'ai lâché ; j'ai vu son corps sur le sable, j'ai vu ma main sur sa poitrine, cette guirlande, la plage, le bateau, j'ai tout vu — le phare, le milan roux — et nous deux, tout petits, tout

minuscules et blancs sur le sable. J'étais loin, de l'autre côté. C'était un autre monde. C'était un autre regard. Ce n'était même plus Björn ni moi, ni sa mort ni aucune mort spéciale : c'était quelque chose qui se déroulait — un phénomène, un rite éternel —, quelque chose qui avait été vu, vécu d'innombrables fois, ici, là, d'un côté ou de l'autre, lui ou moi, je ne sais plus, en blanc, toujours en blanc, et puis un milan qui tournait, un petit phare, un bateau en rade comme si nous allions partir, ou nous revenions. C'était pareil, infiniment pareil. C'était une sorte de catastrophe sacrée où l'on entrait, comme on entre dans le déluge ou dans la foudre, ou dans les ruines de Thèbes ; il n'y avait plus de moi pour pleurer, plus de mort, plus de vie ; il n'y avait personne en particulier ; il y avait mille et mille fois moi qui rentrais dans un corps, ou en sortais ; c'était un grand rite qui se passait, un infini retour des choses comme celui des oiseaux ou des étoiles ; c'était simple comme la vérité, c'était sans tristesse comme la vérité ; c'était depuis toujours.

Et tout a fondu. Le corps était en dessous, et moi j'étais au-dessus, tiré, aspiré, comme pris dans une étendue de lumière. Mon souffle s'est immobilisé. Je ne savais plus de quel côté j'étais, ni si c'était lui ou moi qui partais. C'était une nappe de lumière rayonnante, douce, infiniment douce, où l'on s'enfonçait, s'enfonçait comme dans une neige, et c'était silencieux, infini, sans limites : une haute mer de neige douce, mais comme gonflée de lumière vibrante, mouvante, scintillante, comme si d'innombrables flocons de tendresse lumineuse tournaient sur eux-mêmes, lentement, dans une immensité de bien-être, un roulis d'étoiles dans une infinitude de silence et de paix, et chaque flocon était comme un être vivant, chaque scintillement, un millénaire qui tourne. Là, on était pour

toujours ; là, on pouvait vivre pour toujours ; le silence et la paix étaient comme l'air qu'on respire ; la lumière, comme la pulsation d'une vie absolue ; là, on pouvait aller pour toujours, sans fatigue d'être, sans lassitude, sans rien qui manque, et le regard pouvait rester toujours dans une invariable vision — une ineffable béatitude d'être sans une ombre.

Il m'a tiré brusquement. J'ai entendu le cri des macoua. Un déferlement de sons, de couleurs, et puis une lumière dure, sèche, qui heurtait ; j'ai eu un moment de suffocation comme si je coulais — mais où donc était la mort, de quel côté ?... J'ai vu Björn sur ce bûcher, le chandal qui me tendait un brandon en feu. Je n'y comprenais rien.

J'ai pris ce feu.

Il m'a fait signe. J'ai jeté le brandon.

Alors tout a flambé d'un coup : les brindilles d'épineux, l'écharpe blanche, les casuarines ; j'ai vu une tache qui s'étalait sur le dhoti, comme une fleur noire qui gonflait. J'ai vu sa jambe nue. Une chaleur de fournaise. J'ai fait un saut en arrière... Tout s'est précipité sur moi : la mort, le chandal torse nu, sa perche de bambou, son baquet d'eau, le bûcher, Björn, ce bout de madrépore crevassé au milieu des sables, et puis le petit phare, le cargo, le cri des macoua, la mer indigo qui venait lécher le sable comme si elle allait emporter Björn dans une barque de feu. C'était la mort de tous les côtés, rien que la mort, pas une lumière vivante ! Et la douleur, l'écrasement : moi. Moi qui avais amené Björn ici, moi qui l'avais traîné dans cet hôpital, moi qui l'avais empêché de partir sur l'*Aalesund*, moi...

Moi, c'était la mort.

On se regarde, et la mort commence. On se regarde, et c'est misérable, pitoyable, plein de faussetés — pas

une seule fois je n'avais eu une pensée juste depuis que j'avais commencé à me regarder, moi et mon destin. J'avais fait tout de travers, j'avais tout démoli. La mort, ce n'était pas de mourir, vraiment, c'était seulement un vilain regard. On se regarde et tout devient noir, même Nisha se met à croiser le chemin et les pèlerins du diable surgissent on ne sait d'où : on entre dans la sale histoire, on passe dans la caricature, et ça meurt, ça meurt, ça ne peut que mourir, parce qu'il n'y a pas de vérité là-dedans. Et pourtant, c'était toujours la même histoire, mais vue du mauvais côté. Oh ! quelquefois il me semble que le monde tout entier est mal vu, simplement mal vu, et que tout le tableau pourrait se retourner dans une éclatante lumière, et la mort disparaître comme une fumée de rêve, si seulement nous avions le vrai regard. Björn, mon frère, je le jure, tu reviendras, nous reviendrons, nous naîtrons un jour avec des yeux de lumière et le monde sera comme notre vision de beauté.

J'étais assis dans le sable. J'étais près du petit phare. Le chandal tisonnait son feu avec sa perche. Je ne savais plus où aller ni que faire, j'avais perdu mon frère, j'étais à des milliers de kilomètres — de quoi, je ne pouvais même pas le dire, je n'avais plus de pays. J'étais à l'autre bout, c'est tout. Et puis il y avait ce bateau en rade — il y avait toujours un bateau en rade ! J'étais au point nul : rien devant, rien derrière. On aurait dit que ce moment-là revenait chaque fois dans ma vie, comme si je devais passer et repasser par le même point, le même, toujours le même, mais chaque fois plus douloureux, plus aigu — on dirait qu'on passe sa vie à tourner autour d'un certain point, et si l'on connaissait vraiment le point, on aurait résolu le problème, tranché le cou du destin. Et je sais exactement à quel instant pour la première fois j'ai touché ce point, *mon* point — et peut-être était-ce le

même pour tous, avec des couleurs différentes. C'était à la fenêtre d'une petite chambre qui regardait sur la mer, une toute petite fenêtre en triangle avec une branche de cupressus et des voiles qui couraient sur la mer, et moi, je ne courais pas sur la mer : je regardais. Et j'ai vu quelque chose — oh ! pas une vision fantastique —, quelque chose qui venait avec une grande puissance, presque une douleur, et qui était comme une condensation de forces dans une image : une immense toile d'araignée, lumineuse, chatoyante, et moi au milieu, pendu par les fils. Des fils de toutes les couleurs, très jolis, là, entre les branches du cupressus. Et tous ces fils, c'était un monde de choses qui n'était pas moi : c'étaient mes livres, mon père, ma mère, mon bateau, la géographie et les lois ; rien de moi, pas une seule chose à moi, pas une seconde ! Moi, c'était cette chose au centre qui tenait seulement par des fils. Et si je coupais les fils ?... Qu'est-ce qui resterait ? Depuis cette minute-là, j'ai été à la poursuite de cette seule question. Et tout se passait comme si le destin me remettait périodiquement en face de ma question, et d'une façon très simple : en coupant tous les fils. Et il me semblait que la réponse commençait seulement quand le dernier fil avait été coupé. C'était comme un moment de mort : un va-tout, va-rien, une sorte de nullité intolérable, d'où il sortait parfois quelque chose de très pur, et de très mystérieux comme une nouvelle naissance.

Ce que je ne savais pas, alors, c'est que quand on arrivait à ce point-là, c'était un tel appel de forces que les circonstances étaient *obligées* de changer — et elles changeaient exactement comme on les voyait à cette minute-là. Oh ! il fallait bien regarder.

Je regardais ce feu.

Je regardais le chandal en sueur qui vidait des baquets d'eau sur sa tête, et le milan roux qui tournait. C'était

comme une vague de souffrance qui tombait sur moi et je luttais contre ma peine, je luttais contre ce Björn qui surgissait de partout avec sa mèche blonde et sa voix sourde : « Pouvoir, il faut pouvoir pour ses frères... Et si je devenais fou ?... Tout noirs, les petits Björn, tout noirs !... » Et le chandal tisonnait, tisonnait avec sa perche comme si c'était simplement du bois qui brûle. « Un grand filet qu'on tire .. Un cri d'oiseau, c'est tout ce qui reste... Nil, nous sommes une nouvelle race d'aventuriers !... » Et puis ce petit tas de cendres. Björn, c'était seulement un petit tas de cendres. Je luttais contre ma peine et je ne voulais plus aimer, jamais aimer, plus de liens, plus rien qui attache — libre, libre. C'était comme un va-et-vient : je plongeais dans la vague et j'émergeais ; j'entrais dans ce moi de souffrance et j'en sortais ; et quand je sortais, c'était comme tout à l'heure, très doux et éternel, une grande, immense étendue voilée de douceur, une compassion infinie qui se penche et qui regarde — qui regarde. Et puis c'était moi de nouveau, l'étouffement, la mort, la tragédie, oh ! pas une tragédie bien grande, mais qui m'emplissait exactement à ma mesure : celle d'un homme, un jour, devant la solitude et la fin — le petit tas de cendres. Et au-dessus, c'était la non-tragédie, l'impossibilité de tragédie d'aucune sorte : ça ne *pouvait pas* être, ce n'était pas. Deux regards, deux rythmes. J'allais, je venais... Et subitement j'ai décroché. J'ai passé au-dessus.

Et j'ai vu quelque chose — j'ai baigné dans quelque chose, qui m'a saisi d'émerveillement.

Une formidable, indicible Harmonie ; chaque chose avait sa place, éternellement sa place, une Architecture si fabuleusement compacte — dans la lumière, rien que de la lumière, un tableau de lumière vivante — dont on ne pouvait rien retirer, pas un atome, pas une ombre

soi-disant, pas un éclat d'être microscopique, sans que tout s'écroule. Tout était là, éternellement là, depuis la première seconde où la grande nébuleuse avait éclaté sa fleur de feu ; chaque point du monde, chaque grain d'espace, chaque battement de cœur était tissé d'une même lumière ; tout tenait ensemble, sans un vide, sans une faille, sans une imprécision nulle part, indissolublement ; une Totalité d'être emportée dans une immense trajectoire blanche qui reliait ce point d'une minute, cette absurdité d'une seconde, ce non-sens poignant et seul, à une infinité d'autres points devant, derrière, et à d'autres trajectoires, d'innombrables trajectoires dont le but n'était pas devant ni en haut ni plus loin : le but était partout ! A chaque instant c'était le but, totalement le but, en chaque point de l'espace, chaque seconde du temps, sans un hiatus d'avenir pour espérer, sans une faille de passé pour un regret ; c'était *ça* et tout le temps *ça*, parfaitement *ça*, à chaque seconde — un infaillible rite aux millions de figurants, une myriade d'orbites impérissables qui passaient et repassaient par d'éternelles coordonnées, un seul mouvement imprescriptible qui rattachait ce point de douleur, cet éclat de moi, ce tressaillement d'un âge, au passage de l'écureuil et au souffle des moussons, à cette chanson d'enfant sur une petite plage blanche, à d'innombrables chansons, d'infinis points de douleur ou de joie qui se fondaient ensemble, s'illuminaient ensemble, qui ne faisaient plus qu'une seule grande traîne lumineuse, une immense robe de neige tissée d'un millier de fils, et comme une grandiose, unique Personne qui se mouvait par d'éternels champs d'azur.

C'était la cérémonie des mondes — absolue, sans défaut, pour la seule joie d'elle-même.

Et en dessous, loin en dessous, quelque chose qui était moi — qui refusait obstinément de nier la tragédie,

comme si, ça, c'était la « vie », la vraie vie, c'était trahir la vie. Quelque chose qui *voulait* souffrir.

J'ai payé le chandal, payé le bois. Le soleil tombait. Une bande d'oiseaux est passée dans le Sud. Il restait exactement trois roupies dans le portefeuille rouge de Bjorn . Son voyage était bien compté.

Et maintenant, j'étais seul et je n'avais plus rien devant moi. J'étais au bout de la ronde.

XX

LE RETOUR DES CHOSES

Dès l'aube, je l'attendais près du petit sanctuaire de nos rencontres. La mer était immobile comme un lac, les dunes flottaient sur la nuit. Mais je n'avais pas le cœur en paix, je faisais des plans, je voulais, ne voulais pas ; je n'étais plus porté par le courant, il fallait « faire » quelque chose. En fait, tout avait commencé depuis le jour où j'avais posé ce *tilak* sur son front, comme si j'avais touché là un minuscule ressort qui avait changé tout le cours des choses ; et je me demande si ces insignifiances qui semblent déclencher des conséquences disproportionnées à leur taille ne sont pas des traces du passé qu'on heurte par mégarde et qui réveillent soudain toute une histoire perdue, comme la pierre égarée qui conduit aux ruines d'El Amarna. Seulement, nous ne croyons pas aux signes, nous ne croyons pas aux ruines perdues de nos Egyptes intimes, et nous allons de-ci, de-là, comme des pantins surpris. Et j'allais sans savoir, moi aussi, je voulais « faire » quelque chose, mais quoi ? J'avais voulu « faire » aussi pour Björn, je l'avais « sauvé » dans cet hôpital japonais, je l'avais « délivré » de ce Tantrique, et chaque fois j'avais zigzagué directement dans le piège. Oh ! nous sommes des marionnettes vraiment, et qu'est-ce que j'allais faire encore ?... Je ne pouvais tout de même pas rester dans ce village et mendier

aux portes ?... Ou épouser une fille comme Batcha, un jour, devenir sculpteur comme Bhaskar-Nath ?... Et puis faire des tas de petits Nil tout blancs qui recommenceront — Ah ! non.

Et ce non-là était irréductible comme de la pierre ; je me vois encore dans cette forêt de flamboyants, courant comme une bête traquée, giflé par la pluie, cinglé par le sable, et ce tapis de fleurs rouges : la liberté, la liberté, le *Laurelbank* et pas d'histoires !... Et je pouvais faire n'importe quel plan, n'importe quel circuit, j'arrivais toujours à ce point-là, dur, inexorable, qui semblait crier non et oui à la fois, la liberté, la liberté... Comme si la force la plus pure et l'ennemi le plus implacable étaient cachés dans la même boîte. Jusqu'à la fin, je ne cesserai de m'étonner de cette totale ambivalence : quand on touche le suprême mot de passe, le diable lève le nez aussitôt, à croire que notre idéal le plus puissant cache notre ennemi le plus puissant aussi. C'est cela, le nœud de dureté : c'est l'étreinte des deux. Et parfois tout lâche, on est porté par le courant, il n'y a plus de dureté nulle part, c'est une autre force qui ne soulève pas de contraire. Puis tout recommence à un degré plus haut. Et c'est toujours la même chose, sous toutes les formes, tous les visages, tous les êtres, une même petite induration qui revient, plus puissante de cycle en cycle, plus tenace, comme si elle avait hérité de toute la force des vérités passées. Et peut-être était-ce le résidu des cycles, une sorte de scorie blanche — parce que ce n'est pas obscur, pas noir, au contraire, c'est un point de lumière intense, mais dur. La suprême dureté du bien. Le destin, c'était peut-être seulement le moment de dissolution de la scorie ? Et dans cette aube verte qui montait, je me suis souvenu de l'histoire de Batcha : de son dieu suprême qui oubliait

ses richesses et allait mendier de porte en porte, bénissant les dieux et les diables dans la même boîte.

Elle est arrivée au milieu du bruit des conques et des gongs. Elle était toute menue sur cette grande plage, dans sa longue jupe couleur de grenade, elle allait lentement, serrant son plateau d'offrandes entre ses bras avec la gravité d'une prêtresse. Mon cœur a bondi, j'ai couru vers elle ; tout était balayé, simple, uni comme cette plage. Elle n'a rien dit, simplement elle a posé ses yeux sur moi. Une seconde, j'ai eu l'impression que j'étais devant Mohini avec son plateau d'offrandes entre les bras, ce même regard immobile au milieu des poteries roses. Puis elle a gravi les marches du petit sanctuaire et elle a disparu. J'aurais voulu la suivre, être avec elle, brûler de l'encens avec elle, je ne sais pas, faire comme elle, entrer dans son monde ; et tout était si clair ce matin-là, la moindre conque résonnait contre les dunes, la psalmodie courait sur la plage comme une grande vague de bronze ; j'aurais voulu offrir des fleurs, moi aussi, faire un geste, n'importe quel geste, couler dans le rite, me laisser prendre à la grande vague, retrouver le fil — simplement adorer, pour rien, comme on respire.

J'ai fermé les yeux pour la retrouver ; je savais, elle m'avait appris, il suffisait de se pencher un peu, silencieusement, comme on se penche sur une rivière, et doucement couler en elle. J'ai essayé... Je me suis cogné contre Björn : il était là, les yeux hagards, me montrant quelque chose qui le terrifiait ; je l'ai repoussé... Je suis tombé sur Mohini. Elle ne disait rien, elle avait de grands yeux vides, elle regardait droit devant elle, debout sur un rocher. Je l'ai repoussée aussi. Et je n'arrivais pas à trouver Batcha, tout était brouillé par ces ombres. Puis le Sannyasin a surgi d'un seul coup, son bâton à la main, les bras en croix, il a voulu me barrer le chemin... Là, il

y a eu un blanc. J'ai oublié. Et chaque fois, c'était comme une vague qui m'enveloppait avec tout un monde prenant, collant, agglutinant, et il fallait se dépêtrer de là, comme si chaque être représentait une prison spéciale, une actinie plus ou moins sombre qui m'avalait — j'avançais vers Batcha comme à la hache dans la jungle.

Puis tout est devenu très calme ; j'ai commencé à descendre, m'enfoncer dans quelque chose de très doux, on aurait dit que j'allais passer dans une autre étendue, mais profonde. Et ce n'était pas du tout des chemins que je connaissais ; ce n'était pas la grande étendue bleutée où l'on rencontre tout le monde, c'était plus intime, d'une autre couleur, d'une autre qualité, encore indéfinissable ; et ce n'était pas « ça » non plus, là-haut, immense et blanc, lumineux, où tout est libre, où il n'y a plus de questions, plus de personnes. C'était autre chose, un autre degré de « ça », tout enclos et chaud. Et ça commençait à prendre une teinte un peu rose — oh ! c'était d'une douceur exquise —, et Batcha m'emmenait doucement, je sentais presque sa petite main fraîche, c'était comme une glissade dans un puits de tendresse, j'étais au bord de quelque chose... Et brutalement, le Sannyasin a surgi comme une flamme, m'a saisi par le bras, tiré vers le haut.

J'ai ouvert les yeux. La plage était comme un torrent de lumière. Il y avait une cavalcade de nuages noirs dans le Sud-Est.

Si j'avais pu rejoindre Batcha à ce moment-là, si seulement j'avais pu suivre le petit bout de chemin qu'elle voulait me montrer, il est probable que rien de ce qui s'est passé par la suite ne serait arrivé... Je sais, mes paroles sont comme des énigmes, mais je vais pas à pas dans la forêt miraculeuse et chaque fois j'effleure le secret un peu plus — des petites touches de secret. Ce matin-là, j'ai presque touché le secret : une loi qui pourrait chan-

ger complètement le cours des vies humaines si seulement nous la comprenions — il m'a fallu vingt ans pour la comprendre, un bagne, une forêt vierge et quelques désespoirs. Mais je suis descendu si profond dans le malheur des hommes que la lumière m'a été donnée un jour, en grâce, en pure grâce, et j'ai vu ceci : que toutes les routes du dehors sont comme doublées d'une route intérieure, et que les obstacles, les ombres, les accidents que nous n'avons pas surmontés sur la route du dedans reviennent à nous sur la route du dehors, mais une route infiniment plus dure, plus longue, plus impitoyable, parce qu'elle avale toute une vie pour une seule toute petite expérience qui nous fait dire un jour : « ah ! » — c'est tout. Un tout petit ah ! de surprise. En vérité, nous sommes la représentation d'un drame qui se joue au-dedans, et une seule victoire sur les routes invisibles peut gagner toute une vie, ou plusieurs.

Et peut-être n'y a-t-il pas seulement un degré de représentation, sur une petite route du dedans, mais plusieurs degrés qui s'emboîtent l'un en l'autre comme dans une série de cercles concentriques, sur des routes de plus en plus longues, de plus en plus dures et obscures à mesure que l'on s'éloigne du centre, et chaque fois que l'on peut passer à un cercle plus intérieur, à une représentation plus juste, plus vraie, plus pure de l'éternel drame aux multiples degrés, on gagne le pouvoir, non seulement de vivre mieux et de voir mieux, mais de modifier la loi des degrés extérieurs et de refaire toute la vie suivant la vision nouvelle — car voir plus juste, c'est vivre plus juste —, jusqu'au jour où, peut-être, ayant touché le centre éternel, nous pourrons d'un regard divin illuminer cette Matière et faire du monde le plus extérieur une représentation non travestie de l'éternelle Joie qui l'a conçu.

Et cette toute petite route que je n'ai pas suivie ce

matin-là, il m'a fallu des années pour la parcourir, et une grande douleur.

— Oh ! Batcha, te voilà...

— *An'mona ! An'mona !*

Elle a secoué sa jupe, tiré ses bras en l'air, tourné sur elle-même et s'est laissée choir par terre avec un éclat de rire. Puis elle a ramené soigneusement sa jupe sur le bout de ses pieds et elle s'est appuyée contre une colonne du péristyle.

— Tu n'es pas fâchée ?

— Fâchée ?

Elle a ouvert tout grands ses yeux, elle avait des yeux si immenses, cette enfant, comme les porteuses d'offrandes du Nil. Elle avait l'ancienneté des êtres qui vivent dans leur âme, et leur sourire.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je suis fâchée avec moi ?

Elle m'a regardé, j'ai cillé — chaque fois j'ai cillé. Comme si j'avais peur.

— Björn est parti.

— Oui.

Elle savait donc.

— Balou est malade depuis hier. Il a la fièvre, il a déliré toute la nuit, il criait...

— Quoi ?

Elle a hésité un instant. Elle est devenue grave.

— Des choses... Il voulait ouvrir une porte, il y avait une porte qu'il fallait ouvrir. Et il cherchait son sabre pour ouvrir la porte. Et puis il ne trouvait pas son sabre, il pleurait.

— Et puis ?

— Rien.

— Si, parle.

Elle a secoué la tête, il n'y avait rien à en tirer.

— Et moi, j'étais à côté, Batcha, et je ne savais même pas que sa porte était fermée... Oh ! Batcha, tu sais, toi, pourquoi il est parti ? Il se prosternait ici devant le soleil, « comme la vie est belle... » Je ne sais plus Batcha, je ne comprends plus rien.

Elle s'est penchée vers moi.

— Qu'est-ce que tu ne comprends plus ?

— Rien, quoi faire.

— Mais tu es avec moi, alors ?

Elle montrait la plage : il n'y avait qu'à jouer, c'était simple.

— Je ne sais plus, Batcha. Quelquefois il me semble que je comprends, c'est tout ouvert, c'est vaste, et puis j'ouvre les yeux, et je ne comprends plus rien, je me cogne, je me trompe... Batcha, où est le secret, il y a quelque chose que je ne comprends pas, j'ai trouvé seulement la moitié du secret. Batcha, je me suis trompé, il y a quelque chose qui manque !

Elle me regardait intensément, et je ne sais pas ce qu'elle comprenait, mais Batcha comprenait toujours, elle ne se trompait pas.

— Est-ce que tu as déjeuné, ce matin ?

J'étais interloqué.

— Oui... non.

— Ah ! tu vois, c'est oui et puis c'est non. Alors il faut savoir ; tu vas tomber malade si tu continues.

Elle a sauté ailleurs :

— Hier, les oiseaux sont arrivés sur la lagune. Les oiseaux viennent tout droit sur la lagune, de loin, loin. là-bas, et puis ils font leur nid sur la lagune, sans se tromper.

— Mais je ne suis pas un oiseau !

— Tu viens de loin aussi, tout droit, alors ?

— Mais...

— Les oiseaux ne disent pas mais.

— Mais qu'est-ce qu'il faut faire ?

Elle a poussé un soupir.

— Mais tu *fais* quelque chose ! Qu'est-ce que tu fais ici, dis-moi ?

— Je me le demande.

Elle a eu un sourire, puis une espèce de tendresse dans le regard :

— Toi, tu n'es pas encore arrivé sur la lagune. Elles brillent, les eaux sur la lagune. Tu viens peut-être pour naître sur la lagune !

— Oh ! Batcha, tu dis des sottises.

Elle a tendu son bras, montré les nuages là-bas dans le Sud-Est.

— Et les nuages, est-ce qu'ils disent des sottises ?... Ils laissent tomber leurs gouttes, et puis voilà, c'est la pluie.

Elle a posé sa joue sur ses genoux.

Moi, je ne dis pas mais
Je suis la goutte qui tombe
Je suis la source qui coule...

Sa natte touchait par terre, elle était si belle ce matin-là.

Moi, je cueille les gouttes de nuage
Je vais avec le rythme
J'écoute le son dedans

— Mais enfin, Batcha..

Et je chante pendant qu'il en est temps encore

— .. C'est très joli tout ça, mais on ne peut pas, tout de même, rester toute sa vie comme ça, sur une plage, à regarder les nuages ! Je ne suis plus un enfant !

— Non ?... On ne peut pas ? Que tu es bête ! On ne reste pas « comme ça » : on voyage. Sais-tu seulement

voyager ?... Je connais des pays, tu connais des pays, on voyage ensemble.

Elle a redressé sa tête d'un seul coup.

— Toujours ensemble, toujours ensemble. Ici, là, et dans tous les mondes ensemble !

Elle a dit cela avec une telle force, en me regardant droit dans les yeux, comme si elle me défiait, comme Bhaskar-Nath. Puis elle a ri.

— Tu es Monsieur rien-du-tout, alors qu'est-ce que tu peux faire !

Et elle s'est mise à chanter une si jolie chanson. Je voudrais pouvoir dire chaque mot de cette langue qui chantait, c'était si simple, si limpide, une espèce d'évidence qui coulait. Et toutes mes questions n'existaient plus.

Sur les dunes d'ici
Sur les dunes de là
Nos pas vont ensemble
Nos îles sont voyageuses
Puis le vent
Sur les grands sables du monde
Souffle ma chanson
Souffle mes images
Mais moi, je suis toujours
Je pars, je suis encore
Avec d'autres yeux
Et d'autres visages
Et je regarde
Par les îles d'ici
Par les îles de là
Les cauris roses sur une petite plage blanche
La jolie vague qui court de vie en vie
La belle histoire jamais finie

Tout était si simple avec Batcha, presque éternel. Il n'y avait rien à faire, rien à trouver ! C'était là, et tout était trouvé pour nous. Nous étions deux enfants sur les marches de ce petit temple, et nous marchions aussi là-haut, sur des sables de lumière, sur une île qui ne mourait pas, et c'était comme cela, toujours comme cela, infiniment comme cela, sans raison, sans cause, sans accident jamais, comme un jeu. Et peut-être suffisait-il de laisser l'image d'en haut couler dans celle d'en bas ? Alors chaque geste devenait juste et la vie coulait comme une fontaine.

— Batcha, quelquefois, j'ai l'impression que la vie s'en va loin, loin derrière, avec le bruit des conques et des gongs, comme ta chanson, et qu'on a toujours été, toujours été, et qu'on sera encore et toujours ; que la vie s'en va loin, loin devant aussi, que nous serons toujours aussi, dans d'autres corps — des corps de lumière, des corps changeants et colorés, toujours plus beaux —, et que la vie amène lentement nos rêves comme les oiseaux .. Mais c'est loin, devant. Oh ! Batcha, nous sommes dans la mauvaise passe.

— Pourquoi mauvaise ?

— Il y a encore trop de vilaines choses dedans.

Elle a eu un haut-le-corps.

— Oh ! Nil, tu démolis tout.

Elle a eu un ton si navré. Et c'était vrai, à partir de cette seconde-là, tout a glissé dans le mauvais sens, comme le jour où j'avais mis ce tilak sur son front.

— Tu appelles les vilaines choses.

— Mais non ! Je ne les appelle pas, elles sont là. Cette nuit... Encore, j'ai fait un rêve affreux. J'ai revu cet homme près d'un feu, tu sais, cet homme... Et puis j'errais dans la forêt, je cherchais toujours quelqu'un... Je ne sais pas qui c'est. Mais c'était « elle ». Ça revient

et ça revient : quelqu'un que je cherche comme si j'avais perdu ma vie... C'est peut-être la mémoire du passé ?

— Eh bien, moi, je vois de jolies choses. C'est peut-être la mémoire de l'avenir !

Elle a eu l'air surprise une seconde.

— C'était une route sur la mer ; une longue, longue route ; tu sais, comme quand la lune se lève, ça fait un chemin sur la mer, comme ça, un peu rose, et ça bouge comme des petits poissons. J'étais très bien, c'était si bon ! Et tu étais là aussi, mais derrière. Tu n'avançais pas vite. Et puis nous sommes arrivés à un pays que je ne connaissais pas. Là, je ne sais plus, il y avait beaucoup de choses, mais à un moment c'était comme deux routes...

Elle est restée le nez en l'air un moment.

— A gauche, ça partait loin, au fond, et il y avait une montagne là-bas, d'une couleur... *guéroua*, tu sais, orange. La route aussi était orange. Moi, j'ai tourné à droite, et c'était un grand parc, tout vert, avec des paons partout, des quantités de paons de toutes les couleurs : des bleus, des blancs, un doré tout doré, et je te montrais, je te disais : viens, viens, regarde comme ils sont jolis : ils crient la victoire ! Mais tu n'entendais pas, tu avais l'air préoccupé. Ah ! oui, et puis il y avait un zèbre. Un zèbre tout seul avec des raies noires, et puis un grand rocher qui tombait dans la mer...

Son visage s'est assombri d'un coup.

— Non, j'ai vu une vilaine chose aussi.

— Quoi ?

— Rien.

— Mais parle !

C'était inutile, elle était têtue comme une mule.

— Enfin, Batcha, il faut que je fasse quelque chose, oui ou non, je ne vais pas rester ici jusqu'à la fin de ma vie à écouter des chansons, non ?

— Non ?

Elle est restée perplexe un moment.

— Tu es grand ; tu pourrais être maître d'école ?

— Quoi !

Elle a eu l'air toute décontenancée, presque inquiète subitement.

— Tu ne va pas partir, non ?

— Ne sois pas stupide.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

— ...

— Mais qu'est-ce que tu as, Nil, on dirait que c'est tout sombre autour de toi. Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que tu as fait dans cet hôpital ? Quelqu'un t'a changé. On t'a fait du mal ?

— Mais non !

— Alors pourquoi je me cogne ? Ce matin aussi, je me suis cognée, regarde.

Elle a tiré un peu sa jupe, montré sa cheville. Elle regardait nerveusement à droite, à gauche. Il y avait un voile de brume étincelant sur toute la plage, l'air était comme tassé de chaleur.

— Viens, Nil, on va rentrer, la mousson arrive.

— Rentrer où ? Je n'ai pas de maison.

Elle m'a regardé, stupéfaite.

— Mais qu'est-ce que tu as, Nil ? Tu es le fils de la maison, c'est Appa qui l'a dit !

— Tu as peur de la pluie ?

Elle s'est immobilisée un instant, elle a joint ses mains entre ses genoux comme pour essayer de se calmer.

— Je ne sais pas, Nil... J'aime beaucoup la pluie, je danse sous la pluie, mais aujourd'hui... Je ne sais pas, je ne suis pas tranquille.

Puis elle a eu un cri :

— Nil ! tu ne vas pas partir ?

— Mais enfin, Batcha, puisque je te dis que non !

— Viens, rentrons.

La mer était parfaitement lisse, on aurait dit une nappe de mercure. Il n'y avait pas un oiseau dans le ciel.

— Rentrons, je te dis, il va être trop tard.

— ...

— Nil, tu n'es plus le même ! Tu es dur, tu es tout fermé, il y a quelque chose qui t'entoure.

— Pourquoi ? Parce que je ne veux pas être maître d'école ?

Elle a pâli comme si je l'avais giflée.

— Oh ! Nil...

Alors elle s'est abandonnée, elle ne luttait plus. Elle a ouvert les mains sur ses genoux.

— Tu vois, dit-elle doucement en montrant la plage, quand je t'ai appelé, dans mon rêve, c'était une lumière comme ça.

— Quel rêve ?

— Ici, le premier jour, quand tu sortais du temple : tu devenais tout petit, tout petit, et le sable qui brillait comme de l'eau...

Elle avait l'air si désarmée, et j'avais honte. Et je ne comprenais pas pourquoi j'étais tellement exaspéré. On aurait dit que ça grinçait partout.

Puis un coup de vent a balayé la plage, la mer s'est plombée.

— Mais qu'est-ce qu'il y a, Batcha ? Qu'est-ce que j'ai fait, pourquoi ça grince ?

Elle ne disait plus rien ; simplement elle me regardait, ses mains jointes entre les genoux, et ce regard s'enfonçait, s'enfonçait dans mon cœur, si lumineux, si clair, d'une douceur presque insupportable ; et plus ça entrait, plus ça se nouait dedans, comme si, tout au fond, il y avait quelque chose qui refusait, qui disait non — non

à quoi ? Je ne sais pas. C'était je-ne-veux-pas. Un point de rébellion absolu.

— Tu ne veux pas que je m'installe ici tout de même à faire le maître d'école, non ! Et puis quoi ? Faire des petits enfants sur la plage...

— Oh ! Nil...

Des larmes ont roulé sur sa joue. J'étais absurde, j'étais comme une bête en colère.

— Ce n'est pas ça, Nil, pas ça, il y a autre chose... Elle balbutiait, elle était comme un pauvre oiseau blessé, plaquée contre ce pilier.

— Je veux être libre, tu comprends.

— Libre, murmurait-elle sans comprendre.

Et il y a eu une telle tristesse dans ce regard. J'ai failli tout lâcher, la prendre dans mes bras, la serrer contre mon cœur. Une seconde, j'ai hésité. Et puis il était trop tard. J'ai vu ses yeux s'agrandir, elle est devenue blanche comme une morte, elle regardait quelque chose derrière moi. Je me suis retourné.

— O garçon...

Il était là, debout contre les dunes, son bâton à la main, sa robe couleur de flamme, ses dents éclatantes comme s'il allait rire encore. Et puis cette peau couleur d'acajou contre cette brume aveuglante.

— En route, c'est l'heure.

Il a redressé la tête d'un air de défi, puis il a tourné le dos et il est parti vers les dunes. Je me suis levé comme un automate. Un instant, mes yeux se sont arrêtés sur ce petit visage blême qui me regardait avec une sorte de stupéfaction, ces yeux agrandis, ce tilak rouge au milieu du front. Tout a déferlé sur moi comme une tempête, Bhaskar-Nath tonnait à mes oreilles : « C'est comme tu veux. » Mais qu'est-ce que je pouvais vouloir ! Il n'y avait rien à vouloir : c'était tout voulu, fait d'avance.

J'étais pris, emporté par une force plus grande que la mienne, tranquille, imperturbable, qui roulait les choses comme une paille et défaisait les vies d'un coup d'épaule, comme un manteau qu'on tire. Il avait dit « c'est l'heure », et c'était l'heure. C'était évident. C'est tout.

J'ai pris le chemin des dunes derrière lui. Le sable brillait comme une mer. Des petits crabes filaient dans tous les sens. Et subitement, j'ai poussé un cri de douleur. Je me suis retourné. J'ai vu deux yeux flambants de colère et Batcha qui dévalait les dunes, sa jupe rouge serrée entre ses mains. Elle m'avait pincé le bras jusqu'au sang, comme une petite fille.

Alors la mousson a croulé, énorme, tonitruante, chaude comme un bain de soufre.

Et tout a disparu derrière un voile.

TROISIÈME CYCLE

LE VOYAGE DANS L'OR DE LA NUIT

XXI

LE SANNYASIN

Nous avons marché pendant des jours, des mois, sous la mousson et le soleil, par des plaines rouges et crevassées, des rivières mortes, des pays de ferveur et de famine, des rizières et des rizières, stridulantes, semées d'aigrettes ; nous avons passé des torrents jaunes, des fleuves en colère, des jungles inondées où caquettent les hérons bleus ; dormi dans les temples, dormi sur les routes, veillé sur des berges ensablées de lune où glapissent les chacals ; nous avons marché et marché jusqu'à ce que toutes les routes fussent pareilles et tous les jours fondus dans un même rythme de poussière ; il n'y avait plus de froid ni de faim, ni de chaud ni de sommeil, plus de hâte, plus d'attachement ; il y avait quelque chose qui allait, sans fin, sans peine, comme le vol des martins roses par les voies du couchant ou la prière des brahmanes, sans haut, sans bas, indéfiniment. Nous allions vers le Nord, toujours au Nord, pieds nus et en haillons, ne passant jamais plus d'une nuit au même endroit, ne mendiant jamais plus d'une fois dans un même lieu, et si la première porte se fermait, nous reprenions la route, c'est tout. C'était la loi, la simple loi. Il ne disait jamais rien, et je n'avais rien à dire, simplement nous allions, depuis des âges peut-être, et nous ne venions de nulle part car toutes les parts étaient pareilles ; il n'y avait pas de but

devant, pas de mémoire derrière, pas d'attente, pas d'espoir ; il y avait seulement ça qui allait, on ne sait pourquoi, on ne sait comment. Et si je m'arrêtais un instant, les yeux clos, il me tirait brutalement :

— Eh ! garçon, qu'est-ce que tu médites !... Allez, en route.

Parfois, une vague de révolte me saisissait.

— Mais enfin...

Alors il attrapait une poignée de poussière sur la route et il me la jetait à la figure en éclatant de rire :

— Ah ! galopin, tu veux manger de la poussière ? Eh bien, mange.

Et je ne savais pas si j'allais rire ou pleurer. Et puis quoi, vraiment ? Il n'y avait pas de raison de se faire de la peine pour cette vieille petite chose qui marchait ; est-ce que je ne cherchais pas autre chose, de toute façon ? Et méditer pourquoi, sur quoi ? Pour me donner du poids encore, pour faire des embarras ?... Alors, tout semblait s'évanouir dans une absurdité si aiguë où même l'autre chose était comme pulvérisée : ce n'était plus rien qui marchait dans rien, ne cherchait plus rien, avec tout juste un bout de quelque chose encore assez vivant pour avoir le vertige. C'était une minute critique. Et puis cela aussi s'en allait, c'était seulement une vague de « je » qui passait. Et quand tout se détendait, s'étalait, le Sannyasin, comme par hasard, s'arrêtait au bord du chemin, tirait une poignée de graines de sa ceinture :

— Tiens, petit, mange, c'est bon.

Et il me regardait avec une telle tendresse que j'avais envie de pleurer aussi, et puis je riais, j'attrapais son bâton :

— Eh ! Sannyasin, en route, c'est l'heure !

Et nous allions tous les deux dans un rire. Tout bas-

culait dans l'autre sens : c'était royal, léger, oh ! si léger ; il n'y avait pas de jour, pas de nuit, pas de demain, pas d'hier ; pas d'heure, pas même de quelque chose pour s'étonner : ça riait, ça allait, c'était rien merveilleusement, qui était peut-être quelque chose, mais sans un regard sur soi ; ça coulait comme la rivière, ça allait avec le vent, c'était stupide comme le moineau, ou peut-être sage comme la grue sur la rizière ? Et ça savait tout instantanément : la pluie qui venait, le discours de la chèvre, la question du passant, le serpent sous la feuille , c'était une petite cascade qui cascadait partout : c'était simple, ça s'attrapait soi-même partout. Et une seconde de réflexion, un regard de trop, et tout se brouillait ; on n'y comprenait plus rien, c'était coupé. Alors, le Sannyasin s'arrêtait encore une fois au milieu de la route, il mettait ses mains sur ses hanches, me regardait en gonflant ses joues :

— Tu es un âne.

Et c'était vrai.

Les jours passaient, et les semaines, les mois, ou les années. Puis cette légèreté a passé aussi, ou peut-être était-elle là, mais en dessous, dans un éclair parfois qui me secouait de rire avec le Sannyasin. C'était seulement la grande écume de la vie, un pétillement universel aux millions de bulles, et l'on pouvait s'y perdre, comme la goutte dans la mer, l'insecte dans la forêt, ou comme la sève dans la plante, merveilleusement. Mais quelque chose tirait, appelait, plus loin, plus haut, plus... Ou était-ce l'usure simplement ? J'avais tant marché sur ces routes, tant fondu sous ce soleil que je ne savais plus, parfois, si c'était cette vie ou une autre, l'âge de pierre ou de bronze, il y a des années ou une minute ; je marchais même dans mon sommeil, et quand il me tirait brusquement, étais-je de ce côté-ci ou de l'autre ? Je m'enfonçais

lentement dans un grand pays sans peine où il n'y avait plus de paysage ni de saison, plus de moi, plus de pensée ; j'allais au rythme de mes pas, qui allaient au rythme de je ne sais quoi, et ce n'étaient même plus mes pas, c'était une cadence qui marchait sans moi ou qui coulait à travers moi ; j'allais sur les chemins du grand pays qui s'ouvre au bout des chemins, quand le corps et la peine se change en rythme de silence, quand le silence s'allonge et devient houle, qui devient chant, qui devient paix et porte une petite ombre avec des pierres et des broussailles — où donc est la misère, où donc la pitié d'être soi quand tout coule dans le grand fleuve ? Il n'est de broussailles qu'au cœur de l'homme, et mon cœur s'était tant usé sur les chemins qu'il n'en restait plus rien, ou qu'il battait peut-être partout avec les herbes et les cigales ? Où était moi, cette singulière invention ? C'était vaste et tranquille, et doux infiniment, comme la douceur des mondes d'avant l'homme, ou d'après ; c'était uni comme un plain-chant et mû par la grande Loi ; c'était une grande solennité qui coulait, sans une ombre, sans un pli, immense et impassible, comme si nous dérangions tout avec nos cris, nos pleurs, comme s'il fallait cesser d'être homme pour entrer dans la grande souveraineté du monde et partager l'empire tranquille des dieux, ou d'une petite aigrette sur un champ de riz. Et parfois, il me semblait que j'allais disparaître tout à fait ; j'avais une seconde de suffocation, tout se contractait : une petite dureté qui se cognait à elle-même — la douleur d'être soi, la broussaille qui déchire ; et juste à cette seconde-là, j'avais l'impression que c'était Batcha à l'autre bout du fil et qu'elle tirait : *An'mona ! An'mona !* Et instantanément, je retrouvais la question, ma question, la seule qui me restait, comme si « je », c'était seulement

une question au monde, une seule, unique interrogation dans un *no man's land* de savoir immédiat.

—Sannyasin, dis-moi ..

Il a planté ses yeux dans les miens. J'ai dû lutter un instant, je sentais cette lumière qui allait dissoudre ma question ; j'allais lâcher, hausser les épaules, reprendre la route. Et tout d'un coup, j'ai vu — vu comme on voit au moment de mourir — tout le tableau : l'écharpe tachée du Sannyasin, la sueur qui perlait entre les billes de son collier, la branche de figuier sur la route, la poussière ocre du chemin qui descendait vers un fleuve. Si je ne posais pas ma question tout de suite, c'était fini, j'allais partir, me dissoudre tout à fait.

Et il y avait une colère en moi :

— Tu vas parler, cette fois.

Je l'ai attrapé par son écharpe.

— Sannyasin, tu entends, je vais peut-être mourir, mais ça m'est égal, je n'ai pas peur de mourir, j'ai seulement besoin de savoir. Je veux savoir, tu comprends. Savoir pourquoi ? Pourquoi tout cela ? Pourquoi toutes ces vies, cette misère d'être, cette marche, cette peine, si c'est seulement pour en finir ? Pourquoi ? Pourquoi toutes ces années, ces millions d'années pour conquérir la vie, si c'est seulement pour la fiche en l'air au bout ? Et tout ce travail, ce labeur de la pensée, cette peine qu'on prend pour se construire, cette douleur de créer, si c'est pour tout démolir à la fin, dis-moi ? A quoi ça rime, quel sens, veux-tu me dire ?

Il était comme une pierre devant moi.

— La libération ? la béatitude ?

Alors j'ai vu rouge. J'étais comme une minuscule marionnette au bord de ce chemin, mais c'était tout d'un coup comme des millions d'hommes qui venaient crier dans mon corps, un monde de souffrances qui me tombait

sur les épaules, oh ! ce n'était pas de la métaphysique, c'était de la physique pure.

— Eh bien, ton ciel, je n'en veux pas, je lui crache à la figure.

J'ai vu ses joues se gonfler... Je ne sais pas s'il allait rire ou tonner. Alors j'ai plongé dans une espèce de prière brûlante qui jaillissait du fond de mon cœur :

— Si cette terre n'a pas de sens — un sens, tu comprends, ici, par terre —, si c'est seulement un passage vers l'au-delà, un truc pour en sortir, alors quel ciel, veux-tu me dire, quelle béatitude rachètera jamais toute cette peine ? S'il n'y a pas un ciel *pour la terre*, s'il n'y a pas un sens *pour la terre*, alors tout ce monde est une insanité et je n'ai pas besoin de paradis, qu'il reste là-haut, moi je suis avec les morts.

Il me regardait tranquillement, et il y avait ce pétillement au fond comme un amusement énorme. Les tempes me cognaient, j'avais l'impression que j'allais m'écrouler tout d'un coup dans la poussière, la bouche ouverte, et puis c'était fini, tant mieux.

— Tu n'y es pas encore, dit-il simplement.

Et il s'est remis en route. Alors j'ai ramassé toutes mes forces, je l'ai attrapé par le bras — si je n'en finissais pas tout de suite, j'étais perdu.

— Mais quand j'y serai, il n'y aura plus personne !

— Tu as peur ?

Je revois encore ce fleuve, cette énorme embouchure qui charriait les sables dans le soleil couchant, ces eaux lentes et lourdes d'avoir traîné les boues et les cendres des morts et les prières des vivants. Et puis la mer là-bas, dans un poudroiement d'or, et l'on ne savait plus si c'était la coulée fauve du grand fleuve ou les lises incendiées, ni si la terre ne démarrait pas ici pour quelque périple d'or — la terre, cette terre.

— Peur de quoi ? Veux-tu me dire ? Je n'ai plus rien à perdre.

— Sauf toi.

Il y avait des touffes d'herbes hautes sur la rive, et des sables, des banians, un village en face avec son minaret rose. Un chacal s'est mis à glapir derrière nous. Le fleuve coulait sans un bruit, comme une lave. Le Sannyasin était immobile, appuyé sur son bâton, sa robe orange presque fondue dans cette irradiation brûlante.

— Sauf moi...

Qui, moi ?

Le chacal a glapi encore une fois derrière nous, un long rire hystérique qui courait à travers les herbes et semblait revenir de partout. Et puis le silence, parfois coupé d'un borborygme. Moi, qui était moi, où moi ? Ce n'était plus rien du tout ; ce n'était même pas une vie, même pas une personne — où était-elle cette personne-là ? Il y avait des herbes, des bêtes, des eaux ; moi venait de très loin comme ce fleuve, charriant un monde de boues et de peines et de prières, bientôt jeté à la mer, sans histoire, tout fondu et nul, tandis que le chacal glapissait, glapira encore. Moi roulait depuis des siècles, c'était seulement une immense vieillesse qui traînait des misères, des boues, et toutes les hontes possibles dans son cœur, et des brins de joie si mêlés à la peine que c'en était pareil ; ça allait, indéfiniment, ça comprenait tout, ça portait tout, oh ! qu'est-ce que ça n'avait pas roulé dans son eau ? Et puis, quelqu'un, au bord, qui regarde, un tout petit quelque chose penché là, qui attend, comme si ça avait attendu depuis des millions d'années, depuis des cycles glaciaires, des peuples qui passent, avec le cri du chacal, avec le souffle dans les herbes, avec tous les cris de ceux qui ont passé et toutes leurs peines et leurs histoires perdues. Depuis toujours j'étais là, au bord du

grand fleuve, j'étais ce regard au bout, ce tout petit souffle de tous leurs souffles, cette petite peine de toutes leurs peines, cette question nue au bout, oh ! des milliers de fois j'avais eu ce regard, ici et là, au bout d'une vie, ce tout petit souffle de rien, comme si tout se rassemblait dans une âme : les misères et les jours, les visages et les gestes, les millions de gestes pour rien dans une ultime prière, qui n'était même plus une prière, qui était seulement ce cri au bout : j'attends, oh ! j'attends l'heure de la vraie vie, la vie vivante, le monde de vérité — pas cette caricature de vie, murée, plombée, mourante, qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne se souvient même pas d'où elle vient ni pourquoi elle va, cet aveuglement dans un corps, sans une trace, sans une clef, sauf des songes et des fables, oh ! j'attends, oh ! savoir, être infiniment, vivre infiniment, avoir des sens directs, retrouver le fil ! Vivre, aimer, s'étendre partout, sentir partout, voir partout, autant qu'on veut, autant qu'on aime, sans séparation, sans distance ; chanter, sourire partout, dans tout ce qui est, dans tout ce qui vit, tout ce qui bat ; mourir, renaître quand on veut, garder le fil indestructiblement, et remplir chaque instant d'une totalité d'existence aussi pleine que les millénaires réunis. J'attends, oh ! j'attends l'heure de vérité où nos millions d'amours dissous, brûlés, roulés dans le fleuve, pourront aimer encore, toujours, nos millions de gestes toucher la gloire vivante qu'ils modelaient dans la nuit, nos vies bafouées connaître la joie qu'elles forgeaient sans savoir, nos souffles perdus chanter le grand péan du monde divin — et nous toucherons le ciel de nos mains, nous bâtirons la terre à l'image de notre âme et nous incarnerons la lumière dans un corps. Oh ! j'attends, j'attends l'heure de l'Autre Chose, j'attends un autre être sur la terre.

— En route.

— Ecoute...

— Quoi encore ?

Je l'ai regardé sans colère ; j'étais dans le souffle véridique, j'étais dans la tranquille certitude de la vérité qui s'impose.

— Il y a autre chose, Sannyasin, je te le jure, ta dissolution n'est pas la fin !

Il s'est arrêté net.

— Qu'est-ce que tu sais, bonhomme, tu n'es même pas encore né.

Alors il a posé un doigt au creux de ma poitrine, comme ce jour-là dans le train :

— Si tu veux la réponse du lion, il faut devenir comme le lion. Si tu veux des réponses d'homme, eh bien, continue à geindre, à souffrir et à mourir.

Et il m'a tourné le dos. Puis il s'est ravisé soudain et il est tombé sur moi comme le vent :

— Les hommes posent des questions qui ne sont pas de leur état, alors ils n'ont pas de réponse. Ils ont seulement des idées. Il faut changer d'état, Monsieur l'Etranger, il faut être comme le lion !

Et il est parti vers le fleuve à grandes enjambées.

Il a hélé le passeur.

Il y avait un minaret rose plein de pigeons. Il y avait une forêt de banians sur l'autre rive, et le village était doré comme un conte, on entendait le chant du muezzin. Et juste comme je posais le pas sur l'autre rive, j'ai eu l'impression que je vivais une aventure merveilleuse — oh ! je pouvais mal finir, pas finir, me perdre, me trouver, me dissoudre ou non, quelle importance ! J'étais dans l'Aventure, la vraie histoire, dans cette espèce de question vivante qu'on se pose de vie en vie, qui est comme la vie de la vie, le pourquoi vrai de tous ces millions de marches pour rien — j'y étais, je tenais le fil,

c'était pour ça que j'étais né, pour tenir ce seul fil-là, cette seule petite question brûlante qui était comme la réponse elle-même, et je pouvais mourir mille fois, quelle importance ! Je tenais la seule chose qui tienne, mort ou vif, le nœud de l'histoire, la minute qui trame toutes les minutes. En vérité, nous n'avons pas besoin de réponse, nous avons seulement besoin de vivre jusqu'à l'extrême pointe une certaine question qui nous hante.

— Es-tu prêt, me demanda-t-il brusquement, au beau milieu du bazar, dans cette odeur de safran et d'œillets d'Inde tandis que les pigeons passaient avec un claquement d'ailes ?

Je l'ai regardé, et tout me semblait si simple, si naturel, à son heure exacte — qu'avais-je besoin d'être prêt et à quoi ? Tout était prêt pour moi, à chaque minute, même ces pigeons passaient à l'heure voulue. C'était miraculeux, simplement ; cette minute était miraculeuse au milieu du bazar, elle vibrait de je ne sais quel frémissement d'éternité comme si elle emportait dans son orbe une infinitude de minutes qui venaient faire juste ce claquement d'ailes autour d'un minaret. Le miracle du monde n'est pas de voir des miracles ! C'est de s'apercevoir tout d'un coup de ce qu'il est réellement.

— N'im-por-te-quoi, répondis-je.

Il a souri de toutes ses dents, attrapé un régime de bananes et me l'a collé entre les bras.

— Tiens, mange !

Puis il a acheté du riz, deux pièces d'étoffe blanche, emprunté un seau de cuivre, et nous sommes partis au bord du fleuve, dans la forêt de banians.

Il y avait deux sannyasins autour d'un feu. Ils avaient l'air de nous attendre. L'un était très vieux, il avait les cheveux longs, tordus en natte sur le sommet du crâne ; l'autre était jeune, il méditait. Le Sannyasin a rempli son

baquet de cuivre dans le fleuve. Les sables brillaient comme de l'eau.

Et ce soir-là, il a sorti un galet d'argile orange qu'il a écrasé en poudre sur un rocher, et il a teint de *guéroua* les vêtements blancs.

— Demain, tu recevras l'initiation.

Quand je me suis réveillé le lendemain, j'avais une sensation très particulière, comme un homme qui vient de traverser un cataclysme de la mémoire — un de ces gigantesques effondrements qui, parfois, traversent le sommeil, comme si l'on passait à la dynamite dans une autre couche d'être. Et je me retrouvais dans un étrange état, une sorte d'étonnement. Cette forêt était familière et j'étais quelqu'un de très familier, mais soudain projeté dans une autre histoire, presque un autre temps, et je revivais quelque chose de bien connu, mais avec le corps de maintenant, qui ne comprenait pas très bien et qui se laissait faire comme un enfant qu'on promène à travers un rite mystérieux.

— C'est l'heure.

Il est apparu d'un seul coup devant moi, très grand, enveloppé d'ombre. Je me suis redressé. Mon corps était allongé dans le sable la tête sur une racine de banian ; le jour n'était pas encore levé. Il y avait un grand fleuve qui coulait et des hautes herbes ; on entendait des cigales. La pénombre était un immense chant de cigales. J'ai regardé cette haute silhouette devant moi ; c'était comme une vieille, vieille histoire qui se répétait. J'ai ramassé mon écharpe, je suis allé vers le fleuve sans savoir ; mais je savais tout très bien, c'était tout prévu. Il y avait un homme, là, qui m'attendait.

— Assieds-toi. Ote tes vêtements.

J'ai fait comme il a dit. Les cigales se sont tues un instant, puis ont repris leur haute stridulation, immense, comme dans la nuit des temps ; nous étions deux toutes petites ombres dans le murmure des mondes ; nous étions là moins que les cigales, moins que les herbes — il ne fallait surtout pas faire de bruit, surtout rien déranger.

Je n'ai plus bougé.

Il a tiré ses instruments. C'était le barbier.

— Tiens ta tête droite.

J'ai tenu ma tête droite, et je regardais le grand fleuve dans l'aube qui montait. L'air était léger, il avait une odeur de vétiver. Le sable était frais comme les pieds d'une divinité au fond d'un sanctuaire. Il m'a aspergé d'un peu d'eau et il s'est mis à me raser le crâne par petites touffes, d'un coup sec, en tenant la tête au bout de son poing. Peut-être allait-il me trancher le cou à la fin, et m'offrir au fleuve, tout net et propre ? Et c'était très doux ; il n'y avait plus à vouloir ou ne pas vouloir, plus de crainte, plus d'attente : c'était là. J'étais dans le fait éternel. J'étais porté par d'immenses mains, avec les herbes et les cigales ; je faisais partie d'une grande célébration qui montait. C'était aujourd'hui ou hier et toujours, c'était un vaste Sacrifice qui chantait, sans drame, sans frayeur, comme un acte d'amour simple, parce que chacun devait donner ce qu'il est, chacun devait chanter son chant — pour rien, pour tout, pour le fleuve et pour le jour qui montait, pour les étoiles qui partaient, pour cette grande chose mystérieuse qui battait en chacun. C'était ainsi, c'était la Loi, le mouvement vrai du monde — un grand rythme d'offrande qui montait — et nous ne faisions pas moins que les cigales, pas plus, seulement nous ne savions pas, nous avions perdu le rite et la musique ; mais c'était là, c'était pareil, et nous faisions l'of-

frande sans savoir. Oh ! je me souviens d'un jour semblable à celui-ci où j'avais marché au sacrifice sans savoir, et peut-être y avait-il eu bien d'autres sacrifices de larmes et de sang avant, peut-être fallait-il bien des offrandes barbares pour retrouver le chant, et quand ça chante, il n'est plus besoin de sacrifice, peut-être même plus besoin de mourir, parce que cette chanson-là nous fait invulnérable. C'était au temps d'hiver dans les pays barbares, au lieu dit Buchenwald ; nous avions passé le porche, nous étions entrés dans une catacombe carrelée de blanc et éclairée au néon ; ils nous avaient déshabillés, numérotés, ils avaient vérifié nos bouches, ôté les dents en or ; nous étions nus et prêts, rangés en files serrées dans le grand tunnel carrelé de blanc. Nous avons passé par groupes dans l'immense salle. Il n'y avait pas un murmure, pas un cri. Il y avait seulement le crépitement des tondeuses électriques qui pendaient sous la haute voûte, et des hommes, peut-être, qui passaient deux par deux sous une lumière blanche comme la mort ; ils étaient décapés, rasés, lavés, ils regardaient par terre des petites touffes de cheveux, les dernières traces de leur personne, là, en petits paquets blonds ou blancs, dans le silence stupéfiant d'un troupeau d'ombres qu'on amène au sacrifice. Ils avaient passé le deuxième porche, ils étaient entrés dans la salle des bains chimiques, la fosse au créosote, immense et carrelée de blanc ; ils avaient laissé leurs impuretés, quitté leurs espoirs, leurs désespoirs ; leur nom, leur âge, leur temps ; ils allaient deux par deux et en silence, vidés de haine, de peur, d'étonnement même, sous des jets brûlants, des jets glacés, sous la lumière blanche d'une effroyable cérémonie ; ils allaient par d'immenses couloirs immaculés, sans un mot, sans un cri — puis, d'un seul coup, projetés au bout, éblouis, dans une cour blanche de neige, parmi des hom-

mes, peut-être, le crâne rasé, vêtus de bure, numérotés — nuls et vides comme rien au monde, morts ou vivants, sans différence.

Et alors, dans ce bout du monde, comme tout sombrait dans une stupéfaction, quelque chose s'était allumé dedans, une flamme, un cri, une intensité de vie pure — pure — absolue, inconditionnée, pareille seulement à l'intensité de mort qui se précipitait. Et *ça*, c'était invulnérable. C'était la vie de la vie, même la mort vivait par ça ! Un feu d'être si impérieusement puissant qu'il faisait éclater l'éternité d'un coup comme un archange de lumière dans la nuit, comme si le fond de la mort avait un visage de lumière éternelle.

Et ça chantait.

J'ai laissé ma tête entre ses mains et tout recommençait suivant un autre rite, ou le même peut-être, toujours, mais consenti — toujours, nous repassons par le même lieu, dans un paysage d'ombre ou de lumière, de beauté ou d'effroi, par le oui ou par le non, sous la haute voûte des banians ou le tunnel des condamnés, et quand on arrivait au point, c'était pareil, il n'y avait plus de oui, plus de non, ni d'effroi. C'était un chant de cigales. Il y avait des petites touffes de cheveux qui tombaient ; il y avait des années et des années qui tombaient, oh ! comme il me délivrait, cet homme, si simplement ; il décapait, rasait la vieille grimace — cette vieille, immense habitude d'être comme son portrait, comme si l'on avait passé sa vie à copier une fausse image — et puis c'était inimitable. C'était tout neuf et ça regardait. Ça regardait comme un enfant par une autre fenêtre : un grand fleuve qui coulait et des hautes herbes pleines de cigales. Et c'était si vieux en même temps ! Quand on ouvrait cette fenêtre-là, on était comme penché là depuis toujours, la joue appuyée sur une immense tendresse, et c'était le grand fleuve de

tous les fleuves, la minute de tous les temps, les cigales d'un million de vies.

Puis le soleil s'est levé d'un coup, transperçant de feu la forêt, semant ses petites flammes d'or sur le fleuve. Le barbier s'est prosterné dans le sable. Je suis parti vers le fleuve. J'étais léger et nu, j'étais clair comme une cigale ; j'ai jeté mes vêtements sur la berge, j'allais comme si j'étais tenu par une grande main. Tout était si familier ce matin-là, comme un rêve qui devient vrai, comme un film qui s'arrête soudain sur une image et on dit : oh ! c'est ça, je connais, je connais !

Ce matin-là, je connaissais tout.

Le muezzin s'est mis à chanter dans son minaret.

Je suis resté saisi au bord du fleuve, je n'ai plus bougé. Oh ! il est une image éternelle derrière nous, et parfois elle émerge. Il est un cri profond qui parfois nous emporte. Il n'y avait plus que ce grand cri-là, ce matin, qui semblait venir de loin, loin là-haut, qui dévorait tout, emplissait tout. C'était comme une faille subite, un trou de mémoire, quelque chose qui béait : il n'y avait plus de fleuve, plus de moi, plus de corps ; il n'y avait plus que ce grand cri là-haut, si déchirant, quelque chose qui appelait, appelait comme si ça n'avait jamais cessé d'appeler, à travers tous les temps, tous les lieux, tous les âges, toutes les misères et les triomphes, toutes les peaux d'homme noir ou blanc ; j'étais ce seul cri-là depuis toujours, ce quelque chose qui ne voit pas, qui ne sait pas, mais qui crie, oh ! qui crie comme du fond des temps, comme un emmuré vif. Et puis ça croule. Tout croule : mes noms, mes formes, ma vie, mes vies et tous les gestes, les millions de gestes, les visages, les mémoires, les espoirs, et tout ce qu'on cherche et tout ce qu'on veut — qu'est-ce que je pouvais vouloir ! Voilà des millions d'années que je voulais ça ! — Ça, seulement ça, crier ça

comme on se noie, comme on aime, tout mon saoul, ce seul cri-là qui emplit tout, emporte tout, les vies, les morts, l'avenir, le passé ; qui fait éclater l'âme, crouler les murs, qui balaye tout — pas une trace d'autre chose, pas une seule chose à vouloir, pas même une seule vérité à atteindre : ça, tout pur, crier ça comme on respire, ou comme on meurt, ou comme on vit, pour rien, parce que ça crie, ça crie, parce que c'est *ça*, cette seule chose-là qu'on est, ce cri d'être pur. Une formidable dévastation blanche.

Alors je me suis prosterné dans le sable. Et je ne savais plus où j'étais, si c'était l'Est ni l'Ouest, le Nord ni le Sud : c'était la Mecque partout.

Je suis entré dans le fleuve. Un oiseau s'est envolé avec un cri strident — bleu, vert —, l'air était comme une poudre d'or. Et je sentais qu'il y avait quelque chose à faire, un geste à faire. Le Sannyasin est sorti de la forêt, là-bas, il avançait comme une flamme à travers les hautes herbes. J'ai pris de l'eau dans mes mains, j'ai tendu mes mains au soleil, j'aurais voulu chanter, faire une offrande, je ne sais pas, donner quelque chose, participer ; j'ai offert mon eau au soleil, balbutié je ne sais quoi, mais c'était moi que j'aurais voulu offrir, jeter au fleuve ; c'était si petit, si limité dans ce grand torrent d'adoration qui coulait, vibrait partout, chantait partout, avec les eaux, les herbes, le sable, l'écume là-bas : ça se donnait avec une telle abondance, ça montait vers le soleil. Et puis ce petit corps, tout blanc, nu, si maladroit. Alors je me suis jeté dans le fleuve : « Prends, prends tout ça, prends. » Oh ! il était si beau, le grand fleuve, si harmonieux, si plein d'amour. Trois fois, je me suis plongé — trois fois, pourquoi ? Je ne sais pas, il y avait un nombre, un rite, il fallait que ça s'accorde à quelque chose ; et je le sentais, je le palpais, ce rite, j'avançais comme à tâtons dans une

grande cérémonie. Chaque goutte, chaque geste avait un sens, un nombre, quelque chose qui le faisait sacré — c'était sacré, le monde était sacré, le fleuve était sacré —, mais pour nulle raison : simplement c'était comme cela, le rythme était comme cela, c'était le rythme qui faisait le sacre, le rythme qui faisait le sens, la direction des choses, automatiquement, comme le vol infaillible de l'oiseau qui vient tout droit de Sibérie. Et j'étais si tendu vers cette impalpable Chose qui vibrait, j'aurais tellement voulu savoir le geste, moi aussi, être dedans. Et tout à coup, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelqu'un derrière moi : une Présence.

Une grande Présence.

Un être, une lumière ; quelque chose qui savait, qui conduisait. J'ai fermé les yeux un instant, et j'ai senti qu'il fallait être clair, absolument clair, laisser couler ça à travers soi, laisser faire, surtout laisser faire, être blanc, tout blanc, immobile — donné. Et ça passait à travers : ça poussait mes mains, mon corps, ça savait le geste.

Alors, je me suis étendu à plat dans l'eau, les bras en croix. Et c'était le geste, l'*unique* geste : une douceur instantanée. J'étais dans le rythme, j'étais dans le but, il n'y avait rien à chercher, rien à atteindre : une royauté instantanée.

— O garçon...

Je suis revenu vers la rive. Il y avait toujours cette présence derrière moi, et tout était très souple, mon corps était devenu très souple ; chaque pas, chaque mouvement était mû par un rythme infaillible, une vibration qui voyait et qui faisait en même temps ; il fallait être aussi pur que possible, exact, transparent. C'était comme un grand mouvement lumineux, la marche lumineuse de quelqu'un derrière moi, qui se fondait presque avec moi ;

et parfois, une seconde, ça coïncidait, c'était la perfection de la vérité : j'étais vrai et tout était vrai. Et dans cette seconde-là, je voyais que *tout* était comme cela ; le monde entier était la projection d'une immense marche lumineuse, et cette coïncidence parfaite, c'était la chose sacrée, la vérité du monde. Alors tout coulait dans une merveille spontanée, avec une exactitude impensable : c'était *ça*, la vérité vivante.

Il a posé son bras sur mon épaule.

— Petit, tu vas célébrer les derniers rites.

Je l'ai regardé, je n'y comprenais rien.

— Oui, pour ta famille.

Ma famille ?... Il m'a semblé que je me rétrécissais tout d'un coup.

— Après, tu ne pourras plus. C'est la dernière fois. Fais comme je dis.

J'ai fait comme il a dit. J'ai pris un peu d'eau au creux de mes mains. Il y avait de minuscules poissons translucides qui venaient téter les herbes. Alors il a scandé un verset dans cette langue de bronze qui roulait comme une mer, et, tout de suite, c'était autre chose, ça avait un sens derrière les mots, une musique qui faisait la vérité :

— Pour l'apaisement des tiens, tu verses cette eau.

J'ai versé l'eau, j'ai laissé l'eau couler goutte à goutte dans le grand fleuve. C'est parti avec le fleuve. Et je ne comprenais pas très bien, mais cela faisait partie du rythme, c'était juste et accordé.

— Maintenant, tu n'as plus de famille.

Il s'est relevé, il a jeté un peu d'eau par-dessus son épaule.

— Viens, suis-moi.

J'ai suivi le Sannyasin.

Ce qui s'est passé à partir de ce moment-là, je ne saurais pas le dire vraiment. Ce n'était plus moi, et pour-

tant c'était moi comme je ne l'avais jamais été : un condensé de moi, une essence lumineuse, quelque chose qui n'était plus mes milliers de gestes, une habitude de vivre cette vie, ni même la mémoire de tout ce que j'avais été ni toutes mes aventures, cette sorte de placage qui nous fait un visage, ou une grimace ; ce n'était pas non plus un dénudement total, un vide de moi, et pourtant j'allais nu à travers les hautes herbes, un peu embarrassé par ce corps trop blanc, comme un habit pas à la mesure ; et je n'étais pas non plus répandu, fondu comme tout à l'heure avec le fleuve, dissous dans le grand rythme. Il y avait quelque chose qui était suprêmement moi derrière tous ces gestes, toutes ces mémoires, et qui faisait un rythme aussi, une vibration qui coagulait tout cela ; une sorte de mémoire de toutes les mémoires, de note de toutes les notes, un quelque chose qui avait habité toutes les aventures, toutes les histoires, vibré identiquement sous toutes les formes, tous les visages, toutes les couleurs du bien, du mal — oui, comme une musique pareille, *ma* musique, ici et là, sous une peau noire ou blanche, dans les temps perdus, les temps retrouvés ; une même histoire de l'histoire qui faisait toutes les histoires, comme un même bleu entre les mains d'un peintre éternel qui faisait tantôt des ciels de tourmente, tantôt des ciels lisses et bienheureux, mais cette même teinte toujours, *ma* teinte : une éternité de moi, unique, semblable à rien, oh ! tellement moi, une concentration de moi comme vingt générations rassemblées d'un coup qui marchaient avec moi, sentaient avec moi, priaient avec moi, un épitomé tellement intense qu'il brûlait, une fusion d'êtres si compacte qu'elle faisait comme un rayonnement autour de moi.

Et tout avait cette teinte orange.

Nous sommes entrés dans la forêt. Le Sannyasin mar-

chait devant moi ; sa robe, parfois, s'embrasait dans un rayon de soleil. Le sable était très doux à mes pieds et lisse comme une gazelle, je voyais à peine où j'allais : je marchais d'une coulée d'or à une autre coulée d'or, parmi d'étranges piliers fauves qui se nouaient dans une mêlée de pythons, puis se jetaient au ciel et se renouaient en voûte, d'où quelquefois tombait une liane comme une stalactite de feu. J'allais sans bien savoir où j'allais, mes yeux étaient comme voilés de douceur ; il me semblait que j'étais très petit, très blanc, il y avait cette grande présence derrière moi ; il y avait comme un feu qui brûlait dans mon cœur, et tout était mêlé : ces banians enflammés, ces sables oranges, ce grand regard sur moi ; un feu infiniment doux qui coulait de mon cœur vers toutes les choses, et je les reconnaissais toutes, j'avais un regard pour toutes, j'aurais voulu les toucher, les prendre en moi, les embrasser toutes, comme un mort qui s'en va et qui regarde une dernière fois, au-dessus de son corps, d'un seul coup d'œil saisissant, ce corps et tous les corps et toutes les choses, avec une tendresse de compréhension absolue. Je marchais au milieu de cette douceur orange avec la reconnaissance d'un amant éternel. J'allais depuis toujours peut-être, j'étais là comme au bout d'un millier d'ans, j'étais seulement une petite image, un symbole porté par un rayonnement orange, et chaque pas était comme gonflé d'un sens infini comme si toutes les marches, toutes les routes aboutissaient à cette seule petite piste de sable, tous les pas, les milliers de pas, à ce seul petit pas-là, tous les jours fondus en celui-là, toutes les joies, toutes les misères dissoutes, transmuées en cette seule vibration d'or un peu rose qui m'enveloppait, m'emplissait, si chaude, si pleine qu'elle semblait caresser tout, baigner tout, aimer tout, comme si ces milliers d'êtres que j'avais été venaient se dénouer ici, regarder avec moi,

brûler avec moi, aimer avec moi, porter leur offrande de misère et d'espoir, ouvrir leurs mains dans cette forêt, rendre leur bien, leur mal — donner, donner, il n'y a plus rien qu'à donner au bout, fermer les yeux, s'abandonner ; oh ! je n'avais jamais vécu que pour ce don-là, cette seule minute où tout fond, tout part, cette ultime royauté du don. ce bout de toutes les routes, ce dénouement orange où l'on baigne comme dans un feu de tendresse, comme dans un chant d'amour, cette délivrance d'aller sans rien, sans attente, sans espoir, comme un mort qui est déjà mort tant de fois qu'il n'a plus rien à craindre, rien à perdre, comme un vivant qui a déjà tant vécu qu'il ne veut plus rien pour lui, et qu'est-ce que ça pouvait vouloir, quel ciel ? Qu'est-ce que ça craignait encore ? Ça connaissait tous les ciels, tous les enfers, ça avait roulé partout, connu toutes les richesses, toutes les misères, qu'est-ce qne ça pouvait attendre encore ? Il y avait ce chant au bout, cette tendresse pour rien, pour tout, cette délivrance de poser son front sur la grande table du sacrifice, d'ouvrir les mains, rendre sa note. Il y avait seulement cette petite image sous un grand regard, il y avait mon frère de lumière — mon frère de toujours — et j'allais en lui au bout, je rentrais dans son regard, la petite image dans la grande, les mille misères dans un grand feu qui aime, les milliers de pas dans une grande marche d'amour, les milliers de jours dans un seul jour qui compte. Et tout était comme un cantique orange.

Ils chantaient.

C'était une grande clairière à la limite des sables. la mer roulait au loin, les racines des banians pendaient autour de nous comme les cordages d'un voilier.

Ils ont apporté du bois.

— Nous y sommes. Assieds-toi.

Il a tracé un cercle autour de moi. Leurs voix emplis-

saient toute la clairière comme une marée de bronze doré qui rejoignait le bruit de la mer.

— Tu vas faire comme je dis.

Il a placé un bol de *ghi* près de moi et des grains de riz colorés.

Ils ont allumé un feu comme pour mon propre bûcher.

J'étais seul.

J'étais face au soleil levant.

J'étais nu au centre de la clairière.

Ils se sont écartés de moi en chantant.

— Tu renonces aux trois mondes. Tu jettes dans le feu les trois vies.

J'ai pris trois grains de riz, j'ai pris un peu de *ghi,* je les ai jetés dans le feu.

— Tu renonces au monde du mental, au monde brillant, à tous ses dieux et à ses formes, tu jettes dans le feu : *Aum Svaha.*

J'ai jeté dans le feu.

— Tu renonces au monde vital, à toutes ses lumières et à ses pouvoirs, tu jettes dans le feu : *Aum Svaha.*

J'ai jeté dans le feu.

— Tu renonces au monde physique à ta chair et à ses désirs, à tes émotions, tes soifs, tu jettes dans le feu : *Aum Svaha.*

J'ai jeté dans le feu.

— Tu renonces à tous les mondes. Tu n'as plus de demeure, plus de liens, plus de pays, tu es le fils du Feu.

Je suis le fils du Feu.

— Tu es Cela. En Cela tu vis, à Cela tu retournes, ainsi tu es.

Ils chantaient derrière moi, et je ne savais plus qui j'étais ni pour quoi, ni par quoi ; je savais seulement ce feu qui brûlait dans mon cœur, qui brûlait devant moi

et tout était mêlé ; je savais seulement ce chant dans la clairière, cette offrande de feu qui chantait dans mon cœur — j'étais ce feu vivant : O Feu, O grand Feu, je ne sais pas ce qu'ils disent, je ne comprends pas leurs mots ni leurs mondes ni leurs gestes ; je comprends que je suis là, au bout des mondes, au bout des gestes, tout seul et nu devant toi, et qu'est-ce qu'il faut ? Quelle est la vérité, dis-moi, la simple vérité, je ne demande rien que la vérité, toute pure, toute vraie ? Quelle est la vérité... ? Et ça brûlait sans rien dire, comme si la vérité, c'était seulement de brûler.

Alors j'ai tout jeté dans mon feu : tout ce qui questionne, tout ce qui demande, tout ce qui encombre, tout ce qui sait, ne sait pas, brille, ne brille pas, tout ce qui peut faire du feu, rien que du feu de vérité. O Feu, O grand Feu, je jette cette vie dans ta flamme, parce qu'elle n'est pas la vie, parce qu'elle est petite, limitée, parce qu'elle meurt, parce que la vérité ne peut pas mourir ! O Feu, O grand Feu, je jette cette pensée dans ton feu, parce qu'elle ne sait rien, elle ne peut rien, parce qu'elle tourne en rond sans fin, sans guérison, sans solution, sans certitude jamais, parce que la vérité sait vraiment, parce que la vérité peut ! O Feu, je jette ces émotions, ces sentiments, je jette cette confusion dans ton feu et ces erreurs, cette misère des sens et ce harnais sans trêve, cette soif, toujours cette soif, je jette mon humanité dans ton feu, *Aum Svaha.* Je suis le fils d'une autre race ! Je suis d'une autre naissance. O Feu, O grand Feu, je ne suis pas venu au monde pour répéter la routine des mourants ! Je suis l'amant d'une autre vie, je suis le fils d'une autre Lumière, où est la vie, dis-moi, à quoi renoncerais-je ? La vie n'est pas encore !

Alors j'ai pris un dernier grain de riz au creux de

mes mains et j'ai regardé cette flamme une dernière fois, de toutes mes forces, de toute mon âme, avec un suprême appel à la vérité, comme si c'était elle qui devait prononcer le mot, dire, comme si j'allais mourir à cet instant : je demande la vérité, la vérité — et s'il n'y a pas de vérité, alors que tout soit consumé.

Et quelque chose a répondu.

Un afflux de feu dans mon corps, une pression écrasante ; pas d'effroi : simplement l'impression que j'étais brûlé vif, en dedans. Pas de nerfs, pas de cellules, pas même de corps : un feu compact qui prenait tout. Et puis, tout autour (ou en dedans, je ne sais pas), comme un assaut, ou une précipitation, un rassemblement ; ils étaient tous là, penchés sur moi, pressés sur moi, comme des feux, eux aussi : tous ces êtres de mon être, toutes ces vies perdues, brûlées aussi, tous ces morts jamais morts, cette longue, interminable procession brûlante dont j'étais le résidu du bout, le chant de la fin, l'ultime question vivante ; ils étaient tous présents, ils regardaient avec mes yeux, touchaient avec mes mains, vibraient avec mon corps, tous là, suspendus dans une dernière seconde. Et il y avait ce grain de riz au creux de leurs mains. Alors j'ai entendu comme un chant lointain, quelque chose qui montait, montait, indistinct et sourd, comme le bruit de la mer, comme le chant de ces sannyasins, une longue théorie chantante qui venait du fond des vies, du fond des morts, chacun avec son offrande de feu : toutes les formes qu'ils avaient adorées, chantées, sculptées ou peintes, tous leurs espoirs, leurs désespoirs, leurs sacrifices, tous leurs amours donnés, leurs beautés mortes, et leurs sommets de grandeur et leur détresse toujours : des bûchers et des bûchers et des idoles impérieuses, des dieux blancs et des dieux noirs, des robes de toutes les couleurs, toutes les misères ;

des cris d'appel, des cris pour rien, des illuminations futiles et sans lendemain, des réalisations de poussière, des éclats d'or ou de neige, des minutes blanches qui finissaient toujours mal, des saluts purs qui ne sauvaient rien — une grande, immense procession de feu qui montait du fond des nuits, du fond de mes vies, qui avait tous les visages, tous les regards, même le visage des sannyasins, même la grimace des torturés, même le sourire des bienheureux — tous pareils —, une seule grande supplication du fond des âges, du fond de ces milliers d'hommes qui cognaient dans mon cœur comme le primate d'autrefois dans la forêt millénaire, et c'était *la* réponse, comme un éclatement orange : *autre chose, autre chose, un autre homme, une autre vie sur la terre !* Et ça chantait dans ce matin-là, ça cognait dans mon cœur comme un carillon du nouveau monde, comme un tocsin de la fin d'un âge : autre chose, autre chose, un autre être qui naîtra de notre feu, une autre terre qui naîtra de notre cri de vérité, quelque chose que nous ne connaissons pas encore, mais qui naîtra par le pouvoir de notre feu, comme la Matière est née d'un feu, comme l'Amour et la Beauté sont nés d'un feu, comme l'Homme est né d'un cri.

Alors j'ai ouvert les mains et j'ai jeté mon dernier grain de riz dans le feu.

Et quelque chose s'est produit.

Il a posé sa main sur mon épaule, j'ai sursauté. Je l'avais complètement oublié, lui et son initiation, j'étais dans une autre histoire, j'étais à des milliers de lieues — peut-être dans l'histoire du monde de demain. Oh ! si souvent, j'avais été ce sannyasin — une fois, deux fois, trois fois — et bien d'autres choses encore avec ceux-là qui faisaient la ronde autour de moi, et je revenais faire le geste, brûler le monde une fois de plus, mais

comme un suprême incendiaire, un ultime iconoclaste, pour brûler même ce feu-là et tordre le cou de la vieille histoire.

— Maintenant, tu vas recevoir l'initiation.

Il s'est assis devant moi.

— Fais comme je dis.

J'ai fait comme il a dit.

Il a posé sa main droite sur ma tête, j'ai posé ma main droite sur son genou droit. Il s'est penché à mon oreille.

Il n'y avait pas un bruit, ils étaient tous partis.

On entendait le roulement de la mer au loin.

Il a prononcé trois syllabes.

J'ai répété trois syllabes.

C'était fini.

Il s'est levé. Je me suis levé. Il a pris l'étoffe orange et l'a mise dans mes mains — oh ! je comprenais bien maintenant pourquoi ces vêtements avaient cette couleur-là. Puis il m'a tendu un bâton, un bol de mendiant. Il a retiré son collier de billes de bois et me l'a passé autour du cou.

— Maintenant, tu es un Sannyasin.

Il était très droit devant moi ; son torse nu brillait dans le soleil, il avait l'air d'un aigle fauve.

— Tu es seul avec la Vérité.

Puis son visage s'est détendu d'un seul coup, il m'a regardé avec une sorte de tendresse jubilante, et il a poussé un de ces éclats de rire tonitruant, triomphant, royal, la tête renversée comme s'il buvait le vin des dieux. Et il m'a tourné le dos.

Je ne l'ai plus jamais revu.

Mais moi, j'avais brûlé son initiation avec le reste.

J'étais seul.

J'étais dans un autre état.

Il y avait un petit tas de cendres au milieu de la clairière.

J'étais dans quelque chose d'autre, qui était peut-être l' « autre chose » que j'avais appelée, je ne sais pas. J'étais complètement en dehors de l'histoire, radicalement en dehors, emporté dans une autre gravitation. Et je ne peux pas dire vraiment, parce qu'il n'y avait rien à voir, rien de surnaturel, pas d'apparition, pas de révélation, rien de miraculeux, et pourtant c'était comme une révélation : j'avais l'impression de voir quelque chose sans voir, de toucher quelque chose sans le toucher, ou plutôt d'être touché par quelque chose, comme un aveugle, ou comme un nouveau-né dans un monde si radicalement différent qu'il n'y avait pas d'organes correspondants, rien pour traduire. Et pourtant, c'était massivement là. Et ce n'était pas une illumination, pas une sublimation, une glorification de tout ce que je pouvais déjà connaître — c'était autre. Une autreté totale. J'étais dans cette clairière comme pouvait l'être l'hominien touché par la première vague de pensée. Mais ça ne se pensait pas, c'était une autre vibration d'être. Et c'était *là* : il n'y avait pas besoin de fermer les yeux, pas besoin de méditer, de s'abstraire dans une hauteur vertigineuse ni de partir en extase — c'était *là*, les yeux grands ouverts, debout comme un homme sur ses deux pattes ; pas besoin de se répandre ni de couler dans un flot cosmique ni de se dissoudre ; c'était l'inverse d'une dissolution ; c'était une concentration, une formidable concentration d'être, presque une pesanteur, une densité si lourde que j'étais comme un bloc solide, vibrant, radiant — une masse de vibration compacte. Ça vibrait. Mais ce n'était pas comme une pensée qui vibre ni une émotion qui vibre : c'était un faisceau dense de vibrations, une masse vibratoire, peut-être des milliers

de vibrations si rapides qu'elles allaient se coaguler, figées, fondues en une, comme une énergie qui va tourner en Matière — juste un degré de plus, une accélération de plus, et tout se solidifierait. J'étais pris là-dedans, tenu, immobilisé comme une abeille dans une coulée de miel. Et c'était chaud — une puissance chaude —, presque un gonflement de fièvre, mais d'une chaleur qui ne ressemblait pas à la chaleur matérielle, qui était plutôt comme de l'amour intense, un paroxysme d'amour, ou de joie peut-être, un amour-joie qui n'avait rien à voir avec les sentiments ni les états d'âme ni les émotions humaines : une *substance* d'amour, une coulée de joie solide qui vous tenait dans son rayon. Et tranquille — tranquille, sans l'ombre d'une excitation ni d'un bouleversement ni même d'un frémissement ; ou d'un frémissement si rapide qu'il était saisi, lui aussi, frappé d'éternité. Et le temps changeait. On était comme au bord d'une seconde si accélérée qu'elle allait tourner en éternité ; c'était comme du temps qui n'était pas encore figé, de même que c'était une matière qui n'était pas encore figée ; vivre là-dedans, c'était vivre pour l'éternité. Une vaste immobilité dépourvue de centre. Et pourtant, c'était *là,* les yeux grands ouverts, une sorte d'éternité matérielle qui se prolongeait en un clin d'œil, qui enjambait tous les temps : passé, présent, futur. Et ça ne pouvait pas mourir, pas plus que l'énergie ne pouvait cesser d'être énergique : c'était l'Energie même, un super-soleil sans centre qui tissait tous les soleils, tous les atomes, tous les corps : c'était la vie de la vie. C'était peut-être la vie qui n'est pas encore née, la vie future — ou qui est née, peut-être, déjà, qui est là, qui est toujours là, et pour une raison mystérieuse on entre dedans, on passe le seuil, comme un jour la matière a passé le seuil de la Vie et émergé dans un

mouvement plus rapide, comme un jour l'hominien a passé le seuil du mental et est entré dans une autre accélération qui l'a fait penser et réfléchir. Mais c'était indicible, c'était inexprimable, je ne connaissais pas le fonctionnement — *c'était* seulement. Je ne peux même pas dire « j'ai vu » — il n'y avait rien à voir ! Ce n'était pas encore né pour nos yeux. Simplement on était *vu* par ça. Et ça, c'était le vrai Sacré. C'était le puissant Mystère de nul passé, nulle mémoire, nulle initiation ; c'était l'Avenir absolu, sans nom, sans signe, sans trace de reconnaissance, sans même un frémissement d'être — simplement c'était là, une solidité rayonnante, massive, impérieuse : JE VEUX. Un « je veux » immobile qui regarde la terre et attend l'heure — qui attend peut-être nos millions de cris pour ouvrir la porte d'or et nous tirer sur son seuil. Un nouveau Pouvoir pour le monde, qui n'était ni de la pensée ni de la matière ni de la vie, ni même de l'âme. Une immobile cataracte de puissance chaude pétrie d'amour.

Alors j'ai tiré mon écharpe sur ma poitrine et je suis parti droit devant moi.

XXII

QUOI ?

Je n'ai plus jamais retrouvé cette grande Puissance chaude qui semblait pouvoir tout changer. C'était venu, c'était parti — parti ou rentré sous terre, comme la source, pour resurgir ailleurs, en un autre temps, un autre lieu. Et cet interminable cheminement dehors pour retrouver le moment, ce circuit immense pour labourer la matière, clarifier, épuiser ; à chaque éclatement de lumière, cette descente obscure comme s'il fallait reparcourir tout le chemin, tous les étages, les plis oubliés, les îles perdues, et c'est la même ronde toujours, mais comme aggravée, accélérée aussi, autour d'un invisible pivot : une vibration majeure qui revient chaque fois, et qui semble organiser la moindre variation pour faire mieux éclater sa seule note impérieuse — mon nom, mon vrai nom.

J'ai tout fait, tout essayé. J'ai médité, marché, contemplé, mais la contemplation n'y faisait rien : les yeux fermés, on s'en allait ailleurs, dans la joie inaltérable, qui se moquait parfaitement de ce qui se passait en dessous ; on s'en allait de plus en plus loin, de plus en plus haut, plus nu, plus pur, dans quelque chose qui devenait de plus en plus incompatible avec l'épaisseur de la terre ; et quand je sortais de là, j'étais comme un poste tellement sensibilisé que la moindre vibration gros-

sière détraquait tout : j'avalais la fièvre avec le regard des gens. J'ai marché, encore marché, plongé dans les temples, baigné dans les foules, connu l'immense bonté des gens ; j'ai frappé aux portes des pauvres, mendié, chanté les *kirtan* jusqu'à m'écrouler de vertige dans un éclatement de cymbales et de tambours ; mais la seule porte ne s'ouvrait pas. J'ai entendu des incantations qui finissaient en transe, des psalmodies noires, des tambours et des flûtes qui déchiraient la nuit, et dévoilaient une nuit plus grande encore ; et des cigales sans fin aux bords des fleuves, comme si tout allait crever de lumière enfin, transpercé, mais rien n'était transpercé. J'ai adoré, prié des dieux de compassion, des dieux terribles, des Mères redoutables et nues, peintes de vermillon — je me serais prosterné devant un tas de cailloux tant était grande ma soif de voir le dieu vivant ; mais je n'ai rien trouvé de plus grand qu'une vieille femme, le soir, qui posait son front sur une pierre nue et s'écroulait de fatigue en répétant Son Nom. J'ai rencontré des sages, des fous ; j'ai connu des vagabonds qui savaient l'avenir, mais nul ne savait le secret du présent ; des solitaires qui connaissaient le secret des mondes au-delà et l'indicible Plénitude, mais nul ne connaissait la plénitude du monde ici. J'ai vu les petits êtres obscurs qui donnent les grands pouvoirs brillants, j'ai vu des hommes puissants qui captivent d'un seul regard, mais nul n'était plus fort que cette petite flamme dedans. Je me suis baigné aux sources glacées, aux fleuves fangeux, j'ai médité avec les morts dans les champs de crémation et j'ai fait bien des choses étranges, mais je n'ai rien trouvé de plus simple que le cri de mon cœur. Et tout au bout, au fond de tout, derrière la nuit ou la lumière, la glace ou le feu, je retrouvais ma soif, mon cri, ma vieille question, qui n'avait même plus de mots, qui était

seulement un « quoi », grandissant, martelant, plus impérieux que tous les tambours et plus aigu que toutes les cymbales de leurs sacrifices — *quoi* ?

Et le temps a passé.

Est-ce que je n'allais pas finir, moi aussi, comme l'ascète de Batcha, racorni et desséché dans sa termitière spirituelle, avec deux grands yeux qui regardaient — qui regardaient quoi ?

A peine cette pensée m'était-elle venue (ou était-ce une coïncidence ? mais tout est coïncidence, et tout est miracle, et tout est décrété) que ma vie s'est mise à prendre une autre pente, comme si un certain cri dedans, un tout petit appel, une petite porte qui s'ouvre, suffisait à changer toutes les circonstances, presque instantanément — on passe sur une autre onde et tout s'enchaîne.

Ce jour-là, un *Nanga-Sannyasin* est entré dans ma vie.

C'était dans les pays du Nord, là-haut, où les neiges ne bougent plus. Il est arrivé au détour du sentier, il était jeune et radieux, il avait peut-être vingt ans ; il était nu, couvert de cendres comme ceux de sa secte, il allait en faisant sonner sa *cimta* *.

— Ohé ! Sannyasin, *Shiva ! Shiva !*

— Ohé ! *Shiva ! Shiva !*

— Où vas-tu ?

— Nulle part.

Alors il a ri :

— Moi, partout !

Nous avons fait route ensemble. Il avait des yeux d'enfant, il parlait sans rime ni raison, chantait des *stotra* ou se taisait pendant des jours, et son silence était léger comme l'air des montagnes.

---

* Instrument en fer recourbé qui sert à tisonner le feu.

— Moi, je crois que les dieux nous aiment, me déclara-t-il un matin.

Et la brume pendait encore aux cyprès.

— Ah ?

— Oui, je les sens.

— Tu sens, comment ?

— Ça...

Il s'est gratté la tête.

— Ils m'aiment, alors j'aime.

— Oh ! aimer, aimer, moi, je n'y comprends rien !

— Alors tu ne comprends rien à toi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es celui-qui-aime.

— Qu'en sais-tu ?

Il s'est penché un peu vers moi, il avait deux petites fossettes souriantes.

— Parce que tu aimes !

Nous avons traversé des chaînes et des cols glacés, des vallées de rhododendrons sauvages, des confluents sacrés où bouillonnaient les argiles bleues. Il était nu, toujours, sauf une guenille qu'il serrait entre ses jambes et attachait à une corde autour de ses reins.

— La vie est belle, compagnon, elle est comme le sourire de Shiva, légère !

Après son bain, le matin, il s'enduisait le corps de cendres, et c'était tout. Mes vêtements oranges me faisaient l'effet d'une espèce de prétentieuse ostentation à côté de lui, presque d'un déguisement. J'avais envie de tout ficher en l'air et d'aller nu, moi aussi.

— Oh ! frère, tu n'as pas froid ?

Il a souri d'un air victorieux.

— C'est Shiva qui me couvre, il m'aime !

Nous étions au bord d'un torrent ; il y avait des pins, des dolérites, un cèdre énorme au tronc violet, on

entendait les gongs qui montaient du fond de la vallée ; et là-bas, au-dessus d'une brume gris perle, fine, fine, presque transparente, les glaces semblaient flotter à peine, touchées d'or pâle, et comme plus éternelles encore d'être portées par ce petit gong fragile : *tim-tim-tim, tim-tim-tim,* trois fois, toujours trois fois, indéfiniment dans la vallée, si fragile sous les brumes.

Alors j'ai pris une poignée de cendres encore chaudes et je me suis enduit le corps des pieds à la tête.

Il m'a regardé, bouche bée, comme si je commettais... je ne sais pas, une profanation peut-être :

— Mais tu es un sannyasin !

— Et alors ?

— Alors ce n'est pas ta loi.

Il était stupéfait.

— Ma loi...

J'avais envie de lui dire des sottises, et puis il était si gentil, là, à se gratter le crâne ; et puis ce corps était si blanc malgré la cendre, on aurait dit une lèpre. Je me suis plongé dans le torrent et j'ai récupéré ma peau d'homme blanc ; jusqu'au bout, je la garderai, cette sale peau d'homme blanc — j'ai dû me tromper de peau en naissant.

— C'est bien encombrant.

— Ah ! tu l'as dit, frère.

Il tisonnait son feu entre les pierres. Il y avait toujours un feu près de lui quand il s'arrêtait, c'était la loi de sa secte. Et si le feu s'éteignait, il devait se remettre en route, c'est tout.

— En somme, lui dis-je par manière de plaisanterie, le dernier encombrement, c'est le corps.

— Tu l'as dit, frère, quand on est libre, fini le corps !

Cette fois, je l'ai regardé, sidéré.

QUOI ?

C'était comme une révélation. Une révélation à l'envers... J'étais debout, là, nu, perché sur un caillou du torrent, et puis il y avait ces glaces immuables, ce minuscule petit timbre qui montait, montait du fond de la vallée, si futile. J'étais saisi de scandale, bouleversé d'horreur subitement : le dernier encombrement... Alors j'ai vu tout ce tableau : cette vallée sous la brume, cet appel, ce cri des morts, ces vies qui peinent, qui montent, cette quête de la vérité — la vérité — cette ascension brûlante, et toute cette existence purifiée, sublimée, tendue vers la lumière — *pour quoi* ?

— Pour-quoi ?

Il a sursauté. J'ai entendu ma voix comme un coup de tonnerre. Il était accroupi par terre, les mains appuyées sur ses genoux, sa cimta ballante.

— Mais qu'est-ce que tu as ?

— Alors on fout le camp, c'est fini. On est libre, au feu, la guenille !

Il a eu un tel choc que sa cimta est allée cogner son pot de riz, qui s'est renversé dans le feu. Et, moi, c'était la foudre du ciel qui me croulait sur la tête, une espèce d'apocalypse noire. J'ai regardé l'arbre, mon écharpe orange, j'allais me pendre — tout de suite me pendre, cracher là-dessus, finir ça. Un torrent de révolte, j'ai levé le poing. Il s'est précipité sur moi.

— Non, non, frère, pas ça, arrête, qu'est-ce qu'il y a, mais qu'est-ce qui se passe ?

Il était complètement ahuri, il n'y comprenait rien. Simplement, il sentait, comme un animal. Il m'a caressé le front.

— Calme, calme, tranquille...

J'étais moite. En trois secondes, j'avais vidé toutes mes énergies, comme si j'avais vomi trente ans de méditation.

— Baba ! tu as l'air d'un *bhoute* * !

Il m'a tiré près de lui. Mes yeux restaient fixés sur cet arbre. Et tout à coup, j'ai *su* ce qui était arrivé ; je l'ai su, c'était évident : je voyais ce sannyasin pendu dans l'arbre. Et c'était moi. Et puis ce saut dans le vide. C'était *déjà* arrivé. Et je revenais dénouer le nœud. Tout tournait autour de cette seconde de révolte. C'était cela, le point, j'y arrivais ; je revenais passer l'examen. Oh ! maintenant, je connais les signes ; à force de répétition je sais ce qui revient du passé — et ce ne sont pas des souvenirs fabuleux ni romantiques, pas du tout ! C'est une certaine intensité de vibration ; des moments qui sont comme gonflés d'un contenu invisible, comme si cette seconde-là, ce lieu-là, cet incident-là, était « chargé », bourré d'une puissance d'émotion ou de réaction tout à fait disproportionnée avec le fait. Alors je sais : ça, ça a déjà eu lieu. Et le passé, ce n'était pas du tout des événements formidables, des grands, des petits personnages, des aventures, des lieux sensationnels : c'était tout simplement cette intensité d'âme qui restait comme accrochée à un détail : à une branche d'arbre, un reflet de lumière sur le sable, à la chanson soudaine d'un enfant qui passe par des champs de seigle ; « un quelque chose » qui a une qualité d'éternité subite et qui imprègne le geste le plus futile d'une substance impérissable.

— Eh bien, tu es un drôle de sannyasin.

Il me regardait. Il regardait son pot de riz renversé dans le feu, le bois qui fumait.

— Quand on a de mauvaises pensées, les choses se gâtent autour.

— Ah ! ça va.

* Un diable ou un revenant.

Il a haussé les épaules.

— On ne mangera pas aujourd'hui, c'est simple.

— Manger ? Mais pourquoi veux-tu manger ! Tu veux nourrir cette carcasse ?

Il s'est reculé d'un pas. Evidemment, j'étais une espèce de sannyasin imprévue, peut-être venimeuse.

— Pourquoi ? Tu veux nourrir ton corps ?

Alors les paroles de Björn me sont revenues : « Pourquoi continuerais-je à manger ?... » Et cela aussi, c'était comme une porte qui s'ouvrait dans l'ombre et tout un train d'ondes qui entrait.

— Ecoute, frère, je n'ai pas de sagesse...

Il était là, tout embarrassé devant son feu, et si gentil dans sa volonté d'être bon. Je me suis radouci un peu.

— Quoi ?

— Je n'ai pas de sagesse, frère, je sais seulement *une* parole que m'a dite mon Maître, et je dois faire tout le tour du pays à pied et quand j'aurai fini tout le tour, je retrouverai mon Maître et il me donnera une autre parole. Et quand j'aurai fait plusieurs fois le tour, il me donnera la Sagesse. Alors, je ne sais rien, tu vois, mais je suis content, parce que, un jour, il me donnera la Sagesse.

Mon cœur a fondu, je l'ai pris par l'épaule.

— Et qu'est-ce que c'est, ta parole ?

— Ça...

Il a baissé les yeux, on aurait dit qu'il rougissait sous ses cendres.

— Ça, on ne doit pas dire. C'est pour moi, c'est bon pour moi...

Puis il a levé des yeux si candides, tout brun doré comme le miel des montagnes.

— Il a dit : « Va et regarde chaque chose comme un secret. » C'est tout... Chaque chose comme un secret.

Alors je regarde et je regarde le secret ; je ne comprends pas, mais je regarde, il y a le secret. Quelquefois, ça fait mal de regarder et de ne pas comprendre... Mais il y a le secret, il y a le secret ; je regarde et je regarde.

Il a ramassé son pot, serré sa corde et jeté le riz dans le torrent.

— Maintenant, c'est éteint, il faut se remettre en route.

— Tu ne dois pas dormir souvent, avec ton feu ?

— Oh ! un jour, je serai tellement éveillé que je n'aurai plus besoin de dormir, ça brûlera toujours — mon Maître ne dort jamais.

Nous avons repris le chemin des plaines. Et c'est depuis ce jour-là exactement que j'ai commencé à dégringoler au-dedans comme au-dehors.

Nous avons retrouvé l'odeur de terre brûlante et la moiteur des plantes exacerbées, et le cri des corbeaux, et les foules bariolées dans un remugle de sueur et de safran. Nous avons coulé dans la ferveur des ciels d'août et la poussière partout. Mon compagnon ouvrait tout grands ses yeux, sur chaque chose, chaque plante, il regardait le secret, il questionnait sans question — et le secret, c'était de poser longtemps son regard sur les choses, jusqu'à ce que l'écorce fonde, je sais, alors le regard éclate partout. Oui, mais...

Il y avait toujours ce mais.

— C'est très joli, tout ça, mais...

— Oh ! frère, me dit-il en m'empoignant par le bras — et la sueur faisait des petites rigoles sur la cendre de sa peau —, tu vois ces vieux bidons sur le chemin, et puis les petites feuilles nouvelles qui percent entre les cailloux... Quelquefois, on dirait que *tout* est très tendre, même les cailloux.

Et il faisait sonner sa cimta :

— Je suis bien content.

C'était tout. Il faisait sonner sa cimta et nous allions.

— Et après ?

— Après quoi ?

Il me regardait avec tant de douceur ; j'ai haussé les épaules et j'ai envoyé balader les cailloux d'un coup de pied. Et je ne sais pas pourquoi, subitement, je me suis revu exactement pareil, envoyant balader d'un coup de pied une vieille calebasse sur les quais déserts, là-bas, dans ce port de l'Ouest, et les flaques d'eau sous le réverbère, le *Laurelbank* au deuxième wharf. C'était vieux, vieux, et c'était tout pareil — dix ans comme une seconde. Je n'avais plus les mêmes vêtements, c'est tout. Ah ! qu'est-ce qui change, quoi ? Et Mohini sombrée dans le Tartare rouge : la liberté, la liberté... *Et alors ?* . . .

— Alors *quoi* ?

Il a sursauté. Nous étions près des remparts d'une cité ; il y avait une vieille citerne pleine de grenouilles et des marches de granit déchaussées. La nuit était tombée. Des lotus brillaient sous la lune ; il avait allumé son feu. Je crois bien que j'avais la fièvre.

— Quoi, frère, dis-moi, moi aussi, j'ai regardé les cailloux sur la route, et j'ai trouvé quelque chose, mais *après*, c'est ça que je demande, *après* ?

— Après...quoi ?

— Eh bien, oui, après !

— Alors qu'est-ce que tu as trouvé ? Tu dis que tu as trouvé quelque chose ?

— C'était il y a longtemps, dans les pays de l'Ouest, au Brésil. Il y avait une route, là, près d'un fleuve. C'était le *Rio das Contas*...

Il a levé le nez en l'air, il avait de gros sourcils

touffus, il ressemblait à mon frère l'orpailleur dans la forêt : « Il faut trouver, Job, il faut absolument trouver... » Et nous avions trouvé le tas d'or, et puis il était mort dessus.

— ... Le Fleuve des Perles. Je regardais ces cailloux au bord du fleuve, et puis il m'a semblé que c'était si formidablement futile — futile, insupportable — toutes ces minutes qui passaient, comme ça, sans rien, vides, comme si ça n'existait pas, comme si on était mort — là, un cadavre sur deux pattes. J'ai vu d'un coup toutes ces routes que j'avais montées, descendues, ces pays, ces rues, ces ports, tous ces pas futiles, ces milliers de minutes qui n'existent pas... J'ai voulu que ça *existe.* Alors j'ai regardé ces cailloux — je les ai regardés à me faire éclater la tête —, chaque caillou sur la route comme si c'était Dieu le Père, l'événement unique de ma vie. Je voulais me souvenir, tu comprends, pas vivre une seconde de plus sans me souvenir. Ah ! je te jure, il y a un morceau de route, là, dont je me souviens pour l'éternité... Et j'ai recommencé, partout : en Afrique, en Asie, dans les camions, les bateaux, les bistros, les ports — ça finissait par brûler tout seul comme une flamme : un souvenir automatique comme un feu. C'est ça, le feu qui ne s'éteint plus ! Et c'était mon bien, mon seul bien, j'étais roi partout avec mon feu — ça brûlait, ça *existait,* je me foutais du reste ! C'était ma femme, mon pays, mon compagnon ; j'étais riche, j'étais plein de mon feu !

Il me regardait, éberlué, sa cimta à la main.

— Et alors ?

— Eh bien, il n'y a pas d'alors, justement.

Il est resté silencieux, troublé. Et je sentais la colère qui montait en moi. Il a lâché sa cimta :

— Il y a du diable dans tes paroles.

— Eh bien, tant mieux. S'il y a du diable, c'est déjà quelque chose !

— Mon Maître a dit : « Il y a la grande étendue, et on est libre. »

— Mais je suis libre ! Je la connais, ta grande étendue, j'y vais quand je veux !

Il est resté bouche bée, comme s'il allait avaler la lune.

— Oui, il y a un monde, là-haut, et on est libre, et il n'y a plus de questions.

Il n'a rien dit.

— C'est *après* que je demande, *après ?*

Il s'est reculé un peu derrière son feu, on aurait dit que je lui faisais peur. Bien sûr, je n'avais pas des airs extatiques ni de barbe blanche. J'avais peut-être même un diable dedans, mais libre, je l'étais !

— Tu parles avec colère, tu n'as pas la sagesse.

— Peut-être. Mais je ferme les yeux une seconde — trois secondes — et j'y suis, je me fiche de tout, c'est la paix parfaite — la paix, la paix, la vie sans borne. Et puis, j'ouvre les yeux : pfft ! fini, tout est pareil — le corps vieillit, la vie pourrit, le froid, la fièvre, la faim, la bête, oh !... Et tout ça, c'est bon pour le bûcher.

— Mon Maître a dit : « Il faut sauver son âme. »

— Mais elle est toute sauvée, bon dieu ! Elle est libre, elle est éternellement libre ; il suffit de se souvenir et on file dans la lumière — trois secondes, je te dis. Mais la vie n'est pas sauvée. Mais le corps n'est pas sauvé, ce sont eux qu'il faut sauver parce qu'ils meurent ! Le ciel, je l'ai toujours, il n'a pas besoin de moi pour être !... Ou alors on fiche tous le camp dans la béatitude, et la vie est un mensonge.

— Il a dit : « Nous sommes les fils du ciel. »

— Oui, par le corps de la terre.

Il s'est redressé brusquement comme si je l'avais

frappé. Il a croisé les jambes, fermé les yeux et il est parti en méditation.

Et moi, j'étais avec cette terrible colère qui vibrait. Un vent de ravage. Alors j'ai compris que j'étais perdu : si je bougeais, c'était fini — mon poing au ciel et j'allais me pendre... J'ai fait le mort, je n'ai plus bougé. Je suis devenu nul comme une pierre.

Un serpent a coulé dans la citerne.

Et dans cette seconde-là, pétrifié de colère, j'ai vu quelque chose. « Vu » comme on entre dans un tableau. J'ai vu que cette force d'être, cette concentration d'énergie et de lumière qu'on accumule jour après jour, an après an, comme une batterie infaillible qui retient tout : la moindre syllabe, le moindre cri, la plus petite aspiration ; ce feu subtil doté de pouvoir et qui est comme notre couleur d'être, notre degré d'âme, pouvait se changer en son exacte contre-intensité d'ombre, atome pour atome, flamme pour flamme, et que l'on pouvait devenir aussi sombre que l'on était clair, parce que c'est la même chose, à l'envers : on touche l'ombre exacte de sa lumière. Et dans cette seconde, j'ai compris la mort de Björn. Cette Force — créatrice vraiment — se retourne instantanément en son égale intensité destructrice : c'est ou l'une ou l'autre, et c'est la même chose, vue d'un côté ou de l'autre. Quand on quitte la Vérité, on entre instantanément dans la mort. En vérité, quand on a pris le chemin, il ne faut pas le quitter d'un pouce, parce que la puissance de catastrophe est aussi grande que la puissance de création nouvelle, dans l'individu, les peuples ou le destin des âmes. Et j'ai vu ceci aussi, mais plus tard : la puissance du retournement n'est pas la chute que l'on dit, mais le coup de dynamite de la Lumière qui déblaye le chemin pour aller plus loin — où est l'ombre, où est l'ombre ?

Il souriait.

Ma colère était passée.

Son corps dansait dans la flamme, bleuté de cendres et de lune ; il avait l'air d'un dieu védique derrière son rideau de feu. Les grenouilles se sont remises à coasser dans la citerne. Un chien a hurlé à la lune. Et tout était si fragile, et tout était éternel.

J'ai fermé les yeux, moi aussi, je pouvais sourire : on ferme la porte d'en bas, on prend la clef des champs de lumière... Et ce soir-là, je me suis trouvé en face de la grande Contradiction.

Oui, un jour, les corps s'ouvrent comme des fleurs. Un jour, sous la pression d'un feu dedans, la coquille d'ombre éclate, le grand oiseau prisonnier ouvre ses ailes de victoire, et l'on va — infiniment, merveilleusement — par des plaines douces et lumineuses, par des constellations en dérive, au-dessus des corps, au-dessus de l'envoûtement bleu du mental. On va dans une douceur de nacre, on glisse par des années-lumière ; on a posé son front sur de grandes neiges de silence, quitté la tombe, le simulacre, on est rendu chez soi. Oh ! le souffle profond des étendues de lumière. Et c'est tout pur, tout simple : c'est ça et on respire ; c'est ça et on coule sans borne, on se défripe, on va à l'infini de soi ; c'est la paix d'être enfin ce que l'on est, la grande fraîcheur calme d'être en soi — l'éternité, l'éternité comme une seconde ! La transparence partout comme un million de lotus blancs sous un invisible Soleil.

Et loin, loin au-dessous, un point d'être. Un feu. Un tout petit feu qui brûle, qui aurait tant voulu se fondre, lui aussi, dans cette immensité de lumière. Une brûlure d'être, un cri d'appel — plein d'une gratitude infinie parce que *ça* existe, cette source fraîche, cette

merveille impensable ; plein d'une soif infinie parce que ça ne pouvait pas être ici aussi, dans un corps. Oh ! une vérité qui n'est pas *tout* ne peut pas être toute la vérité !

Ou bien quoi ?

XXIII

LES PETITS RENARDS

Le lendemain, nous sommes arrivés à un village au milieu des rizières. Le soleil était déjà haut, l'air avait une odeur de terre mouillée et de jeune riz. Il y avait une fête ; une arche de bananiers décorait la première porte, on entendait des tambours. Le village était comme une île de manguiers touffus sous un ciel semé de gros cumulus blancs ; chaque maison avait son manguier et des hauts murs de torchis qui faisaient une ombre fraîche sur une unique ruelle poudreuse.

Mon compagnon faisait sonner sa cimta.

— On entre là ?

— Il y a trop de monde, allons plus loin.

Il insistait :

— Plus loin, les maisons seront vides.

— Tu as faim ?

Je n'avais aucune envie d'entrer dans cette maison, c'était comme une répugnance — pourquoi, je ne sais pas, mais j'avais appris à me fier à mes instincts... En fait, je crois bien que les événements doivent avoir de tout petits tentacules qui se projettent dans l'invisible et on les touche avant qu'ils se referment sur nous, comme si l'histoire se jouait en deux temps, toujours : l'image-clé au-dessus ou autour, et sa précipitation dans le vif. Et

je n'ai jamais été très sûr que l'on puisse empêcher cette précipitation-là.

— Tu as peur ?

J'ai haussé les épaules. Il est entré. J'ai suivi. Et c'est ici que j'ai rencontré le Destin. Je me suis toujours demandé si les choses ne s'enchaînaient pas rigoureusement, non seulement entre les rêves de la nuit qui précède et l'accident du lendemain, mais dès notre premier pas au monde, comme l'arbre et toutes ses feuilles dans la boule verte du manguier ?

Nous étions dans une cour assez grande. Des femmes allaient et venaient en saris colorés ; des enfants couraient dans tous les coins. Les hommes étaient accroupis par petits groupes sous un manguier. Personne ne nous avait vus. Une demi-douzaine de chambres s'ouvraient sur une véranda à colonnades, des guirlandes de jasmin pendaient aux portes. Le joueur de *mridangam* battait son tambour.

— Tu tâcheras de couvrir ta poitrine.

J'ai rougi ; lui, pouvait aller nu, mais moi, il fallait que je me couvre... Des enfants se sont approchés du Nanga-Sannyasin. Je me suis dirigé vers la gauche, au fond de la cour, je voulais être seul (je pourrais mendier dix ans, je crois que je ne m'habituerai jamais à tendre mon écuelle). Il y avait une chambre, là, au bout. Or, c'est exactement comme je voulais éviter cette foule et m'asseoir tranquillement dans un coin que je suis tombé en plein sur l'endroit où je n'aurais jamais dû tomber.

Il y avait un basilic devant la chambre. Il était entouré d'une corbeille de pierre sculptée qui me rappelait vaguement quelque chose — mais ce matin-là, tout me rappelait quelque chose, ou m'appelait, je ne sais pas, j'étais

comme alerté. J'avais l'impression que l'air était plein de petits signes et de présences, ou de menaces peut-être. Machinalement, j'ai cueilli une feuille de basilic et l'ai portée à mes lèvres : une odeur de menthe sauvage, un train d'ondes indistinct... et tout au bout de cette odeur, on aurait dit qu'une porte s'ouvrait, et j'ai entendu loin, loin, comme de l'autre côté d'un rideau de pampres, une petite voix : « Tu vois, dans mon pays, on l'appelle *toulsi,* c'est une plante de bon augure... » Et c'était Mohini. Tout un monde resurgi dans une odeur de basilic, et si vivant, comme si c'était juste là, dans une chambre à côté : les plumes d'oiseaux éparpillées, les pampres qui grimpaient au plafond, la volière, les cristaux en fête, l'ektara brisé — il y avait même une plume de paon par terre. On ouvre la porte par mégarde, et rien n'a bougé... Nous avons des oubliettes par centaines et des Atlantides qui n'ont jamais coulé.

J'ai levé les yeux...

Et je suis resté pétrifié.

Il y avait un homme, là, debout, qui me tournait le dos, dans cette pièce au bout de la véranda, exactement devant le basilic. Et une femme devant lui — un front blanc. Je ne voyais pas bien son visage. Je voyais seulement ce front : une paysanne, jeune. Elle était parée de rouge comme une divinité, face à l'homme. Un front blanc, très blanc. J'ai vu la main de la femme qui soulevait son voile sur son front et la ligne noire de ses cheveux. Puis l'homme a levé sa main droite, lentement, il tenait quelque chose entre deux doigts ; j'ai vu sa main se poser sur ce front blanc — ce front tout blanc sur l'arc noir des sourcils. Alors j'ai eu le vertige. Je n'y comprenais rien, tout cela n'avait aucun sens visible pour moi, et pourtant j'étais pétrifié comme si j'assistais à

quelque chose de connu, vécu, presque comme si c'était moi qui faisais le geste.

Quelqu'un m'a tiré violemment par le bras.

Et j'ai vu la main de cet homme qui se baissait, lentement, puis la marque rouge d'un tilak sur un front blanc.

— Tu vas sortir d'ici immédiatement.

J'étais atterré.

Il m'a tiré par le bras, j'ai entendu des murmures. Des regards se posaient sur moi, je n'y comprenais rien. J'étais dans une sorte de stupéfaction, comme un homme qui se réveille tout d'un coup dans un temple mort et qui voit les dieux bouger. Il me traînait comme un voleur.

— Tu n'es pas fou, non, mais tu n'es pas fou !...

Il était gris de colère. La porte a claqué derrière moi. Nous étions dans la rue. Il y avait des manguiers en voûte et le ciel au bout, tout bleu, étincelant.

— Tu ne sais donc pas que ça ne se fait pas, non ? Tu es un sannyasin, ou quoi ?

Il brandissait sa cimta. J'étais comme fou.

— Mais qu'est-ce qu'ils faisaient...

Je bafouillais, j'étais complètement hors de mes sens.

— Mais qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Tu ne sais pas qu'on ne regarde pas, non.

— Mais qu'est-ce qu'ils faisaient ?

Je savais seulement balbutier ma question, j'étais frappé d'idiotie, avec le visage de Batcha devant moi, son front blanc, ses yeux pleins de larmes, et ce tilak rouge que je posais sur son front.

— Qu'est-ce qui s'est passé, mais qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Tu n'as pas vu ? C'est sa femme.

— Sa femme...

J'ai eu comme un éblouissement.

— Tu ne sais pas que c'est sacré, non ?...

Il a lâché mon bras brusquement.

— Tu es un étrange sannyasin, et tes paroles sont étranges.

Il a craché par terre.

— Je crois qu'il vaut mieux que nous nous séparions ici.

Il a serré sa corde sur ses reins, m'a regardé encore une fois :

— La nuit est sur toi.

Et il m'a tourné le dos.

Je l'ai suivi avec stupeur, j'ai vu sa silhouette nue qui s'en allait par la ruelle, toute droite, toute baignée de soleil, vers ce ciel bleu là-bas, éclatant, au bout des manguiers.

Il a disparu.

Je suis resté là, longtemps, devant cette porte, debout, incapable de bouger ni de penser. Le joueur de mridangam battait son tambour comme un fou. Je suis sorti du village.

Il y avait les rizières à perte de vue, lumineuses, intenses, vert d'émeraude, coupées là-bas d'une île de manguiers glauques, et le ciel limpide, céruléen, où dérivait lentement un nuage comme une balle de coton blanc.

J'étais dans un chaos complet.

Je ne comprenais plus rien, ma tête sonnait comme une calebasse. Je comprenais seulement Batcha, Batcha, Batcha... C'était la bouée de sauvetage, l'île lumineuse : Batcha, Batcha — Pourquoi Batcha ? Je ne sais pas. Pas une seconde, je n'avais pensé à elle depuis... oh ! des années, qui étaient peut-être des vies, et puis elle était là, inexplicable, elle, seulement elle, comme si elle

n'avait jamais cessé d'être là — j'avais seulement fermé la porte, et puis la porte s'ouvrait. C'était comme une digue qui éclatait, l'invasion verte, tout était emporté, balayé : la lumière là-haut, la paix, l'étendue blanche — qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ! Mais qu'est-ce que j'avais fait, qu'est-ce que j'avais donc fait pendant toutes ces années, quoi ? Où étais-je passé ?... J'étais planté là, devant ces rizières, frappé d'aberration ; je regardais ce déluge vert devant moi, comme Jonas dans la gueule de la baleine.

Brusquement, tout s'est arrêté.

Un vide complet.

J'ai vu toutes ces rizières s'élargir, se gonfler comme une mer, presque tige par tige, microscopiquement et toutes ensemble, et cet énorme nuage de coton blanc au-dessus qui faisait une ombre verdâtre. Une seconde d'arrêt. C'était fixé, photographié, plus rien ne bougeait : c'est *ça*. Et ce ça-là ne correspondait à rien — aucune pensée, aucun plan, aucune volonté : simplement c'était *vu*. Et ce qui était vu dans cette seconde-là, devenait vrai — un coup d'œil créateur. Le coup d'œil de l'avenir : ce sera. Le monde entier peut crouler, les hommes barrer la route : ce sera, c'est dit. Et je connaissais bien cette seconde-là : il n'y avait rien dedans, et pourtant tout était contenu, comme cette seconde à bord de l'*Aalesund* où j'avais dit « non », comme cette seconde dans un port où j'avais suivi ce Sannyasin. En vérité, il y a un champ de force créatrice là-haut, une étendue de vision où l'avenir est tout entier comme une boule de lumière, et quand on arrive à voir *là*, à penser *là*, ça devient vrai : dix ans ou dix jours après, ça devient vrai. On attrape la vibration, on croche dedans ; on tire le fil et ça se déroule comme un cocon — ça devient une pensée créatrice, une bulle de pouvoir lumineux

qui va infailliblement au but. Toute ma vie, j'ai tiré ce fil-là : un coup de lumière sur un boulevard et je me suis fait chercheur d'or ; un coup d'éclair sur une crique de Guyane et j'ai lâché mon or. Je me suis fait des vies nouvelles en cinq minutes et j'ai taillé les continents au galop, en avant, toujours en avant, tirant cette substance lumineuse, comme une magie pour pétrir la vie ; et quand c'était fini, une autre, encore une autre, toujours une autre — autre chose, autre chose, toujours autre chose —, comme s'il fallait tailler là-dedans, arracher l'éclair, inventer des vies neuves, jusqu'à ce que surgisse la vie indubitable — *ça* — alors on s'arrête. Mais j'ai toujours recommencé. Et cette seconde-là venait maintenant, claire, éblouissante... j'ai tiré le fil — je partais pour le Sud. J'allais retrouver Batcha, c'était évident. J'y allais tout de suite.

Je me suis levé. J'ai ramassé mon bol de mendiant, mon bâton, serré ma ceinture.

Puis l'odeur douce du jeune riz est entrée en moi avec un bourdonnement d'élytres et le coassement rauque des crapauds-buffles et le battement sourd du mridangam. Je rentrais dans mon corps comme après dix ans d'absence.

Et à l'instant même où je traversais le premier champ de riz, sur ce petit tertre, là, qui coupait le champ, tout à coup, la vision de Batcha m'est revenue. C'était clair, je comprenais tout : « Trois fois je t'ai appelé, trois fois. C'était une lumière qui était comme du sable, et tu allais, tu étais devenu tout petit, tout petit, comme si tu allais disparaître, et je t'appelais, je t'appelais, et tu ne répondais pas ; et moi, ça faisait si mal, là, que c'était comme si j'allais mourir... » Et elle était là, vivante, souriante, au bout du fil : elle tirait. Elle n'avait jamais cessé de tirer ! Elle m'avait ramené dans mon

corps. Sans elle, j'allais disparaître, digéré tout à fait dans la baleine blanche.

Et l'angoisse est tombée sur moi du même coup : qu'est-ce qu'elle faisait, est-ce qu'elle vit ?... La fièvre est tombée sur moi, il me semblait que je n'arriverais jamais au bout de cette route.

Or, cette nuit-là, j'ai eu un rêve.

J'ai fait bien des rêves dans ma vie, étranges, infernaux, et quelquefois divins, mais nul ne m'a plus déchiré que celui-là par sa bouleversante simplicité. Ce n'était pas un « rêve », évidemment, j'étais allé dans un monde aussi existant que le Pérou ou la Chine. Et je me suis demandé avec une affreuse angoisse si ce que j'avais vu était une image du passé ou une prévision de l'avenir. Oh ! tout est là déjà, et nous tirons ici quelques reflets d'ailleurs, nous luttons contre des ombres plus vieilles que nous et tentons de changer les décrets obscurs par une lumière insuffisante. Mais peut-être les ombres nous talonnent-elles pour nous obliger à plus de lumière ?

J'étais « à l'étranger », loin, loin, dans les pays de l'Ouest, et il fallait absolument que je la retrouve. C'était capital, une question de vie ou de mort. Et il y avait toutes sortes d'obstacles entre nous, des distances formidables, des frontières gardées, d'impitoyables fonctionnaires qui nous assassinent d'un coup de tampon. Enfin, je me suis vu dans un train : le couloir d'un train. Mais ce n'était pas un train comme ceux d'ici : il était immense, avec un couloir qui allait d'un bout à l'autre, comme un fil de lumière. Et je courais dans ce couloir, je courais comme un fou, comme si le train n'allait pas assez vite ! Je sautais par-dessus des bagages, bousculais les gens, enjambais des cordes — je courais comme un fou d'angoisse vers une lumière au bout, qui était Elle. Et au bout, j'ai tout d'un coup basculé dans un autre pays,

qui ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Un monde de silence. Tout était étouffé, matelassé, sans un son. Et l'air aussi avait une étrange qualité, il était comme gris perle; une sorte de brume fine, transparente, pas assez dense pour être une brume vraiment, mais assez substantielle pour faire un voile — comme un tulle vaporeux qui enveloppait tout. Tout se mouvait derrière ce « voile », ou glissait plutôt derrière ce voile, dans un silence absolu. Il y avait des gens, là, qui se promenaient. Ils allaient seuls, ou par deux, mais jamais plus de deux ensemble, et le plus souvent seuls. C'était une sorte de jardin, ou un parc peut-être, un immense parc gris cendré, avec des allées, des pelouses, des massifs, mais tout était fondu dans cette lumière gris perle, vaporeuse ; on aurait dit que les êtres de ce lieu étaient faits de la même substance que cette lumière, mais légèrement plus denses. Ils se déplaçaient lentement, très souplement, en touchant à peine terre, et sans le moindre bruit. J'ai eu l'impression qu'ils étaient tous plongés dans une profonde méditation, un peu comme des moines qui déambulent. Et je demandais à chacun : « Mais où est-elle, où est-elle ? » et je sentais l'angoisse de ma question — j'étais seul à faire du bruit là-dedans, j'étais lourd, j'étais grossier. « Où est-elle... ? » Et c'est curieux, je ne me souviens pas que ce soit spécialement Batcha que je cherchais : c'était « elle », qui était peut-être Batcha aussi, mais pas spécialement ce visage-ci, ou peut-être une « elle » de bien des fois et bien des visages, mais qui était toujours *elle*, la même elle. Et ils ne savaient pas. Ils ne répondaient pas. Ou bien ils tendaient vaguement la main avec un geste qui avait l'air de soulever des siècles. Plus j'avançais, plus mon angoisse montait, montait, devenait intolérable, comme un caillou de la mort dans mon cœur : « Où est-elle ?

Où est-elle ?... » J'étais seul à appeler dans un monde sans écho. Il n'y avait pas un son dans ce parc. Il n'y avait même pas une fleur. Alors, une dernière fois, je me suis approché d'un de ces promeneurs, et c'était comme un cri dans mon cœur, si intense que l'homme s'est arrêté : « Où est-elle ? » Il a levé son bras, lentement, il a désigné un coin du parc qui descendait en contrebas.

Je suis descendu là. C'étaient comme des jardins en terrasse, gris perle aussi, et celui-là se trouvait tout en bas. Il y avait un bois sur la gauche. Je suis entré dans le bois. Il y avait des arbres, mais je ne connaissais pas l'espèce, avec un feuillage très fin, un peu cendré, et des fougères hautes. Tout était absolument silencieux. Mais silencieux comme rien ici-bas n'est silencieux : une absence totale de vibrations, comme si le monde était arrêté. Et je *savais* qu'elle était là... Je suis arrivé devant un arbre. Il y avait des herbes, des petites feuilles par terre, comme de la luzerne, et un tertre. Et tout à coup, sans que je sache comment ni d'où ça venait, j'ai vu sortir de ces herbes des tout petits renards roux qui se sont enfuis de tous les côtés. *Et c'était là qu'elle était.* Simplement, des tout petits renards roux qui filaient de tous les côtés, sans un bruit, sans une trace... Et Batcha n'ex-is-tait plus.

C'était affreux. Plus affreux que de la voir morte devant moi.

Je me suis réveillé. Mon corps était glacé comme un cadavre.

XXIV

BHASKAR-NATH

Je suis arrivé à l'Ile Blanche un jour de nouvelle lune et de vent de sable. J'étais épuisé, brûlant de fièvre. C'était en octobre, le temps du Scorpion, la saison des renversements obscurs, des quitte ou double, des trouées de lumière ou des effondrements subits — non pas que j'attache une importance spéciale aux astres, mais tout m'importe, et plus je vais, plus je vois que tout se meut ensemble ; chaque chose m'apporte un signe du tout, et j'écoute à chaque instant, dans cette fièvre qui monte ou cet obscur trébuchement du hasard, le reflux d'une grande marée qui pousse les peuples et fait rouler les mondes — et malheur à nous quand l'instrument n'est plus accordé qu'à des images factices et à des rythmes sans âme. Mais j'avais perdu le rythme aussi, j'étais dans la folle ruée des hommes, et je regardais ces caisses de citrons sur le quai comme si j'allais voir Björn surgir soudain, réchappé de l'hôpital japonais.

— Eh ! Sannyasin, ton bâton.

« Sannyasin, Sannyasin... » Ils ne me ficheront donc jamais la paix ! Il m'a tendu mon bâton. C'était un pèlerin du Nord. Alors je ne sais pas ce qui m'a pris : j'ai attrapé mon bâton, je l'ai plié sur mon genou et je l'ai cassé en deux. Il était sidéré. Je lui ai collé les deux morceaux dans les mains :

— Tiens, c'est pour toi, j'ai fini ma route.

Et je suis sorti.

J'ai traversé l'entrepôt où j'avais entendu une musique divine, mais il n'y avait plus de musique dans mon cœur ; il y avait ce martèlement de tambour dans mes tempes, comme la marche en colère de Shiva. J'ai retrouvé le margosa près de la gare et le tintement argentin des carrioles, mais pas l'enfant qui m'avait conduit à mon frère. Je n'avais plus de frère, il était mort — ou était-ce lui qui venait souffler à mon oreille : « Un jour, je reviendrai et je briserai ta glace. » Je n'étais plus porté par la grâce souriante qui arrangeait chaque pas, chaque rencontre ; j'étais dans la fièvre et dans le vent de sable, et dans la grande misère de n'être que soi.

— Eh ! Sannyasin, prends ma carriole, elle est légère.

Sannyasin, Sannyasin... Chaque fois je baissais la tête comme un proscrit, j'étais stigmatisé, marqué, coupé des autres et de tout par ce symbole orange. Le vent soufflait du Sud, les dunes roulaient sur les palmiers, lançaient des crêtes de sable qui s'engouffraient dans la grand-rue comme des embruns d'épines ; ma robe claquait, on me montrait du doigt, des femmes au balcon chuchotaient : *doraï, doraï...*, le blanc, le blanc... Les passants se sont retournés, j'entendais un murmure qui courait : *doraï, doraï...* J'allais le dos courbé, serrant mon écharpe orange sur ma poitrine comme un voleur pris de honte : *doraï, doraï...* Le blanc, le blanc, le réprouvé, le Sannyasin maudit, le transfuge de nul pays, le déguisé d'orange ici qui était le déguisé de noir là-bas ; le déguisé de toute façon qui ne savait même pas dans quelle peau se mettre — pas même une peau de sannyasin nu ; le nil, le nul, le rien du tout qui n'était pas d'ici, pas d'ailleurs, pas d'en haut, pas d'en bas, oh ! qui me dira

d'où je suis, mon nom, mon pays ? Un grand cheval blanc ne viendra-t-il pas encore une fois me prendre sur son dos victorieux et me délivrer de cette forteresse spirituelle comme il m'avait délivré de la forteresse des blancs ?

— Balou !

Il a ouvert la bouche, m'a regardé avec une sorte de stupéfaction, presque d'effroi, comme si j'étais un spectre — Balou ! grandi, maigri, devant l'échoppe du marchand de grains. J'ai tendu la main, oh ! comme un mendiant.

— Balou...

Il a lâché sa poignée de graines et s'est enfui à toutes jambes. Ils m'ont tous tourné le dos.

J'ai pris la rue du temple, ma tête cognait, mon corps était sillonné d'ondes blanches, j'avais la bouche comme de l'écorce de riz. J'ai demandé un verre d'eau chez *Minakshi.* La mère est apparue sur le seuil, les poings sur les hanches, vêtue d'un sari violet. Elle m'a regardé... C'était comme si ses yeux me disaient : « Elle est morte, Nisha s'est jetée dans le puits. » Je suis parti. J'ai marché dans la rue du temple, marché parmi les carrioles carillonnantes, dans les bourrasques de sable, j'allais vers une tour, là-bas, un grand mirador bleu sombre contre un ciel de cirrus blancs, et j'étais tout petit et dérisoire dans cette robe, j'étais seul, au bout du compte ; il n'y avait plus de route où aller, nulle part où s'enfuir, c'était fini, le tour était joué : j'avais fait tous les chemins, même les chemins de la liberté, même les chemins d'où l'on ne doit pas revenir. Il n'y avait plus qu'une petite porte, là-bas, une enfant toute blanche, et j'allais comme un aveugle à tâtons dans ma fièvre, avec ce seul mantra qui sonnait dans mon cœur : où est-elle, où est-elle ? est-ce qu'elle vit ?

J'ai grimpé les trois marches. Mon cœur battait à se rompre. La loggia était ouverte — les divinités, l'odeur de santal, le patio éclatant de lumière... J'ai buté contre quelque chose qui s'est brisé avec un petit son aigu. Je me suis penché : c'était un ektara d'enfant.

Il était là, assis dans son coin, seul, entouré de ses outils, torse nu — il me regardait. Je ne sais même pas si je l'ai salué, j'ai coulé dans ce regard, plongé là, dans cette grande puissance calme qui lavait toutes mes peines, enlevait mes rides, baignait de fraîcheur et de paix mes misères, comme si j'avais marché des siècles, couru des vies, le corps couvert d'écailles... J'ai voulu me jeter à ses pieds. Il m'a arrêté d'un geste.

— Mani !

Une jeune fille est apparue. Elle tenait une cruche d'eau à la main et une serviette. Il n'y avait pas un bruit dans la maison.

— Sers-le. C'est un Sannyasin, il est chez lui.

Sannyasin, Sannyasin... Elle s'est approchée, j'avais envie de crier : non, non, je ne suis pas sannyasin ! Arrêtez, mais laissez-moi donc tranquille ! Je ne suis pas sannyasin, je suis rien du tout !... Elle a versé de l'eau sur mes pieds. Oh ! il l'avait fait exprès, c'était prévu, il voulait me faire comprendre que j'étais l'étranger, le sannyasin reçu selon son ordre. J'étais couvert de honte. J'avais envie de partir, j'étais perdu comme un enfant. Et puis ça aussi s'est fixé d'un coup sous mes yeux : cette fille penchée sur mes pieds nus, ses cheveux qui traînaient par terre, ce bout de vêtement orange — tout s'enfonçait sous mes yeux comme dans un puits, l'image devenait profonde, profonde, intense, glissait dans un autre monde, dévoilait des couches superposées, et ce n'était plus moi, mais des moi et des moi, et des fois qui revenaient ; chaque geste du premier plan se répé-

tait sur d'autres plans — deux fois, trois fois —, ou peut-être était-ce l'inverse, et j'étais là, dehors, à recommencer la vieille histoire, geste pour geste. C'était comme un vertige. Ou était-ce ma fièvre et je commençais à divaguer ?

— Assieds-toi.

La fille a posé une natte à mes pieds. Il y avait un jeu de « karom » abandonné — ils s'étaient tous enfuis. Mâ est arrivée.

Mon cœur a bondi, j'aurais voulu prendre ses mains, toucher ses pieds. Elle a reculé d'un pas, tiré un coin de son sari sur son front, m'a tendu un plateau et elle est partie, sans un sourire.

J'étais fou d'angoisse.

— Maharadj...

— Tu es revenu, dit-il enfin... Il fallait bien que tu reviennes.

— Maharadj, où est-elle ?

Il m'a regardé. Oh ! je sais, jamais je n'aurais dû poser cette question.

— Elle vit, dit-il simplement.

Un flot de sang m'a envahi, j'ai fermé les yeux.

— Elle te verra... si elle veut.

Elle vit, elle vit... J'étais brûlant, glacé, j'ai vidé d'un trait mon verre d'eau. Alors Bhaskhar-Nath m'a empoigné dans son regard, et avec cette brutalité de lutteur, il a dit :

— Tu ne vois pas comme tu as rétréci ?

J'ai cru qu'il me giflait. J'entendais encore la voix du Sannyasin derrière moi : « Petite limace ! ».

— Ecoute, Sannyasin, je vois tout très bien...

Il a posé ses mains jointes sur ses genoux — exactement comme Batcha. Il regardait droit devant lui le sable du patio. J'étais dessaoulé.

Puis le silence.

Alors cette odeur de santal est entrée en moi, et la psalmodie des écoliers, le bruit des conques, et tout était pareil : c'était aujourd'hui ou hier, il y a des vies — c'était infiniment pareil, oh ! qu'est-ce qui change ? Nous sommes en pleine Egypte sous nos décombres, nous sommes aux temps jamais perdus, et cette odeur d'un moment, ce rayon de soleil sur le sable d'un patio, se saisit de nous tout à coup et nous laisse comme un éternel enfant au milieu de la ruée des choses.

— J'aurais pu te fermer ma porte au nez.

J'ai sursauté. Il a fermé son poing.

— Mais on ne ferme pas la porte au destin. On ne change pas le destin en fermant la porte, on change le destin en étant plus grand que le destin. Oh ! si j'étais encore capable de peine, c'est avec des larmes de sang que je te parlerais...

D'un geste, il a écarté ses outils. Il y avait une feuille devant lui, avec des comptes.

— Tu arrives à l'heure dite. Il n'y a pas à t'en vouloir, tu as suivi la loi de ta nature. Mais maintenant, c'est l'heure où tu peux changer la loi, si tu veux. Parce qu'il y a une heure où l'on peut.

— Mais pourquoi...

— Tais-toi, écoute. Je veux que tu voies clair ; il n'y a que la Vérité qui peut te sauver, c'est elle qui a le Pouvoir. C'est le seul pouvoir. Batcha va mourir, peut-être... Alors comprends ceci. Le Destin n'est pas fait pour nous écraser ni nous punir, Sannyasin, il est fait pour nous contraindre à grandir — tu es un sannyasin, et tu as fini le temps du sannyasin, et tu ne sais pas comment en sortir, tu n'as jamais su comment en sortir. Tu as toujours recommencé la même sottise. Sache que l'on n'en sort pas par des cris ni de la révolte,

ni de la fièvre, mais en émergeant à un autre niveau de conscience. Quand tu auras changé d'état dedans, tu changeras d'état dehors et tu auras vaincu le destin.

Il s'est penché vers moi. Je voyais les veines de son cou qui battaient.

— La difficulté que tu n'as pas vaincue une fois revient dix fois sur toi, chaque fois plus forte de ta défaite, jusqu'à ce que tu aies le courage de dissoudre l'ancien nœud et d'être plus grand que toi-même. C'est cela, le destin, c'est le passage à l'autre état.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal, dis-moi ? Je voulais... Je suis arrivé dans cette île par hasard, j'ai rencontré Balou...

— Par hasard ! Mais qu'est-ce que tu crois ! Et ce verre que tu portes à tes lèvres, crois-tu que ce soit par hasard qu'il touche tes lèvres ?... Il n'y a qu'un Corps au monde ! un unique corps, et si ce point minuscule que tu es, vient à toucher cette île, c'est qu'un bras plus grand que le tien, dont tu es, t'a porté jusqu'ici dans un but.

— Nous sommes des marionnettes !

— Oui.

— Alors qu'est-ce que je peux changer ?

— Tout. Tu peux changer d'état. Tu peux choisir d'être la marionnette qui ne peut rien, ou le Corps qui est tout, et qui sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait, et comment il va et où il veut aller.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Il ne faut pas faire, il faut être.

— J'ai voulu *être*, j'ai tout quitté pour cela.

— C'est justement ton erreur.

— J'ai trouvé une Lumière là-haut, c'était... Oh ! c'était merveilleux. Et puis c'était la fin de la terre. On se dissout, finie la vie.

— Ce n'est pas vrai !

Alors il a martelé ses mots. Il était comme une masse de puissance devant moi :

— Si tu élimines tout pour arriver à la Lumière, tu auras une gloire de lumière vide. Si tu inclus tout pour arriver à la Lumière, tu auras une gloire de lumière pleine.

Et j'aurais juré qu'il y avait ce même rayonnement orange autour de lui, compact, presque doré, comme dans la forêt de banians.

— Parce que tout ce qui touche cette lumière, devient plein — c'est le plein de toute chose, c'est l'assise lumineuse de tout ce qui est. Tu peux choisir de t'y endormir pour l'éternité, et tu peux choisir de t'y dissoudre, tu peux choisir d'y aller nu comme un petit saint — tu peux choisir tout ce que tu veux, parce que cette lumière-là accueille tout d'un regard égal. C'est le grand Regard qui *fait être* ce qu'il voit. Si tu vois une seule toute petite chose dans cette lumière, tu deviens cette seule toute petite chose ; si tu vois une microscopique divinité, cette microscopique divinité devient un absolu de totalité lumineuse qui ne laisse plus rien à désirer ni à voir — tout ce qui touche ça, devient ça, plein de ça, absolument ça. C'est le paradis — oui, le paradis de ce que l'on veut.

Il a planté ses yeux dans les miens.

— Et si tu as renoncé à tout pour arriver là, alors oui, tu auras une formidable divinité vide et c'est la fin de la terre. Mais je dis...

Alors il a levé ses mains jointes devant lui, lentement, comme s'il saluait une divinité inconnue.

— Je dis que c'est le commencement des bâtisseurs de l'esprit. C'est le règne à venir des ouvriers divins qui referont la terre à l'image de leur vision de beauté.

C'est le temps des visionnaires concrets qui se saisiront du grand Regard éternel, non pour s'y endormir dans une béatitude inerte, mais pour tirer le Pouvoir d'en haut sur chaque chose qu'ils font, chaque être qu'ils rencontrent, chaque particule qu'ils touchent, et lui faire rendre son contenu de lumière, parce que, en vérité, le ciel est partout, en chaque chose, chaque être, chaque circonstance de la terre, et c'est à nous de faire devenir dehors ce qui est déjà au-dedans... Mais c'est un ciel plus difficile, ce n'est pas pour les dormeurs de l'esprit.

L'image de Björn est tombée sur moi ; j'ai eu l'impression que j'étais là, exactement comme il était avant de mourir.

— Björn aussi voulait le Pouvoir, et il est mort. Si, moi, je me suis trompé de chemin en cherchant là-haut, et si, lui, s'est trompé de chemin en cherchant en bas, où est le chemin ?

— Tu ne t'es pas trompé, et Björn ne s'est pas trompé. Tu n'as parcouru que la moitié du chemin. Quand tu as trouvé le ciel là-haut, tu as seulement trouvé la moitié du ciel — l'autre moitié est à faire, ici, sur la terre. Tu as trouvé Lui, pas Elle.

— Qui, elle ?

— Et Björn ne s'est pas trompé en cherchant en bas ; il a seulement commencé par où il aurait dû finir ; il a travaillé en bas sans la lumière d'en haut, alors tout s'est écroulé. Ecoute, enfant, le Pouvoir est unique, il est partout, il n'y a qu'un Pouvoir au monde et pas deux — dans les atomes, les singes et les dieux —, mais si tu le prends en bas, il est plein des boues de la terre et il fabrique des miracles monstrueux ; il faut aller tout en haut et le faire descendre tout en bas. Moi aussi, je suis Tantrique, et je n'ai pas le triangle rouge sur le front, et je ne fais pas de miracles — je

délivre le miracle tranquille qui est au fond des choses. Et je suis Sannyasin aussi, et je n'ai pas la robe orange ; et j'ai renoncé à tout, sans rien fuir — mais mon ciel, je le taille à coup de ciseau, dans tout ce que je fais et tout ce que je vois, à chaque minute, même dans mes comptes. Et je ne suis ni Sannyasin ni Tantrique, je suis quelque chose d'autre encore.., Ecoute, fils, il y a un secret...

Bhaskar-Nath était penché sur lui-même, le regard rivé au sol comme s'il voulait le transpercer de lumière :

— Tu es revenu ici et le destin pèse sur toi, et quelquefois on tombe en route, comme Björn — il y a toujours un moment où l'on tombe en route. On appelle cela une « chute », mais à ce compte-là la vie entière est une chute d'un ciel d'où nous n'aurions jamais dû sortir. La Vérité est plus grande que notre morale, Sannyasin, plus grande que nos vertus, et dans l'erreur se cache un ciel que nous n'avions pas prévu... Et je dis : nous tombons encore et encore, nous nous cassons la figure dans la vie, nous sommes chaque fois volés de notre bien, parce que, à chaque étape, il faut faire descendre le degré de ciel que nous avons touché — si nous ne tombions pas, jamais le ciel ne toucherait notre terre ! il resterait là où il est, tout seul et parfaitement nul. Et plus tu grimpes haut, plus la descente est douloureuse et profonde. Mais c'est là qu'est le secret... Ecoute. En vérité, chaque descente allume ton impeccable ciel d'une chaleur de souffrance qui a le pouvoir de transformer le niveau d'obscurité qu'il touche. Et de descente en descente, on transforme : le monde de la pensée, d'abord, puis le monde du cœur, des émotions, la vie de chaque minute, les souterrains, les oubliettes, puis le corps — ton corps —, les maladies, la mort. La mort est le dernier ennemi à vaincre. Et

plus tu descends, plus ton ciel blanc et sclérotique s'allume d'un feu de puissance et d'amour, comme si la douleur de la nuit l'obligeait à devenir plus grand que lui-même — en vérité, le ciel de l'Esprit n'est qu'une pâle copie de lui-même tant qu'il n'a pas plongé dans le creuset flamboyant de la terre. Et quand on approche des derniers degrés de la descente, alors ton ciel là-haut, précipité, déchu, s'allume d'un or brûlant, dynamique, tout-puissant, dans la plus obscure cellule, la plus rebelle matière, comme s'il allait éclater sous la pression de cette Nuit, *comme si le vrai Soleil était au fond des corps*. Et je dis ceci : le pouvoir de la chute est le pouvoir même de la Transmutation. Quand nous aurons tiré notre ciel tout au fond, dans nos corps, il touchera sa moitié de Vérité, et les deux seront un, et la matière sera changée.

Il s'est arrêté une seconde, il a regardé autour de lui comme s'il voyait quelque chose.

— Alors nous n'aurons plus besoin de tomber ni de mourir, parce que le ciel sera partout, en bas comme en haut ; chaque point sera le sommet, chaque être sera son ciel, chaque minute sera le but, et la pâle béatitude des immensités vides deviendra l'innombrable félicité des myriades divines sur la terre.

Bhaskar-Nath a levé son regard sur moi. Et j'ai vu.

— Maintenant va, c'est l'heure.

Je me suis levé comme un automate.

— Et n'oublie pas, c'est comme tu veux. Un jour, tu auras la félicité des deux mondes, mais il faut d'abord briser l'attachement à l'un *et à l'autre*.

Je suis sorti. On entendait le bruit des conques et des gongs par rafales. J'ai failli trébucher encore sur cet ektara. Puis je me suis retrouvé dans la rue, ébloui. Le vent du Sud soufflait avec rage.

— Nil !

Je me suis retourné. C'était Balou — Balou, le visage dur, les lèvres serrées. Il a vissé ses poings dans ses poches, redressé la tête :

— Elle t'attendra là-bas, ce soir.

Du menton, il désignait la plage. Puis ses yeux sont revenus sur moi et il m'a regardé avec une telle haine que j'en suis resté suffoqué.

— Balou...

Il m'a tourné le dos, j'étais seul.

XXV

TROP TARD

Si seulement j'avais pu rester éveillé avec les paroles de Bhaskar-Nath, mais ce vent de sable me pourchassait, mes yeux brûlaient, ma fièvre montait. Je ne tenais dans ma peau que par un acte de volonté. Je suis entré dans le temple, j'espérais trouver un abri. Je n'avais même pas faim, j'avais seulement envie d'être seul et protégé, mais ils ne me laissaient pas en paix, ils me regardaient, ils se retournaient : *doraï, doraï...*, les marchands de conques m'appelaient, les prêtres murmuraient, les dalles étaient glacées sous mes pieds. Quelqu'un m'a montré du doigt. Je me suis mis à courir dans le corridor du Nord. Puis je me suis arrêté brusquement, au milieu du couloir, à bout de souffle. Il y avait un énorme cheval de pierre devant moi, dressé sur deux pattes : mais qu'est-ce que je faisais donc, où est-ce que j'allais ? Il y avait ces piliers gigantesques autour de moi, ces dieux rangés en ordre, immobiles, les yeux ouverts, cette voûte de granit peint avec ses monstres bariolés d'ocre et de rouge, le roulement des tambours et des gongs, et j'étais si totalement étranger, si perdu de fièvre dans cette forêt, au bout du monde et de tous les mondes, acculé, seul, au pied de je ne sais quoi. Qu'est-ce que je faisais là, mais où étais-je ? Mes jambes tiraient comme du plomb, j'avais la poitrine en feu, c'était suffocant — un rêve — pire

qu'un rêve : il n'y avait nulle part où aller, pas d'issue, pas de retour, j'étais au bout de moi, c'était le dernier réduit, le coin d'où l'on ne sort pas. J'ai laissé tomber mon bol de cuivre. Il a roulé sur les dalles avec un bruit de Jugement dernier. Je me suis retourné, ils arrivaient, ils étaient cinquante peut-être : *doraï, doraï*... J'ai escaladé les contreforts, couru entre les piliers.

Je me suis effondré derrière un bas-relief.

J'ai fermé les yeux, je me suis roulé en boule sur ma fièvre, la tête entre mes bras.

J'ai dormi comme une masse.

Je ne sais pas ce qui s'est passé, ni combien de temps j'ai dormi ; je marchais à travers des montagnes de soie rouge — rouge vif, rouge cerise — qui roulaient comme une mer, et j'enfonçais là-dedans jusqu'aux genoux ; je montais, je descendais des Arabie rouges, à perte de vue, tout seul ; chaque pas s'effondrait, c'était un effort gigantesque pour me décoller de là ; j'essayais de m'agripper avec mes mains, mais elles s'enfonçaient aussi, glissaient dans ces fondrières de soie. Et puis, tout d'un coup, sans transition, je me suis retrouvé à l'orée d'un bois (il y avait un chemin, une allée, là), je me suis vu : c'était moi, vêtu en sannyasin, pendu. Un sannyasin pendu à un arbre. Moi, absolument moi. Et un groupe d'hommes, avec des lanternes, qui venaient me décrocher. L'image était d'une précision hallucinante — mon visage blanc dans la lumière des lanternes, cette robe orange, ces hommes silencieux —, comme si je me voyais du dehors. Et juste au moment où ils levaient les lanternes pour me décrocher, l'image a disparu dans le noir et je me suis réveillé avec un cri. Un rêve ?... Mais l'Himalaya tout entier n'est pas plus réel que cette image-là.

J'ai sauté sur mes pieds. Les rayons du soleil tombaient sur les voûtes peinturlurées — Batcha ! je vais man-

quer Batcha ! J'ai couru comme un fou dans ce corridor. Batcha ! Batcha... Les trompes d'argent résonnaient dans les couloirs, les *yali* ouvraient leur gueule de granit, j'ai couru sur ces dalles glacées et je ne savais plus de quel côté j'étais, ici, là, dans cette forêt ou l'autre, courant après Batcha, Batcha, elle, mon salut, mon refuge, ma lumière au bout ; je courais comme ce pendu sorti de son cadavre, mort ou vif, je ne sais pas : « Plus jamais, oh ! plus jamais... » C'était un cauchemar ; la mort, la vie se mêlaient, les camps de concentration, et les bûchers d'initiation, les tuniques oranges et les tuniques rayées — plus jamais, plus jamais...

J'ai émergé sous la tour de l'Est. Les palmiers crépitaient dans le vent comme des fleurs de soufre, le jour brillait derrière un voile de craie. Il était peut-être cinq heures. La plage était déserte — un poudroiement blanc. J'avançais les yeux mi-clos, giflé par des rafales de chardons, courbé dans le vent. Et tout à coup, elle était là : une petite silhouette rouge, le sanctuaire, les dunes du Sud comme une avalanche d'écume.

Elle a descendu les marches.

Elle était toute droite et rouge dans cette poudre de quartz immaculé — rouge, un sari rouge, sang-de-bœuf —, fouettée par le vent, les cheveux défaits. Une seconde, j'ai été pris d'une panique folle : c'était Mohini.

Mohini telle que je l'avais quittée sur cette plage, dans la tempête de sable.

Elle a avancé d'un pas. Elle serrait son sari sur sa poitrine, il y avait un bracelet d'or à son poignet : une toute jeune fille pâle, avec un tilak rouge sur son front blanc.

— Batcha, oh ! Batcha...

Elle a posé ses yeux sur moi, lumineux, profonds comme un lac. Elle m'a pris par la main :

— Viens.

Elle m'a tiré sous le péristyle, je me suis appuyé contre le mur.

— Batcha !...

— Chut !

Elle a posé un doigt sur mes lèvres. Elle était si pâle, presque exsangue, comme après une longue maladie. Elle s'est assise près de moi, ses mains jointes sur ses genoux. Elle est restée longtemps à me regarder, sans un mouvement, sans un mot. Et il n'y avait rien à dire. C'était comme l'eau qui retrouve l'eau. C'était la paix, le dénouement. Elle défaisait ma peine, ma fièvre, tirait mon manteau de ronces, lavait ma plaie brûlante ; elle me regardait sans hâte, sans reproche, comme du fond de son âme, comme du fond d'un jardin tranquille où nous étions ensemble, toujours ensemble, sans passion, sans trouble, infiniment, limpides comme deux enfants qui jouent au bord du lac des cygnes. J'ai coulé là, j'ai fondu là. J'ai laissé mon ombre, mes rides, mes peines ; c'était si simple là, ça coulait de source et il n'y avait pas deux choses : pas d'homme, pas de femme, pas de toi, pas de moi, pas de sannyasin ni de noir ni de blanc, rien qui prend, rien qui donne ; c'était tout uni, tout moi, tout elle, comme l'eau dans l'eau, comme l'aile et l'aile d'un grand oiseau qui allait infiniment sur un lac sans une ride ; ça voyageait et voyageait par des mers de lumière calme, des caps de plénitude, des baies d'oubli, presque roses, aile contre aile, dans la douceur d'une grande coulée pareille ; ça glissait à travers les nuits, les jours, les morts, encore les morts, sans une peine, sans une ombre, ça coulait ensemble à jamais — elle ou moi, moi ou elle — vers des profondeurs infinies, des tendresses de clarté boréale, d'immobiles limpidités ; et nous allions disparaître là-bas, peut-être, pris soudain dans un gel de diamant rose.

Alors il m'a semblé que les grandes étendues là-haut étaient ici aussi, dans la douceur intime du cœur.

— Batcha...

Elle souriait.

— Chut ! pas encore.

Le vent du Sud soufflait, mais nous étions si sûrs tous les deux, sur cette île invulnérable, sur l'île sereine de nul pays, nous étions dans notre île de toujours, notre roc d'éternité, par-delà toutes les vies, toutes les morts, quand les îles blanches ou rouges ont sombré. Je crois que j'ai souri, et tout était si simple, tout était conjuré. Elle a parlé :

— Comme tu as maigri !

— Comme tu es blanche !

— Je t'ai attendu, je t'ai tellement attendu...

— Oh ! quel fou j'étais !

— Je t'appelais, tous les jours je t'appelais, et tu ne répondais pas, oh ! Nil... c'était comme s'il n'y avait personne, c'était affreux, tu n'existais plus... Et puis, je ne sais pas, un jour, il y a trois semaines, tu as répondu ; tu étais là, chaud, si chaud, si vivant ! Alors j'ai su que tu revenais. J'ai recommencé à vivre.

Quelque chose a tremblé sur ses lèvres.

— Et puis les oiseaux sont revenus.

— Oh ! Batcha, je ne savais pas, j'étais fou.

— Tu ne savais pas quoi ? Tu ne savais pas que je t'aimais ?

— Tu m'aimais...

J'ai ouvert les yeux... Tout se déchirait devant moi, c'était un cri. Elle a posé sur moi des yeux si tranquilles, j'étais glacé.

— Mais Batcha, tu n'étais qu'une enfant !

— Eh bien, quoi ? Une enfant ne peut pas aimer ?

J'étais anéanti.

Elle a posé sa tête sur ses genoux, elle regardait la mer.

— Quand tu étais là, autrefois, j'étais si tranquille... c'est même comme cela que j'ai su que je t'aimais : j'étais tranquille, j'étais posée... Tu sais, les oiseaux qui se posent, qui ont beaucoup volé ? J'étais posée dans toi. C'était ça, je te retrouvais. Tu n'as rien senti ?

— Mais Batcha, tu ne m'as rien dit.

— Dit quoi ? Il faut dire des mots ?

Elle s'est redressée un peu.

— Et puis tu es parti...

Une petite ride a traversé son front blanc.

— Tu es très méchant.

Elle a eu ce petit sourire moqueur, comme autrefois :

— Mais je t'ai bien attrapé, je t'ai pincé, là, sur les dunes, tu te souviens ?

J'étais bouleversé. J'étais pris dans un torrent d'espoir, c'était le salut, la vie qui s'ouvrait devant moi.

— Ecoute, Batcha...

Et puis le traquenard tout d'un coup, l'impossibilité : des murs partout.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Batcha... Je ne sais plus, je ne comprends plus...

— Tu es là, Nil, tout est bien.

— Ils vont nous séparer.

— Qui, ils ?

— Oh ! ceux-là... Ils nous haïssent. Si seulement on était naufragé ici, sans rien, sans personne.

— Pourquoi personne ? Moi, j'aime bien le monde ; j'aime bien Balou, j'aime bien Appa... j'aime bien Nil aussi.

Et il y avait cette même malice dans ses yeux, elle avait toujours ce visage rond d'enfant, cet air de vivre dans l'évidence.

— Tu n'as pas changé, mon pauvre Nil, c'est rien sans

moi ou c'est rien avec moi ! Et ta liberté, tu l'as trouvée au moins, Monsieur Rien-du-tout ?

— Oui... non.

Elle a éclaté de rire.

— Tu vois.

— Oh ! Batcha, on oublie tout — tout. On recommence.

— Oui.

— C'est une erreur, un piège. Ecoute, on va partir... Tu te souviens, la reine du pays de corail, la guirlande de rires...

— Oui, Appa m'a dit que, par moi, tu recommencerais une autre vie.

Mon cœur s'est mis à battre. Elle était devenue grave tout à coup. Quelle étrange petite fille !

— Qu'est-ce qu'il ta dit encore ?

— Beaucoup de choses... Il a dit : « une autre vie, ce n'est pas la même avec des embellissements »...

— Des embellissements ?

— Tout dépend de toi.

— De moi ?

— Il a dit : les âmes se retrouvent toujours, et chaque fois, on revient faire un pas en avant. Et moi aussi, j'avais un pas à faire... Quand tu es parti, je voyais toujours ce Rocher de Kali.

— Le Rocher de Kali ?...

— Je tombais, là... Oh ! j'avais bien envie de me jeter.

— Tu tombais... Mais Batcha, qu'est-ce qu'il faut faire, qu'est-ce qui dépend de moi, dis ?

Je regardais Batcha, et puis ce village, là-bas, ces gens, ces dunes : *doraï, doraï*... Et puis, tout d'un coup, il m'a semblé qu'il n'y avait rien à faire, que c'était futile, qu'on était pris, là, traqué, impuissant, devant ce monde acharné, et tout était déjà fait.

— Tu sais, toi, ce qui dépend de moi ?

Elle a fermé les yeux, elle était si belle ! Le bruit des conques roulait par vagues. Alors elle a parlé doucement, comme par petites perles de mots :

— Quand on est là, tout au fond, on est tranquille, plus rien ne dépend de soi... On est tranquille, c'est quelqu'un d'autre qui fait. Et c'est bien fait, c'est juste. Quand on oublie, alors c'est difficile.

Elle a tiré un peu son sari sur le bout de son pied.

— Peut-être qu'on arrive à la même chose, mais... C'est la même chose, mais dure.

Elle s'est secouée comme pour chasser une ombre.

— Il a dit : il faut aller sur le chemin où toutes les soifs s'en vont, alors la femme tire les rêves de l'homme dans la Matière, et l'homme tire la force de la femme dans la Lumière. Et ils marchent ensemble. Si elle ne monte pas, elle le détruit. S'il ne crée pas, il la perd.

Puis elle m'a regardé avec une telle tendresse que j'ai eu envie de la prendre dans mes bras — un flot de sang m'a envahi, oh ! quel fou j'avais été !

Et c'est là que tout s'est faussé.

J'ai pris sa main, mon cœur battait à se rompre. Sa main si douce, si fine, qui tremblait un peu dans la mienne. Un geste, un tout petit geste. Et à la seconde même où je prenais cette main, j'ai vu que tout virait dans le rouge.

— Ecoute, Batcha, c'est une erreur, une formidable erreur, on va tout recommencer.

— Oui.

— Je t'emmène, on part ensemble, je t'épouse.

— Mais tu m'as déjà épousée !

— Mais comprends donc, Batcha ! Je suis perdu sans toi, tu ne vois pas ! Sauvons-nous !

Sa main était devenue glacée dans la mienne. Alors

j'ai été pris de panique ; on aurait dit que des milliers de murs se dressaient de tous les côtés, j'étais cerné, prisonnier dans l'île à la minute même où j'entrevoyais le salut, ils étaient tous à mes trousses, je les entendais : *doraï, doraï*... C'était affreux, un rêve debout, on court, on court, et puis les jambes ne peuvent plus courir : ils sont tous là, ils vont nous tomber dessus... Oh ! comme Björn.

— Ecoute, Batcha, je t'en supplie, on ira loin, loin, on recommencera une autre vie.

... Et puis on tombe à genoux par terre, tout est perdu, c'est la nuit.

Elle me regardait, ses yeux s'étaient élargis, et je sentais cette marée d'angoisse qui montait, serrait dedans comme une suffocation, et puis cette panique qui gagnait Batcha aussi, et ça allait de plus en plus vite. Et en même temps une voix, derrière, glacée, imperturbable : « Ah ! tu veux prendre, toi aussi, tu veux partir avec ton butin. »

Et c'était comme si cette voix me jetait dans une dernière course désespérée, comme s'il fallait faire vite, vite avant que je sois arrêté.

La main de Batcha était comme du marbre dans la mienne — comme Mohini quand j'ai poussé la grille du parc.

— Tu verras, on sera heureux, heureux, tout sera simple, on ira dans un village du Nord...

Elle secouait la tête sans pouvoir dire un mot, il y avait des larmes plein ses yeux.

— On aura une hutte au bord du fleuve, on sera libre, il y aura des rizières toutes vertes, je gagnerai ma vie, je serai maître d'école au village.

— Mais Nil...

Elle a pris son visage entre ses mains.

— Nil, Nil...

Elle répétait mon nom comme une prière. Elle allait céder, c'était la fin, la délivrance, j'étais pris dans une nuée rouge.

— Tu verras, on sera ensemble, toujours ensemble.

Alors elle s'est redressée d'un coup, elle a appuyé ses deux mains contre le mur — elle était debout devant moi, elle avait l'air d'une pauvre petite bête traquée :

— Mais ce nest pas ça, Nil, ce n'est pas ça !

Elle martelait ses mots avec une sorte de désespoir.

— Ce n'est pas ça, Nil, ce n'est pas ça, une autre vie !

— Ah ! laisse donc, ils mentent, ils...

Elle a posé sa main sur mes lèvres.

— Tais-toi, Nil, je t'en supplie, tais-toi, laisse-moi aller.

Je lui barrais le passage. C'était ma dernière chance, si je la laissais partir, j'étais perdu, c'était la fin.

— Si tu m'aimes...

— Mais je t'aime, Nil ! Tu ne comprends donc pas. Si je ne t'aimais pas, je partirais avec toi !

— Alors viens.

— Mais c'est ta mort, Nil, tu ne vois donc pas !...

— Ma mort ?

— Tu me quitteras — tu m'as toujours quittée, tu as toujours soif, Nil.

Je voyais ses lèvres balbutier. Elle voulait avancer, elle s'appuyait des deux mains contre mes épaules, elle poussait, poussait.

— Laisse-moi aller, Nil, je t'en supplie, laisse-moi, Appa m'appelle, je sens qu'il m'appelle, il faut que j'aille !

Je reculais pas à pas vers les marches, je n'avais plus de mots. Je voyais seulement ce visage blanc contre le mien, bouleversant, ce tilak rouge sur son front, ces deux

bras qui poussaient, poussaient contre moi. J'ai descendu une marche... dans une minute tout serait fini, elle serait partie. J'ai laissé retomber mes bras :

— Tu m'abandonnes.

— Jamais !

C'était comme un cri. Oh ! jusqu'à la fin de ma vie, je la reverrai debout en haut de ces marches, toute rouge dans son sari nuptial, ses cheveux défaits, et les tourbillons de sable qui balayaient ses pieds comme une écume.

— Jamais ! Même si je meurs, je suis avec toi, je me fonds dans ton cœur.

J'ai descendu une autre marche.

— Une dernière fois, Batcha, je t'en supplie, si vraiment tu m'as épousé...

— Mais il est trop tard, Nil ! Tu es un sannyasin.

Trop tard...

Mon poing s'est serré.

Ce qui s'est passé à cette minute-là, je ne saurais le dire raisonnablement ; tout avait l'acuité de ces minutes qui condensent des années ou des vies, et puis l'être craque, on est comme doué de plusieurs consciences simultanées, on vit sur plusieurs plans, on voit dans plusieurs mondes, et ce qui se passe ici n'est plus distinct de ce qui se passe ailleurs — peut-être est-ce la folie, ou l'éclatement de plusieurs mémoires : on n'est plus *un* être, mais un monde d'êtres disparus et qui reviennent jaillir subitement avec toute l'intensité conjuguée d'une douleur et d'une révolte jamais dissoutes. J'étais comme un pilier de colère — oh ! si misérable, une pauvre marionnette. Je me suis vu au pied de ces marches — vu complètement —, tout petit, le poing serré, livide, devant Batcha perdue, la vie gâchée. J'ai voulu lever mon poing au ciel... Et juste au moment où j'allais lever le poing, j'ai entendu la voix de Bhaskar-Nath — entendu et vu en même temps, comme si sa

voix se densifiait en forme de lettres et faisait un écran de lumière violette entre Batcha et moi :

Djamon' Tomar Itcha
C'EST COMME TU VEUX

C'était comme un tonnerre dans mes oreilles, quelque chose qui s'ouvrait en deux subitement. Et dans cette seconde-là, aussi rapide que l'éclair, j'ai vu — je voyais tout d'en haut, comme par-dessus mes épaules —, vu une image qui se superposait à celle-ci, intérieure à celle-ci, plus profonde que celle-ci, qui venait comme pour se joindre à l'autre, presque une réplique exacte de ce qui se passait dehors, mais d'un sannyasin semblable à moi, plus grand que moi, qui levait son poing au ciel, et d'un être comme Batcha, vêtu de rouge, en haut des marches, qui s'écroulait tout d'un coup avec un cri : « Non, pas ça ! », et sa tête allait se fracasser contre le pilier. Elle était morte.

Je suis devenu comme une pierre — une pierre, un bloc de feu pétrifié. Si je bougeais, c'était fini, l'image rentrait dans le vif, elle était morte. J'étais comme une statue de colère au pied de ces marches, les poings serrés contre cette robe orange, giflé, battu par les bourrasques de sable.

C'est elle qui a bougé.

Je crois que j'ai fermé les yeux une seconde, j'ai dit : « *Mâ...* » Mère. Elle a descendu les marches, je n'ai pas bougé, pas fait un geste. J'étais quelque part entre la prière et la mort. Elle s'est approchée.

Elle est venue près de moi, elle a retiré son bracelet d'or et elle l'a posé à mes pieds ; puis elle a porté ses mains à son front, lentement, elle a joint les mains

devant moi comme devant un dieu dans le temple, et elle est partie.

Elle est partie.

J'ai regardé sa petite silhouette rouge qui s'en allait, s'en allait, qui trébuchait dans le sable. Je l'ai regardée, sans bouger, sans ciller, jusqu'au bout, comme une pierre, jusqu'à ce qu'elle ait disparu derrière la tour. Et puis... plus rien. J'ai fermé les yeux, j'étais mort au monde.

J'étais mort.

Alors j'ai senti une grande Puissance chaude qui me prenait, m'enveloppait d'Amour comme une Mère, et quelque chose qui répétait derrière, loin, loin, d'une voix tranquille, presque neutre : « Une première fois, tu as vaincu. »

Qu'est-ce que j'avais vaincu, je ne sais pas. Il n'y avait plus rien à vaincre. J'étais comme ce pendu sorti de son cadavre. J'étais mort et je vivais.

J'ai ramassé mon bracelet d'or, je me suis remis en route.

Le sable cinglait mes épaules nues, battait mon visage, j'en avais plein la bouche, je marchais comme dans un rêve. Alors j'ai sombré, j'ai basculé dans le rouge. J'allais à tâtons dans une vapeur pourpre et il y avait ce corps dans mes bras, elle était morte, Batcha, ma bien-aimée, je l'emportais avec moi — ah ! personne n'allait nous retrouver, jamais ! J'allais la cacher, je l'emportais avec moi pour toujours ! Ils pouvaient courir, elle était à moi, à moi, mon aimée, mon amour. Elle était douce et chaude dans mes bras, elle était comme un oiseau blotti dans mes bras. J'ai couru sur la plage, je la serrais contre moi ; j'ai couru, couru dans le village, je la serrais toujours, j'étais de l'autre côté, je m'en foutais, j'étais dans la catastrophe merveilleuse, je la tenais pour toujours — *doraï,*

dorái... assassin, assassin, parjure ! Ils étaient cinquante, peut-être, une foule...

Je me suis écroulé subitement, le souffle coupé, frappé d'une pierre dans le dos.

Il n'y avait personne.

J'avais les mains vides — il n'y avait personne dans mes bras, pas même une morte !

Je me suis redressé sur mes genoux, une douleur aiguë sillonnait mon dos, je pouvais à peine respirer.

Un paon a crié.

Trois fois, il a crié — un cri de triomphe, là, sur la terrasse devant moi, dans le soleil qui tombait.

Alors tout s'est brouillé dans ma tête. C'était hier ou aujourd'hui, je ne sais plus, c'était la ruelle du port, la rue maudite de toujours, et je courais derrière ce Sannyasin, je courais pour le frapper, frapper jusqu'à ce qu'il s'écroule dans la poussière — et je cracherai dessus. Et puis ce dieu tout d'un coup, surgi des murs, monté sur un paon... Oh ! je comprenais toute ma haine maintenant. Mais ce Sannyasin dans la poussière, c'était moi, et j'avais tout perdu.

Je me suis relevé.

L'ombre de Balou a filé dans une ruelle — Balou !... J'ai eu un cri.

C'était la fin, j'allais me pendre.

XXVI

LA VISION

Il courait se pendre, ce Sannyasin, il croyait avoir perdu le ciel, perdu la terre, la bien-aimée et la lumière qui fait bien aimer. Il ne savait pas, il ne savait plus, ses yeux brûlaient, il courait sur cette piste qui semblait s'évanouir dans un nuage de vent de sable. C'était la piste du Nord, la nuit tombait ; l'odeur des acacias se mêlait au sel de la mer, au vent d'épines et de malédiction. Il allait vers le Rocher de Kali.

Et toutes les voix du passé sont revenues :

— O Etranger, dépêche-toi, la nuit est sur toi.

J'avais poussé la barque dans le vent ; elle était vêtue de rouge, elle avait mis ses bracelets d'or dans la main de l'homme, et taille dans le vent ! Et je cours encore, je n'ai jamais touché le port.

— J'ai sorti des vêtements blancs pour toi, les tapis du Cachemire, on marche dans une forêt de cèdres bleus...

Mais c'était la forêt de Björn : « Je l'épouse, on aura une hutte, on fera un canot, des filets... Tout noirs, les petits Björn ! » Je l'entendais encore crier dans mon dos : « Dans quatre ans, elle aura les seins plats et la tête de sa mère. »

— Mais ce n'est pas ça, Nil ! pas ça, pas ça...

Ce n'était pas ça — et ce n'était rien du tout : c'étaient la nuit et le vent qui soufflaient dans mon dos.

— Rien-du-tout, Monsieur Rien-du-tout, il y a des millions de plages dans la géographie... mais une seule vague apporte... à chacun... un cauri unique.

J'ai même perdu l'unique coquillage qu'elle m'avait donné. Je l'ai toujours perdu : « Tiens, celui-là, voilà mille ans qu'il t'attend », et je suis parti. Je cours toujours.

— Chaque fois, tu as commis la même erreur.

L'erreur ? quelle erreur ? Il n'y a pas d'erreur, il n'y a jamais d'erreur, c'est toi-même qui l'as dit.

— Je te demande un jour, seulement un jour...

Et tout au fond de ma folie, au fond de ma détresse, il y avait quelque chose qui répétait obstinément : « Tu as eu raison de partir, et même si c'était à recommencer, je recommencerais mille fois encore... »

— Je veux être libre, tu entends, libre.

Eh bien, tu l'as, ta liberté, de quoi te plains-tu ? Tu n'es pas de la noce et qu'est-ce que tu veux encore ?

— Trop tard, Nil, trop tard...

Et ça, c'était plus poignant que le reste ; ça n'avait pas de raison, pas de sens, ça brûlait au fond comme une blessure jamais fermée.

— Trois fois tu es venu, trois fois tu as tué.

Et le Promontoire, j'y suis.

— Björn ! Björn !

C'était Balou, il courait. Des mainates se sont envolés entre les pierres, il courait avec sa sacoche d'écolier : « Je te dis qu'il est arrivé quelque chose à Björn, il est arrivé quelque chose... »

— Erik est mort, il s'est suicidé.

Une tige, deux tiges, trois tiges... Erik est mort et Björn est mort, ils sont tous morts ; ils ne voulaient pas des tiges, ils ne voulaient pas du sale petit bonheur, et moi, qu'est-ce que je voulais ?

— Autre chose, autre chose, une autre vie sur la terre !...

Et j'ai tout brûlé pour ça. J'ai tout saccagé. Et je courais me pendre maintenant pour ce sale petit bonheur. « Tout blancs, les petits Nil ! On aura une hutte, on sera libre, on ira loin, loin dans le Nord, il y aura des rizières toutes vertes... » Oh ! est-ce que j'allais me pendre pour ça ?... Mais pouvais-je renier Batcha aussi ? Je ne pouvais rien renier, pas même le Sannyasin ! Et je courais dans cette forêt d'acacias, courais dans une contradiction poignante qui grandissait, grandissait, m'empoignait à la gorge.

— C'est fermé de tous les côtés, Nil, je suis fait comme un rat, prisonnier dans l'île !

Et puis, Björn, tout à coup, sur le toit du marchand de graines, nu, des briques à la main.

— Hein, si on trompait les dieux d'un coup de chance ? Pile, tu pars, face...

J'ai escaladé le Promontoire. Mes mains se déchiraient aux ronces, l'île écumait comme une folle. Et Mohini était là, penchée sur mon épaule :

— Un bel endroit pour se tuer.

Ils étaient tous là : Balou, Björn, Batcha, Erik... Il y avait même cette idole nue, la bouche ouverte, un glaive à la main. Un milan s'est envolé dans le ciel avec un cri de colère. J'étais acculé contre le sanctuaire, face au vide ; le vent claquait cette robe orange comme pour la déchirer : *doraï, doraï*... assassin, assassin, parjure.

— Ah ! tu voulais être libre, Sannyasin, eh bien, tu l'es !...

Même Balou m'avait jeté la pierre, ils m'avaient tous tourné le dos.

— Tu renonces aux trois mondes, tu jettes dans le feu.

J'ai pris un grain de riz coloré et je l'ai jeté dans le feu.

— Tu n'as plus de pays, plus de famille, plus de demeure, tu es le fils du Feu.

— Je suis le fils du Feu.

— Alors qu'est-ce que tu veux encore ?

— Je dis que j'ai trouvé une grande Lumière là-haut, j'ai tout quitté pour ça.

— C'est justement ton erreur !

Et ce vide sous mes pieds, ce trou d'obscurité, c'était seulement l'envers de leur ciel : j'aurais pu aussi bien disparaître dans un abîme de lumière avec une auréole de petit saint !

— Je t'appelais, tous les jours je t'appelais, et tu ne répondais pas, Nil, il n'y avait personne, personne, c'était affreux, tu n'existais plus !

Et ça, cette petite voix-là, c'était comme un couteau dans mon cœur. Je l'avais perdue, j'avais tout perdu, qu'est-ce que je pouvais vouloir encore ?

— J'ai marché vers le fleuve ; il y avait cette grande présence derrière moi, et tout était comme la marche lumineuse d'un grand être derrière moi, qui se fondait presque avec moi, et parfois, une seconde, ça coïncidait, c'était la perfection de la vérité. Alors, tout coulait dans une merveille spontanée, avec une exactitude impensable : c'était *ça*, la vérité vivante.

Oh ! comment pouvais-je renier cela ?

— An'mona ! An'mona ! Rien-du-tout, Monsieur Rien-du-tout !

— Batcha, oh ! quel fou j'étais !

Et Mohini agrippée à mon bras :

— La mort est sur toi, Nil.

— Tu mens, c'est du chantage.

— Elle est sur nous, Nil, le Destin est sur nous. Ce

que tu as fui, tu le rencontreras dix fois, cent fois... Jusqu'à ce que les choses soient accomplies.

— Prends garde de ne pas m'acculer.

Et c'était moi qui étais acculé maintenant, comme Bjórn. Mais qu'est-ce que j'avais donc fait, où était le mal, quel mal ?

— Moi, j'aime, et j'ai tout oublié.

— Eh bien, moi, je n'aime pas.

— Tu es une brute.

— Oui, libre.

— Tu fuis, Nil.

Elle était si blanche dans cette forêt rouge.

— Quand tu m'auras brûlée, moi aussi, tu comprendras.

Elle avait dit cela si tranquillement. Elle était toute pâle sous cette extravagante pourpre nuptiale. Et je ne comprenais pas, je n'arrivais pas à comprendre — je n'allais tout de même pas dire non à cette liberté, et pouvais-je dire non à Batcha, non à cette terre ? Des deux côtés, j'étais le transfuge ! Et pouvais-je dire oui à leur sale petit bonheur ? C'était le suprême parjure, l'abominable réussite. Je n'étais pas venu ici pour faire des petits Nil qui feraient des petits Nil qui feraient des petits Nil... Ce n'est pas ça, Nil, pas ça, la vraie vie !

Des deux côtés j'étais le traître, comme si la terre et le ciel n'étaient pas vrais l'un sans l'autre.

O Enfant

Le ciel a besoin de la terre pour devenir vrai
Autant que la terre a besoin du ciel pour être libre
Et ils deviendront vrais l'un par l'autre :
Le ciel par la douleur de la terre
Et la terre, par la liberté du ciel

Et je n'avais pas trouvé le lieu ni la clef, j'avais seulement trouvé Batcha pour la perdre.

— Ah ! tu vois, tu voulais prendre, toi aussi, tu voulais filer avec ton butin.

Oh ! je sais, c'est cela, mon erreur ; dès qu'on parle d'amour, tout se fausse. Mais l'aimais-je moins quand je ne savais pas que je l'aimais ? Et que pouvais-je faire vraiment ? Les choses s'étaient faussées d'elles-mêmes sans que je le sache, c'était le jour même où j'avais posé ce tilak sur son front — et c'était par ce tilak rouge que je l'avais retrouvée dans les rizières. Oh ! tout est contradiction impossible — on fait les choses, et puis c'est tout, et puis c'est fait. Et je tournais en rond autour d'un minuscule point brûlant, poignant, insaisissable : le nœud de l'histoire. Toujours, il y avait ce oui-non, cette fuite et puis ce retour, cette liberté et cet amour, et je sentais que ce non de ma fuite avait *autant* de sens que mon retour, comme si l'erreur contenait la clef de la vérité complète — sa marque rouge qui sépare et réunit.

O Enfant

Il n'y a pas d'erreur, jamais, je te l'ai dit. L'erreur, c'est de ne pas comprendre le sens vrai de ce que l'on fait. Tu crois être parti pour être libre, et tu crois revenir pour elle ; tu crois que c'est par révolte que tu lèves ton poing et tu crois que c'est pour te tuer que tu es monté ici. Mais tu ne sais rien. En vérité, les hommes font ce que je veux, et le geste voulu sans savoir, et quand tout est fait, ils s'aperçoivent qu'ils n'avaient jamais couru pour de l'or ni tué pour un petit bonheur, et que cette morte n'était jamais morte — personne ne meurt, et qui tue, sinon Moi ? Leur geste prépare une fin qu'ils n'avaient pas prévue, et pour laquelle ils avaient tant couru sans savoir. Va, mon drame n'a point le sens que tu lui don-

nes, et quand tes yeux s'ouvriront, tu verras qu'il n'y avait jamais eu de drame — tout est pareil et tout est clair.

Alors j'ai ramassé une dernière fois mes forces. Mes mains brûlaient, mon corps était comme une corde dans le vent. C'était la fin :

— Une dernière fois, si je dois vivre, si cette vie a un sens...

O Enfant
Pour chacun, il y a une impossibilité
Une contradriction brûlante
Si tu as trouvé ton impossibilité
Tu as trouvé la possibilité suprême
C'est l'obstacle et le levier

— Je demande seulement qu'elle me soit rendue !

Personne n'a répondu.

Alors l'image de Balou a traversé la nuit brusquement, sautillant sur les pavés, le premier jour :

— Batcha, c'est la reine.

— Ah ! et pourquoi ?

— Oui, elle est comme Björn, ils vont mourir.

Ils *vont* mourir. Il avait dit « ils vont », il n'avait pas dit « il *va* ».

— Il est trop tard, Nil !

Je me suis retourné.

Il y avait cette idole au fond de la grotte, avec son glaive, les bras comme une roue. La colère m'a pris, je l'ai attrapée par le cou. J'allais me jeter dans le vide avec elle — pas mourir sans régler mon vieux compte avec elle, oh !... Je me suis arqué...

— Hein, face de pierre, tu te moques. Tu nous mènes comme des pantins...

Et j'aurais juré qu'elle souriait.

— Des pantins... Tu serais trop contente que je me jette aussi !

Tout est devenu silencieux, même le vent semblait avoir lâché prise.

— Eh bien, je suis plus fort que toi ! J'ai quelque chose que tu n'as pas — j'ai la boue de la terre, j'ai la nuit de la terre. J'ai la peine de la terre. J'aime même une morte que je ne reverrai plus... O Kali, tu peux bénir, tu peux tuer, m'écraser sous ta loi, j'aime. J'aime, c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce qui me reste. Je n'ai pas d'offrande, pas de tambours, pas de trompettes, pas de paradis au bout. J'aime, c'est tout ce qu'il y a. Je n'ai pas de pouvoirs, pas de lumière, je n'ai rien qui vaille ; je suis le parjure, le nul, le rien-du-tout ; je n'ai pas de pays, pas de famille, pas de demeure — ils m'ont tous tourné le dos —, mais mon amour, je le donne, je le donne, à qui voudra, pour rien, pour tout : pour le vent, la nuit, pour la peine du monde, la peine de rien, pour toutes les hontes qui vont, pour qui s'en moque. J'aime, j'aime c'est tout ce que j'ai. Je suis parce que j'aime ! Et même au fond de l'enfer j'aimerai encore.

Et puis, il n'y avait plus de vent, plus de colère. Plus de peine dans mon cœur, plus de nuit, plus de jour. Même la mort n'avait plus de sens. Il y avait seulement cette petite flamme qui brûlait dans mon cœur, ce seul trésor au bout.

J'étais debout et seul sur ce rocher et je regardais.

Il n'y avait plus personne. Et même les personnes étaient de trop, même les souvenirs s'en allaient en poudre. C'était le grand naufrage tranquille, et même le naufrage était derrière ; il n'y avait plus de bateau, plus de pleurs, plus de séparation — tout était déjà séparé ; on est silencieux et sans peine, on est le dernier rescapé et on regarde. On regarde. Il n'y a plus de mort, même la mort

est passée, elle est chez les vivants, elle est d'avant le naufrage ; elle est d'aimer et de ne pas aimer, de vouloir, de ne pas vouloir ; il n'y avait plus d'abîme, plus d'angoisse, plus de chute, plus de désespoir, ni même le trouble d'un espoir ; seulement les grandes eaux lisses du commencement, seulement un grand lac calme qui s'emplit de sa propre éternité, et quelque chose qui regarde — qui regarde, comme s'il avait toujours regardé, par-delà les vies, les morts, les îles heureuses et malheureuses, les résurrections et les naufrages encore.

Un grillon s'est mis à chanter dans le sanctuaire. Un grillon tout seul. J'ai levé les yeux...

On entendait le vrombissement d'un avion. Le ciel était clair comme une aigue-marine et plein d'étoiles. Deux petites lumières vertes et rouges dérivaient dans le Nord-Est, vers Rangoon ou Singapour. Nous étions au XXe siècle de l'histoire.

— Chez nous, même les oiseaux ne passent pas par hasard...

Même les avions. Nous étions sous le même parallèle, à des milliers de kilomètres, dans une forêt d'Amérique avec mon frère l'orpailleur. C'était le commencement de l'histoire. C'était il y a vingt ans. Nous étions perdus tous les deux dans la grande nuit stridente de l'Oyapock, minuscules et dérisoires sous la haute voûte des *balata*, et nous croyions chercher de l'or ; nous écoutions chaque soir à la même heure, haut, très haut, au-dessus de nos têtes, passer l'avion de Rio — et nous riions, nous étions tellement plus hauts que cet avion, nous deux, petits bonshommes infimes qui peinions tout le jour dans le marécage pour tirer quelques pailles d'or invraisemblables. Et notre songe était tellement plus vrai, notre impossible route dans les *daï-daï* et les bois qui s'écroulaient, tellement plus sûre que leur route au com-

pas entre deux cités gorgées d'or. Et ce soir-là aussi, haut, très haut, au-dessus de ma tête, il y avait ce même avion qui me faisait signe, et j'étais seul et nul sur ce rocher, en guenilles oranges qui n'étaient pas plus vraisemblables que mes guenilles d'orpailleur ; et je cherchais toujours le filon d'or, la vie indubitable, et je n'avais pas trouvé : même mes rêves me trahissaient, même mes frères m'auraient renié s'ils m'avaient vu.

— Eh ! Job, qu'est-ce que tu cherches ?

— Un tas d'or pour ruiner l'or du monde !

Et c'était moi qui étais ruiné. Qui donc avait raison ?...

Un jour, j'étais parti en quête d'une vie plus vraie, et j'avais couru l'aventure de l'or, comme j'aurais couru l'aventure des oiseaux-lyres ou du pôle Nord, n'importe, pourvu qu'on respire large ; et j'avais trouvé des frontières, des polices, des forêts mises en carte, des découvreurs qui découvraient seulement leur misère noire. J'avais trouvé que l'aventure était ailleurs, sous nul tropique, et que toutes les routes du dehors finissaient dedans ; j'étais devenu Sannyasin, comme je serais devenu derviche-tourneur ou corybante, n'importe, mendiant couvert de cendres et nu, pourvu qu'on respire large, pourvu que la vie soit libre et vraie ; et j'avais trouvé les grands chemins d'en haut où la lumière rayonne, j'avais entendu la musique qu'on n'oublie plus, le Rythme qui rythme tout, j'avais bu la grande bolée qui délivre — et puis j'avais perdu la terre. Et chaque route se refermait sur son contraire, chaque aventure finissait sur une anti-aventure, comme si chaque oui conduisait à un non. Ou était-ce seulement la fin d'une courbe, le passage à un oui plus grand, une aventure plus vraie ? Et peut-être n'y avait-il jamais eu de non, nulle part, à aucun moment, rien à nier, rien qui nie : seulement un Oui toujours plus large qui montait en vrille comme les spires des turritelles ?

L'avion de Rangoon a disparu avec sa cargaison d'hommes sûrs. C'était la nuit tranquille. Il y avait des lumières sur la côte. Il y avait un steamer en rade, comme un jouet de Noël dans un grand arbre de nuit. Et un phare... C'était là exactement qu'on avait brûlé Björn. Il était mort. Ils étaient tous morts : Erik, Björn, le Sannyasin, l'orpailleur — mort, Erik, mon frère d'un Sahara qui ne finissait pas au 33ᵉ parallèle ; mort, Björn, qui voulait le pouvoir pour ses frères ; mort, le Sannyasin qui voulait la liberté. Ils étaient tous morts, j'étais le dernier survivant, le quatrième du bouleau blanc — l'absurde rien-du-tout qui n'était pas d'ici, pas de là, pas d'en bas, pas d'en haut, et d'où étais-je ?

— Veux-tu que je te dise, Job, toi et les tiens, vous êtes de nulle part.

De nulle part, oui — ou d'une part qui n'est pas encore née ?

Et c'était Björn qui criait :

— Même si je meurs, même si je meurs ! Je crois en mon rêve plus qu'en votre prison normale.

Je crois, oh ! je crois, même si je meurs, je crois. Nous ne savons pas d'où nous sommes, et nous frappons aux portes comme des aveugles ; nous sommes les fils d'une race nouvelle, les aventuriers d'une vie plus vraie, et même si nos guenilles nous trahissent, elles sont plus vraies que nous-mêmes ! Nous sommes les fils d'un monde nouveau dans le crépuscule de l'intellect et des machines — les sannyasins d'un rien de connu — et nous frappons dans la nuit, nous ne savons pas la route, nous ne savons même pas nos mots ni notre sens, mais nous cognons aux portes de l'avenir, nous balbutions les paroles de l'autre homme, nous délivrons les lumières qui bâtiront le monde de demain aussi sûrement que les anciennes lueurs du singe ont bâti l'homme d'aujourd'hui

Et nous forcerons la terre à devenir plus grande que sa matière et que ses cieux. Je crois, oh ! je crois, tout pur, comme le primate dans sa cave, comme le déluge qui tombe le feu, la plante, comme le minerai au fond de son trou — et même si je meurs, je crois.

Et comme je m'écroulais de sommeil aux pieds de cette idole, j'ai entendu une voix tranquille, neutre, qui disait : « Une deuxième fois, tu as vaincu. » Mais je ne savais pas ce que j'avais vaincu — j'étais comme un mort sur son lit de pierre et j'avais tout perdu.

Or, cette nuit-là, aux pieds de cette divinité qui bénissait d'un côté et vous tranchait le cou de l'autre, j'ai eu la plus extraordinaire vision de ma vie. Une grâce, une pure grâce qui m'a été envoyée là, quand j'avais tout perdu, et je voudrais la dire pour tous ceux qui sont dans la peine de la séparation et qui ne voient pas et qui ne savent pas. Mais je sais maintenant. Je sais qu'il est un lieu où les âmes sont ensemble pour toujours, et que la mort des corps n'est pas la mort ; je sais qu'il est d'autres vies, et que cette vie futile, misérable, incohérente, comme une histoire sans commencement ni suite, est un chaînon dans une immense Geste sans fin, et que nos actes d'hier expliquent nos actes d'aujourd'hui ; nous allons *tous*, de vie en vie, par nos millions de souffrances et d'appels et de quêtes, vers une explication complète, un moment total, une conscience ronde où plus rien n'est séparé ni tronqué ni blessé, où nous tenons d'un seul coup le fil de toutes les vies, et la joie qui tissait cet arc-en-ciel pas à pas. Car, en vérité, nous sommes une lumière qui grandit, nous sommes une conscience qui s'élargit, une joie qui se forge de corps en corps, et nous allons de la séparation à l'unité, de l'ignorance à la vérité qui connaît, de l'oubli

des corps à la mémoire de l'âme ; nous allons vers l'histoire complète et la révélation complète, nous sommes les pèlerins d'une merveilleuse aventure : chaque vie est un degré de l'ascension, chaque ombre un pli de l'inévitable efflorescence, chaque mort, un passage vers d'autres vies plus grandes, le résultat est sûr ! Et s'il en est qui me disent fou, alors je dis que l'Himalaya tout entier est une hallucination des géographes et que la beauté conquise, les harmonies délivrées, les touches d'azur capturées par tous ceux qui ont cherché, chanté, sculpté ou peint, sont une folie merveilleuse, plus vraie que toutes les raisons du monde — et que, peut-être, cette folie-là et ces hallucinations-là préparent la terre de demain. Le monde est une vision qui devient vraie. Nous sommes les bâtisseurs d'une Image éternelle.

Cette nuit-là, je suis allé dans la mort consciemment et j'en suis revenu avec la connaissance. Et non seulement j'ai vu la mort, mais j'ai vécu, ou plutôt j'ai revécu une mort passée, ramenant avec moi le souvenir indélébile de la continuité des existences. Et je me demande si le futur que nous découvrons pas à pas n'est pas un vieux passé : une semence éternelle se déroule. C'était soudain comme les morceaux d'un puzzle qui tombent en place et forment une image complète : des scènes vues ici et là, incohérentes, sans lien, quelquefois même à des années de distance, venaient se rassembler d'un coup et me donner la clef de l'histoire. Et il me semble bien que chacun de nous doit avoir sa clef, seulement il ne sait pas qu'*il y a* une histoire et que chaque image compte et a un sens, et parce que nous les voyons surgies inopinément à des années de distance, comme des petits feux follets dans la nuit, nous ne savons pas qu'elles font partie d'un grand film ininterrompu, et nous les rejetons dans l'oubli — mais *tout* a un sens, les signes de piste abondent ! Il faut

seulement savoir que ce sont des signes et qu'*il y a* une piste. Et je crois bien que ce que j'ai vu cette nuit-là, n'est pas seulement une image du passé, mais une image du futur, et peut-être une Image éternelle.

La première « scène », si l'on peut dire, est la moins nette, parce que ce n'était pas tellement une image précise qu'une *atmosphère* très connue, une sorte d'odeur de souvenir qui reste à flotter dans la pénombre de la mémoire avec une intensité aiguë. Plusieurs fois, j'avais vu cela, avec des variantes.

J'étais dans une forêt et j'errais. Et c'était cette marche dans la forêt qui avait une intensité bouleversante. J'étais perdu, j'avais tout perdu, je la cherchais ; je la cherchais partout — elle —, j'appelais, j'appelais, et je ne la trouvais pas, et c'était comme la Mort qui me tombait sur les épaules. Elle était ma vie — plus que ma vie — et elle ne répondait pas et personne ne répondait... Cette image-là, je l'ai vue plusieurs fois, je la connais bien ; d'habitude, elle venait après une autre scène où j'étais debout devant cet homme enveloppé d'une lumière bleu foncé, assis devant un feu, qui jetait sur moi sa malédiction, et je lui crachais à la figure ma liberté. Mais cette nuit-là, après avoir erré dans la forêt, je me suis retrouvé subitement au sommet d'un arbre, les deux mains accrochées à une branche — des mains très blanches, je les vois encore — et je me suis vu me jeter dans le vide, la tête la première. Je me suicidais. Et c'est là où ma vision a commencé à prendre une précision fantastique, vraiment comme si quelqu'un avait filmé toute l'histoire (mais en fait, je crois qu'il y a quelqu'un en nous qui filme tout, toujours).

Et je suis entré dans la mort.

Tout d'un coup, je me suis trouvé dans une obscurité formidable — on dit la « nuit », mais notre nuit est lumineuse à côté de ce noir ! Un noir absolu, qui était

comme l'essence du noir, qui ne vibrait d'aucune vibration permettant de dire « il fait noir » : il ne « faisait » pas noir, c'était LE noir, comme la mort, sans une vibration, sans une étincelle de noir. Une densité de noirceur suffocante. C'était suffocant, on était là comme dans la mort — et en fait, *c'était* la mort.

Et puis, j'ai eu l'impression (je dis « impression », mais ce n'était pas vague du tout, c'était affreusement concret, seulement je ne voyais pas : je pensais, je touchais), l'impression d'être suspendu dans un abîme, les deux pieds sur une minuscule saillie de quelques centimètres de large, contre une paroi — une paroi formidable, verticale, noire, comme une coulée de basalte — qui s'enfonçait dans un gouffre. Et j'étais là, au milieu du gouffre, collé, agrippé à cette paroi, fantastique paroi, sans pouvoir bouger. Et il fallait que je bouge, il fallait que je passe de l'autre côté, il fallait que je traverse ce gouffre, c'était la vie de l'autre côté, c'était le salut de l'autre côté — tomber là, c'était pire que la mort, c'était la mort *dans la mort*. Et je ne pouvais pas bouger, j'étais paralysé, figé contre cette paroi, je ne pouvais rien, je ne voyais rien, il n'y avait rien, c'était atroce — et puis... le silence, écrasant, massif, comme un monde de négation absolue, implacable, où on ne *doit pas* être, on ne *peut pas* être. Et mes deux mains agrippées à cette pierre.

Et soudain, dans cette obscurité formidable, j'ai entendu la voix de Batcha... La voix de Batcha, *sa* voix, oh ! Seigneur, je ne sais pas si les miracles existent, mais cette voix dans les ténèbres, c'était le miracle inexprimable — *sa* voix, claire, claire, cristalline, miraculeuse : « TIRE... TIRE... »

Elle disait : tire.

Et en même temps, j'ai senti comme une corde qu'elle me jetait, quelque chose qui touchait mes mains. J'ai

agrippé la corde : « Tire... Tire... » Et dans cette voix d'enfant, il y avait une puissance d'amour si formidable, comme si c'était son âme qui empoignait la mienne et qui la tirait hors de la nuit. « Tire... Tire... » Une puissance inébranlable qui traversait ce noir atroce comme un glaive de lumière. Et c'était une voix d'enfant.

Je tirais, je m'agrippais, j'avançais pas à pas dans cette nuit, accroché à cette saillie, j'étais comme un noyé qui tâtonne vers l'air pur, et il y avait cette voix, cette petite voix, si chaude, si *sûre*, si tranquillement puissante, qui m'appelait de l'autre côté, oh ! si pleine d'amour : « Tire »...

Jamais, jamais au monde, en aucune circonstance, à aucun moment de ma vie, en aucun accident de ma vie, je n'ai été plus atrocement conscient et vivant que dans ces quelques minutes de « rêve ». Si j'ai rêvé, alors la mort est un rêve et la vie tout entière est une copie moins vivante que la mort.

Brusquement, sans transition, je me suis retrouvé de l'autre côté de cet abîme. Et j'ai vu — devant moi, à peu de distance — une sorte de coquille lumineuse, comme une coque de bateau, toute lumineuse et blanche, rayonnante, radiante ; et au moment même où je voyais cette coque (ou cette coquille, je ne sais pas), un phénomène bizarre s'est produit : j'ai vu mon corps (vu comme du dehors, comme si j'en étais sorti), mon corps qui faisait une sorte de saut périlleux en l'air, mais lentement, très lentement, comme dans un film au ralenti ; qui tournait lentement sur lui-même, se retournait complètement sur lui-même, et avant même que j'aie eu le temps de comprendre ce qui se passait, je me suis retrouvé à l'intérieur de cette coquille, complètement ébloui.

C'était lumineux, lumineux, extraordinairement lumi-

neux ; d'une lumière blanche, pure, rayonnante, comme de la lumière de diamant. Et tout était comme cela : l'air était comme cela, la coquille était comme cela ; on aurait dit que la lumière jaillissait de tous les côtés à la fois sans aucune source de lumière particulière : c'était de la lumière vivante, vibrante, une substance de lumière.

Elle était là.

C'était elle — toute blanche et lumineuse — allongée sur un lit, à gauche, devant moi. C'était Batcha... Mais Batcha... C'était plus que Batcha, infiniment plus que Batcha, on aurait dit l'essence lumineuse de Batcha, la pure réalité de Batcha — *elle* —, comme si la petite Batcha de la terre était seulement l'image de celle-ci. Et d'une beauté ! Oh ! radieuse... C'était elle, indubitablement elle, pareille à nulle autre. Eternellement elle. Elle était plongée là comme dans un profond sommeil.

Il y avait un autre « lit » à côté du sien, à droite (je dis « lit », mais la matière des objets était aussi d'une substance lumineuse, neigeuse). C'était mon lit, je le savais ; le sien était à gauche, le mien à droite. Alors j'ai commencé à regarder cette « coquille » autour de nous — cette coquille lumineuse et si parfaitement close : on était chez soi, merveilleusement chez soi, enveloppé, protégé pour l'éternité, embrassé dans une sécurité absolue. Rien ne pouvait toucher là. C'était notre demeure de toujours, notre lieu de rendez-vous. C'était notre réunion pour toujours, notre centre éternel.

Je me suis retourné. Il y avait un être là. Mais curieusement, il n'était pas étranger, pas « différent » du lieu, il était comme fait de la même substance que l'endroit. C'était un gardien, ou un aide. Il était tout vêtu de blanc, mais moins lumineux que Batcha, plus neutre : on aurait dit un infirmier. Il veillait sur nous.

Il s'est approché de moi pour m'aider à défaire mes

vêtements. Alors je me suis senti soudain très fatigué et sale, poussiéreux, las, comme si j'avais fait un long voyage. J'avais envie de prendre un bain. J'ai fait un pas vers la droite, j'ai regardé mes pieds... et tout d'un coup je me suis aperçu que j'étais mort. J' « etais mort » : mon *corps* était mort. J'ai eu un choc. Un tout petit choc qui a coupé le fil. Je me souviens d'une seconde d'embarras devant ce corps et je me suis dit : « Alors ce n'est pas la peine... » Et je me suis réveillé.

Il y avait cette idole dans la nuit.

Il y avait un grillon qui chantait tout seul.

Je suis resté longtemps la tête entre les mains, adossé au mur, dans un état de stupéfaction complète, et d'émerveillement en même temps, comme le jour où j'avais entendu cette musique divine dans une gare.

Et puis j'ai su.

Alors tout était clair. Maintenant je sais, je sais, plus jamais il n'y aura de nuit dans mon cœur. Je sais que la mort est un mythe et que les êtres se retrouvent dans la mort comme dans la vie, et que nous faisons route ensemble, toujours ensemble, à travers toutes les vies et toutes les morts, et par-delà.

XXVII

ELLE

Et le jour est venu.

Dans la grand-rue toute blanche, les pèlerins vont et viennent ; les milans tournent sur la haute tour, les femmes vont au puits, l'appel des conques se mêle au bruit de la mer, au grondement sourd de la mousson et au retour des lunes. C'était hier ou aujourd'hui, il y a des siècles et toujours. Les enfants psalmodiaient sous le préau, les carrioles trottaient dans la grand-rue, et moi, j'allais partir. J'allais partir. Je voyais tous ces petits signes dans la grand-rue, le marchand de thé, la chèvre qui passe, les guirlandes de jasmin, les poteries roses ; j'aurais voulu tout emporter avec moi, la moindre odeur, le plus petit geste, et cette vieille-là, et cet enfant qui court.

— Eh ! Gopal, dépêche-toi, il est tard.

Il est tard... Et déjà le temps est passé. J'aurais voulu faire tout entrer dans mon cœur, oh ! comme la vie passe. Et parfois, mes yeux se fondaient dans cette rue — les passants, les échoppes, les rires à la fontaine, le timbre d'argent des carrioles, tout se perdait dans un flou infini, une douceur immense, tranquille, qui semblait caresser tout d'éternité, et qu'est-ce qui passe ? J'étais là, éternellement là, j'allais, je venais : « Eh ! Gopal, dépêche-toi... », je tirais une grande mémoire douce derrière moi, mes pas avaient mille ans.

— Qui veut la jolie conque, trois roupies la jolie conque !

C'était tellement pareil sous le ciel bleu, hier ou aujourd'hui et qu'cst-ce qui change ? J'étais parti, revenu, des milliers de fois revenu, ah ! que restait-il ? Et puis, subitement, le regard se resserrait — tout devenait dur, précipité ; c'était le présent fulgurant, précis, poignant, j'étais happé, déchiré de tous les côtés, comme si j'allais mourir· ici, là, là, dans ces yeux, ce sourire, cette vieille, ce cri qui passe, mourir partout ; tout devenait tellement intense et douloureux — j'allais partir, j'allais partir... J'aurais voulu tout retenir dans mes yeux, glaner la moindre miette de sourire — oh ! comme on s'en va ! J'étais si vieux, et si futile ; que restait-il de toutes ces vies ? « Eh ! Gopal, dépêche-toi, il est tard... » Et puis, Batcha, Batcha là, à moins de cinq cents mètres de moi. Batcha dans un petit patio tout blanc avec le cri d'un paon. J'allais partir, j'allais partir.

Je me suis arrêté près de la fontaine. Il y avait une libellule sur la margelle, j'avais la gorge comme du plomb. J'ai tendu le creux de mes mains ; une femme a versé de l'eau dans mes mains, elle m'a souri.

Elle m'a souri.

Alors une seconde, je l'ai regardée, et un tel amour est venu dans mon cœur ! Un amour... je ne sais pas, un cri de reconnaissance, une flamme instantanée, comme si c'était toujours pareil dans tous les yeux, la même rencontre au fond. Une toute petite seconde qui était comme la seule goutte lumineuse de toutes ces vies, la paille d'or au fond, le tout-ce-qui-reste d'un millier de gestes et de jours. Oh ! je n'ai été ni prince ni roi, mais j'ai été cette petite flamme dedans, il me semble la reconnaître partout, sur tous les visages et dans les moindres gestes, comme si j'avais été des milliers de fois. On court,

on court, et puis c'est là ; on court après une petite goutte de ça : et c'est l'histoire complète, en une seconde.

— O Sadhouji *, tu vas à la gare ?

Il était jeune, il avait vingt ans peut-être. C'était un sannyasin.

— Je ne sais pas. Oui... Non.

Il m'a regardé. J'ai eu envie de pleurer comme une bête tout d'un coup : « Tu vois, Nil, tu n'as pas changé, c'est oui et puis c'est non... Si ça continue, tu vas te rendre malade. » Je me suis arrêté net. Nous étions à la croisée des chemins. La gare était à l'Ouest, les dunes roulaient dans le Sud. Et je ne savais plus ce que je voulais, je ne savais plus rien.

— Le train part dans une demi-heure, si tu veux, nous ferons route ensemble.

Il avait les yeux clairs, il était vêtu d'une robe couleur safran, je le voyais comme à travers une brume — partir où ? Vers quelle autre rizière voulait-il m'entraîner encore ? Il n'y avait plus de rizières ! J'avais perdu Batcha.

J'ai marché vers la gare avec lui. Les pèlerins se hâtaient, un porteau d'eau a passé, on entendait un chant :

O Tara, O Mère...

Il était seul près de la gare, il tendait ses mains au soleil :

O Tara, ô Mère
Tu es la créatrice
La Toute-Volonté
C'est Toi qui fais l'action, ô Mère

* Autre manière d'appeler les sannyasins.

Et ils disent : c'est moi qui fais
Je suis le marcheur de ton voyage
Tu es le détour du sentier sous mes pas
Tu es la main qui frappe
Et la main qui guérit
Telle tu vas, tel je vais

Et je ne voulais plus partir, j'avais envie de crier non-non !... Et je regardais ces dunes, je regardais ce sable qui courait.

— Et ton bâton ?

— Mon bâton...

Un petit écureuil a traversé la piste, trotté, trotté... Je me suis retourné d'un seul coup, et j'ai couru vers la piste du Sud.

O Tara, Tara
Tu caches le lotus dans la boue
Et l'éclair dans les nuages
Aux uns tu donnes la lumière
A d'autres tu fais choisir la nuit
O Tara, O Mère
Telle tu vas, tel je vais

Les dunes étaient posées contre le ciel bleu comme de grands oiseaux des pôles. J'ai pris la piste du Sud au milieu des palmiers ; les corbeaux graillaient, c'était la fin de l'après-midi. Un enfant a passé avec une cruche de cuivre sur la tête :

— Tu vas à la maison du Tantrique ?

Ses cheveux étaient embroussaillés, il avait de grands yeux noirs comme Balou. On aurait dit que tout recommençait. Mais je n'avais plus de frère ici, l'histoire était finie, ou bien voulait-elle recommencer encore ?

— La maison du Tantrique...

— C'est là.

Et quelque chose disait non-non, ce n'est pas là, ce n'est pas ça que je cherche ! J'allais comme une feuille poussée par le vent.

J'ai tourné à droite, grimpé sur les dunes. Le sable était doux comme une laine du Cachemire ; parfois, un tronc noir émergeait dans une cascade de palmes dorées. C'était là que j'avais parlé à Bjórn la dernière fois, là que j'écoutais l'histoire du Bouleau Blanc. J'ai monté encore. Tout était tranquille et doux sur les dunes, même nos traces étaient parties, oh ! que restait-il ? Je me suis penché, j'ai pris un peu de sable entre mes mains et je l'ai laissé couler, et tout était si paisible ici, comme si nos peines n'avaient jamais été ! Je sentais, je touchais presque ce fond de douceur du monde, cette paix si fraîche et si candide, oh ! qui ne sait pas — qui ne sait pas qu'il y a la peine, l'angoisse, la mort : c'était seulement la pensée qui tirait son voile de drame sur cette douceur patiente — on tire le rideau, et puis tout s'en va, la peine, la musique fausse du monde. Et ça commence à chanter.

Sur les dunes d'ici
Sur les dunes de là
Nos pas vont ensemble
Nos îles sont voyageuses
Je pars, je suis encore !...

Et le ciel était si bleu sur les grandes dunes, un gros nuage violet dérivait par des isthmes de neige. Elle était là, tout près de moi, nous marchions ensemble, toujours ensemble, et c'était *vraiment* comme cela ; c'étaient seulement mes yeux qui voyaient mal, mon corps aveugle qui ne croyait pas... Oh ! un jour, dans un monde plus

vrai, plus clair, moins animal, nous pourrons voir et vivre dans tous les mondes à la fois, sans séparation, sans distance, sans aveuglement de la chair — tout sera là, immédiatement là. Le corps n'est qu'une coquille ! La pensée voile, elle découpe en matière grise le grand arc-en-ciel sans rupture de nos vies.

Puis tout se resserrait encore, le regard se durcissait, s'obturait : c'était la peine, l'angoisse. C'était le présent implacable et le cri du corbeau, et le train qui siffle derrière la dune — et c'était cela, la mort, la fausseté du monde. Notre temps est faux, nous ne connaissons rien au temps ! Nous avons inventé des horloges qui marquent seulement nos peines et notre pensée du monde. Nous ne sommes pas encore à l'heure complète, nous ne sommes pas l'homme vraiment !

Dans vingt minutes, le train part.

Alors j'ai débouché sous le Bouleau Blanc... et je suis resté saisi.

Des centaines et des centaines d'oiseaux noirs — ou peut-être gris-bleu foncé — tournaient en cercle sur la lagune, et tout d'un coup, comme sur un signe, au bout des dunes, viraient sur l'aile tous ensemble, renversaient leur gorge immaculée, lumineuse, dans un éclatement de soleil, transmués soudain en grands voiliers des pôles, puis plongeaient sur les sables comme sur une grande houle aux flancs lisses, s'étiraient en file, passaient devant moi, et disparaissaient là-bas, tout noirs, parmi les eaux scintillantes de la lagune et les lises mauves cernées d'écume.

Et à peine avais-je eu le temps de reprendre mon souffle qu'ils revenaient ; encore ils viraient... noirs... blancs... noirs... blancs... Et chaque fois, immaculés, lumineux, ils viraient, et je virais avec eux, saisi par cet envol de neige au bout des dunes, ce cri de lumière comme un cri de

mon âme qui se déchirait d'un coup : oui ! *ça*, ça, ce déchirement absolu sans retour, sans rien derrière, cette fusion de lumière, ce oui pour toujours, cet éclatement dans l'absolu sans une trace ; et puis, ce noir, noir, qui revenait, glissait, plongeait, disparaissait là-bas dans l'écume. Mes yeux allaient, revenaient, et chaque fois c'était comme un cri, un fil de mon âme qui craquait au bout des dunes, un petit éclatement blanc : oui, oui ! *là*, là, je vais ! là, je suis ; de là, je viens ; là, je retourne ; là, je demeure, c'est mon pays éternel, ma grande vérité aux ailes blanches, mon vol de toujours ; là, là, j'abdique ; là, je me fonds ; là, c'est vrai, c'est purement vrai, ça coule de source, c'est la vie plus vraie que la vie ; *ça* existe, ça seul existe, ça seul est vrai, c'est mon cri, mon plein de lumière, mon feu de toujours, mon grand incendie blanc au-dessus des mondes, c'est là que je vais !

Et puis le noir encore. Et puis la petite voix de Batcha qui revenait me tirer : *An'mona ! An'mona !* Rien-du-tout, Monsieur rien-du-tout ! Et j'étais si petit et si poignant sur ces grandes dunes, un tout petit rien si seul et si perdu : non ! ce n'était pas possible, je ne pouvais pas partir, j'allais courir là-bas, j'allais me jeter aux pieds de Bhaskar-Nath ; on recommence tout, on oublie tout, ce sera une fête à pleurer de joie ! Je serai pêcheur de conques, je serai le gardien de ton temple, je balaierai ton sanctuaire, le pas de ta porte, je...

Et puis... rien.

J'allais, je venais, et chaque fois un fil craquait dans mon âme, un tout petit fil qui faisait une douleur intense... Si je fermais les yeux, c'était fini. J'allais partir. C'était l'abolition, la mort dans la lumière : la grande paix blanche, le vide de tout, on part dans un sourire de cristal — et *après* ?

Après ?

Le train a sifflé une deuxième fois.

J'ai fermé les yeux, j'ai appelé la vérité, la vérité — la lumière, le dieu de la terre, quelque chose, une réponse, un signe !

Alors j'ai entendu un petit gong, loin, loin là-bas derrière les dunes, un tout petit gong qui montait dans l'air limpide... On aurait dit que tout s'était arrêté ; un souffle de silence s'est abattu sur les sables, même les corbeaux ne graillaient plus dans les palmes. On entendait le roulement de la mer au loin. Je me suis retourné. Il n'y avait personne — rien, seulement les troncs noirs des palmiers qui dévalaient vers la maison du Tantrique, et puis ce petit timbre grêle qui montait, montait derrière les dunes : *tim-tim-tim... tim-tim-tim...* Trois fois, toujours trois fois, trois petits coups distincts qui se répétaient sans fin, trois, et encore trois : *tim-tim-tim... tim-tim-tim...* qui m'emplissaient d'angoisse, qui m'emplissaient de panique ; j'étais figé là, à regarder cette piste à l'endroit où elle contournait la dune devant la maison du Tantrique : *tim-tim-tim... tim-tim-tim...* Trois petites saccades qui tintaient, qui emplissaient toutes les dunes.

Et tout d'un coup, j'ai su. J'ai su. Une sueur froide a coulé sur mon front. Non, ce n'est pas vrai !

Ils sont apparus au détour de la piste : le petit porteur de gong, d'abord, puis une troupe d'hommes vêtus de blanc, et puis une petite forme rouge, là, au-dessus de leurs têtes : elle.

J'étais frappé d'horreur.

Je regardais. Je regardais comme un dément : ce front tout blanc, les guirlandes de jasmin, le sari rouge — Batcha. Ils sont passés devant moi. Ils ont tourné à gauche au pied de la dune. Elle était blanche, si blanche. Et puis ses longs cheveux noirs sur sa poitrine. Ils ont tourné encore. Je ne voyais plus son visage. Je ne la voyais plus...

Je voyais seulement cette petite forme rouge qui flottait au-dessus de leurs têtes. Une petite tache qui serpentait parmi les dunes. Et je regardais, je regardais sans croire. Le petit gong résonnait à travers toutes les dunes. Je regardais cette petite tache rouge qui s'en allait, s'en allait, toute petite parmi les dunes.

Qui regardait ? Je ne sais pas. Il n'y avait plus personne là-dedans. Il y avait seulement deux grands yeux ouverts qui restaient fixés, stupéfiés, là, qui traversaient des siècles de pierre et de malédiction dans une Egypte tournée en poudre.

Ils l'ont posée sur le bûcher.

Ils ont laissé le petit gong. Les dunes étaient toutes silencieuses dans leur blancheur d'éternité. Elle était seule maintenant sur son bûcher, toute seule et rouge, là où les eaux de la lagune rencontrent les eaux de la mer.

Ils ont chanté.

Ils ont tourné sept fois autour du bûcher.

Sept fois ils ont tourné. Elle était toute enveloppée et comme bercée par l'écume de la mer. Elle était face au Nord.

Alors ils se sont écartés. Un seul est resté.

Leur chant s'est arrêté.

Une flamme a jailli.

Il n'y avait plus de chant

Il n'y avait plus rien du tout.

Plus rien.

J'ai regardé jusqu'au bout, j'ai regardé sans bouger. Je ne sais pas combien de temps j'ai regardé. J'ai entendu soudain un corbeau grailler. J'ai entendu une voix qui disait : « Maintenant, c'est l'heure. » Alors j'ai fait un pas. Mes jambes étaient comme de la corde. J'étais comme un vieux pantin qu'on remet en marche.

J'ai descendu les dunes.

La voix disait : « Par là. » Je suis allé par là. J'ai traversé les dunes. Le soleil tombait. Je marchais à travers de grandes combes violettes, et puis j'émergeais encore. J'allais vers le bûcher là-bas. J'entendais la mer qui roulait.

Il y avait des hommes près du bûcher, accroupis dans le sable. Il y avait un petit tas de feu dans le sable. Je me suis arrêté devant. J'ai regardé.

J'ai regardé.

Et puis je suis tombé à genoux dans le sable. Et puis je me suis prosterné dans le sable, j'ai enfoncé mon front dans le sable, j'ai sangloté, sangloté tant que j'ai pu.

C'était la fin.

La mer roulait.

Je me suis redressé sur mes genoux.

Il y avait une petite flamme encore. J'ai dit « *Mâ...* » Mère.

Le vent soufflait sur mon visage.

Il y a eu une seconde blanche — je ne voyais plus, je n'entendais plus ; j'étais vidé, mort — sans peine, sans rien : nul. J'étais de l'autre côté.

Et puis, cette flamme a jailli soudain. J'ai ouvert les yeux sur une flamme — *j'étais* cette flamme. J'étais seulement une flamme qui brûlait, oh ! sans douleur, sans chagrin, sans mémoire : une flamme, une simple flamme toute seule, qui brûlait — tout. Ça brûlait moi, ça brûlait la peine, ça brûlait aujourd'hui, hier, Batcha, le Sannyasin, et tous les visages, les temps, les lieux, les mémoires, ça brûlait tout. Je n'avais plus de mal, je n'avais plus de je. Je n'avais plus rien du tout. J'étais du feu qui brûle. C'était comme de l'amour. C'était pur comme du feu, sans rien d'autre que du feu. Un amour-feu. Et ça montait, montait. C'était comme de la joie qui brûle. C'était intense

comme de la joie. Un amour-joie. Mais sans l'ombre d'un sentiment, sans rien dedans, absolu : seulement du feu qui brûle, clair, clair — impérieux. J'ai di *Mâ* encore une fois. Alors il m'a semblé que tout mon être basculait, se dilatait, était aspiré, tiré dans une grande flamme orange. Il n'y avait plus de Batcha, plus de vie, plus de mort, plus rien, plus de dunes, plus de mer : seulement du feu orange. Et puis c'est descendu :

Une cataracte de Puissance chaude.

Ça prenait tout, emplissait tout, immobilisait tout. J'étais là-dedans comme le feu dans le feu, comme le torrent dans le torrent, la joie dans la joie, sans moi, sans toi, sans différence, sans ailleurs, sans ici, sans là, sans loin ni proche, ni dedans ni dehors. Il n'y avait que *ça.* Une immobile cataracte de Puissance chaude — dorée. Et au-dessus de cette cataracte, ou derrière, quelque chose, comme une lumière blanche, blanche, éblouissante, scintillante, pleine d'une joie absolue, triomphante, oh ! qui regardait tout cela avec un amour si joyeux, si translucide, pétillant, une immensité d'allégresse lumineuse, un étincellement d'allégresse, et tranquille, tranquille, inébranlable : un roc d'éternité. Et il n'y avait plus de mort là-dedans, il n'y avait jamais eu de mort là-dedans ça regardait et il n'y avait pas un atome de mort : il y avait une Joie indicible, une joie qui aime, un amour-joie radieux qui transperçait tout, qui changeait tout, changeait le regard — oh ! c'est pour ça, c'est pour ça qu'on vit ! Un plein total. Une fleur de feu vermillon qui s'enfonçait dans son propre feu comme dans un délice de rencontre absolue, comme si le corps touchait enfin la vérité vivante : *ça !* ça ! J'y suis, je baigne dedans, c'est *là,* là, le ciel vivant ! Une immobile cataracte de joie vivante qui balayait les ombres, irradiait les corps, embrasait les choses, comme si la mort était seulement une invention

de nos sens, la souffrance une invention de nos sens, la dureté fixe du monde une invention de nos sens et hier et avant-hier et tous les passés du monde, les séparations du monde : il n'y avait que *ça,* présent, éternellement présent, *ici*-présent, continu, sans rupture, la substance vraie du monde ! Une éternité solide, dorée, immuable, et pourtant inimaginablement vibrante, intense, active, comme le poudroiement d'or d'une création de monde sans fin — Elle, seulement Elle, un torrent de joie qui crée, et qui recrée tout à chaque seconde, comme si tout ce qui touchait ça entrait dans une vie complètement neuve, sans limites ; un éclatement de toutes les frontières, tous les possibles, les impossibles — ça pouvait tout. C'était le Pouvoir. C'était le renversement des sens, les apparences éclatées, le fulgurant regard d'or du Futur. Et tous les millions de visages et d'êtres du monde étaient seulement une étincelle de ça. Où était l'autre, où n'est-elle pas ? Où est demain, hier, la nuit, le jour ? Il n'y a que ça, partout, et qui aime tout pour toujours, et qui *est* tout : Batcha et le Sannyasin, Mohini, le joueur de flûte, et tous ces hommes et les oiseaux sur la lagune. Et qu'est-ce qui manque ? Où est le vide, l'absence, le trou, le non-là ? Où est le côté qui n'est pas d'ici, où donc l'au-delà ? Tout est là et j'ai tout pour toujours — brûle, mon amour, brûle, un million de fois je t'aime, dans tout ce qui est, dans tout ce qui vit ; tu t'es fondue en moi, je me suis fondu en toi, fondu partout, dans tout ce qui aime, dans tout ce qui crie ; nous avons passé le portail de la mort, nous sommes nés pour toujours, des millions de fois nous sommes ! O Tara, O Mère, c'est Toi qui fais, c'est Toi qui aimes, Toi qui conduis, Toi qui nous tires par le jour et par la nuit, par le bien et le mal, par la peine et par la joie, vers la Lumière qui aime, O Tara, Tara, O Mère...

ELLE

Je me suis relevé, j'ai marché vers la mer.

Elle était comme une grande turquoise au pied des dunes. J'ai laissé mes vêtements sur la plage, j'ai plongé dans la mer. Alors j'ai entendu une voix tranquille, neutre, qui disait : « Une troisième fois, tu as vaincu. » Mais qu'est-ce qui avait vaincu et qui pouvait vaincre ? Je, c'était l'écran, la résistance, la mort dans le noir. C'était la misère seul dans un corps.

Les grands oiseaux viraient sur la lagune : blancs, noirs, blancs, noirs .., c'est comme tu veux. Déjà, le soleil tombait derrière les dunes, leurs ailes étaient teintées d'or. En vérité, un grand ciel d'or habite la nuit du monde.

Je suis remonté sur la plage. J'ai ramassé mes hardes.

— Laisse cette robe, enfant.

Bhaskar-Nath s'est approché. Il a posé sa main sur mon épaule, il m'a tendu des vêtements blancs :

— Va, maintenant tu es libre, tu peux porter la robe du monde.

Alors j'ai ouvert les yeux encore une fois au pays des hommes. Batcha était devant moi, elle courait vers moi les bras tendus, elle était toute vêtue de blanc :

— Regarde, les oiseaux arrivent, les oiseaux arrivent !

Nous allions par les grandes dunes, c'était au Fayoum ou à Ramnad, en ce temps-ci ou là, sous le vol courbe des milans. La mer étincelait, je jouais de l'ektara. Nous étions sur l'île heureuse, nous étions sur l'île du Vrai. Nous marchions ensemble vers une beauté plus grande.

Seul change le vêtement
La couleur d'un ciel sur une petite plage blanche
Seule part la peine

LE VOYAGE DANS L'OR DE LA NUIT

Et une enfant
Sur une petite plage pure
Regarde avec étonnement
Ceux-là qui vont et viennent
Et ne se reconnaissent plus

Pondichéry
15 septembre 1968

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER CYCLE

LE VOYAGE HORS DU MOI

DEUXIÈME CYCLE

LE VOYAGE DANS LA GRANDE ÉTENDUE

TROISIÈME CYCLE

LE VOYAGE DANS L'OR DE LA NUIT



Aubin Imprimeur

LIGUGE, POITIERS

IMPRESSION – FINITION

Acheve d'imprimer en mars 1992
N° d'edition 34031 / N° d'impression L 39771
Depot legal mars 1984
Imprime en France

SATPREM

Né en 1923 à Paris Une enfance de marin breton Arrêté par la Gestapo à l'âge de vingt ans, il passe un an et demi en camp de concentration Son premier voyage l'amène en Égypte, puis en Inde où il occupe le premier et dernier poste de sa carrière administrative à Pondichéry comme directeur du Service de l'Information Il découvre Sri Aurobindo, donne sa démission et part à l'aventure en Amérique du Sud, en Guyane d'abord où il passe une annee en pleine forêt vierge (cette expérience a donné lieu à son premier roman, *L'orpailleur*), puis au Brésil, en Afrique, cherchant toujours la "vraie aventure", découvrant enfin que "l'aventure est ailleurs", au-dedans.
A l'âge de trente ans, en 1953, revient définitivement en Inde, devient Sannyasin, pratique le Tantrisme, puis quitte ces chemins pour se mettre au service de la Mère et entreprendre le yoga intégral de Sri Aurobindo auquel il a consacré son premier Essai, *Sri Aurobindo ou l'Aventure de la Conscience,* puis un deuxième Essai postérieur au Sannyasin : *La Genèse du Surhomme.*

Document de couverture Tombe de Ramses VI à Thebes, corridor G

LE SANNYASIN... Un livre des voyages de l'âme, que d'autres appellent réincarnation, une " histoire perpétuelle " qui se déroule en trois cycles (après bien d'autres) ou trois vies, trois " îles " qui se situent dans " ce pays-ci ou là ", apparemment en Inde, mais l'Égypte y est aussi et les lacs gelés de Norvège. Et un personnage, Nil, toujours en quête d'" autre chose " – un nouvel état de l'homme sur la terre échappant à la " Mécanique " et aux lois du mental –, qui a tout brûlé pour cela, laissé la robe du monde pour celle d'un mendiant *Sannyasin*, et qui découvre une conscience plus vaste, cosmique, des perceptions nouvelles, pour s'apercevoir finalement qu'il avait peut-être trouvé la liberté des hauteurs, mais perdu la terre. Et chaque fois, de vie en vie, ce personnage retrouve les mêmes circonstances, mais comme aggravées, les mêmes acteurs, et une éternelle bien-aimée, Mohini, Batcha, sa compagne de tous les cycles, qu'il brûle chaque fois pour saisir l'insaisissable autre chose : " Trois fois, tu es venu ; trois fois, tu as tué "; comme si ce long périple le conduisait vers un impossible point central, un même nœud du Destin où l'homme est contraint de choisir entre la catastrophe une fois de plus ou l'émergence à un autre niveau de conscience. Jusqu'au jour où tout au fond de la nuit, devant le bûcher de sa bien-aimée, Nil découvre l' " autre chose ", la " lumière puissante " du prochain cycle, ayant compris enfin que la liberté n'était pas nécessairement sur les hauteurs hors du monde et que nous é on les fils du ciel " par le corps de la terre ".



ISBN 2-221-00280-6

84-IX / 135 F